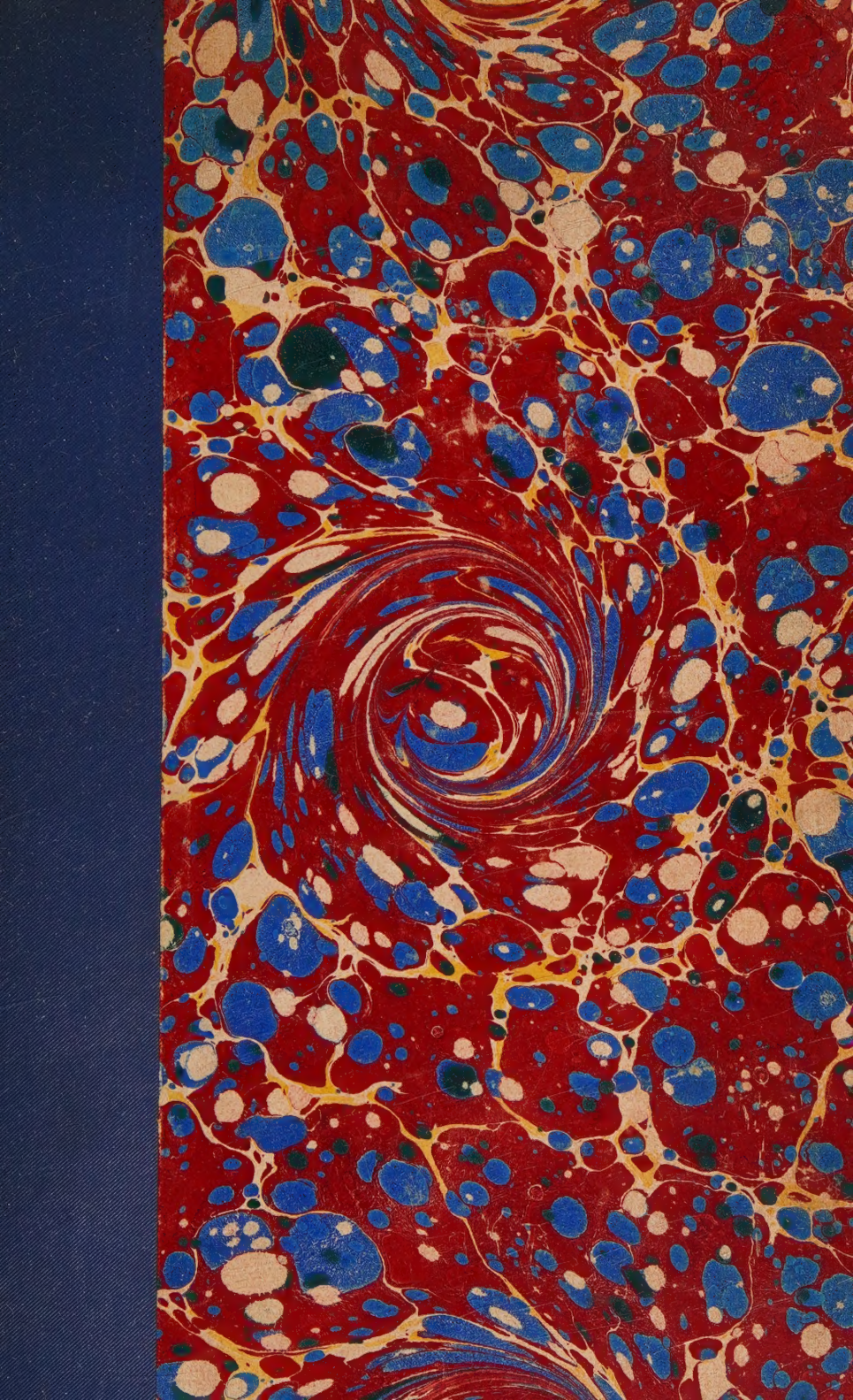


Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/esquissebiograph0000paul

PAUL LOBSTEIN

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE

retracée d'après

son *JOURNAL INTIME*
ses *AGENDAS*
sa *CORRESPONDANCE*
ses *PUBLICATIONS*

avec

1 fac-similé, 3 portraits, 1 dessin

« La puissance de la vie religieuse, le simple et sincère témoignage de l'expérience chrétienne, l'exemple d'une personnalité et d'une vie consacrée à Dieu, telle est l'Apologie du Christianisme qui seule a de la valeur. »

PAUL LOBSTEIN.

L'Apologétique chrétienne devant la conscience moderne. Revue de Phil. et d'Hist. relig., Juillet-Août 1923, page 108, Strasbourg.

LIBRAIRIE ISTRA
MAISON D'ÉDITION DE L'IMPRIMERIE STRASBOURGEOISE
STRASBOURG 15, rue des Juifs
1926
PARIS (IIe Arr.) 57, Rue de Richelieu

92
L786
82569

Ce volume est sorti des presses de
L'IMPRIMERIE STRASBOURGEOISE,
le 24 avril 1926.
Cette édition a été tirée à 1000 exemplaires.

Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.

A MON MARI PAUL LOBSTEIN

MON FIDÈLE COMPAGNON DE ROUTE, MON BON GÉNIE

A la mort de notre enfant chérie, afin de cultiver sa douce et sainte mémoire, tu m'avais engagée à fixer mes souvenirs maternels ; je voudrais, dans les pages qui suivent, recueillir ce qui me vient et me reste de toi, mon fidèle ami, afin d'y revenir souvent, pour y puiser des exemples qui m'encouragent et me fortifient. Penser à toi, n'est-ce pas te remercier ? C'est toi qui parleras dans cet ouvrage que je n'aurais pas osé entreprendre, si je n'avais eu le sentiment que ton appui spirituel m'était assuré.

Une parole du grand Français, Louis Pasteur, m'encourageait, pendant que je me consacrais à l'émouvant et douloureux travail, qui faisait revivre devant moi tout un long et cher passé : « De la vie des hommes, qui ont marqué leur passage d'un trait de lumière durable, recueillons pieusement, pour la postérité, jusqu'aux moindres paroles, aux moindres actes propres à faire connaître les aiguillons de leur grande âme. »

Voilà pourquoi j'ose croire qu'il ne m'est pas permis de garder ces précieux souvenirs comme une sainte et secrète relique. J'abandonne aux savants les choses de la théologie et je ne consulterai que mon cœur, pour puiser dans le trésor de documents que tu nous as laissés et extraire de sa richesse, quelques traits caractéristiques qui pourront, dans l'avenir, être salutaires et bénis.

Elisabeth Lobstein-Kopp.

Strasbourg — Wimmenau, Bas-Rhin — Jeumont, Nord — 1922-1926.

AVANT-PROPOS

Ce livre a été fait primitivement pour mes petits-enfants, pour eux seuls. Je voulais leur offrir le tableau de la noble vie de leur grand-père, toute entière consacrée à la recherche de la vérité ; je voulais poursuivre, à travers les années, les progrès de son âme dans la piété. Je me sentais chargée d'une sorte de mandat, et ce livre ne devait être, dans mon esprit, qu'une lecture édifiante que nous ferions dans un cadre tout à fait familier. De différents côtés, on me pria de le publier, je n'ai pas osé me dérober à ces appels, et c'est grâce à la promesse d'appuis financiers que m'a faite M. le Doyen de la Faculté de théologie protestante, que j'ai pu aller de l'avant. Qu'il me soit permis d'adresser, ici, l'expression de notre vive gratitude à la Société des Amis de l'Université et au Chapitre de Saint-Thomas, qui, dans leurs séances, se sont montrés favorables au vote d'une subvention à la publication de la biographie du professeur Lobstein. Notre reconnaissance va aussi aux théologiens qui ont eu l'obligeance de nous envoyer quelques lettres d'enrichissement à la correspondance, et à ma chère parente de la Robertsau, Mme Maurice Freyss, ainsi qu'à Mlle M. Trautmann, chef-adjoint des Gardes du Salut, qui, toutes deux, m'ont si vaillamment aidée pour la copie du manuscrit. Merci également à Mlle Julie Friedolsheim, qui s'est aimablement offerte à consacrer un temps précieux à la correction des épreuves. Merci surtout à mon fils. Dès que la décision fut prise de présenter au public cette esquisse de la vie de mon mari, il se mit à l'œuvre, dans l'espoir d'offrir aux

amis de son père bien-aimé, un résumé succinct des publications théologiques du savant strasbourgeois. Je le remercie du fond du cœur d'avoir fait ce travail, inspiré par le désir de montrer comment le professeur de Strasbourg a médité et réalisé la puissance de la vie religieuse ; comment il a contribué, pour son humble part, à l'édification de l'Eglise, non moins qu'au progrès de la théologie ; comment il a su transporter ses auditeurs et ses lecteurs au cœur même du christianisme, « sous la pleine et chaude lumière de la révélation, et à la clarté de ce divin flambeau, leur faire saisir l'organisme vivant et l'harmonieux ensemble de la vérité chrétienne ».

La maison d'édition « Istra » voudra bien me permettre de lui faire publiquement tous mes remerciements pour le soin qu'elle a pris à la fabrication de ce volume.

CHAPITRE I

(1850-1862)

Les origines de la famille Lobstein. — L'enfance et la première éducation de Paul Lobstein. — Correspondance.

Une lignée de médecins est à l'origine de la famille Lobstein, dont le berceau est en Alsace. En 1698, les registres de la paroisse protestante de Lampertheim, près Strasbourg, mentionnent la naissance d'Antoine Lobstein, fils d'un cultivateur [1]. A côté du travail des champs, il fit de la médecine empirique dans son village natal, fut chirurgien aux armées de Louis XV et vécut, plus tard, à Strasbourg.

Il eut neuf enfants. Un de ses fils, *Jean-Frédéric Lobstein*, l'Aîné (1736-1784), devint l'illustre professeur de médecine à l'Académie de Strasbourg. Son père l'envoya à l'étranger visiter les fameuses Ecoles de médecine de Leyde et d'Amsterdam. Après qu'il eut fait de fortes études à Paris, Jean-Frédéric s'établit à Strasbourg, pour y consacrer ses talents à la science et sa fortune au soulagement des pauvres. Un de ses frères, son biographe, nous dit qu'il reçut de nombreux appels de différentes villes d'Europe. En 1773, l'Académie de Berlin l'avertit que Sa Majesté le roi Frédéric II avait jeté les yeux sur lui et l'appelait à Berlin dans des conditions dignes du grand roi, mais « *l'affection pour son pays l'emporta, et ses amis et protecteurs, auxquels il devait respect et reconnaissance, le retinrent à Strasbourg, si bien qu'il déclina l'offre dans les termes les plus polis* ». Ce même frère, Jean-Michel Lobstein, qui fut théologien [2] et, à l'égal de son frère aîné, voyagea beaucoup pour visiter des Ecoles de théologie, fut appelé à Strasbourg comme pasteur à l'Eglise du Temple-Neuf. Il suivait, dans ses moments de loisir, le cours d'anatomie de son frère et écrit là-dessus : « *Quand Jean-Frédéric parlait à ses auditeurs du cadavre étendu devant lui, on aurait cru que, par ses paroles, il le faisait revivre... Il découvrait dans l'homme la sa-*

1. A. D., 1698 Sambstag den 5. Apr. wurde Andreas Lobstein der Olmann u. Burg allhier u. seiner Haussfrau ein junges Söhnlein geboren und Sonntags darauff getaufft u. Antoni genannt

2. Il publia en français *l'Eloge funèbre de Jean-Daniel Schœpflin*, 1694—1771.

gesse du grand Créateur, à la gloire duquel il désirait que son œuvre fût consacrée... » Très attaché aux traditions luthériennes de sa famille, Jean-Frédéric ne pardonna pas à l'illustre Winslow, son maître, sa conversion au catholicisme. Devenu professeur de chirurgie et d'anatomie en 1768, il attira par son enseignement des hommes de tous les milieux.

Gœthe aussi, peu de temps après son arrivée à Strasbourg (2 avril 1770), fut rendu attentif au cours d'anatomie de Lobstein. « *La Faculté de médecine brillait d'un haut éclat par le nom des professeurs*[1], *par le grand nombre des étudiants, et le courant général m'y entraîna d'autant plus facilement que j'avais sur toutes choses assez de lumières pour que ma soif d'apprendre fût augmentée et entretenue*[2]. »

Pour se faire opérer par Lobstein, Herder se rendit à Strasbourg et y rencontra Gœthe à l'ancien hôtel de l'Esprit. Gœthe assista à l'opération (fistule lacrymale). « *Pendant le temps de son traitement, je visitai Herder, matin et soir, et je restai chez lui des journées entières, de sorte que je m'habituai à ses critiques et à ses sarcasmes contre l'Académie (frisée à la française)*. Dans une lettre datée du 29 juin 1817, Gœthe parle des multiples enseignements qu'il reçut de ce médecin remarquable décédé prématurément à l'âge de 48 ans. La ville de Strasbourg a honoré sa mémoire en donnant son nom à une rue voisine du Musée d'Histoire Naturelle.

La mort de son frère, le pasteur Jean-Michel Lobstein, forme une des pages tragiques du protestantisme alsacien et a été racontée par son fils en ces termes : « *Un soir, nous étions encore à table, et mon père avait, comme d'habitude, dit la bénédiction, quand les sbires d'Eulogius Schneider et de Monet, ce maire scélérat, entrèrent bruyamment, armés de leurs fusils, et déclarèrent mon père prisonnier au nom de la loi ; ils lui enjoignirent de les suivre immédiatement au Séminaire catholique, dont les portes devaient se fermer tour à tour sur les hommes les plus respectés et les plus vertueux de Strasbourg, Koch, Blessig, Schweighäuser et tant d'autres. L'ordre d'arrêt que mon père se fit montrer était signé par le « Comité de Surveillance ». Mes frères pleuraient ; mon pauvre père seul restait calme et maître de lui. Dans ses traits pâles, nous lisions la confiance en Dieu. Il nous consola, nous embrassa, nous bénit tous et, accompagné des gendarmes, il quitta sa famille pour ne plus jamais nous revoir.* » Il mourut en captivité en 1794, quatre semaines avant la chute de Robespierre.

1. cf Rod. Reuss, *Histoire d'Alsace*, pages 192 et 370. — cf. Rod. Reuss, *Histoire de Strasbourg*, pages 331 et 390.

2. Gœthe, *Aus meinem Leben, Dichtung und Wahrheit*, 1re partie, 10e livre.

Son fils, *Jean-Frédéric Lobstein le Jeune* (1777-1835), qui a écrit de nombreux ouvrages de médecine, fut le digne émule de son oncle du même nom. Son buste en marbre blanc orne une des salles du Musée d'Anatomie Pathologique de Strasbourg, dont il est le fondateur[1].

L'arrière-grand-père de Paul Lobstein, ainsi que son grand-père, furent également docteurs en médecine à Strasbourg. Si leurs carrières furent moins brillantes que celles de leurs aînés, ces médecins eurent une certaine réputation. Il existe, de cette époque, une lettre de Jung Stilling, adressée, en 1801, à Frédéric-Daniel Lobstein (1777-1840)[2], dans laquelle le grand écrivain l'assure des sentiments d'amitié qu'il a conservés à toute sa famille.

La carrière scientifique de ces illustres ancêtres strasbourgeois fut comme un prélude à la méthode théologique de Paul Lobstein, parce qu'ils furent, comme disent leurs biographes, « *ennemis des rêveries qui avaient si longtemps entravé les progrès des sciences médicales et qu'ils s'attachèrent surtout à l'observation exacte des faits* ».

Nous nous arrêterons un instant à la carrière pastorale du père de Paul Lobstein, Jean-Frédéric Lobstein, qui naquit à Strasbourg en 1808. De son époque date le réveil religieux en Alsace, dont il fut l'un des ouvriers par ses livres de piété français et allemands, et qui forma plus spécialement le milieu dans lequel se passa l'enfance de Paul Lobstein.

Celui-ci écrit, en 1905, au jour anniversaire de la mort de son père : « *Cinquante ans aujourd'hui que mon père est mort. Il vit encore par son* Année Chrétienne[3] *et ses* Weckstimmen[4]. *Que restera-t-il de notre travail à nous dans cinquante ans ?* »

Une copieuse biographie de l'auteur de ces ouvrages fut écrite par sa sœur cadette ; elle resta en manuscrit. Par elle, nous apprenons que Jean-Frédéric Lobstein, après avoir suivi les classes du Gymnase protestant de Strasbourg, où il compta parmi les meilleurs élèves en grec, soutint en latin sa thèse de candidat en théologie, puis partit pour Berlin et Paris, afin d'y continuer des études de philologie. De retour à Strasbourg, un sermon qu'il entendit pro-

1. Plusieurs copieuses biographies ont paru en langue allemande sur ces différents membres de la famille Lobstein ; nous ne mentionnerons que l'une des plus récentes : *Joh. Friedr. Lobstein, Professor der inneren Klinik und pathologischen Anatomie. Der Gründer des anatom. pathol. Museums zu Strassburg,* von Dr. med. Ed. Lobstein, in Heidelberg, 1878.

2. Il mourut en Amérique, où il s'était rendu, laissant sa femme, née Ehmann, et ses trois enfants à Strasbourg.

3. Méditations pour chaque jour de l'année.

4. Méditations en langue allemande également pour chaque jour. Ces ouvrages atteignirent de nombreuses éditions et furent traduits en plusieurs langues.

noncer par le célèbre prédicateur Tholuck remua tout son être et lui donna un nouvel élan vers Dieu. A partir de ce moment, il se mit avec ardeur à l'étude du Nouveau Testament. Plus tard, la lecture des méditations d'Alexandre Vinet, avec lequel il correspondait parfois, furent un vivant appel à sa conscience. Dès lors, il se consacra de toute son âme à sa vocation de pasteur et prêcha en apôtre dans les différentes paroisses où il fut appelé à remplir son ministère.

Il y a eu peu de vies aussi remplies et aussi mouvementées que la sienne. A Fribourg en Suisse, à Odessa, à Epinal, à Genève, à Bâle, où il mourut, partout où il a été, son biographe retrace son activité sans relâche. Sa sœur le dépeint dans la familiarité de son ministère, s'asseyant sur un tronc d'arbre au milieu d'un groupe d'enfants et leur donnant des directions spirituelles, ou bien prêchant les gens de campagne, ses chers bergers de Mirecourt. Elle le montre à Genève attirant à Dieu les gens du monde, à Odessa aux prises avec de nombreuses difficultés. Il eut bien des déboires, mais toujours sa confiance illimitée en la bonté de Dieu lui aidait à les surmonter et toutes ses épreuves se résumaient en actions de grâces.

Il avait pris l'habitude de se lever de bonne heure, ce qui lui permit de se livrer à des travaux de publication. Il devint bientôt par ses livres, autant que par ses prédications, un directeur d'âmes. Sa santé était délicate, mais sa piété fervente le soutenait. Ecoutons-le lui-même dans *L'Anatomie du Cœur*[1] : « *Il faut mettre de l'âme à toutes choses, et la piété seule donne de l'âme. Sans cet élément divin tout travail devient monotone. Le travail matériel ou le travail de tête ne se soutient que par les inspirations du cœur, par l'amour. Il faut que nos forces soient trempées dans l'amour divin, pour que notre besogne soit un progrès et pour qu'elle conserve sa jeunesse.* » Il mourut à 46 ans, laissant une veuve et quatre enfants.

Son fils Paul, né à Epinal le 28 juillet 1850, était dans sa cinquième année lorsque son père mourut. Il n'avait gardé de lui que de fugitifs souvenirs enfantins : une galopade sur une pantoufle, un « canard de café », une forte onglée, conséquence d'une station prolongée sur le Rhin gelé, où son père, excellent patineur, faisait l'émerveillement des Bâlois.

La flamme évangélique lui fut transmise par sa mère, Mina Bartholmess, née à Schweighausen, le 25 mai 1817. Elle était la sœur de Christian Bartholmess, professeur de philosophie au Séminaire protestant de Strasbourg, « *âme d'une noblesse rare et d'une ex-*

1. « *L'Anatomie du Cœur* » (page 77). 15 méditations par F. Lobstein, pasteur à Bâle (1855

quise délicatesse », dit son biographe, et il ajoute : « *On pouvait dire de lui : Nul n'a jamais été affligé par aucune de ses paroles* »[1].

Son frère aîné William, qui avait étudié la théologie et que l'on surnommait, dans son entourage, le « professeur », s'intéressa particulièrement au développement religieux de son neveu Paul. Il fut souvent son conseiller, aussi Lobstein resta-t-il profondément attaché à ce frère de sa mère, chez lequel il passait ses vacances, soit à Montreux, au bord du Léman, soit aux Giettes, dans le Valais[2].

Mina Bartolmess traversa, à l'âge de vingt ans, une crise religieuse intense. Elle abandonna la vie mondaine pour devenir une des six premières diaconesses de l'œuvre fondée, dans l'un des quartiers les plus étroits et les plus pauvres de Strasbourg, par le pasteur François Haerter[3]. Cette œuvre mûrit lentement ; l'origine en fut absolument spontanée. Elle devint le point de départ de la Maison des Diaconesses de Strasbourg. Mina Bartholmess épousa, en 1844, Jean-Frédéric Lobstein, alors pasteur à Odessa, et embrassa avec enthousiasme sa vocation de femme de pasteur. Après la mort de son mari, en 1855, Mme Lobstein quitta Bâle et vint s'installer à Strasbourg, où se trouvaient sa belle-mère et ses deux belles-sœurs, Mlles Lobstein, directrices retraitées d'un pensionnat de jeunes filles. Ses trois aînés, Nathanaël, Marie et Paul firent leur instruction religieuse chez F. Haerter et furent reçus comme catéchumènes en l'Eglise du Temple-Neuf. Peu de temps après, Mme Lobstein s'étant édifiée par les écrits de Luther, désira se rattacher à une Eglise essentiellement luthérienne répondant plus intimement à ses convictions religieuses. Il lui semblait que l'Eglise luthérienne maintenait plus intacte la réalité victorieuse de la grâce divine. Sa fille cadette suivit l'instruction religieuse du pasteur Horning de Saint-Pierre-le-Jeune. C'est dans cette dernière paroisse que la mère de P. Lobstein travailla comme une héroïne de la charité. Elle fut l'amie des pauvres et des malades, visita régulièrement les prisonniers et leur apporta, pendant de longues années, les trésors de la parole de Dieu. Une lettre de son frère William à son neveu Paul, après la mort de la mère de celui-ci, nous révèle la vie cachée en Dieu de cette admirable chrétienne.

1. cf. *La Faculté de Théol. et le Sém. Protestant de Strasbourg* par Th. Gerold, pasteur de l'Eglise St-Nicolas, pages 221—225. — *La Vie et les travaux de Ch. Bartholmess*, par Jacques Matter, Paris-Strasbourg, 1856.

2. Dans la biographie de *Frédéric Godet* par Phil. Godet, 1913, Paris-Neuchâtel, Fr. Godet raconte qu'il rencontrait parfois chez ses amis Bovet, à Boudry (Suisse) le théologien W. Bartholmess, dont la pensée originale et hardie l'impressionna vivement.

3. François Hærter (1797—1874) fondateur d'œuvres de philanthropie chrétienne.

4. cf. *Le jubilé Cinquantenaire de la Maison des Diaconesses de Strasbourg*, 1842—1892 par P. Lobstein. — Evangile et Liberté, 1892, n° 46.

Montreux, 1881.

... Ta mère, mon cher Paul, a été bien constante à se régler sur le passage, qu'avant son mariage déjà elle me disait avoir choisi pour sa devise, 1 Pierre 3, 4[1]. Je me rappellerai toujours le changement extraordinaire et foncier qui se fit en elle, après deux années de luttes et de prières, et cette conversion s'est continuée jusqu'au jour où elle a quitté ce monde, avec une sincérité et un sérieux qui ont conduit cette chère âme de grâce en grâce... Vous ne l'avez pas connue diaconesse, institutrice, amie des malades et des misérables : il fallait la voir et l'entendre. Je n'ai connu personne que je puisse lui comparer pour l'intensité et l'énergie de sa foi nourrie par la seule communion avec son Sauveur, son Tout...

Dans le cadre familial, modeste et digne, où grandit Paul Lobstein, se trouvait sa grand'mère maternelle, Mme Veuve Bartholmess, Badoise d'origine, qui atteignit un âge très avancé et que ses petits-enfants entourèrent jusqu'à sa fin. C'était une personne intelligente et énergique, d'une humeur aimable et d'un tour d'esprit caustique. Son petit-fils Paul l'intéressait par la précocité et la vivacité de son intelligence ; ses récits espiègles la divertissaient, leurs rapports étaient charmants. C'est en causant avec sa grand'mère que le petit Paul apprit l'allemand. Il ne connut pas ses grands-pères. Nous possédons, de son temps d'étudiant, de délicieuses lettres en langue allemande adressées à sa grand'mère, il nous sera peut-être donné un jour de les publier ; son plaisant humour, sa pointe de fine raillerie s'y donnent carrière. Il écrivait en français à sa mère, celle-ci lui répondait en allemand. Quel ton affectueux dans les lettres de cette mère à ce fils, avec lequel elle aimait à causer par écrit, « *maintenant qu'il n'est plus là pour s'entretenir avec elle des choses éternelles !* » Comme elle est touchante de sollicitude pour sa santé ; elle lui recommande de ne pas trop fatiguer ses yeux, de doser son travail. « *Emploie ta belle jeunesse et tous les dons que Dieu t'a accordés à sa gloire et à celle de son nom. Voilà ce qui fait une vie joyeuse et pleine de bénédiction.* » Quelques extraits de cette correspondance seront donnés dans la suite.

1. « Ornez l'être caché du cœur d'un esprit doux et paisible, parure impérissable qui est d'un grand prix devant Dieu, »

Devenu orphelin de son père, le petit Paul reçut les soins assidus de ses tantes paternelles, qui devaient suivre non sans fierté sa brillante carrière. Il fit ses études au Gymnase protestant de Strasbourg. Cet enfant réfléchi, consciencieux, d'une santé délicate, semblait remercier ses tantes de leur affection si désintéressée par son application, son désir d'apprendre. Tout respirait chez lui la netteté, la précision. Le souci de minutieuse exactitude qui le caractérisa plus tard dans ses cours, dans ses publications, se retrouve dans ses carnets où il inscrivait ses rêves, ses indispositions, son régime de nourriture, sa préférence pour certain savon royal de Thridace ; il y indique aussi « *qu'il a mis une demi-heure à la toilette de ses ongles en se récitant des vers latins* ».

Les enfants Lobstein passaient leurs jeudis après-midi chez leurs tantes et leur grand'mère paternelle aveugle, assise le plus souvent à son rouet[1], au coin du feu, filant silencieusement durant les longs hivers. Auprès d'elle, sur un tabouret, le petit Paul lui récitait des cantiques et des passages bibliques que son pasteur François Haerter lui faisait apprendre. Cette pratique des textes religieux, l'exemple toujours présent de la fervente piété de sa mère, l'habitude prise, dès l'enfance, d'une lecture personnelle de la Bible, eurent sur la formation du caractère de Paul Lobstein une influence profonde. Le Dieu qu'invoquait, matin et soir, sa mère bien-aimée, devint son Dieu. Il me parlait parfois de celle-ci, dont la piété simple et filiale exposait à son Père céleste toutes ses préoccupations. Sa confiance dans l'efficacité de la prière était illimitée. Presque toujours, quand des difficultés matérielles se présentaient, quand l'existence du lendemain semblait ne pas être assurée, sa mère, avec toute son humilité et sa ferveur, versait ses soucis dans le cœur de Dieu, et la délivrance arrivait bientôt, souvent même le lendemain, sous la forme de dons en nature ou en argent que des amis chrétiens de Bâle ou de Genève faisaient à la veuve de leur regretté et vénéré pasteur Jean-Frédéric Lobstein.

CORRESPONDANCE

C'est à sa mère qu'est adressée la première lettre de la correspondance. Le petit Paul de onze ans se trouvait alors chez son oncle William Bartholmess. Nous donnons les lettres telles que nous les avons retrouvées avec les fautes d'orthographe et les germanismes.

1. Quand une vingtaine d'années après la mort de la grand'mère le rouet de Madame Lobstein fut retiré du grenier où il avait été relégué, et qu'il apparut au salon coquettement paré d'un large ruban, P. Lobstein le salua comme une vieille et chère connaissance.

Cannstatt, Wurtemberg, 15 août 1861.

Ma chère maman, je prends la plume pour t'écrire mon heureuse arrivée au lieu de ma destination. Je suis donc parti de Kehl à 9 heures. La première station où l'on s'est arrêté était Appenweier, on s'y arrêta 5 minutes, je n'y descendis pas. La seconde fut Oos, on s'y arrêta 12 minutes, c'est là que je descendis ; puis on s'arrêta à Rastadt 3 minutes, je n'y descendis pas. A Bruchsal je changeai de train grâce au conducteur, il m'installa dans le train Wurtembergeois, c'était à 3/4 pour midi. En général, je fus très bien placé, grâce à Dieu je ne suis pas fatigué. A Bretigheim j'achetai un verre d'eau pour 1 kreuzer. A Stuttgart je trouvai tous sains et saufs. J'ai un tiroir pour mettre tout dedans et j'ai rempli tes ordonnances.

Fragment d'une lettre de M. Bartholmess, écrite au verso d'une des lettres de son neveu, à la grand'mère paternelle de celui-ci.

Chère tante, je viens de parcourir les lignes de votre petit-fils, dont l'humeur s'y donne pleine carrière. Je le trouve bien intéressant : il sait toujours s'occuper et se montre toujours disposé à une conversation sensée.

Je crois donc pouvoir vous féliciter, vous, chère tante et les amies Madeleine et Julie, des succès de cette éducation, où vous avez toutes une part si considérable et si désintéressée.

Votre W. Bartholmess.

A SES TANTES MADELEINE ET JULIE LOBSTEIN

Strasbourg, 8 juin 1862.

Mes chères tantes, je sens seulement maintenant comme vous me manquez. J'ai toujours beaucoup de plaisir de recevoir de vos nouvelles, car je prends un grand intérêt à votre vie champêtre.

J'espère que ce séjour à la campagne, cet air pur, ce silence, cette liberté, vous fera spirituellement et physiquement du bien, et je pense que vous arriverez de nouveau fraîches et bien portantes prendre place au milieu de nous, pour nous égayer par vos anecdotes agréables et piquantes... Nous avons dans notre jardin un rossignol qui chante à ravir ; c'est d'abord un prélude timide, des sons faibles et presque indécis, comme s'il voulait essayer un instrument et intéresser ceux qui l'écoutent, mais ensuite, prenant de l'assurance, il s'anime par degrés, il s'échauffe et bientôt il déploie toute la plénitude de son incomparable organe : coups de gosier éclatants, roulades précipitées, brillantes et rapides, vrais soupirs qui sortent du cœur, qui causent à tout ce qui est sensible, une émotion si douce et une langueur si touchante.

Dans l'espérance d'une prompte réponse, je cachète ma lettre en vous assurant jusqu'à la fin de mes jours, l'obéissance et le respect qui vous est dû par votre neveu Paul.

Wangenbourg, Bas-Rhin, le 4 septembre 1862.

CHÈRE GRAND'MÈRE, CHÈRES TANTES ET CHÈRE SŒUR,

Je vous remercie mille fois pour le beau fruit que vous nous avez envoyé. C'est dommage que dans une contrée si favorisée par Dieu, le fruit manque.

Les journées, les soirées, les nuits m'ont été bonnes ici jusqu'à présent. Tout germe, tout fleurit, tout brille pour moi dans cette aurore boréale de l'âme. Lorsque par un de ces beaux jours de Septembre nous nous promenons sur notre charmant balcon, c'est la vue, le parfum odoriférant des sapins, la pureté du ciel et de l'air qui nous charment. Le soir, c'est le silence, le beau ciel étoilé, les lumières qui brillent de loin en loin dans le village, c'est là ce qui nous édifie. Ici nos promenades sont nombreuses, car il fait bien beau temps.

Vous croyez peut-être que je consacre le temps de mes vacances à l'oisiveté, à l'indolence, à la paresse : je vous prie de vous détromper. Chaque jour, maman nous fait une dictée française et une dictée allemande ; elle nous fait aussi apprendre chaque jour un verset biblique de la leçon de M. Haerter...

Votre dévoué petit-fils, neveu et frère,

Paul Lobstein [1].

1. Cette lettre est magnifiquement calligraphiée. Le malicieux neveu âgé de douze ans se mettait volontiers au diapason sentimental de ses tantes paternelles.

CHAPITRE II

(1863-1869)

Examen et travaux de la licence-ès-lettres. — Essais poétiques de P. Lobstein. — Ses lectures en décembre 1869. — A la Faculté de théologie.

P. Lobstein suivit brillamment les classes du Gymnase protestant. Attiré irrésistiblement par les études littéraires, il subit, au cours de sa préparation à la licence-ès-lettres, qu'il passa en juillet 1869, la forte influence de Fustel de Coulanges, alors professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg. En mai 1921 — cinquante-deux ans après — retrouvant dans ses papiers de jeunesse le brouillon de ses travaux de licence, il s'amusa à les mettre au net ! Il eut surtout du plaisir à relire sa composition latine[1] qu'il ne trouvait pas mal du tout, et me dit en riant qu'il regrettait ne pas me voir entendre le latin, pour me la faire lire. Nous donnons ici sa dissertation française et avons aussi, de la même année, une pièce de vers humoristiques composée sur son enterrement, ainsi qu'une poésie adressée, en 1868, à son cousin, pour ses vingt ans. Ces essais poétiques se trouvent dans l'Appendice. Pendant ses années d'étude, Paul Lobstein a fait d'abondantes lectures qu'il a notées soigneusement, mois par mois, du 1er septembre 1869 jusqu'en avril 1875. Une page de la nomenclature de celles-ci pendant un mois de sa première année de faculté, permettra de juger de ses goûts littéraires.

DISSERTATION FRANÇAISE

La Morale de La Fontaine dans ses Fables

Si je ne craignais pas d'être dupe d'un vain désir de classer, je dirais qu'il y a deux espèces de moralistes, différant à la fois par le but qu'ils se proposent et par le chemin qu'ils prennent pour arriver à ce but. Les premiers, fixant invariablement les yeux sur la loi

1. Quatenus Platonis eloquentia et ejus doctrina profluat.

inflexible du devoir, proclament avec autorité les obligations impérieuses de cette loi qu'ils acceptent dans tout ce qu'elle a de plus rigoureux et de plus sévère : tels sont les Stoïciens, tel est Epictète qui, dans la misère et la honte de la servitude, puise une austère consolation dans la pratique constante du bien, de la justice et de la vertu ; tel est Marc Aurèle qui, sur le trône impérial, s'armant courageusement contre les tentations d'un pouvoir sans limite, se fait le législateur de ses actes et cherche à se gouverner lui-même avant de songer à gouverner le monde ; tel est, à une époque plus récente, celui qu'on a appelé le restaurateur du stoïcisme, Kant, qui, entraîné par un scepticisme universel, embrasse d'une étreinte désespérée l'idée du devoir et trouve, dans l'obligation irréfragable de la morale, le gage et la garantie de toutes les autres certitudes.

Au-dessous de ces moralistes austères qui trouvent une âpre jouissance dans la lutte pénible et glorieuse de l'homme aux prises avec le mal et dans les sacrifices douloureux qu'impose la vertu, il en est d'autres qui ont une ambition moins haute, qui comptent plus avec la faiblesse et les imperfections de notre nature, et qui font plus de concessions aux défauts des hommes, afin de pouvoir mieux les combattre et plus sûrement les vaincre. Au nombre de ces moralistes, il faut ranger Horace qui, recommandant avant tout la mesure, la modération, « *l'aurea mediocritas* » et confirmant ses doctrines par son exemple, s'efforce d'accorder, dans une facile union, le bien avec le bien-être ; il faut y ranger Montaigne qui, loin d'effrayer les hommes en leur parlant des dures privations que commande la vertu ,cherche à attirer vers elle en la peignant sous des dehors séduisants et enchanteurs : « *Non, la vertu n'est pas ce que les faux philosophes nous disent. Qui me l'a faite si laide et rechignée ? Ils en ont menti, car elle est douce et riante, et on y arrive par des routes ombragées, gazonnées et doux-fleurantes* ».

Il faut enfin y ranger *La Fontaine* qui, dans ses fables, nous enseigne une morale facile et pure, et sinon profonde et sévère, au moins utile et praticable.

Le premier mérite de cette morale, c'est la forme qu'elle revêt. Parée de ces vers charmants et gracieux, elle s'insinue dans les esprits et gagne tous les cœurs ; les fables de La Fontaine s'imposent à toutes les mémoires et à toutes les imaginations. A tout moment, dans toutes les circonstances de la vie, les maximes ou, plutôt, les conseils, les douces exhortations de La Fontaine, se présentent à votre esprit, vous éclairent, vous guident et vous encouragent.

Cette morale, si séduisante par la forme dont elle se pare, n'en est pas pour cela moins efficace et moins utile. C'est qu'elle s'adresse à tout le monde. Elle ne parle pas seulement aux âmes d'élite qui

dédaignent la vertu facile de tous les jours et ne pratiquent le bien que parce qu'il exige de laborieux et pénibles efforts. La Fontaine veut, je n'ose pas dire convertir, mais persuader le grand nombre, c'est-à-dire tous ceux qui ont besoin d'être soutenus, redressés, éclairés dans les situations les plus ordinaires et les conditions les plus communes de la vie. Il s'accommode à toutes les circonstances et à tous les âges, il se met à la portée de tous ; il sait que son succès est à ce prix, et que plus il sera populaire, plus il sera écouté. Et, en effet, nous l'écoutons tous et tous nous aimons à l'écouter. L'enfant qu'il a traité durement et qu'il a peu aimé, se venge de son injustice en apprenant ses vers. Le jeune homme, impatient de toute autorité, *tandem custode remoto*, accueille volontiers les conseils de La Fontaine. C'est à lui que le poète s'adresse de préférence, et qu'il munit de conseils et de douces provisions pour le voyage de la vie. Nul autre n'a parlé comme lui de cette « *chaude jeunesse arbre à la rude écorce, qui couvre de son ombre horizons et chemins* ». Nul autre ne l'a mieux comprise, ne l'a mieux sentie, ne l'a mieux aimée. Généreuse, imprudente, folle et fière, elle croit que l'avenir et le monde lui appartiennent, elle revendique pour elle seule « *les longs espoirs et les vastes pensées* » ; elle est dure, hautaine, impérieuse. Avec quel art charmant La Fontaine modère son orgueil et rabat ses prétentions ! Comme il lui parle doucement et gravement par la bouche du sage vieillard qui plante un arbre dont ses arrières-neveux goûteront l'ombre et le frais !

« La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également...
Qui de nous des clartés de la voute azurée
Doit jouir le dernier ?... »

Mais le vieillard aussi a besoin d'être averti, exhorté et repris. *La Fontaine* blâme son amour intéressé et inquiet de la vie qui, pour le vieillard, ne saurait plus avoir ni charme ni attrait : « *Le plus semblable au mort meurt le plus à regret* ». Plus il s'approche de la tombe, plus il s'attache à la vie avec une opiniâtreté tenace.

« Faut-il donc que je meure
Au pied levé ? dit-il. Attendez un moment,
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle. »

La Fontaine alors s'irrite et s'impatiente. Après avoir fait parler la Mort, il parle en son propre nom et pour son compte.

« Je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte et qu'on fît son paquet. »

Cette morale, qui s'adresse à tous les âges, s'accommode également à toutes les conditions et à tous les rangs. La Fontaine, comme Bossuet, fait la leçon aux rois et aux grands de la terre. Il nous apitoie sur le sort de l'agneau qui devient la proie du loup ; il prend fait et cause pour le faible contre le fort, pour l'opprimé contre l'oppresseur ; il plaide en faveur de l'âne qui expie les crimes du lion, du tigre, et de l'ours, et des autres puissances :

« Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir ».

Il raconte au pauvre la fable du savetier et du financier, il vous fait accepter facilement et gaiement votre condition humble et précaire ; il vous met en garde contre la richesse « *qui cause nos peines, qui chasse du logis le sommeil et les chants, pour conduire à votre chevet le triste cortège des soucis, des soupçons, des alarmes vaines* ». S'il a pour la faiblesse des petits et des pauvres des paroles pleines de douceur et de consolation, il s'élève à la plus haute éloquence pour flétrir la cruauté des grands et des seigneurs de la terre : le *Paysan du Danube* est le plus sublime plaidoyer de la Justice en faveur de l'Humanité.

Cette souplesse et cette aisance avec laquelle le poète prend tous les tons les plus divers et passe tour à tour des conseils les plus élevés aux conseils les plus simples et les plus communs, n'est pas le moindre charme de la morale de La Fontaine. On aime se promener au milieu de ce riche jardin de pensées fortes et graves, simples et douces et toujours gracieuses. On suit volontiers ce guide si aimable, si avenant qui tempère et qui adoucit toujours par la grâce de l'expression ce que ses conseils pourraient avoir de sévère et de dur.

C'est là, en effet, le dernier trait de la morale de La Fontaine : elle n'est ni pédante, ni prétentieuse. Jamais La Fontaine ne prêche, ni n'enseigne ; jamais il ne formule des ordres, jamais il ne décrète des lois. Il n'impose pas ses conseils comme son ancêtre Montaigne, auquel il ressemble à tant d'égards ; il donne son avis, « *non comme bon, mais comme sien* », il ne prétend pas être infaillible, il avoue naïvement et franchement que souvent il n'observe pas lui-même les conseils qu'il donne aux autres, et ses conseils il les adresse d'abord surtout à lui-même, « *sentant* — c'est lui-même qui le dit dans une de ses lettres à Maucroix — *qu'il a besoin de se corriger avant de corriger les autres* ». C'est ce qui achève et assure son succès. Nous voulons bien qu'on nous conseille et qu'on nous exhorte, mais nous ne voulons pas qu'on nous prêche et nous sermonne Il y a en nous un certain fond de sentiments impatients de toute contrainte et faci-

lement enclins à la révolte. Ménagez ces sentiments si vous voulez nous persuader et nous gagner. Si vous les froissez, vous vous faites tort à vous-même. Vous aurez beau parler ; on a remarqué vos intentions, vous voulez gêner notre liberté, et nous ne tenons pas à être esclaves. La Fontaine nous laisse entièrement libres, et il redoute l'esclavage pour les autres autant qu'il le redoute pour lui-même. C'est pour cela que nous l'écoutons, et que nous accueillons ses conseils avec joie et avec reconnaissance : ce n'est pas un docteur qui nous prêche, c'est un ami qui nous parle ; nous le suivons, non parce qu'il nous enseigne la vérité, mais parce que nous sentons qu'il nous aime, et qu'il voudrait nous voir heureux, comme il voudrait être heureux lui-même.

Telle est la morale de La Fontaine. Parée du vêtement léger d'une poésie gracieuse et charmante, elle sait rendre la vertu séduisante et facile ; elle descend des hauteurs inaccessibes d'une perfection idéale et chimérique pour se mettre à la portée de tout le monde et pour parler à tous les âges et à toutes les conditions ; elle prend volontiers les tons les plus divers, et s'élève sans effort de la conversation simple et familière, aux accents de la plus mâle éloquence ; enfin, elle n'a pas la prétention d'enseigner et de convertir et elle dissimule ses leçons sous la grâce d'un sourire ou sous l'aveu facile d'une faiblesse personnelle.

Sans doute, cette morale n'a pas l'élévation et la grandeur de la morale de Platon, ou de la morale stoïcienne, mais il faut avouer qu'elle n'en est pas moins efficace et utile. La grande majorité des hommes n'est pas capable d'atteindre à la hauteur des principes de Zenon ou de Kant ; elle ne se sent pas portée vers le bien par les attraits du bien lui-même, et ne pratique pas la vertu pour le bonheur et la satisfaction qu'elle y trouve ; la théorie platonicienne du bien idéal, la théorie d'Aristote sur la vie contemplative, la théorie de Kant sur l'impératif catégorique, tous ces systèmes de morale, dont je suis loin de méconnaître la grandeur et la beauté, ont peu de prise sur les masses. La morale d'Horace, de Montaigne et de La Fontaine est plus à leur portée, et les conseils quelquefois un peu vulgaires du fabuliste sont plus de mise quand on parle à la foule que les sublimes spéculations des philosophes. C'est que tous ces conseils sont d'une actualité incessante ; ils sont applicables à tous moments, dans nos relations de tous les jours et de toutes les heures. Et d'ailleurs, ces maximes parfois simples et même triviales doivent nous élever et nous élèveront, en effet, peu à peu à des maximes plus hautes ; il faut pratiquer les vertus que recommande La Fontaine avant de remplir les devoirs que prescrit Kant. La Fontaine lui-même nous avertit par son exemple. Dans sa jeunesse, il se contenta de suivre la bonne

loi de la nature, de secourir les hommes, d'aimer ses amis et de leur rester fidèle : il pratique la morale de ses fables. Plus tard, quand l'âge vient et qu'il voit s'approcher la vieillesse, il devient plus sérieux et plus grave ; ses pensées deviennent plus fortes et plus hautes ; il s'est élevé lui-même au-dessus de sa morale, et c'est dans les dernières années de sa vie qu'il écrivit ces lignes :

« La mort ne surprend point le sage,
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se dût résoudre à ce passage. »

La Fontaine non plus ne fut surpris par la mort. Il avait appris, à sa propre école, des principes plus élevés que ceux qu'il pratiqua dans sa vie et qu'il enseigna dans ses fables, et ses dernières années furent ce qu'il ambitionnait pour lui-même et pour ses amis, quand il disait du sage :

« Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour. »

La morale de La Fontaine n'a pas besoin d'un autre commentaire, ni d'une meilleure justification.

LECTURES DE P. LOBSTEIN

(décembre 1869)

Sainte-Beuve,	Port-Royal, tome I, en entier.
Sainte-Beuve,	Portraits contemporains : M. Villemain.
A. de Vigny,	Madame Desbordes-Valmore.
Taine,	Nouveaux Essais de critique, passim.
Renan,	Vie de Jésus, passim.
M. Secrétan,	Philosophie de la liberté, passim.
Vinet,	Nouveaux discours, passim.
Monod,	Saint-Paul : Ses larmes. Sa faiblesse. Son exemple. Les fondements renversés. Deux discours : *a*) La Position ; *b*) L'Action.
M. Colani,	Sermons, tome I (tous les sermons, à l'exception de 3).
Scholter,	Histoire de la Philosophie : Schleiermacher-Hégel.
Märtha,	Les Moralistes romains, passim.
La Rochefoucauld,	Pensées choisies.

Pascal,	De la conversion du pécheur. Pensées sur les Divertissements.
Reuss,	Théologie chrétienne, passim.
Colani,	Revue de Théologie : Les Evangiles considérés comme source de la vie de Jésus.
Homère,	Odyssée, liv. I, passim.
Plutarque,	Vie de Démosthène, ch. 8-11.
Lucien,	Quelques dialogues des morts.
Virgile,	Enéide II, passim.
Horace,	Satires I, 1, 3, 4.
Sénèque,	Une lettre à Lucilius.
A. de Vigny,	Poésies, passim.
A. de Musset,	Poésies, passim.
Fénelon,	Examen des Maximes des saints sur la vie intérieure (d'un bout à l'autre).
Bossuet,	Discours sur la divinité de la religion.
Havet,	Etude sur Pascal, passim.
Revue des Cours littéraires,	Marot et son école (cours de Lénient).

P. Lobstein avait débuté en littérature, mais la théologie répondait à un besoin de sa foi chrétienne. Il y trouva son orientation définitive. Un de ses camarades d'études, M. H. Dieterlen[1], écrivait, en avril 1922, au fils de Paul Lobstein en apprenant la mort de son ancien ami : « *Quelle douleur pour vous tous que ce départ si inattendu et la perte d'un homme tant aimé, si remarquablement doué et dont la vie entière avait été consacrée à la cause de l'Evangile, à la recherche toujours plus avancée de la vérité et à la préparation de pasteurs. En le revoyant, il y a deux ans et demi, j'ai retrouvé celui que je regardais si souvent au Séminaire, prenant des notes pendant les cours, sérieux, peu parleur, mais derrière le haut front duquel je devinais un cerveau puissant et une pensée toujours active. Ce qu'il promettait d'être, il l'a été...* »

C'est à la Faculté de théologie que P. Lobstein suivait les cours d'Auguste Sabatier. Il devint plus tard son collègue, son « frère d'armes », comme le doyen de la Faculté de Paris se plaisait à appeler son ancien auditeur[2]. Celui-ci, à la fin de sa carrière, me parlait quelquefois de ce beau temps d'études. Les événements après la guerre mondiale, le revoir avec les amis des anciens jours, lui remet-

1. M. H. Dieterlen a servi, pendant 45 ans, la Mission de Paris au Lessouto.

2. Vous êtes pour moi comme un frère d'armes dans la campagne que nous faisons ensemble dans le même domaine et pour le triomphe d'une meilleure théologie. » Lettre d'Aug. Sabatier à P. Lobstein. Paris, 23 mai 1896

taient en mémoire les années 1869 et 1870, où, sur les bancs des deux Facultés, il suivait avec intérêt les cours de Fustel de Coulanges, Maurial, Colani, Lichtenberger, Sabatier. Il se proposait de faire revivre cette époque dans un opuscule qu'il me dicterait, disait-il. Nous nous réservions ce travail de souvenirs pour le moment de sa retraite. Il nous aurait parlé des leçons précieuses recueillies de l'enseignement de ses maîtres, comme aussi de cette Société littéraire dont il était membre avec ses camarades Stropeno, Heydenreich, Marc et d'autres, et où l'on discutait après la lecture des travaux. J'ai retrouvé, dans un carnet de l'époque, quelques sujets traités : Patria de Sardou — les Historiens du 17e siècle — Natures et limites de la poésie — Le Suffrage universel — Influence de la Presse périodique — La morale indépendante, la morale positive.

La guerre mit fin à ces entretiens ; hélas ! bien des tristesses eussent été relatées dans ces mémoires ! Comme elle fut douloureuse et émouvante la séparation d'avec Auguste Sabatier, quand celui-ci, expulsé par les Allemands, prit, en 1873, congé de ses amis, de ses étudiants, sur le quai de la gare de Strasbourg.

Dans « *Quelques lettres d'Auguste Sabatier* » communiquées par P. Lobstein dans la *Revue de Théologie et de Philosophie* de Lausanne, en l'année 1905, il dit, dans son avant-propos : « *Elève de Sabatier à Strasbourg, témoin enthousiaste de l'éclatant succès qui accueillit la soutenance de sa thèse de docteur, auditeur assidu du cours qu'il professa à la veille et au lendemain de la guerre, membre de la Société de théologie qu'il dirigeait de concert avec M. Lichtenberger, je fus de ceux qui, le jour où les autorités allemandes nous enlevèrent soudain un maître aimé et vénéré, prirent congé de lui au pied du wagon qui l'emportait tout en larmes vers Paris.*

Je ne l'ai plus revu depuis, mais le lien qui s'était formé entre le professeur et son élève ne se brisa point ; il se renoua plus fort et plus étroit, au moment où Sabatier prit connaissance du premier opuscule que je publiai en français. »

P. Lobstein a présenté, dans quelques pages parues dans l'*Histoire de la Faculté de théologie,* qu'a publiée M. le pasteur Gérold[1], une appréciation de la situation de la Faculté avant la guerre de 1870.

1. La faculté de théologie et le Séminaire protestant de Strasbourg, 1803 à 1872, par Ch. Th. Gérold, pasteur de St.-Nicolas, Librairie Istra, Strasbourg, Paris, 1923, pages 276—282.

Devoirs.

1867.

Mardi. 26 Nov.
Trait. Gram. gr. § 197-233. pg 187-203.
Vers latins — Lu et résumé: Avenir de la poésie. Inclination théâtrale (2 Essais de Vinet). — Résumé: Burgus, litt. au 16e siècle. — Lu: Ste Beuve Notices sur: J.B. Rousseau, Régnier et Chénier, Réponse de Bérénice (dans: Portraits littér. 1er vol)

Mercredi. 27 Nov.
Theil. Gram. gr. § 204-207; § 213-215.
Traduit en vers latins les 2 premières Strophes de la Jeune Captive. — Ste-B: Lebrun (Lu. Port. litt.)

Jeudi. 28 Nov.
Résumé: litt. fr. au 16e siècle. Lu Ste Beuve. Andrieux, La Bruyère.

Vendredi. 29 Nov.
Accents grecs. Lu Ste-B. Andrieux, La Bruyère.

Samedi. 30 Nov.
Lu 3 actes de: La Coupe et les lèvres (A. de Musset). Lu Vers-vers (Gresset) — Accents grecs — Lu dans Lavallée (Clotilde) — Rédigé le Cours d'hist. de M. Fustel. Résumé dans Burgus: litt fr. au 16e siècle.

Dimanche. 1er Déc.
Lu: Massillon, Sermon sur l'aumône; Lu dans Jameson (Trad. all. Ort Lepp) Caractères des femmes de Shakspeare: l'article sur Julie (pg. 107-139.) Analysé la seconde partie du Sermon de Massillon sur l'aumône. Lu: le Village, comédie d'Octave Feuillet. — Burgus. litt. fr. au 16e siècle.

Lundi 2e Déc.

Litter. au 16e siècle, résumé — Rédigé le cours de M. Fustel: Etat de l'Europe en 1453. — Résumé dans Etats de l'Europe en 1453. Hist. mod. pg. 1-8.

Mardi. 3e Déc. —
Sophocle. Electre. v. 445 - v. 939. — Litt. au 16e siècle (Burgus) — Etats de l'Europe en 1453 résumé dans le bas. Hist. mod. pg. 1-8. — Lu dans mon résumé de l'hist. de la Litt. au 16e siècle de Barante: depuis le commencement — Morlang. Paris.

Mercredi. 4e Déc.
Sophocle. Electre. v. 940 - 1170 — Paroles de Deschanel, Essai de Critique naturelle, feuilleté. Extrait et résumé, de pg 1 - pg. 29.

Jeudi. 5 Déc.
Sophocle. Electre. 1171 - 1383. — Lavallée. Hist des Franç. tom II, pg 186-202. Lu dans Herder: Théorie de la fable. — Lu dans Herder: Die Geschichte des fliegenden Wagen des Hassan (morgenlandisches Mährchen).

Vendredi. 6 Déc.
Sophocle. Electre. 1384 - 1511. — Lu le N° 3 de l'Introduction de M. Pierron à sa traduction d'Eschyle (38 - 50.) Lu, dans Pierron, le Prométhée enchaîné. — Pendant 3 heures, exercices de versification. — Variétés écrites dans nos mélanges littéraires — Résumé le cours de M. Campeaux. — Litt. au 16e siècle de Burgus du Bellay; fin de l'école de Marot.

CHAPITRE III

(1870)

Pages extraites du récit des événements de la guerre de 1870.

La guerre de 1870 surprit P. Lobstein au début de ses études théologiques. Il entreprit de noter ses impressions pendant ces mois tragiques ; des maux d'yeux l'empêchèrent de continuer la rédaction de son journal. Nous avons pensé que quelques pages de ce récit pourraient intéresser ses amis strasbourgeois qui ont passé par les mêmes tortures morales. On verra aussi dans quel esprit Lobstein s'est efforcé d'accepter les événements qui frappaient sa patrie.

... Engagés directement dans cette lutte déplorable de deux grands peuples, nous tous, habitants de Strasbourg, garderons à jamais le souvenir des événements dont nous avons été tour à tour à la fois les témoins, les auteurs et les victimes. J'ignore si je verrai la fin de cette guerre ; quoi qu'il arrive, mon vœu est que nous contemplions tous cet épisode sanglant de notre histoire nationale et personnelle, sous son jour véritable, c'est-à-dire à la lumière de la bonté éternelle et de l'éternel amour.

La nouvelle de la déclaration de la guerre nous arriva le 15 *juillet, à* 4 *h.* 30 *du soir*. La consternation fut immense et universelle au premier moment. Une guerre semblable était un malheur et un crime trop grand pour qu'on le crût possible. Puis on se recueillit, on étudia les faits, on fixa ses impressions. On ne pouvait donner raison à personne d'une manière absolue, et aucun des deux ennemis n'avait pour soi, semblait-il, la cause de la justice et du bon droit. Il est regrettable que la France, après le désistement du prince de Hohenzollern, ait élevé d'autres prétentions. Le roi de Prusse

approuvait ce désistement. Le prétendant que nous jugions dangereux renonçait à la couronne ; nous aurions dû nous en tenir là. D'un autre côté, le gouvernement prussien n'est pas blanc comme neige. Il s'est hâté de rompre avec nous d'une façon éclatante, ce qui rendait presque impossible la poursuite des négociations. A une demande imprudente et inutile, le roi Guillaume a répondu en homme d'Etat qui se soucie peu d'éviter la guerre.

« Au fond de la querelle, dit avec raison M. Luigi[1], nous ne pouvons découvrir qu'un immense orgueil, une jalousie ardente, et la vérité de ce passage : « Ils ont les pieds légers pour répandre le sang.

« Nous ne demanderons à Dieu, continue-t-il, pour personne ni défaite, ni victoire. Nous ne demanderons pas au Dieu d'amour, au Prince de la paix, que les champs se couvrent de blessés et de morts, que les villages soient incendiés et les terres en friche, que les mères prennent le deuil, que les âmes s'envolent dans l'éternité, tout cela pour la gloire des dynasties. Voici pourquoi nous prierons : Nous demanderons à Dieu qu'il abrège cette guerre et qu'il épargne les nations malheureuses et coupables. Français et Allemands, nous avons rejeté sa loi et audacieusement méprisé son Evangile. Nous lui demanderons qu'il ne nous traite pas selon les rigueurs de sa justice, mais qu'il ait pitié de nous dans son infinie charité. »

L'émoi et la fièvre furent générales. Le soir, notre Société théologique se réunit. Nous étions tous dans un piteux et triste état. M. Reuss était anéanti. On n'avait pas la tête et le cœur aux études. Lambrecht présenta une composition : « Etude comparée de la Confession d'Augsbourg et de la Confession tétrapolitaine. » J'étais chargé de la critique ; le temps manqua, mais aussi le goût, l'envie, les forces.

Le lendemain, *samedi* 16, l'émotion s'était encore surexcitée davantage. Nos étudiants étaient tous saisis d'un

1. M. Luigi de Sanctis a servi l'église vaudoise et a été professeur de théologie à Florence avec Georges Appia.

douloureux étonnement. Un sérieux et morne abattement, une tristesse concentrée, un silence de mort régnaient partout. Quand l'un de nous avait le malheur de se permettre un mot gai ou une raillerie quelconque, il était aussitôt rappelé à l'ordre par ses camarades. Nul élan guerrier, nul enthousiasme, on parlait même, avec une crainte mal déguisée, de la défaite à peu près certaine de la France qui aurait toute l'Allemagne sur les bras. M. Sabatier, après son cours, dit quelques paroles émues et éloquentes qui réveillèrent de sympathiques échos : « Nos cœurs sont avec nos soldats et ils les accompagneront sur le champ de la mort ; ce qui nous touchera le plus profondément, ce ne sera pas le succès de nos armes, ce seront les obscurs et nobles dévouements de nos frères qui vont se battre pour nous. » M. Schmidt flétrit en termes énergiques et courageux le déplorable aveuglement des auteurs de ce formidable conflit. De 9 à 10, M. Bruch, qui appartient à une autre génération et semblait ne pas être contemporain des événements qui venaient d'avoir lieu, me fit encore subir un examen de 20 minutes ; il fut satisfait de mes réponses, ce qui m'étonna fort, car j'avais autre chose en tête que la dogmatique du digne doyen. M. Lichtenberger eut encore le courage de faire son cours, et nous eûmes encore la patience de l'écouter.

La nuit du 15 au 16, ainsi que les quelques journées et nuits suivantes furent excessivement bruyantes. Une foule de conscrits, d'engagés volontaires, de soldats jeunes et vieux, couraient les rues, ivres et braillant contre Bismarck. La *Marseillaise* reparut. Les fillettes même cédaient à l'entraînement patriotique, et criaient en petites citoyennes : « Contre nous de la Germanie l'étendard sanglant est levé ». Dans les classes populaires, parmi les conscrits et l'armée, qui ne se rendaient pas compte des effets et des conséquences d'une guerre pareille, la fureur belliqueuse était extrême : c'était moins le frémissement d'un patriotisme justement indigné que le déchaînement des instincts brutaux de carnage et de destruction. La bourgeoisie gémissait en songeant aux malheurs que cette lutte fratricide allait nécessairement entraîner.

... Les Allemands, dans l'après-midi, firent sauter la culée de la rive droite du pont du Rhin à Kehl. L'explosion fut épouvantable. Quelques amis qui prenaient un bain dans les environs se précipitèrent hors de l'eau, et me firent une description à la fois triste et comique de leurs terreurs et des efforts qu'ils firent pour prendre honnêtement et décemment la fuite ; on croyait à une attaque des Allemands.

Le 18, M. Cunitz, au milieu d'une salle déserte où je brillais comme un vétéran demeuré fidèle, nous fit son dernier cours d'exégèse. Tous ses honorables collègues suspendirent leurs leçons. L'après-midi, de 1 à 2, assemblée générale des étudiants. On décréta qu'on demanderait aux professeurs le licenciement immédiat du Séminaire (au quai Saint-Thomas), la remise des examens semestriels et des examens à l'ascension au mois de novembre prochain, et la suppression des épreuves écrites pour les examens de candidat, lesquels, de cette façon, seraient expédiés plus vite. Le même jour, les professeurs auxquels nous communiquâmes notre motion, se réunirent pour délibérer, et le lendemain 19, ils nous communiquèrent leurs décisions. Ils avaient eu(chose naturelle chez eux) le bon sens et la justice de faire droit à notre prière. De plus, le Séminaire offrit à l'administration militaire, outre la somme de 5.000 francs, les salles des cours et les chambres des étudiants qui devaient être transformées en ambulances et pouvaient recevoir 120 à 130 blessés. Le Gymnase protestant, s'associant à ce mouvement généreux, renonça spontanément aux livres de prix et versa dans la caisse du comité international les 1.100 fr. affectés à cet usage. Enfin, les étudiants qui étaient prêts à quitter et à suivre l'armée à titre d'aides-infirmiers ou d'aides-aumôniers, furent invités à rester à Strasbourg, où leur présence serait sans doute nécessaire, et où l'on fit pour eux, à la Faculté de médecine et à l'hôpital civil, des leçons de chirurgie pratique et d'hygiène.

Le 20, mon oncle arriva de Cannstatt par Bâle : partout des soldats qui arrivaient surtout de Belfort ; on les fêtait magnifiquement, et à chaque station on les régalait de

mets de tout genre, et les vœux des populations les accompagnaient sur leur passage. Mon oncle m'apporta une lettre de ma mère : voyant que sa présence ne pouvait nous être utile en ce moment, et répondant à la prière que nous avions faite, elle se décida à rester à Cannstatt et à continuer sa cure[1].

Le 22, nous prîmes, à 5 h. du soir, un omnibus qui nous transporta au Polygone ; cette place immense, où campaient nos troupes, était le rendez-vous de presque toute la population ; on allait voir ces braves soldats qui, sans doute, furent plus d'une fois émus en voyant de quelle sympathique admiration et, — pourquoi ne pas le dire ? — de quelle respectueuse compassion on les entourait. Cigares, bière, vin, tabac, et autres denrées encore, étaient répandues à profusion, par des mains délicates, au milieu des zouaves et des chasseurs, qui formaient le premier corps. Pauvres et vaillants frères d'armes ! combien nos vœux et nos espérances furent cruellement déçus ! Vous partiez en emportant nos souhaits les plus ardents, et quelques jours après vous périssiez, écrasés par le nombre et hachés par les obus ennemis. Et ceux d'entre vous qui revinrent, le soir même ou le lendemain de la bataille, furent condamnés, pendant de longues semaines, à une inaction douloureuse et, pour vous, pire que la mort ! Honneur à vous, illustres et glorieux vaincus ! par votre courage et votre dévouement, par votre fidélité au devoir, vous avez sanctifié les champs du carnage et de la mort ! en vous donnant à votre patrie et en mourant pour elle, vous avez fait acte de chrétiens, non moins que de héros ; grâce à ce noble martyre, vous avez transformé la boucherie en sacrifice, et, aux yeux du Père céleste, nul sacrifice ne vaut le don de soi-même !

Ma mère m'écrivit lettre sur lettre, me priant d'aller rejoindre mon oncle en Suisse et de prendre mes vacances.

1. Madame Lobstein écrit à cette époque à son fils : Dieu soit loué ! Je vais tellement mieux qu'il serait dommage d'interrompre ma cure pour voler vers vous ; mon cœur m'y pousserait certainement ! Quand ressent-on plus le besoin de se trouver ensemble que dans les temps où les nuages de guerre se rassemblent au-dessus de nous? Ce n'est pas en nous creusant la tête que nous arriverons à trouver le secours. Il nous faut marcher par la foi et Dieu nous donnera force et courage pour supporter tout.

Outre que j'étais obligé de rester ici à cause du tirage au sort et du conseil de revision, je ne me sentais pas libre de laisser seuls mon frère et mes sœurs, et je trouvais peu généreux d'aller me reposer pendant une guerre si sérieuse et si triste. La dernière lettre que je pus envoyer par la poste était datée du 10 août[1] ; j'ai appris depuis qu'on la reçut. Inutile de dire que cette semaine d'isolement fut bien triste ; j'espère toutefois qu'elle n'a pas été entièrement perdue : les heures de méditation silencieuse et solitaire qui me paraissaient alors douloureuses me servirent dans la suite, sous l'œil de Dieu et seul avec moi-même, à me rendre compte de la situation, rassembler des forces pour la lutte et me recueillir avant l'épreuve.

Mac-Mahon arriva à Strasbourg le 24 juillet. Il logea au Palais impérial qui, naguère silencieux et désert, prit un aspect inaccoutumé et ressembla à un petit camp disposé à être levé à tout moment. Dans notre ville, il ne s'était encore produit aucun incident notable. Les rues étaient toujours remplies et animées, la population à la chasse de nouvelles, et l'on colportait tous les jours d'autres bruits qui étaient démentis deux heures après. Quoi qu'il en soit, on se sentait à la veille de graves et décisifs événements. Les dons pour les blessés se multipliaient chaque jour, et les deux départements de l'Alsace étaient à la tête du mouvement généreux qui traversait et animait toute la France. Les élèves du Lycée de Strasbourg ouvrirent une souscription entre eux ; et, bien qu'une grande partie des internes eussent déjà été rappelés dans leurs familles, cette souscription, jointe à la cotisation des fonctionnaires, produisit la somme de 1.580 fr. 50. Pendant les journées du 3 et du 4 août, on ne parla que du « grand succès de nos troupes à Sarrebruck ».

Cependant, dès le 4, des bruits sinistres couraient les rues ; on parlait d'une rencontre sanglante qui avait eu lieu

1. Voir la correspondance page 31.

depuis le matin, entre toute une armée allemande et quelques régiments français qui venaient de prendre position sur la frontière. Des personnes, arrivées pendant la journée, de Wissembourg et de Soultz, racontaient que nos troupes, surprises et écrasées par le nombre, avaient dû céder le terrain après des prodiges d'héroïsme ; qu'elles s'étaient retirées de Wissembourg, que les boulets prussiens avaient mis le feu jusqu'à Soultz et que l'artillerie ennemie, forte de 60 à 80 canons contre quelques pièces françaises, avait fait des vides considérables dans nos rangs. Pendant la soirée, l'émotion causée par ces nouvelles s'était un peu calmée ; on les regardait comme exagérées, et même comme impossibles. Mais le lendemain 5, ces bruits se confirmèrent.

L'ennemi approchait, il avait sensiblement déplacé le théâtre de la guerre ; d'où venait cette armée ? qui la commandait ? où allait-elle se diriger ? Ces questions qu'on se posait avec anxiété ne reçurent de réponse que le 6, pendant la matinée. Vers midi, l'on sut qu'une bataille s'était engagée entre Mac-Mahon et le prince royal ; on put même préciser le champ de bataille : c'était entre Woerth et Haguenau. A la même heure, on annonça que Mac-Mahon avait coupé l'armée ennemie et l'avait acculée vers le Rhin. Grande joie, mêlée cependant d'une certaine inquiétude, puisque cette nouvelle n'était pas encore positive et confirmée.

Tout à coup, vers sept heures du soir, une véritable panique se répand en ville. On bat la générale. De tous côtés, on annonce que les Prussiens sont vainqueurs, qu'ils sont en marche, qu'ils vont entrer. Nous nous précipitons dans la rue; mais il est impossible d'avoir aucun renseignement certain : les bruits les plus rassurants et les plus inquiétants se contredisent mutuellement ; on ne sait à quoi s'en tenir. Après une heure de course, je rentre chez moi, mais à peine rentré, j'entends des cris : « Ce sont les blessés qu'on amène. » Je redescends[1] et je suis le flot de la foule qui se presse du côté de la gare. J'arrive à grand'peine à la gare, assiégée par une

1. P. Lobstein habitait le n° 4 du faubourg National.

foule immense. Ici, quel navrant spectacle ! Un grand nombre de blessés de la bataille de Wissembourg étaient arrivés par le dernier convoi. On les dirigea immédiatement vers les ambulances. Pâles et défaits, la plupart gardait un morne silence, ils défilaient lentement devant nous, couchés sur des chariots qu'on avait remplis de paille, ou assis dans des omnibus et des fiacres, lorsque l'état de leur blessure leur permettait cette position. L'impression que produisit ce lamentable aspect sur tous les spectateurs fut saisissante et poignante. Les uns, pénétrés de respect, se découvrirent ; les autres, remplis d'émotion, essuyaient furtivement une larme. Au passage de chaque voiture, la foule se séparait respectueusement et silencieusement.

La nuit fut très agitée. Nous circulâmes longtemps encore dans les rues, les abords de la gare surtout étaient extraordinairement animés. Chaque heure presque voyait arriver de nouveaux blessés.

7 *août*. — Ce fut un triste dimanche que celui qui ouvrit cette semaine, la dernière qui précéda le siège et le bombardement. Dès six heures et demie, mon frère et moi étions dans les rues, qui présentaient un aspect aussi animé qu'en plein midi. D'heure en heure arrivaient de nouveaux convois de blessés et de fuyards. On les entourait, on les interrogeait, on les fatiguait de questions ! Harrassés, l'uniforme sali, exténués par la faim, par les marches forcées, les émotions et les tracas de quelques jours terribles, ils étaient tous d'accord à attribuer leur défaite à la supériorité numérique de l'adversaire, au nombre énorme de leurs bouches à feu dont la portée dépassait celle de nos canons et dont le tir était à la fois plus rapide et plus sûr, enfin et surtout au manque d'unité dans le commandement, à l'incurie des chefs qui négligeaient de placer des sentinelles avancées, qui ignoraient le terrain, qui étaient mal renseignés sur la force de l'ennemi, et qui avaient laissé nos braves troupiers près de deux jours sans nourriture.

Dans le courant de la journée du 9 août, les détachements allemands, surtout prussiens, qui avaient circulé dans les com-

munes au nord de Strasbourg, même les plus proches de la ville (Schiltigheim, Lingolsheim, Eckbolsheim) disparurent subitement et se replièrent sur Brumath et Haguenau. Ils ne s'étaient apparemment approchés de la ville que pour en reconnaître les alentours, constater les voies de communication d'un village à l'autre. La plupart de ces éclaireurs étaient d'ailleurs très versés dans la connaissance des lieux et même des personnes ; un certain nombre d'entre eux avaient fait, à des époques antérieures, sous d'autres costumes que l'uniforme militaire, des séjours plus ou moins prolongés dans notre pays : un officier se fit reconnaître pour un élève forestier, l'autre pour un élève de l'Ecole d'application de Metz, un autre encore pour un ingénieur civil. Enfin, deux dragons prussiens, suivis de tout un escadron, entrèrent dans la brasserie Schützenberger, et demandèrent « de la bière de la troisième cave », ajoutant qu'ils avaient de l'argent pour la payer : c'étaient deux garçons brasseurs allemands qui avaient été au service de M. Schützenberger.

Pendant la journée du 9, grâce à l'éloignement des ennemis, les communications avec le dehors devinrent plus faciles. Les portes s'ouvrirent fréquemment, toutes les deux heures, et les denrées purent être transportées en ville. Néanmoins, le lait était déjà assez rare et le prix de la viande avait haussé : on vendait le kilo de bœuf 1 fr. 60, le kilo de veau 2 fr. 20.

10 *août*. — Les journaux étaient fort maigres, le *Courrier du Bas-Rhin* ne publia qu'une demi-feuille. Nous apprîmes que Bazaine avait pris le commandement de l'armée qui se repliait sur Metz et sur Nancy ; on parlait de la chute d'Ollivier et de la formation d'un cabinet Palikao. Le journal communiquait aussi les mesures prises par Colmar, après la première panique et le premier émoi.

Strasbourg aussi avait eu son moment de panique. Déjà dans la journée du lundi 8, un officier allemand, muni du drapeau blanc du parlementaire, s'était présenté à la porte de Pierres, et avait sommé le commandant de se rendre, le menaçant, en cas de refus, du bombardement de la place. Cette me-

nace, et d'autres bruits alarmants, avaient semé la crainte dans notre brave ville. On avait parlé de l'impossibilité de se défendre avec une si faible garnison. Le général Uhrich fit afficher la proclamation suivante :

« Aux habitants de Strasbourg !

« Des bruits inquiétants, des paniques ont été répandus ces jours derniers, involontairement ou à dessein, dans notre brave cité. Quelques individus ont osé manifester la pensée que la place se rendrait sans coup férir.

« Nous protestons énergiquement, au nom de la population courageuse et française, contre ces défaillances lâches et criminelles.

« Les remparts sont armés de 400 canons. La garnison est composée de 11.000 hommes, sans compter la garde nationale sédentaire.

« Si Strasbourg est attaquée, Strasbourg se défendra tant qu'il restera un soldat, un biscuit, une cartouche.

« Les bons peuvent se rassurer ; quant aux autres, ils n'ont qu'à s'éloigner.

« Strasbourg, le 10 août 1870.

« *Uhrich-Pron.* »

Bien que je fusse entièrement ignorant en fait d'hygiène et de chirurgie, j'aspirais à rendre service, et mon inaction me pesait et me tourmentait comme un remords. Je confiai mon chagrin à mon ami Jundt, étudiant lauréat, nouvellement sorti du Séminaire, et qui y restait pour soigner et panser les blessés. Les listes étaient pleines, mais, grâce à sa prière, je fus inscrit encore, le dix-huitième. Je restai toute la soirée à l'ambulance ; une vingtaine de blessés étaient couchés dans les deux salles où je me trouvais ; un jeune conscrit du département de l'Aveyron m'intéressait particulièrement, il souffrait cruellement ; l'absence de toute nouvelle de sa famille, les

inquiétudes que lui inspirait le sort de ses deux frères, soldats comme lui, le tourmentaient plus vivement que ses propres douleurs.

La garde nationale sédentaire, créée quelques jours auparavant, se réunit pour la première fois le 14 août, à 4 heures du matin, au son du tambour. C'était un étrange spectacle que de voir ces hommes, sans uniforme, vêtus de blouses ou de paletots, chargés de lourds fusils à piston, manœuvrer gauchement et marcher d'un pas irrégulier, sous les ordres de sergents souvent plus ignares encore que les simples soldats improvisés. En même temps surgissait le projet de créer un corps de francs-tireurs. Le 14 août, un décret du général Uhrich autorisait la formation de « compagnies franches ». On n'y admettait que « des hommes ayant plusieurs années de service militaire », au lieu d'uniforme on leur donnait un brassard pour signe de ralliement.

Pendant qu'on poursuivait activement la mise en état de défense de la ville, l'ennemi continuait avec non moins d'ardeur les opérations du siège et les travaux d'investissement. Le bruit courait que les troupes badoises avaient occupé la Robertsau, et une partie des habitants de ce village fuyaient vers Strasbourg et arrivaient dans de petites nacelles, chargées à la hâte d'une faible partie de leur avoir.

15 *août.* — La journée du 15 août contrasta tristement avec les fêtes qu'on y célébrait toujours pendant les années précédentes, et le souvenir des réjouissances publiques auxquelles on se livrait naguère nous semblait à tous une amère et cruelle ironie. Aucune maison n'était pavoisée, et un silence solennel régnait partout. Le soir, nul lampion, nulle illumination, ni publique, ni privée. L'ennemi se chargea du feu d'artifice et illumina pour nous. La nuit fut calme jusqu'à 11 heures et demie. A ce moment-là, on entendit dans le lointain un coup de canon : aussitôt un obus, traversant les airs avec un sifflement perçant, passa par-dessus notre maison et éclata avec fracas dans le voisinage ; plusieurs autres suivirent. Nous fûmes vite sur pieds. On chercha les lanternes, on alluma des

bougies, on s'enveloppa de couvertures, de châles, de fourrures, et l'on descendit dans la cave. L'œil craintif mesurait anxieusement l'épaisseur, l'étroitesse du réduit où l'on était cantonné, la toilette singulière et plus que négligée dont chacun s'était affublé à la hâte, la clarté obscure des petits lumignons qui fumaient dans nos lanternes, le silence qu'on observait pour entendre où éclataient les obus, tout cela était d'un comique plutôt triste. Nous respirâmes avec bonheur quand nous entendîmes que l'artillerie de nos remparts répondait vigoureusement aux décharges de l'ennemi. Au bout d'une bonne demi-heure, le bombardement se ralentit et, à minuit, il cessa tout à fait. On s'enhardit alors à sortir de son repaire, comme les grenouilles de La Fontaine, que la chute du soliveau avait chassées « sous les eaux, — dans les joncs, — dans les roseaux, — dans les trous du marécage ». On s'aventura lentement, prudemment :

« L'un approcha, mais en tremblant,
Un autre le suivit, un autre en fit autant. »

Puis on remonta, et on se jeta habillé sur son lit.

Telle fut cette première nuit, pendant laquelle nous cherchâmes un refuge dans les caves.

16 *août.* — Le lendemain, on flânait par les rues pour voir les dégâts causés par les obus ennemis. Je n'énumérerai pas les maisons qui furent frappées par les projectiles allemands. Le Broglie, la place Kléber, la place Gutenberg, la rue des Hallebardes furent atteints. On n'eut encore à déplorer que peu d'accidents. Deux projectiles tombèrent sur le Lycée transformé en ambulance. On s'empressa de faire évacuer les salles et de transporter les blessés dans les caves. Le président de l'ambulance du Lycée protesta contre cette barbarie et eut recours à la voie de la presse pour flétrir cette contravention à la convention de Genève. « Mais, dirent les ennemis, la nuit est bien noire, votre drapeau bien petit et placé bien bas, notre tir d'ailleurs... ». A quoi bon rapporter ces répon-

ses ? On les connaît, et surabondamment. L'ennemi fut aussi fécond en mauvaises excuses que nous en protestations inutiles et en proclamations déclamatoires...

Le récit finit là. Quelques fragments de lettres que P. Lobstein écrivit en septembre 1870 montreront dans quelles dispositions il se trouvait.

Strasbourg, 20 septembre 1870.

MA CHÈRE MAMAN, MON CHER ONCLE, MES CHERS AMIS,

L'ennemi approchant, j'ai continué à vous écrire ; je ne sais si vous avez reçu les nouvelles que j'ai cherché à vous communiquer par tous les moyens possibles. Je vous ai écrit pour la dernière fois le 10 août. Depuis, nous avons passé des nuits terribles, surtout celle du 24 août, pendant laquelle le Temple-Neuf, la Bibliothèque et un grand nombre de maisons ont été incendiées. Je vous épargne le récit des atrocités ou des malheurs dont les infortunés Strasbourgeois ont été depuis lors les témoins et les victimes. Nous avons été pendant un long mois sans aucune nouvelle de l'extérieur. Les délégués suisses, arrivés ici le 11 septembre, nous dirent ce qui s'était passé. Notre situation est bien sombre, mais ne nous plaignons pas, jusqu'à ce jour nous avons été miraculeusement protégés. Que de fois je pense à vous, chers et fidèles amis ! Le manque absolu de nouvelles m'est aussi cruel que le bombardement. Je voudrais vous adresser à chacun en particulier une parole d'adieu et de remerciement. Merci avant tout à toi, chère mère, pour ton amour, pour tes prières, surtout pour tes prières. Pardonne-moi mes fautes, mes péchés. Que de fois j'ai attristé ton cœur de mère ! pardonne à ton fils qui souffre de t'avoir affligée tant de fois, et qui serait heureux de réparer ses torts par une conduite plus filiale et plus digne de toi et de ton amour. Vis pour le reste de la famille, si tu ne pouvais plus vivre pour tes fils. Mais je ne veux pas me laisser aller à

de sombres et tristes pensées ; être dénué de tout secours humain, voir se briser tous les appuis terrestres, être rejeté sur Dieu et sur Lui seul, vivre uniquement par sa grâce et accepter chaque jour, chaque moment comme un nouveau don de son amour immérité, est-ce être malheureux ? Mes sincères remerciements aussi à mon oncle William. Que ferais-je maintenant si Dieu ne s'était pas servi de toi pour m'ouvrir les yeux sur les ineffables trésors qu'il nous offre en Jésus-Christ. Grâce à toi, mon cher oncle, je puis être réconcilié avec le présent, et la paix qui remplit mon cœur est assurément la plus douce récompense que tu puisses recueillir de ton précieux enseignement... Adieu, mes chers amis, le langage que nous pouvons parler toujours quoique séparés, c'est celui de la *prière*... A vous tous de cœur, votre Paul.

Le 30 septembre 1870, à midi, Lobstein écrit de Strasbourg à son oncle William :

Nous sommes tous sains et saufs ; nos maisons sont endommagées, mais encore debout... Que maman se rassure et soigne bien sa santé. *Vive la France !* Ses malheurs nous la font aimer plus que ne pourraient le faire ses plus grands succès.

CHAPITRE IV

(1871-1872)

Tubingue. — Correspondance. — Retour à Strasbourg. — Examen de conscience.

P. Lobstein, influencé par son oncle, dont le fils faisait des études scientifiques à Tubingue, se crut obligé de suivre les conseils du frère de sa mère et se rendit en cette ville pour y continuer ses études théologiques. Il me fit part, un jour, des souffrances morales qu'il endura pendant ce séjour en Allemagne, et aurait voulu effacer de sa vie cette année douloureuse dont le souvenir lui pesait comme un remords. Ce qui lui rendit la terre d'exil plus supportable furent les liens de la plus sincère amitié qui se nouèrent entre son cousin Bartholmess et lui. Rien n'était plus touchant que la profonde affection, la parfaite confiance qui unissait les deux jeunes gens, tous deux remarquablement doués, ayant le souci passionné de la vérité et aimant la France de toutes les fibres de leur âme. Une fois séparés, les deux cousins s'écrivirent pendant une cinquantaine d'années, régulièrement chaque semaine. Hélas ! cet échange de pensées, de jugements sur les hommes et les choses, ces souvenirs d'un demi-siècle n'ont pas été conservés. Pendant la guerre mondiale, P. Lobstein, craignant des perquisitions à domicile, détruisit des paquets de lettres, après la mort de son cousin, en 1917. Ses lettres à lui aussi furent livrées aux flammes.

En 1872, quand se posa pour les Alsaciens la question d'opter pour la France ou pour l'Allemagne, P. Lobstein, de retour à Strasbourg, jeta sur le papier l'Examen de conscience que nous donnons dans ce chapitre. Nous pensons qu'on lira avec intérêt ce document.

A Tubingue, le jeune étudiant entretint une correspondance suivie avec sa famille ; ses lettres contiennent les faits essentiels de cette période de sa vie.

A SES TANTES MESDEMOISELLES LOBSTEIN

Tubingue, 10 novembre 1870.

Mes chères tantes... Je ne suis que deux cours chaque jour, mais ils sont tous les deux fort intéressants. Le premier sur *la morale chrétienne*, est professé par M. Beck, homme très savant, très pieux, et très spirituel ; son auditoire, qui se compose d'une centaine d'étudiants, lui est excessivement attaché ; il est lui-même très original et très hardi, fort peu favorable à la Prusse, et assez courageux pour affirmer et défendre ses convictions dans ses cours et dans ses sermons. L'autre cours, que je suis avec un intérêt égal, est professé par M. Oehler, qui nous fait l'*Histoire de la révélation divine* dans l'ancienne alliance. Le nombre total des étudiants qui sont ici en ce moment ne dépasse pas cinq cents ; en temps ordinaire, il y en a huit à neuf cents... Ce qui manque un peu aux professeurs d'ici, c'est la facilité du débit, l'aisance de l'élocution, le talent de la parole ; ils n'improvisent pas, ils dictent, ce sont des savants, ce ne sont pas des professeurs.

Nous ne dînons pas à table d'hôtes avec les étudiants. L'isolement, à cet égard, vaut mieux pour Willy[1] et pour nous; le petit bonhomme entendrait des choses qu'il ferait mieux d'ignorer toute sa vie, et nous, Français de cœur et d'âme, nous éprouverions toutes les tortures morales imaginables en écoutant les Souabes ravaler notre cher pays et s'en disputer les dépouilles. Nous nous condamnons volontairement au plus strict exil et à l'isolement le plus complet.

A SA MÈRE

Tubingue, 12 novembre 1870.

Chère mère, Mes études vont lentement. En dehors de mes cours, je ne fais guère que traduire la Genèse ; j'ai surmonté les premières difficultés, mais j'avance avec la lenteur de la

1. Jeune Allemand, ami de la famille, auquel Lobstein enseignait le français.

chenille. J'ai aussi beaucoup réfléchi, ces derniers temps, au choix d'un sujet de la thèse, qu'il faudra présenter dans un an et demi ; je compte prendre une étude critique de « *la théologie de Herder* » ; ce sera un travail qui touchera à la fois à la littérature allemande du 18e siècle, et au mouvement religieux de cete époque ; je crois que cela pourra devenir intéressant et que ce ne sera pas trop difficile.

Le système d'isolement que je m'impose, en pays ennemi, m'a parfaitement réussi jusqu'à présent, et je n'ai pas encore fait une seule connaissance... En ce moment, la seule chose qu'on puisse faire pour la France, c'est de bien travailler, et le travail nous est doux en songeant que nous pourrons peut-être un jour être utile à notre pays. Bien que la présence de mon cousin me soit infiniment précieuse, on se sent seul et isolé... Que je serais heureux de pouvoir t'embrasser bientôt !

A LA MÊME

Tubingue, 26 novembre 1870.

Chère maman, Il est naturel que, si tu me le permets, je célébrerai à Strasbourg les fêtes de Pâques, mais je suis décidé à ne plus étudier là-bas, et à me rendre, après mon année de Tubingue, soit à Montauban, soit à Genève, désirant fournir un jour ma carrière en France.

... Je me porte assez bien. Mes yeux sont momentanément remis ; je les ménage extrêmement, et ne me lève qu'à 7 heures pour m'accorder un long sommeil. Willy est fort gai ; je le fais vigoureusement travailler, et il a quelquefois de mauvais quarts d'heure avec son maître sévère et inexorable ; il avance très lentement, mais il avance. Il est en ce moment à côté de moi, à me faire la lecture ; je suis obligé de le corriger pendant que je t'écris...

Je ne suis pas charmé des prédicateurs d'ici, qui font de la politique en chaire, se glorifient des succès de l'Allemagne, et, vrais pharisiens, rendent grâce à Dieu de n'être pas perdus et corrompus comme la France.

A LA MÊME

Tubingue, 10 décembre 1870.

Chère mère, Tu sembles un peu affligée de ce que je compte passer aussi l'été à Tubingue. Mais je crois que, dans l'intérêt de mes études, il vaut mieux que je continue mon séjour, et que je le prolonge jusqu'à la fin de l'année scolaire. Quant à ma dernière année, il faudra nécessairement la passer dans une ville d'université française, soit à Montauban, soit à Genève ou Lausanne. L'Eglise libre me conviendrait le mieux, il est d'ailleurs fort probable que toutes les Eglises deviendront Eglises libres, par suite de leur séparation d'avec l'Etat. Cette résolution que j'ai méditée mûrement et sérieusement, ne doit pas t'attrister, chère mère. Je crois fermement qu'il y a plus à faire en France, et qu'on peut rendre à ce cher et malheureux pays plus de services que partout ailleurs. Si, par suite de troubles ou de guerres, il était impossible d'y rester, je me fixerais le plus volontiers en Suisse, où notre passé nous invite et nous appelle, et où, j'aime à le croire, tu viendrais me rejoindre. C'est à ce dernier pays que nous devons le plus de reconnaissance, après la France, qui doit toujours être placée la première, au-dessus de tout, surtout depuis que nous avons la République... Un de mes professeurs m'envoya, il y a quelques jours, une invitation à une soirée. Comme je ne désire pas faire la connaissance d'étudiants, j'ai refusé.

A LA MÊME

Cannstatt, 23 décembre 1870.

Vous pouvez vous imaginer que nous penserons bien à vous, et que nous assisterons en esprit à votre petite distribution d'étrennes, sans doute moins animée que l'année passée...

On est fort sérieux et même triste, et l'on sent bien que ces fêtes ont lieu dans des circonstances particulièrement graves. Mon cousin et moi avons prié mon oncle de faire une dé-

marche auprès des dames de V. en faveur des pauvres prisonniers français, et l'on convint qu'on ne se ferait pas de présents, et qu'on leur consacrerait l'argent. On en achète de la flanelle et de la laine, pour coudre des chemises ou tricoter des bas, et, lundi dernier, un paquet fut expédié à Ulm...

A SES TANTES

Tubingue, 18 janvier 1871.

Edouard dissèque la chair humaine avec un acharnement de cannibale, et il a déjà porté l'insensibilité au point de dire qu'il voudrait manger « de la viande d'homme » pour en connaître le goût ! Il mène de front l'anatomie, la chimie et la botanique. Je remercie sincèrement ma tante Henriette pour sa chère lettre, et je l'assure que, loin de devenir infidèle à la France, les malheurs de notre cher pays sont un titre de plus à mon dévouement et à mon inaltérable attachement : « Si je l'oublie, que ma droite s'oublie elle-même ! Que ma langue soit attachée à mon palais, si je ne me souviens de la France, si je ne fais d'elle le principal sujet de ma joie ! »

A SA MÈRE

Tubingue, 31 janvier 1871.

... Nous sommes sous l'impression des grands événements politiques et militaires. C'était affreux d'être ici après la réception de ces tristes nouvelles. L'enthousiasme dans la ville était indescriptible. Lors des traités de paix, notre position sera encore plus douloureuse. On sera bien heureux de quitter et je suis impatient de retourner en France. Notre exil est plus solitaire encore et nous nous séquestrons davantage. Edouard et moi nous avons renoncé à suivre quelques-uns de nos cours et à aller prendre nos repas à l'hôtel, pour un certain temps. Je pense qu'on aura porté le deuil à Strasbourg. Il paraît

qu'Epinal sera aussi annexé ! Dans ce cas, il faudra aller à Lyon pour tirer au sort et acquérir ainsi les droits de citoyen français. Je conçois très bien que l'exaspération soit terrible à Strasbourg : les autorités allemandes inaugurent dignement leur règne en emprisonnant d'innocents citoyens justement irrités. Quel ennui pour vous que de loger des garnisaires !

MADAME LOBSTEIN A SON FILS PAUL

Strasbourg, 6 février 1871.

Mon fils bien-aimé, Ta lettre respire une douleur profonde provoquée par *les malheurs de la France*. J'ai ressenti quelque chose d'analogue l'été dernier, à Cannstatt, entourée de gens se réjouissant des victoires, ce qui me fendait le cœur. Cependant, nous devons élever nos regards plus haut vers le Dieu Eternel. Il élève et il abaisse des peuples entiers, des pays, des familles et des hommes ; tout est entre ses mains, donc aussi *le sort de la France...*

A LA MÊME

Tubingue, 17 mars 1871.

Je regrette d'avoir encore à m'adresser à toi et de te tomber à charge à mon âge. Quand je serai majeur, je pillerai ma caisse d'épargne ; et si je passe l'hiver à Genève, je donnerai tant de leçons que j'espère me suffire. Je te demande pardon de te coûter tant !

A LA MÊME

Tubingue, 16 mai 1871.

Je ne retournerai à Strasbourg que si j'ai la faculté d'y faire mes examens en français, ce qui est d'ailleurs probable.

J'étais jeudi soir chez la famille R..., où je suis resté plus de deux heures. Monsieur m'a prêté un énorme commentaire anglais sur l'épître aux Romains, ouvrage qu'il a composé lui-

même avec un ou deux théologiens d'Amérique. Me voilà donc obligé de me remettre à l'anglais ! J'ai parcouru l'introduction que je comprends assez bien.

Nous travaillons beaucoup. J'exploite richement la bibliothèque d'ici, et j'étudie en ce moment surtout l'Evangile selon Saint-Jean. Je ne m'occupe en général que de théologie biblique, puisque c'est là toujours le plus solide fondement de toute théologie. Plus on pénètre dans ces trésors, plus on est émerveillé de leurs richesses.

A LA MÊME

Tubingue, 28 mai 1871.

Ma chère maman, Je suis heureux d'apprendre que tu te portes un peu mieux, mais ton silence me fait craindre que ce mieux ne soit pas réel et durable. Je te recommande, chère mère, de bien te soigner et de ne pas trop de fatiguer : fais travailler ton monde, ou bien laisse un peu ton ménage aller à la diable ; il vaut mieux supporter un peu de désordre que de ruiner sa santé ; d'ailleurs, il ne faut pas se faire l'esclave de ces soins matériels, d'une propreté excessive, d'un ordre exagéré, et d'un pédantisme domestique et culinaire. Pardonne-moi ces paroles, mais j'ai peur que tu ne te soignes pas assez, et qu'ainsi ton mal n'augmente... Je m'occupe en ce moment des fêtes religieuses des Hébreux, que j'étudie dans mes cours et dans un livre traitant la même matière. Mon Hébreu va assez bien, et je comprends beaucoup mieux qu'autrefois. Je lis surtout les Psaumes[1], qui sont admirables, mais que notre Bible française a maltraités d'une façon scandaleuse. La traduction de Luther, que je compare au texte, est souvent très libre, mais le sens et l'esprit sont presque toujours heureusement trouvés et rendus.

1. Dans la réponse de sa mère, Madame Lobstein écrit à son fils qu'elle demande à Dieu que l'étude des Psaumes soit bénie pour lui. Elle lui parle aussi de l'enseignement religieux à donner aux enfants : « Nous devons à l'enfant de le mettre, autant que possible, en rapport avec la parole de Dieu ».

A MADEMOISELLE MINA LOBSTEIN

Tubingue, 6 juin 1871.

Ma chère sœurette, Je ne veux pas expédier mes lignes à ma chère grand'maman sans y joindre quelques mots à l'adresse de son cher (ou sa chère) secrétaire, pour le (ou la) remercier de sa gentille et affectueuse lettre. Tu es bien bonne de songer à ton glouton de frère, qui a mangé tes bons petits pains d'anis, quand il était à Strasbourg, mais tu les avais si bien faits et cuits, que c'est ta faute si je les ai avidement dévorés. Je pense que tu mènes toujours ta tranquille et heureuse existence dévouée aux soins de ta chère grand'-maman, consacrée à l'aide de ta bonne mère. J'ai peur de songer que tu lis les journaux ; chère pauvrette, n'auras-tu pas des attaques de nerfs en lisant les atrocités qui ont lieu à Paris ? Grand'maman est vigoureuse et pourvue de nerfs robustes et solides, encore fortifiés par son tricot journalier ; elle supporterait que tu lui lusses du matin au soir les massacres de Versailles, les exécutions de Paris et les fusillades de Saint-Denis ! Mais toi, pauvre enfantelet, peux-tu dormir sans rêver que tu incendies les maisons et que tu verses du pétrole enflammé dans les caves ? Je ne répète pas ce que je dis à grand'maman dans ma lettre que tu liras sans doute, et qui te donnera les nouvelles. Je veux seulement te confier une chose que tu es à peu près la seule à savoir. Figure-toi qu'il y a une quinzaine de jours, j'aurais pu me marier. Tu riras, mais c'est sérieux, écoute : Ce n'est pas même moi qui ai fait le premier pas : c'est la demoiselle américaine qui a fait toutes les avances. Je la voyais tous les jours ici, le plus souvent à l'hôtel ; je lui parlais quelquefois, elle me plaisait assez ; elle a l'avantage d'être de bonne famille, assez jolie et sans doute munie d'une certaine fortune. Eh bien ! est-ce caprice, est-ce affection ? Je l'ignore, mais un soir, elle confia son désir à sa mère, qui est aussi ici, et qui accueillit son secret ; le lendemain, je rencontre la mère à la promenade, je salue, elle me fait signe de venir, disant qu'elle a à me parler.

Jamais la voix de ta mère ne s'est élevé pour te gronder : jamais, en songeant à toi, mon front ne s'est rembruni. Comme un gai rayon d'Avril, tu rajeunissais, tu éclairais mon âme pensive, quand tu courais par ma chambre en tous sens, et que ta tête chérie venait se poser sur mes genoux !...

PAUL ET MINNIE

Je t'autorise à parler de nos fiançailles à qui tu voudras.

Nous faisons route ensemble, et voici qu'en chuchotant mystérieusement, elle m'exposa l'humble requête de sa fille, se fiant sans doute à mon honneur et à ma discrétion. Mon embarras était grand, mais l'aveu était si sincère et si candide, que j'aurais certainement accepté si, si... ma future n'avait pas *trois ans* seulement. C'était la petite R., dont W. te donnera des nouvelles. Après cela, je n'ai plus rien à te dire. Je salue tout le monde et t'embrasse de cœur.

Ton frère Paul.

Je t'autorise à parler de mes fiançailles à qui tu voudras.

A SA MÈRE

Tubingue, 23 juin 1871.

Ma chère mère, Ma vie est toujours tranquille et assez laborieuse. Je travaille les Psaumes du matin au soir. Mes cours ne sont pas démesurément intéressants. Ma fiancée va bien, mais nos rapports ont une certaine froideur, quoiqu'ils ne soient pas rompus ; ma belle-mère trouve que je ne fais pas assez la cour à sa fille. J'envoie ci-joint notre photographie à Mina, qui s'intéresse tant à notre sort.

A LA MÊME

Tubingue, 9 juillet 1871.

Il est heureux que la question des Confessions de foi se soit franchement posée en Alsace. J'espère que Pressensé et Laboulaye, qui siègent tous deux à l'Assemblée nationale, poseront aussi la question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Quoique la proposition n'ait aucune chance d'être adoptée, il est toujours bon de discuter le problème, et une discussion pareille serait en elle-même déjà un progrès...

Grâce à nos rapports avec les Suisses français, nous voyons un peu plus de camarades. Mardi dernier, nous assistâmes à trois duels qui se livrèrent à une lieue d'ici : c'était assez intéressant, on se battit à la rapière. Le fleuret est plus élégant, mais plus dangereux.

A LA MÊME

Tubingue, 18 août 1871.

Chère maman, Je suis à la veille de quitter Tubingue, et je pars pour la Suisse, demain. Tu me demanderas sans doute comment j'ai pu m'arranger de manière à quitter si tôt. Je puis te rassurer à ce sujet, chère mère, et j'ose te dire que je pars sans remords de conscience. M. Weizsaecker, chez lequel j'entendais le plus de cours, ne fera plus que deux leçons. M. Oehler, qui nous expliquait les prophéties messianiques, a achevé aujourd'hui les parties les plus importantes de son cours, et n'a plus qu'à interpréter quelques passages de Zacharie et d'Aggée. Tu vois donc que je ne néglige rien. M. Weizsaecker ma d'ailleurs dit lui-même : « Partez seulement ! Vous n'entendrez plus rien de bon chez moi ; je suis obligé de me dépêcher, de sorte que mes derniers cours seront détestables. » Je quitte ainsi le cœur léger...

LE PROFESSEUR EDOUARD REUSS A PAUL LOBSTEIN

Strasbourg, 25 février 1871.

Cher Monsieur, Je me serais fait un devoir de répondre plus tôt à votre lettre du 7 courant, si vous aviez eu la précaution de me donner votre adresse. Toute réflexion faite, je pense que la mienne vous trouvera tout de même.

Ce qui m'a surtout frappé dans vos communications, c'est le peu de satisfaction que vous éprouvez et que vous témoignez de l'état de l'enseignement académique à Tubingue. Je crains fort qu'à cet égard vous ne vous fassiez quelque illusion. Il y

a si longtemps que vous avez quitté les bancs du collège, et vous avez si bien appris à étudier dans votre cabinet et d'une manière plus indépendante, que l'intérêt qu'un commençant peut trouver à suivre des cours de haut enseignement n'existe pour vous que dans une mesure très restreinte, et je suis sûr que le même manque d'intérêt, pour ne pas dire le même dégoût, se serait fait sentir à l'heure qu'il est si vous étiez resté à Strasbourg. Je ne puis pas juger des talents des Messieurs de Tubingue, et je conviens d'avance, qu'à l'heure qu'il est, il n'y a nulle part dans les facultés de théologie des hommes hors ligne, mais vous ne pouvez pas vous mettre au niveau des simples étudiants débutants pour lesquels les cours sont faits, et vous ne devez pas demander que l'enseignement aille se mettre de prime abord à la hauteur des légitimes exigences de quelqu'un qui a déjà dépassé ce niveau.

Ici, nous n'avons pas trop lieu d'être contents de nos succès à nous. Nous avons débuté le 21 novembre avec soixante élèves, mais de ce nombre il s'en échappa bientôt un quart au moins, sous prétexte de maladie, ou pour rejoindre quelque ambulance, ou pour d'autres causes. Des quarante qui se sont inscrits pour mon cours d'histoire des idées religieuses chez les Israélites, je suis heureux d'en réunir encore trente aujourd'hui. Il n'y a pas d'entrain, il y a trop de préoccupations et de distractions, comme vous pensez bien.. Après tout, l'avenir nous est voilé et nous ne savons pas si, et sous quelle forme, le monde savant aura besoin de nos services ultérieurs... Vous savez que nous ne sommes plus que quatre à la faculté. Je ne sais si nous nous compléterons et de quelle manière. Par conséquent, notre enseignement sera probablement très incomplet et pauvre cet été...

Et vous-même prenez courage ; il est bon qu'on sache que tout n'est pas au mieux ailleurs que chez nous, mais il ne faut pas non plus faire expier à d'autres les illusions qu'on s'est faites à ce sujet.

Je vous serre la main très affectueusement.

Ed. Reuss.

EXAMEN DE CONSCIENCE

Décembre 1871-Janvier 1872.

Je voudrais discuter ici une question grave entre toutes, dont la solution me travaille et me tourmente depuis de longs mois, et qui a besoin d'être éclaircie et résolue. Avant que ce douloureux problème ne soit tranché, ni mon cœur, ni mon esprit ne connaîtront de repos. Ce que cette incertitude a pour moi de pénible et d'angoissant, combien elle énerve et paralyse tout mon être moral, le malaise inexprimable qu'elle entretient dans mon âme, c'est ce que moi seul je sais et puis savoir. Il faut sortir de cet état malsain et avoir le courage de regarder en face la question qui se pose et de l'examiner avec le calme, le sérieux et la sincérité qu'elle réclame.

Pendant longtemps les termes mêmes du problème restèrent pour moi indécis, et c'est à peine si aujourd'hui je parviens à les serrer de près et à les formuler nettement. D'ailleurs, les circonstances elles-mêmes et les illusions qu'elles semblaient autoriser m'ont empêché d'envisager la question sous son jour véritable.

Né à Epinal, je me disais que la douloureuse nécessité de l'*option* me serait épargnée, et que je pourrais au besoin rester encore plus ou moins longtemps en Alsace à titre de Français. Les faits ont réduit à néant cette illusion. Fils de parents alsaciens, ayant moi-même longtemps habité l'Alsace, je suis obligé d'*opter* aussi et de prendre un parti, cette année même.

Il ne peut s'agir que d'une option en faveur de la France ou en faveur de l'Alsace. Je ne peux point engager mon avenir et consacrer ma vie au service d'un autre pays. La Suisse, qui a été le refuge de tant de Français ou d'Alsaciens, je ne peux pas la prendre en considération. Bien que de nombreux souvenirs s'y rattachent et que j'y rencontrerais peut-être bien des sympathies, je crois que les malheurs de mon pays et la perspective d'une vie tranquille à l'étranger ne m'autorisent

pas à quitter et la France et l'Alsace. Emigrer à ce prix, ce serait fuir le sacrifice ou le danger, ce serait déserter.

Je borne donc mon choix à la France et à l'Alsace.

Qu'est-ce qui doit m'inspirer ce choix et déterminer ma conduite future? Sont-ce mes sympathies et mes antipathies? Bien que le sentiment soit parfois une lumière et que nos instincts nous fassent souvent trouver le juste et le vrai, je crois qu'il faut chercher ailleurs mes raisons et mes motifs. Au lieu de consulter mon cœur, je dois consulter ma conscience, au lieu de me demander quelles sont mes sympathies, il faut que je me demande quel est mon devoir. Cette question ainsi formulée, est multiple et complexe, et je ne puis la trancher d'un coup, d'une façon souveraine et absolue en vertu d'un principe abstrait et vide. Il faut que, prenant pied sur la réalité et observant les faits, j'analyse consciencieusement tous les éléments, si nombreux et si divers, de ce grave problème. A ce compte seulement, je pourrai arriver à savoir quel est mon devoir et où est mon devoir. Puissé-je procéder à cette enquête douloureuse avec l'impartialité et l'exactitude nécessaires.

Je ne puis contester que notre famille est une famille essentiellement alsacienne, c'est-à-dire que l'élément français et l'élément allemand en sont les facteurs et les composants. Je dois même dire que, chez nos parents et chez bon nombre de membres de notre famille, l'élément allemand l'emporte sur l'élément français. Esprit, caractère, mœurs, religion, langue, tout porte le cachet indélébile de l'Allemagne. Il est vrai que pour nous, pour Edouard[1], surtout, et pour moi, la proportion de ces termes a changé. Si notre nom n'est pas devenu français, il est certain que nous nous sentons Français. Notre éducation, nos lectures, la nature de nos études, le goût de notre esprit nous font pencher du côté de la France et nous éloignent de l'Allemagne. J'ajoute que toutes nos sympathies sont pour la France et que, si autrefois notre attachement à l'Allemagne était sincère et vrai, cet attachement a subi une

1. Son cousin Ed. Bartholmess.

rude atteinte pendant les dernières années et à la suite des derniers événements. J'avoue ensuite que je ne connais la France que par les livres, ou par mes professeurs et mes amis français. L'Allemagne, je la connais mieux, de même que l'Alsace ; nous y avons nos meilleures relations, nos meilleurs et nos plus anciens amis.

Puis-je tirer de ces faits une conclusion péremptoire et y puiser un motif de détermination et d'action ? Je ne le pense pas. Si je me consultais moi-même, j'émigrerais ; si je consultais mon entourage et ma famille, je resterais. Trouverais-je ici un motif moral ? On serait tenté de l'affirmer : il serait beau de me sacrifier à ma famille et à mon entourage, à mon passé et à mon nom. Il serait beau de continuer les anciennes traditions et de les respecter filialement. Mais ma conscience ne se rend pas invinciblement à ces raisonnements, elle ne les trouve pas assez puissants et assez impérieux, elle ne me dit pas qu'il faut absolument que je sacrifie mon avenir à mon passé, que je dois me vouer à l'Allemagne ou à l'Alsace parce que je porte un nom alsacien ou allemand, que, membre d'une famille qui reste en Alsace, je suis moralement obligé de rester en Alsace. Et d'ailleurs, ma famille n'exige pas un pareil sacrifice ; si ma conscience individuelle n'en voit pas la nécessité inéluctable, la conscience de ma famille est du même avis ; ma famille trouverait permis et légitime que je la quittasse, que je prisse un parti contraire au sien, que, la sacrifiant à ma patrie et plaçant la France au-dessus de l'Alsace, j'émigrasse de l'Alsace pour me fixer en France. Les résultats acquis et les conclusions tirées de ces faits ne peuvent donc pas, en eux-mêmes, me servir de motifs moraux ; peut-être pourront-ils, ajoutés à d'autres faits, influer sur ma conduite et déterminer mon choix ; ils ne le peuvent pas, isolément et considérés en eux-mêmes : ils ne lient point ma conscience et n'obligent point ma liberté. Or, comme j'ai porté l'enquête et posé la question sur le terrain moral, je ne suis pas plus avancé que précédemment et mon incertitude reste.

Il faut donc porter le problème de la sphère restreinte où il s'est enfermé jusqu'à présent dans une sphère plus élevée

et plus générale. Il faut qu'envisageant la situation générale, j'emprunte à des considérations d'un ordre supérieur les motifs de ma conduite et les raisons de mon choix. Il faut que je consulte, non plus moi-même et ma famille, mais la France, d'une part, et l'Alsace, de l'autre.

Ici encore la question est complexe ; il faut en préciser les termes et en analyser les éléments.

A la suite d'une guerre malheureuse, la France a été forcée de sacrifier l'Alsace. En l'abandonnant après s'être ruinée pour la conserver, elle a dû livrer l'Alsace à elle-même et à son propre sort. Elle n'exige pas que les Alsaciens quittent l'Alsace pour rester Français, elle leur laisse la liberté du choix ; elle leur permet d'opter en faveur de l'Allemagne. Mon devoir, mon devoir de citoyen ne m'oblige pas à émigrer, et je suis entièrement libre de prendre le parti que je voudrai, de me déterminer dans le sens qu'il me plaira.

Mais où trouver un motif de détermination si je veux agir d'après ma conscience et que ma conscience semble livrée à elle-même ?

Pour comprendre nettement auquel des deux pays je me dois, il faut, avant tout, nettement comprendre la situation des deux pays et s'en rendre exactement compte. Lequel des deux pays est le plus malheureux et lequel puis-je le mieux servir ?

Voyons d'abord l'état de la France. Assurément rien ne manque à son malheur et il y a peu de moments dans son histoire où elle a subi des atteintes aussi rudes, éprouvé des pertes aussi sensibles, traversé des crises aussi périlleuses.

Elle sort d'une guerre malheureuse, épuisée, appauvrie, démembrée. A la guerre étrangère a succédé la guerre civile, qui a longtemps exercé ses ravages dans ce pays déjà si éprouvé. Les sacrifices portés ont été si grands, les outrages subis ont été si humiliants, les fautes commises ont été si énormes, que la France ne pourra se relever que lentement et péniblement de la chute profonde qu'elle a faite. Et ce relèvement même, que de causes en compromettent le succès? Avons-nous les hommes qu'il nous faut, l'esprit surtout et

l'âme qu'il nous faut ? L'avenir le dira, mais qui ne voit que les symptômes présents sont menaçants et qu'à l'horizon se montrent des nuages bien sombres, qui s'amassant et qui se déchirant sur le pays, pourront lui apporter de nouvelles tempêtes et verser sur lui de nouveaux malheurs. Les partis s'agitent, les passions fermentent et grondent. La République affirme son droit à l'existence avec une intensité si fiévreuse qu'on dirait qu'elle a peur de mourir, le parti monarchique compte les heures et trouve qu'elles sont bien lentes à s'écouler. En outre, la Révolution sociale n'est domptée que pour un temps ; ce que les exécutions sommaires de l'armée de Versailles ont laissé de haine dans les cœurs, c'est ce que les journaux socialistes publiés en Angleterre nous révèlent avec une évidence qui fait trembler les plus aveugles et les plus insouciants. Les difficultés politiques et sociales se compliquent d'ailleurs et sont aggravées par les difficultés ecclésiastiques et religieuses. Que dire de la situation matérielle de notre malheureux pays ? L'épuisement est terrible, les privations et les sacrifices sont immenses, les impôts sont écrasants ; l'ordre est lent à s'établir ; toutes les relations et toutes les positions sont incertaines et précaires ; toutes les fortunes sont menacées et exposées à des secousses nouvelles, à de nouvelles aventures, à de nouveaux dangers ; le commerce, l'industrie, l'agriculture, tout a souffert, tout pourra souffrir encore.

Ah ! certes, si la misère de la France est un titre à nos services, s'il nous faut trouver dans son infortune et son abaissement les motifs de notre détermination et les mobiles de notre conduite, n'est-ce pas à elle que nous nous devons tout entiers et sans retour ? Les épreuves qu'elle a traversées et les calamités qui ont fondu sur elle, les périls qui pourront la frapper encore, ses fautes mêmes et ses erreurs, ne sont-ils pas un appel qui sollicite toutes les énergies, qui implore tous les secours ; qui demande le concours des plus faibles et des plus petits ?

Voyons maintenant le sort de l'Alsace. Dieu sait s'il a été malheureux et combien il l'a été. D'abord théâtre d'une

guerre implacable, elle a été ensuite, pendant 6 mois de lugubre mémoire, l'enjeu de la lutte, qui se continuait loin d'elle et pour elle ; à la fin, quand la France eut succombé, elle a été sacrifiée. Rien ne lui a donc été épargné ; l'attaque a été acharnée, le traitement a été impitoyable, l'outrage a été sanglant : les ruines de nos villes et la dévastation de nos campagnes sont là pour l'attester. Puis est venue l'occupation ennemie, si longue et si lourde, puis l'humiliation et l'amertume de la défaite, puis les vides successifs qu'a faits l'émigration, puis le flot montant de l'invasion étrangère qui bien souvent nous charriait sa fange et sa lie. Peut-on imaginer une destinée plus poignante ?

Malheureux Alsaciens ! ils ont été arrachés malgré eux au pays, que d'un commun et libre accord ils appelaient leur seule et vraie patrie ; se sentant solidaires des destinées de la France, unis à elle de cœur et d'âme, demandant à lui appartenir toujours, ils ont été violemment séparés d'elle, incorporés à une nation ennemie, annexés à l'Allemagne par la force des armes et le droit brutal de la guerre et de la conquête. Voilà ce qui fait souffrir les Alsaciens, ce qui leur arrache des gémissements et des protestations, ce qui leur fait préférer l'infortune de la France abattue à la gloire de l'Allemagne victorieuse. On a beau recourir à la douceur ou aux menaces ; on a beau leur assurer le bonheur et le repos, réparer les ruines, compenser leurs pertes, faire luire à leurs yeux les plus séduisantes promesses : ils savent, ils sentent que toutes ces acquisitions sont entachées d'un vice originel et que tous ces biens sont le fruit d'un crime. C'est qu'il y a sous ces plaintes et ces révoltes autre chose que la passion aveugle d'un fanatisme stupide ; au fond de toutes ces colères et de toutes ces douleurs, il y a un sentiment légitime et sacré. Ce sentiment n'est ni la haine strictement impuissante du vaincu humilié, ni la vaine protestation de l'amour-propre national blessé, ni l'opposition tracassière d'un particularisme étroit, c'est le sentiment d'une injustice commise et d'un principe violé. Chaque Alsacien sent qu'une atteinte a été portée à sa liberté, qu'une contrainte a été exercée sur sa volonté, qu'un

crime a été commis sur sa personne ; sa conscience d'être moral a été violentée ; sa dignité inaliénable a été outragée, on l'a dégradé et avili à ses propres yeux ; on a disposé de lui, malgré lui ; on a, dans sa personne, méconnu et insulté la loi morale. Telle est la raison dernière des souffrances de l'Alsacien, car telle est le sens et la portée de l'annexion et de la conquête, et ce crime, que la conscience naturelle réprouve, combien plus le christianisme le condamne-t-il. S'il est vrai que Jésus-Christ a rendu à l'humanité ses titres perdus qu'il a remis en lumière, s'il nous a révélé le prix immense de la personne morale et la valeur infinie de l'âme immortelle, s'il a enseigné à l'homme à respecter l'homme autant qu'à l'aimer, il est de la dernière évidence que le droit de conquête est non seulement immoral, mais encore antichrétien : l'annexion de l'Alsace est plus qu'un crime, c'est un sacrilège. Voilà pourquoi le cœur de l'Alsace a tressailli d'un frémissement douloureux au contact de la main étrangère qui s'est appesantie sur elle ; voilà pourquoi la protestation a été universelle comme la douleur ; voilà pourquoi nous ressentons une blessure poignante qui saignera toujours et dont la brûlure nous fera toujours souffrir. Car il ne nous est pas permis d'atténuer le mal commis et de justifier le crime accompli : ce qu'il y a en nous de plus intime et de plus sacré, ce qu'il nous est défendu à nous-même d'altérer et de corrompre en nous, a subi un outrage sanglant et une atteinte sacrilège : malheur, malheur à nous si nous cessions de la sentir, car nous aurions étouffé la voix de la conscience et désappris les enseignements du Christ, c'est-à-dire que nous aurions cessé d'être homme et d'être chrétien. Voilà le sort de l'Alsace. Que si maintenant on le compare à celui de la France, il me semble que les résultats de cette comparaison ne sauraient être douteux.

La France est démembrée, abattue, épuisée, à peine sortie des dangers mortels, elle peut y retomber demain ; la guerre sociale, la guerre religieuse, la guerre étrangère, la

guerre civile, tout peut la visiter encore ; il semble donc que rien ne manque à ses malheurs. L'Alsace se relève de ses ruines et de ses maux, soutenue par une main puissante, elle entre dans une ère de prospérité, d'ordre et de paix, elle se voit reçue et accueillie, protégée et défendue, fêtée et acclamée, par une série d'Etats forts et heureux, destinés à grandir encore et qui tous saluent en elle une sœur bien-aimée, il semble donc que rien ne manque à son bonheur. Et pourtant, après l'examen qui vient d'être fait, comment ne pas voir que l'Alsace est plus malheureuse que la France et que ce bonheur même pèse lourdement sur son cœur ? La France n'a pas subi l'outrage qui a été infligé à l'Alsace ; si elle est ruinée et agonisante, elle n'est pas avilie et dégradée. Mais l'Alsacien, si riche, si fort, si heureux, souffre de ce bonheur, de cette force, de cette richesse ; sa conscience qui lui a dit qu'en violentant sa liberté on l'a traité, non pas en homme, mais en chose, sa conscience lui dit aussi que tout le bonheur du monde ne saurait effacer la souillure originelle de sa condition présente. Mais non, ni la puissance, ni la richesse, ni la prospérité, ni l'ordre, ni la paix ne sauraient être une compensation à l'injustice commise ; non, une fausse morale ne s'expie point par le bien-être matériel ; non, l'Alsace annexée, c'est, ce sera toujours la force primant le droit, c'est-à-dire le crime sanctionné et l'immoralité consacrée par la loi. Toujours et toute sa vie l'Alsacien, qui a le sentiment de sa dignité morale et qui respecte dans sa personne une créature libre de Dieu, toujours l'Alsacien souffrira de voir cette dignité outragée et cette liberté méconnue. S'il cessait d'en souffrir, s'il se persuadait que le bien matériel dédommage du mal moral et le répare, s'il finissait par excuser la violence, par atténuer l'injustice, par justifier l'annexion, son sens moral aurait souffert une irrémédiable atteinte. Voilà donc l'Alsacien, condamné par sa conscience à toujours souffrir, toujours être obligé par sa conscience à toujours protester.

Aussi l'Alsace me semble-t-elle infiniment plus malheureuse que la France.

La situation de la France et de l'Alsace ainsi déterminée, quelle attitude prendrai-je vis-à-vis de la France et de l'Alsace ?

Puis-je trouver dans l'état consciencieusement observé et justement compris des deux pays un motif de détermination dans ma conduite future ? Quels sont les services que je pourrais rendre à la France, si j'émigrais ? Quels sont les services que je pourrais rendre à l'Alsace, si je restais ?

Je considère d'abord la France.

La vocation à laquelle je me consacre m'interdirait de prendre une part directe à la politique, de me livrer aux préoccupations et à l'agitation des partis, d'aborder les questions du jour avec l'intérêt passionné, les allures militantes, les sympathies ou les antipathies qui caractérisent presque toujours et presque inévitablement les hommes mis au service d'un parti et intéressés au succès de sa cause. Si je voulais m'occuper de politique (et qui pourrait s'y soustraire ?), il faudrait le faire de loin et de haut, portant les problèmes sur le terrain des principes, les dégageant des passions du moment et des préventions dominantes, tendant non pas à la victoire de tel nom ou à la chute de tel gouvernement, mais au triomphe de la Justice et de la Vérité, quels que soient les hommes qui la défendent et le parti qui la représente. Ce serait là assurément un service d'un prix inestimable, et si j'apportais à l'étude des questions et à la discussion des principes le calme et l'impartialité, l'équité et les lumières nécessaires, je pourrais faire un grand bien. Mais l'occasion s'en présenterait rarement sans doute, et c'est sur un autre champ que j'aurais à exercer mon activité et à accomplir mon ministère. Ce ministère et cette activité se renfermeraient dans les limites du domaine religieux et moral, dans l'enceinte de l'Eglise chrétienne, et certes nul ne saurait en méconnaître l'importance. Quiconque est persuadé que le relèvement matériel de la France dépend de son relèvement moral, que la réorganisation du pays ne peut s'accomplir sans la régénération de la société, que le salut est à attendre non d'une

restauration extérieure, mais d'une rénovation intérieure, quiconque s'est convaincu que la réforme doit s'opérer du dedans au dehors et que la santé et la vie doivent s'étendre de l'âme au corps et du centre à la surface ; quiconque sent que, si la France est malade, c'est parce que son cœur est atteint, sait aussi que le remède doit être, comme le mal lui-même, spirituel et moral. Ce remède, je ne le vois et le trouve que dans l'Evangile, dans le christianisme que le Sauveur a fondé, que la Réformation a remis en lumière, que nos vieux Huguenots ont scellé de leur sang. Il faut que Dieu mette à l'esprit et au cœur de la France une doctrine vigoureuse, une religion énergique et puissante, un christianisme accentué et intrépide qui aille au fond, qui tranche dans le vif, qui coupe, qui brûle, qui fasse saigner — mais pour guérir. Il faut que la conscience du péché et le sentiment de la grâce soient réveillés et ranimés, il faut s'humilier et se condamner pour être relevés et sauvés par Dieu. C'est à ce prix, mais seulement à ce prix, que la France pourra renaître. Et qui donc apportera à ce pays malheureux et coupable ces paroles de justice et de miséricorde ? Sans doute, le catholicisme pourra faire du bien; mais il ne fera ce bien qu'autant qu'il remonte à l'Evangile et retourne à Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'autant qu'il se rapproche du protestantisme. C'est de là, c'est parmi les protestants qu'il faut que les futurs missionnaires de la France se forment, se disciplinent et se recrutent ; ce sont eux qui, plus que tous les autres, sont qualifiés pour travailler à la grande œuvre du relèvement de la France. C'est à cette œuvre qu'il faudrait se consacrer, dans l'humble mesure de ses forces, au milieu du cercle restreint où l'on se verrait placé. Sans doute la tâche est immense, elle exige le concours d'une multitude infinie de forces et de volontés ; mais l'accomplissement consciencieux des petits devoirs et la fidélité qui se dévoue dans les petites choses sont la condition première et nécessaire du progrès général et du succès définitif. Sans doute l'issue est incertaine et douteuse, mais l'urgence et l'obligation d'un devoir ne se déterminent point d'après le résultat final

et ne se mesurent point d'après les chances de succès. Les prophètes d'Israël ont élevé la voix et ont annoncé la parole de l'Eternel, alors même qu'ils savaient qu'ils ne seraient ni compris, ni obéis. Aussi cette mission, aussi grande que difficile, a-t-elle tenté plus d'un cœur généreux et vaillant ; le protestantisme français se réveille, se relève, se retrempe, n'a point égard au petit nombre de ses fidèles, à l'exiguïté de ses ressources, à l'immensité de la tâche, et plus d'un de nos frères alsaciens a rejoint ou va rejoindre nos frères français. Ils vont au travail, ils volent au danger, courageux et dévoués, prêts à porter tous les sacrifices et à subir toutes les privations. La plupart d'entre eux n'ont ni les illusions, ni les préventions qui trop souvent égarent en France même les meilleurs esprits ; ils mesurent l'étendue du mal et la grandeur des fautes commises ; ils osent regarder en face la situation sous son vrai jour et dans son vrai caractère ; ils savent combien la France est abaissée et à quel prix elle se relève. Et pourtant ils se sont mis en route, et d'autres vont les suivre. Ils sont partis, laissant derrière eux, soit leur famille, soit une position assurée ; une réputation méritée, des affections et une estime noblement conquises. Qui dira les déchirements, les luttes et les larmes, les épreuves et les sacrifices, les douleurs et l'amertume de tous ces départs ? Qui dira les appréhensions, les incertitudes, les angoisses ressenties par tous ces exilés, obligés de renouer, sur une terre lointaine, dans un milieu nouveau et inconnu, les liens douloureusement et violemment brisés de leur existence antérieure ? Qui leur refusera sa sympathie, son admiration et ses prières? Ah ! que ceux qui restent en Alsace ne condamnent point ceux qui s'éloignent ! n'accusons et ne récriminons point ; plaignons-nous et plaignons-les ! Oui, nos vœux ardents les accompagnent, nous restons unis de cœur et d'âme, nous leur savons gré de leur dévouement et de leur courage. Honneur et merci à eux, merci au nom de la France, merci au nom de tous.

Ces services rendus par les Alsaciens à la Patrie de leur choix, qu'ils aiment et qu'ils assistent dans son malheur, cette œuvre de relèvement moral et spirituel est assurément digne de tous nos respects et se recommande à mon émulation. Bien des fois je me suis senti l'irrésistible désir de m'associer aussi à ceux qui abordaient ce champ de travail et qui se préparaient à cette belle moisson. Bien des fois il m'a semblé que, moi, chétif et misérable, je pourrais aussi contribuer et concourir faiblement, mais de tout mon cœur, à ce grand travail de réforme et de rénovation. Bien des fois je me suis dit que mes efforts, ajoutés aux efforts de mes frères, apporteraient une part, si minime qu'elle fût, au trésor commun des dévouements et des sacrifices, des luttes et des conquêtes.

Si tels sont les services que l'Alsacien resté Français pourra rendre à son pays, quels sont maintenant les services que l'Alsacien, devenu Allemand, pourra rendre à l'Alsace ? Quel bien pourrais-je faire à mes concitoyens si je me décidais à rester ici ? En quoi ma présence au milieu d'eux pourrait-elle leur être utile et salutaire ?

Ou je m'abuse étrangement, ou l'Alsace, comme la France, a besoin d'être moralement secourue et spirituellement assistée. En restant en Alsace, librement, volontairement, on pourrait rendre, on rendrait certainement à cette province un inestimable service et on lui ferait un bien immense. Ce que j'ai dit plus haut du sort de l'Alsace a pu faire deviner et pressentir déjà en quoi consisterait ce bienfait et quel serait ce service.

Comment lui venir en aide ? si l'humiliation et l'outrage sont d'un ordre moral, il faut que la réparation et le relèvement soient de même nature. Tant que l'Alsacien ne se sentira pas réhabilité moralement, il ne lui est pas permis de se consoler. Ce relèvement, cette réhabilitation morale, comment peut-elle avoir lieu et d'où partira-t-elle ?

L'Allemagne peut-elle s'acquitter de cette mission aussi urgente qu'elle est difficile ? Je réponds sans hésiter : *Non jamais !* Quand même l'Allemagne comblerait l'Alsace de tous

les biens et lui assurerait tous les avantages, quand même elle la ferait participer à sa grandeur, à sa puissance, quand même elle l'illuminerait de tous les rayons de sa gloire, jamais elle ne pourra effacer l'insulte qu'elle lui a infligée, car jamais elle ne lui rendra ce qu'elle lui a ravi, la dignité morale, la liberté de sa conscience et de sa volonté, le respect dû à toute personne humaine. Pour réparer l'outrage, il faudrait que l'Allemagne restituât sa conquête, ou, du moins, qu'elle consultât loyalement et librement tous ceux qu'elle a violentés et contraints. Affirmer ce fait, ou plutôt ce principe, c'est dire que jamais l'Allemagne ne pourra réhabiliter moralement l'Alsace qu'elle-même a moralement dégradée.

Cette réhabilitation sera-t-elle l'œuvre de ceux qui, protestant contre la violence et l'injustice, quittent l'Alsace et émigrent en France ? Je ne le pense pas : sans doute cette protestation est une revendication du droit méconnu, une condamnation du crime commis, un hommage rendu à la loi morale ; à cet égard, ces voix qui s'élèvent contre le mal, le dénoncent et s'en éloignent, ces voix, réveillant dans toutes les consciences un universel écho, feront assurément du bien. Mais ce bienfait, l'Alsace ne saurait en profiter, et ce n'est pas elle qui pourra le recueillir, loin de là : en quittant leur pays, les Alsaciens n'en améliorent point la condition ; ils abandonnent à son propre sort la province conquise et outragée, ils la livrent à la brutalité de l'étranger qui accourt remplir les vides, ils la laissent avilie et dégradée...

Si les Alsaciens qui s'éloignent sont tout aussi impuissants à réhabiliter l'Alsace que les Allemands qui arrivent, si la province moralement atteinte ne peut être moralement sauvée, ni par les protestations des uns, ni par les bienfaits des autres, qui donc pourra rendre cet heureux et immense service ?

Il me semble qu'un seul en est capable, mais celui-là réussira infailliblement : c'est l'Alsacien qui, se condamnant volontairement à partager la condition imposée à ses frères, s'associe de cœur à leur infortune et accepte librement leur

humiliation et leur opprobre. Combien cet exil librement embrassé serait précieux et doux à tous les autres proscrits ; la joie et la reconnaissance que ferait naître ce dévouement, la consolation et l'apaisement qu'il apporterait à tous les cœurs froissés et aigris, c'est ce que les Alsaciens seuls sauront dire. Ils se voyaient condamnés forcément à une servitude humiliante, mais quelqu'un est venu de son plein gré, se courber aussi sous le joug commun et le porter avec les autres. Ils se sentaient dégradés et insultés, et la loi morale outragée dans leur personne, déposait contre eux et pesait sur leur conscience : mais un homme s'est rencontré, qui les a pris en pitié, qui a lavé la souillure, qui n'a pas voulu les accuser, ni les mépriser, ni les maudire, qui même a consenti à se dégrader avec eux, comme eux, pour eux.

Voilà le service que rendra aux Alsaciens détenus forcément dans le pays, celui qui y demeure librement, tel est le bien immense que peut faire à ces victimes de la brutalité, ce martyr de la liberté et de l'amour, et telle est la vertu triomphante et toute-puissante de ce dévouement et de cette charité, qu'en s'abaissant jusqu'à ses frères malheureux, celui qui se sacrifie élève ses frères malheureux jusqu'à lui ; en renonçant à sa liberté, il rend témoignage et hommage à la leur ; il porte le sacrifice et ils en recueillent le bénéfice. Ainsi les conditions s'équilibrent et s'harmonisent, elles s'égalent et se valent ; un échange sublime s'opère entre le bonheur de l'un et l'infortune des autres.

Voilà ce que peut la sympathie, le dévouement, l'amour : grâce à lui, le mal commis par la violence disparaît et l'outrage infligé par la force s'efface ; le sacrifice répare, sanctifie, transfigure ce que la brutalité flétrit et déshonore ; la servitude forcée se transforme en libre soumission ; le fait brutal devient un acte moral. L'Alsace moralement dégradée, se voit, se sent, s'affirme moralement relevée et sauvée moralement.

CHAPITRE V

(1873-1875)

Année de maladie. — Niederbronn. — Goettingue. — Correspondance. L'Homme au cacao.

P. Lobstein souffrit cruellement des maux de la France, sa patrie bien-aimée ; sa santé s'altéra, il dut cesser tout travail intellectuel pendant plusieurs mois, ce fut une longue et douloureuse épreuve. Une fois rétabli et fixé sur ce que sa conscience lui dictait : « *garder la vraie tradition alsacienne sans la laisser s'altérer sous le régime allemand* », Lobstein poursuivit ses études en travailleur acharné. Après son examen pro ministerio passé au printemps de 1873, il entra comme précepteur dans la famille de M. Albert de Dietrich fils, aux Forges de Niederbronn, et goûta, dans l'atmosphère aimable, pieuse et distinguée de la famille de D. de pures joies pour l'esprit et le cœur[1]. De là il aimait, à jours fixes, rendre visite au pasteur Simon de Niederbronn et garda des soirées passées au presbytère un souvenir précieux et béni. Il consacra ses loisirs à concourir au grand prix Schmutz (La doctrine du Saint-Esprit d'après le Nouveau Testament et la théologie des Réformateurs), qui fut partagé entre son camarade Dietz et lui. Très peu de lettres datées de Niederbronn ont été conservées. En voici quelques extraits :

A SA MÈRE

Niederbronn, ce 28 juillet 1873.

Ma chère maman, Je te remercie mille fois pour les vœux que tu formes à l'occasion de mon jour de naissance, et surtout pour les prières que tu adresses à Dieu. Puisse-t-il les exaucer et nous faire la grâce de le servir aussi longtemps qu'il le trouvera bon ! La bonté et la fidélité, avec laquelle il

1. P. Lobstein écrit dans l'Agenda de 1890, à la date du 21 août : Mort de Mme Alb. de Dietrich. Je n'oublierai jamais tout ce que Mme de Dietrich a été pour moi en 1873/74. Dieu console et soutienne la famille si éprouvée.

nous a conduits jusqu'à présent, nous inspirent de l'espérance et de la confiance en l'avenir, et un coup d'œil jeté sur le passé est bien propre à nous rendre reconnaissants et à nous humilier. Le souvenir de l'année dernière[1] est souvent présent à ma mémoire, je voudrais pouvoir retirer de ces expériences les bénédictions que Dieu y a mises[2]... Le 20 juillet, j'ai prononcé mon sermon sur « la brebis perdue et retrouvée ». J'ai prêché une demi-heure, sans rester court ; l'église est petite, et l'on m'a bien compris ; mais ma voix est toujours rauque, et l'on a trouvé qu'elle était plus enrouée après le sermon. Je n'ai pas encore prêché mon sermon sur le bon Samaritain ; mais je le sais par cœur, et j'ai abordé un autre texte, Luc 7, 36-50. Tu vois, chère mère, que je ne perds pas de vue mon futur ministère. Mes visites à M. Simon sont très régulières ; il m'a lu dernièrement bon nombre d'extraits qu'il a fait des ouvrages de mon père... Un mot encore avant de finir. Le 20 au soir, une dame du voisinage, la femme d'un des directeurs de l'usine, me prie de venir et me présente à sa belle-sœur, dame de compagnie dans une des premières familles de Suède ; elle est pour quelques semaines en visite en Alsace. Dans son pays, elle a trouvé l'Année chrétienne de papa ; la princesse Eugénie (d'origine française et mariée à un prince suédois) a fait traduire l'ouvrage dans cette langue, et il paraît que l'Année chrétienne est très répandue et goûtée là-bas. Souvent on demandait à cette dame si elle n'avait pas connu l'auteur de ce livre : ayant appris qu'un fils du pasteur Lobstein était à Niederbronn, elle désira le voir et c'est ainsi que j'appris qu'en Suède aussi le nom de notre père est connu et aimé.

1. L'année où la question de l'option se posa.

2. La lettre de la mère, du 26 juillet 1873, pour le 23me anniversaire de son fils est touchante de sollicitude maternelle et d'énergie... « Sois, mon fils bien-aimé, un témoin fidèle des grandes et belles œuvres de Dieu. Qu'il te donne la force du corps et la santé de l'âme, qu'il te donne toutes les grâces et le don d'en haut, richement, afin que tu puisses goûter la félicité de ta vocation pastorale. Il ne faut pas que nous cherchions notre contentement dans la vanité de ce monde, mais que nous soyons obéissants à notre Père céleste, alors nous serons des apôtres de paix ».

Elle lui fait remarquer l'importance de l'année qu'il a derrière lui, où les temps difficiles n'ont pas manqué, mais où l'Evangile et la prière ont pansé les plaies du cœur souffrant.

A LA MÊME

Niederbronn, ce 12 septembre 1873.

Ma santé est bonne ; ne t'inquiète pas de ma voix, qui est souvent très convenable[1] ; le mal, en tout cas, n'empire pas ; d'ailleurs je me soigne bien. En dehors des leçons je ne parle presque pas, et l'on me trouve très *silencieux*, mais peu m'importe, je dois ménager ma voix ; il est vrai que je ne me perfectionnerai pas de cette manière dans l'art de parler et de converser.

A. et D. ont commencé le latin hier, mais nous irons doucement. Le jeudi, je raconte aux enfants l'histoire de la réformation, ce qui intéresse aussi Mme de D.[2]. Je ne travaille pas beaucoup à côté de mes leçons. Chaque jour je fais une traduction de français en anglais[3], et je crois que j'avance un peu ; mais je ne saurais encore faire convenablement la conversation. M. Simon m'a prêté une *Vie de Luther* intéressante et détaillée. Je prépare doucement un sermon, mais je ne sais pas quand je le prêcherai ; je ne me presserai pas ; c'est plutôt pour en avoir un de provision...

A LA MÊME

Niederbronn, ce 7 décembre 1873.

Chère mère, Il est bien temps que je t'écrive quelques mots... je conclus à mon tour de votre silence que vous continuez votre petite existence, travaillant, faisant la joie des pauvres et des malades, lisant le journal, faisant la cuisine,

1. En effet sa mère s'inquiète : « je te prie instamment de suivre un traitement pour ta gorge, consulte un spécialiste, n'épargne rien pour ta santé, tu le dois à ta vocation.» Elle l'engage à ne pas trop travailler. « Après avoir donné cinq leçons on n'a pas été paresseux ».

2. Madame Lobstein se réjouit de ce que Mme de D. prenne part aux leçons d'histoire de la Réformation (der so herrlichen Reformationsgeschichte) et exprime le désir qu'elle leur soit à tous en bénédiction.

3. Paul Lobstein conserva cette habitude jusqu'à la fin de ses jours. Pendant de longues années il a fait,tous les matins, avant de se mettre à ses travaux théologiques, une page d'anglais. (Macaulay, Dickens, Eliot, Hume, Tennyson, etc.....)

et le tout assaisonné de quelques énergiques expressions de Mina ou du divin sourire de « *la maman* ».

Par suite de l'instruction religieuse des enfants, je réduis un peu leur travail ; mais je ne suis pas moins occupé ; nos leçons sont les mêmes. Aussi ai-je pris, quant à mes études, une décision qui ne t'étonnera guère et que tu approuveras sans doute. En ce moment, dans l'intérêt des leçons que je donne non moins que dans celui de ma santé et de mon repos, je me propose, tout en continuant à travailler en vue de ma vocation future, de ne pas me préoccuper d'examens aussi longtemps que je suis ici. Si après mon départ de Niederbronn j'ai l'intention de faire ma licence, je pourrai me préparer non seulement plus librement, mais aussi plus vite. En attendant, je ne flânerai pas, mais tâcherai de rester au courant et d'augmenter mes connaissances autant que cela est possible. Je crois ne guère pouvoir agir autrement, et je veux espérer aussi que Dieu, pourvoira en son temps, à ce qui sera pour moi le meilleur et le plus salutaire.

Je voudrais te demander, chère mère, si vous pouvez, sans trop vous déranger, me recevoir à Noël, pour quelques jours. Avez-vous de la place ? Si Mina est obligée de coucher sur le canapé, je vous prie de me le dire : cela gâterait sa Noël. Fourrez-moi quelque part dans l'entresol ; un gros gaillard comme moi dort partout bien.

C'est à Niederbronn que P. Lobstein retrouva son camarade M. Ad. Rohr, qu'une même tâche appelait dans la famille de Turckheim. Les deux jeunes gens avaient été ensemble sur les bancs de la Faculté ; de communes études et de communes aspirations les rapprochèrent et les unirent par des liens d'estime et d'affection que les années ne firent que resserrer. Qu'il me soit permis de donner ici un extrait de la lettre que m'écrivit M. Rohr en apprenant la mort de son fidèle ami. Il y rappelle ce temps de Niederbronn « *où il nous fut donné de mettre en commun, jour après jour, nos déceptions, nos espérances. Oh ! les belles heures que nous avons passées ensemble, heures de délicieuses et d'intimes causeries qui me permirent de constater et d'admirer tout ce qu'il y avait en mon ami de connaissances vastes et profondes qui devaient un jour faire de lui un des plus éminents professeurs de l'Université de Strasbourg. Tout ce savoir, du*

reste, ne l'empêchait pas d'être le plus gai des compagnons, et je me souviendrai toujours avec bonheur de nos belles excursions d'alors, où, soit avec nos élèves, soit seuls, nous parcourions les beaux sites de nos Vosges et où son esprit si vif et son humeur parfois si caustique pouvaient se donner libre carrière. Ces deux années de douce intimité n'ont que trop vite passé ; heureusement qu'une correspondance suivie, de son côté combien intéressante et spirituelle ! n'a cessé de maintenir le contact ; aussi, si la vie avec ses devoirs différents nous a séparés, n'a-t-elle pu éteindre une affection qui, de mon côté surtout, était faite de haute estime et de sincère reconnaissance ».

En 1875, Paul Lobstein, pourvu d'une bourse de voyage, passa six mois à Goettingue, où il retrouva trois de ses camarades d'études, tous Alsaciens : F. N., F. H., Charles Wagner. Les jeunes gens se réunissaient souvent, affirmant leurs idées, leurs tendances ; un esprit charmant régnait entre eux. On se plaisantait, on faisait des vers. « *L'Homme au cacao* », poésie dédiée par Charles Wagner[1] à son ami Lobstein en est une preuve. Nous la donnons ici, ainsi que la traduction de quelques passages des lettres de Madame Lobstein à son fils qui, lui écrit-elle un jour, lui semble être un « *favori du bonheur* » (Glückskind).

Des lettres adressées à sa famille nous donnent quelques détails sur la vie de Lobstein pendant son séjour dans cette ville.

A SES TANTES

Goettingue, 3 mai 1875.

Mes chères tantes... Notre vie est tranquille, régulière, sans être laborieuse à l'excès. Je suis des cours de 8 à 11 heures du matin (morale, philosophie de la religion, interprétation de l'épître aux Hébreux) ; puis je me mets au travail, jusqu'au dîner, qui a lieu à 1 heure. Notre récréation dure ordinairement jusque vers 3 heures, puis le travail recommence ; de 4 à 5, dernier cours, suivi de deux ou trois heures d'études, les dernières de la journée. Le souper nous réunit et la soirée est le plus souvent consacrée à la discussion ou à la critique des leçons de la matinée. Outre les cours de théologie, nous

1. L'auteur de Jeunesse, Vaillance, La Vie simple, Auprès du Foyer, etc... (4. 1. 1852-12. 5. 1918).

avons commencé à suivre deux séries de conférences hebdomadaires (gratuites) sur Lessing et sur l'histoire de l'art pendant le Moyen Age et pendant la Renaissance. Les deux professeurs de théologie et de philosophie, auxquels nous nous attachons de préférence, nous satisfont beaucoup, et ils le feraient bien plus encore si nous n'étions pas obligés de payer fort cher ces malheureux cours. La faveur de les suivre gratis ne nous est pas accordée, malgré notre âge et nos diplômes... Je suis entré avec l'un de mes professeurs dans des rapports qui, je l'espère, seront réguliers et suivis. De plus, l'un des pasteurs que je suis allé visiter, m'a invité à passer tous les quinze jours, la soirée du dimanche chez lui... La proclamation publique du prix Schmutz n'a pas eu et n'aura pas lieu. Les juges se borneront à ouvrir les enveloppes en commission privée et à faire afficher les résultats ; ce procédé, qui est nouveau, n'assure peut-être pas assez l'indépendance et l'impartialité du jury. Quoi qu'il en soit, je viens d'apprendre, par un ami qui prétend le savoir de source certaine, que le prix a été partagé entre les deux concurrents.

A M. AD. ROHR

Goettingue, 12 mai 1875.

Mon cher ami, J'ai attendu jusqu'à présent pour te donner de nos nouvelles, puisque je tenais à te fournir des renseignements un peu complets, et qu'à cet effet un séjour de quelques semaines était nécessaire. Aujourd'hui que nous sommes un peu orientés ici et que, de plus, nous sommes forcés à passer le semestre entier à Goettingue, je m'empresse de remplir ma promesse et de te parler de notre vie universitaire...

... Je demeure à un bon quart d'heure de l'Université. Pour y arriver, il me faut traverser les remparts, entre deux rangées de jolis jardins, sous la voûte verdoyante de magnifiques tilleuls. Mon lit est d'une dureté qui forcerait tout autre

que moi à être matinal, mais après avoir gémi huit jours, je me suis accoutumé à ce malheur, et je suis honteusement retombé dans mes vieilles habitudes de paresse. Que te dirai-je de la nourriture ? Tu aurais l'agréable surprise de trouver ici les plats doux mélangés aux autres mets, ce qui constitue une charmante variété, puisque les compotes et les viandes, les sauces épicées et les douceurs se complètent et se tempèrent heureusement et simultanément. J'ai pris note de quelques menus que je te communiquerai un jour, et qui, issus des meilleurs hôtels, te donneront la mesure de ce que mangent les gens d'ici. Mais là aussi, nous avons su prendre notre parti ; l'habitude, la faim, l'ennui, le mal du pays, la fatigue, tous ces éléments concourent à nous faire trouver excellent ce que tu trouverais, toi, et avec raison, singulièrement détestable. De grâce, ne va pas chercher ta compagne dans l'Allemagne du Nord, ton pauvre estomac te ferait cruellement expier un amour qui, sous d'autres rapports, serait peut-être admirablement placé.

La contrée de Goettingue est très jolie. Nous avons fait plusieurs promenades intéressantes, mais H. n'est pas toujours d'humeur marcheuse ; il faut, pour lui faire lever les jambes, qu'il sache qu'au terme de sa course, il pourra trouver un ami tel que toi ou S., ou savourer un beau morceau de musique. En général, surtout à partir de Hanovre, le pays est d'une pauvreté qui fait mal au cœur ! Landes, sable, marécages, arbustes rabougris, quelques pommes de terre, par ci, par là un cimetière ou un moulin à vent, quel spectacle pour un Alsacien, accoutumé à de grasses campagnes et à de beaux vignobles ! Franchement, si la Prusse septentrionale et orientale est aussi maigre que le Hanovre sept., on comprend que les grands songent à s'assurer le bien du prochain et que les petits émigrent en masse. Les environs de Goettingue, quoique moins désolants que les parties plus septentrionales, sont bien moins riches que nos fertiles campagnes, que nos belles montagnes.

J'ai pris des inscriptions pour les cours d'Ethique et d'Exégèse (Ep. aux Hébreux) professés par Ritschl. Je ne le regrette pas et ne l'ai fait d'ailleurs qu'aujourd'hui même, après m'être suffisamment persuadé de la valeur des cours. Ritschl parle avec vie, animation, esprit, et dicte ensuite un résumé de son speech. Son exégèse est parfois très arbitraire, mais il part d'un principe excellent, en ce qu'il détermine chaque idée du Nouveau Testament dans son rapport avec l'idée correspondante de l'Ancien T., ce qui fait très bien saisir le lien organique qui unit les deux alliances. Tu comprends que, pour un hébraïsant tel que moi, ce cours a un grand prix. Lotze professe la métaphysique et la philosophie de la religion. Le premier de ces deux cours devient de plus en plus abstrait, mais Lotze a le talent de porter la lumière dans les problèmes les plus ardus et les plus délicats ; nous avons achevé la doctrine de l'Etre en général, et nous en sommes à examiner das « Was der Dinge ». Quant à la philosophie de la religion, Lotze passe en revue les arguments vulgaires en faveur de l'existence de Dieu et il les démolit avec une vigueur, une audace, une logique qui scandalisent H., et qui me font tressaillir de joie. Nous avons « hospité » quelques autres cours, mais ils étaient trop faibles pour qu'il eût valu la peine de les suivre et pour qu'il vaille la peine de t'en parler.

Nous passons ordinairement la soirée chez moi, où H. me fait l'honneur de goûter de mon thé, et où, entourés des vapeurs bleuâtres qui émanent des mauvais cigares que fume notre ami, nous avons déjà rompu maintes lances ensemble. Les vacances de Pentecôte seront probablement consacrées à un petit voyage en Thuringe... Je n'ai entendu jusqu'à présent ici que deux prédicateurs : Rocholl m'a bien intéressé ; mais les églises sont très vides ; on se contente de payer sa place pour ne pas l'occuper le dimanche.

En attendant une prochaine et longue réponse, je te salue de cœur et reste ton dévoué ami. *Paul Lobstein.*

A SA MÈRE

Goettingue, mai 1875.

... L'oncle William et Ed. me félicitent moins d'avoir eu le demi-prix Schmutz que d'avoir ajouté le nom d'un pasteur luthérien aux annales ecclésiastiques du monde.

J'étais deux fois à l'église aujourd'hui. Ce matin, l'église était très remplie ; cet après-midi, il n'y avait presque personne. Les sermons durent à peine une petite demi-heure ; les chants sont démesurément longs et très nombreux. Les trois prédicateurs que j'ai entendus jusqu'à présent, sans être très remarquables, sont bons, et leur tendance est d'un luthéranisme prononcé, mais non pas fanatique comme en Alsace.

Nous sommes fort satisfaits de nos cours, et à peu près réconciliés avec la nécessité de les payer. J'étudie aussi l'ouvrage du principal professeur de théologie d'ici et j'espère en retirer quelque fruit. Malgré cela, j'ai toujours des moments où toutes ces études théologiques ne me semblent pas valoir une heure de travail et de peine.

Le temps est très beau. Nous avons visité hier une magnifique ruine, d'où l'on domine une partie de la vallée de la Verra. Tous les arbres sont en fleurs ; mon chemin d'ici à l'Université est magnifique. Rassure-toi, je pars à temps, chère mère, de sorte que je n'ai pas besoin de courir...

A LA MÊME

Goettingue, 21 juin 1875.

... Je ne comprends pas très bien, chère mère, la recommandation que tu me fais de rendre témoignage à la vérité, par opposition à mes compagnons. Tu sais que sans être négatif, je ne suis pas un ultra-luthérien, et s'il y a bien des points où nous quatre, nous ne sommes pas d'accord, il y en a aussi un bon nombre sur lesquels nous nous entendons par-

faitement. Il est heureux que le salut éternel ne dépende pas de l'adhésion intellectuelle à une doctrine ou à un système, et que nous ne serons pas jugés d'après nos opinions théologiques. Rassure-toi donc, chère mère, sous ce rapport... Je m'occupe de la doctrine de la justification et de la rédemption, dont je voudrais, comme tu sais, faire mon sujet de thèse. Mais la question est hérissée de difficultés, et, si je ne puis pas m'expliquer amplement là-dessus avec mon oncle, je la laisserai entièrement.

A LA MÊME

Goettingue, dimanche 27 juin 1875.

... Nous avons entendu ce matin un excellent sermon du Superintendant Rocholl ; il prêche une toute petite demi-heure, mais avec une simplicité, un sérieux, une force qui vous saisissent. Chaque mot porte, et il n'y a pas une pensée banale. La polémique heureusement est bannie de ses discours, quoiqu'il soit très bon luthérien...

Nous avons découvert, dans les environs de Goettingue, une série de fermes ou de moulins, où nous nous rendons le soir, lorsque le temps est beau ; nous y prenons un souper champêtre ; jamais et nulle part je n'ai mangé de meilleur lait caillé, de beurre et d'œufs plus frais, sans parler du jambon. Ce sont des repas sains, nourrissants et très peu coûteux. Wagner et moi, nous en sommes charmés. Nos deux autres compagnons sont plus citadins et préfèrent la bière et les biftecks. Les cours sont excellents ; si jamais Dieu me permet de professer moi-même, ils pourront me servir de modèles sous bien des rapports. Mais je ne me mets pas en peine de l'avenir. Je travaille au jour le jour, cherchant à faire fidèlement mon devoir, et à me préparer pour la licence...

A LA MÊME

Goettingue, 4 juillet 1875.

Ma chère mère, J'ai lu, presque d'une haleine, la biographie de Vinet, que vous m'avez envoyée, intéressante surtout par les fragments du journal et les nombreuses lettres de Vinet. Quelle belle vie ! Lorsque Marie aura lu l'ouvrage, je la prierai de te l'envoyer, chère mère, afin que Mina t'en fasse la lecture. Tu y trouveras plus d'une page consolante et encourageante. Depuis l'âge de 25 ans, Vinet n'eut pas huit jours sans douleur, et son caractère se forma et fut admirablement éprouvé au creuset de la souffrance[1].

F. m'a écrit que M. H. sera probablement nommé professeur agrégé à la Faculté de théologie de Strasbourg ; tous les professeurs sont ligués contre lui, mais le gouvernement à Berlin s'est laissé décider par la pétition des 75 pasteurs qui demandent un profeseur orthodoxe. Je suis bien content pour H. qui, je le crois, sera à sa place ; mais sa position sera extrêmement difficile, d'une part entre les professeurs qui ne lui veulent pas de lui, et entre les ultra-luthériens qui le trouvent trop modéré[2].

J'ai reçu hier une lettre du pasteur de Sedan, qui m'offre une belle place au centre de la France, dans une bonne famille protestante, issue des maréchaux Molitor et Ney ; il y aurait à préparer au baccalauréat et à la licence-ès-lettres, et j'aurais l'occasion de prêcher dans la chapelle du château. Malgré quelques avantages réels qu'offre cette place, je refuserai ; ma voix toujours faible, l'obligation de faire la licence, la responsabilité qui serait très grande puisque je serais pour ainsi dire à la fois gouverneur et chapelain ; enfin et surtout le désir de rester aussi longtemps que possible avec vous, tout cela m'engage à ne pas accepter.

1. Après avoir pris connaissance du volume, Madame Lobstein écrit à son fils : « Comme Vinet a grandi dans de modestes, presque pauvres conditions et avec quelles ressources pécuniaires exiguës il a fondé son foyer ! Cela fait des *hommes* aux âmes d'acier pour la bataille de la vie. »

2. C'est P. Lobstein qui en 1877, obtint cette chaire.

A LA MÊME

Goettingue, 18 juillet 1875.

Ma chère maman, ... Je suis très en suspens au sujet de ce que je ferai après mon départ d'ici. Il faudrait en tout cas que je puisse faire ma dissertation cet hiver, mon examen ne pouvant pas être trop longtemps remis. Or, si je dois faire mon travail cet hiver, il faut que j'en rassemble maintenant les éléments. Tu ne t'étonneras pas de ma hâte, lorsque je te dirai que j'ai reçu, il y a deux jours, un avis du Directoire, qui, vu le manque des candidats et des vicaires, me demande de me mettre à sa disposition et d'accepter une place de vicaire ; si je refuse, il faut que je détaille les motifs de ce refus. Bien que je désire fort, je l'avoue, me retremper un peu dans la pratique, je demanderai une prolongation de mon congé au moins jusqu'au printemps prochain ; j'alléguerai, comme motifs, outre mon enrouement, les obligations que m'impose ma bourse. Il s'agira donc de travailler vaillamment cet hiver. Si je puis traiter le sujet que j'ai en vue, je finirai mon travail, Dieu aidant, à Pâques, et quelques mois de préparation encore(si ma dissertation est reçue) me mettront peut-être à même de tenter un essai, avant la fin de l'année prochaine. Mais ce sont là de simples projets, dont la réalisation dépend d'une foule de circonstances, et Dieu a peut-être d'autres desseins. J'ai reçu ce matin une excellente lettre de M. H. Sa nomination rencontre surtout des obstacles chez les luthériens ; inutile de dire que les libéraux ne veulent pas non plus de lui. Il s'imagine que la place m'attend et que je dois me dépêcher de finir aussi tôt que possible. Je crois qu'il se trompe fort. J'avoue que je n'accepterais jamais une place pareille, s'il fallait d'abord prendre des engagements vis-à-vis de n'importe quel parti. En ce moment, nous ne sommes plus que trois Alsaciens à Goettingue ; le dernier arrivant a été subitement rappelé par la nécessité de choisir entre deux places qui lui sont offertes ; il est parti bien à propos, parce qu'il risquait de faire naufrage sur l'océan de l'amour. Pour moi,

je suis à l'abri d'un pareil bonheur, la seule dame que je vois ici est Mme R., qui est aussi vénérable qu'aimable et dont la présence n'entraîne aucun péril. J'ai assisté, il y a trois jours, à une fête de missions dans un village des environs. J'ai été peu édifié. Le chant était détestable, le contenu des discours (il y en avait cinq) n'était que rarement très intéressant, et la plupart des pasteurs prennent à dessein un ton larmoyant qui me fait rire malgré moi. Je me suis rapproché du principal professeur de théologie d'ici. Je fais chaque jour avec lui la promenade de l'Université à sa maison, qui est tout près de chez moi.

A LA MÊME

Goettingue, 24 juillet 1875.

Chère mère, Mille remerciements pour votre envoi et vos vœux, qui m'ont bien touché. Dieu veuille remplir vos souhaits comme il le trouvera bon ! Je n'ai rien de nouveau à vous dire sinon que Wagner est parti aujourd'hui (il sera vicaire à Barr), et que j'ai assisté, mercredi dernier, à une conférence pastorale, dans laquelle j'ai été peu édifié par l'orthodoxie étroite et obstinée des pasteurs luthériens d'ici ; il n'y avait que le surintendant général, le vénérable Hildebrandt, qui fût modéré, sensé et vraiment religieux.

Je travaille convenablement et très modérément. M. Ritschl, avec lequel je fais route tous les jours, me donne des indications précieuses. Si je n'étais pas si avancé en âge et qu'il me fût possible de rester encore pendant six mois assis sur les bancs d'étude, je n'hésiterais pas à passer encore six mois ici sous la direction de ce professeur, le plus distingué, je crois, des professeurs d'Allemagne. Mais j'en ai bien assez, et j'ai hâte de clore ma carrière d'écolier...

Chère mère, Je souris chaque fois que je lis, dans tes lettres, le mot *Mondtag*. La lune, à laquelle les anciens païens avaient consacré ce jour (lundi-luna) n'a plus rien à y voir, et nous écrivons *Montag*.

Dans une dernière lettre adressée de Goettingue à sa tante, Paul Lobstein écrit :

... Les cours seront clos dans une heure, et je me rendrai pour la dernière fois à l'Université. On y parlera du problème de la chute, et notre professeur s'attachera à nous expliquer que ce « mythe est absolument insuffisant pour expliquer l'origine du mal dans le monde »...

VERS DE CHARLES WAGNER DÉDIÉS A PAUL LOBSTEIN

L'Homme au cacao.

Chut ! L'homme au cacao commence,
Soyons sensés ! Ne crions pas,
Ohé là-bas ! faites silence
Le petit homme parle bas.

Puis donc que chacun veut se taire
Je m'embarque dans mon récit,
Espérons qu'il saura vous plaire
Sinon j'en serai bien contrit.

« C'est moi l'homme réglementaire,
L'exactitude est mon secret,
Je marche à pas comptés sur terre,
Toujours content et satisfait.

Tous les matins à la même heure
Je quitte mon lit bel et bien,
Que le ciel rie ou qu'il pleure,
Tout ça ne me dérange en rien.

Puis ayant nettoyé ma tasse,
Je fais bouillir ma portion d'eau,
Et je prépare quoi qu'on fasse
Mon déjeuner de cacao.

Sur ce le temps d'aller entendre
Les doctes cours est arrivé,
Fussé-je boiteux, estropié,
Je ne manque pas de m'y rendre.

Je m'assieds à la même place,
J'écris avec le même entrain,
Puis j'empoche la paperasse
Et je retourne montre en main.

Car sachez bien, sur mon pupitre
Le livre chôme en m'attendant.
Il faudra lire tel chapitre
Jusqu'à la page tant et tant.

Mon philistin connaît son hôte,
Je retrouve mon logis fait,
Tout est brossé, soufflé, commode,
Tout a sa place : c'est parfait.

Jusqu'au dîner, là je butine,
J'extrais le miel de toute fleur,
Puis, me reposant, je rumine
Heureux du fruit de mon labeur.

Et quand le soir nous enveloppe
Je m'en vais près des bons amis.
J'aime à les voir vider la chope,
A partager leurs joyeux ris !

Car je ne suis pas misanthrope.
Je goûte un plaisant entretien,
Puis à propos je développe
Mon petit point de « vu' » chrétien.

Parfois l'un d'eux de moi se moque,
Mais je pardonne à leur gaîté,
Car je sais que la vérité
A son petit côté qui choque.

Vous tous qui venez de m'entendre,
Sans doute avez fort peu saisi
La valeur, le charme infini
Que ce genre de vie engendre.

Moi, je poursuivrai cette route
Dont le terrain vous paraît dur,
Je vais tout lentement, sans doute,
Mais j'irai loin, qu'on en soit sûr !

Je suis la goutte d'eau qui perce
Le roc vainqueur de l'océan,
Je suis l'insecte qui renverse
Le chêne qui se rit du temps.

Je ne suis pas très grand en somme,
Cela m'est fort indifférent,
Ce n'est pas là ce qui fait l'homme,
Le tout est qu'on soit conséquent. »

Goettingue, 7 juillet 1871.

Charles Wagner.

Les quelques passages de lettres qui suivent sont de Madame Lobstein à son fils. Elles ont été écrites à diverses époques.

Quand le travail de la licence tire à sa fin, Madame Lobstein exprime à son fils sa joie de le voir atteindre le but. Elle le conjure pourtant de ne pas trop se fatiguer. « *Il vaut mieux pouvoir travailler d'une manière continue que de vouloir faire trop à la fois et de devoir alors suspendre son travail ; j'en suis sûre, mon cher fils, le Seigneur te donnera, en cela aussi, le discernement et l'intelligence.* » Le 18 janvier 1874, elle lui écrit que « *la Faculté ne se réunissant qu'une fois par mois, le professeur Reuss ne pourra guère répondre à ta demande que dans quelques semaines. Il te faudra donc patienter encore. Eh bien, dis-toi que tout ce qui doit t'arriver repose entre les mains de Dieu. Poursuis ton travail avec joie et que Dieu le couronne de succès. Il donne la force aux faibles qui demandent son appui.* »

Plus loin, elle assure son fils que ses prières à lui, pour sa mère, ont été richement exaucées. « *Dieu soit loué, bien que ma cure me fasse horriblement souffrir*[1], *je ne perds pas courage, les jours meilleurs viendront, je serai patiente jusqu'au bout, Dieu m'aidera à supporter tout. En attendant, je suis joyeuse dans l'espérance.* » A la fin de ses lettres, elle recommande toujours ses enfants à la grâce et la miséricorde du Père céleste : « *Que le Dieu fidèle t'entoure et te garde et qu'il te fasse goûter et éprouver son inlassable mansuétude.* » « *Que Dieu soit avec toi, mon cher fils, et te rende fort pour remporter la victoire sur les assauts astucieux de Satan. Ne travaille pas trop le dimanche. N'as-tu pas entendu que Dieu veut opérer ce jour-là, en nous, l'essentiel par son Saint-Esprit, c'est-à-dire le travail de la repentance et de la foi ?* »

1. Mme Lobstein souffrait d'une éruption cutanée au visage.

Au moment du retour de son fils, elle lui dit la joie qu'on aura à le revoir rentrer au foyer. « *Oh ! que ce revoir et cette réunion, ce rapprochement de la famille, soit pour tous une riche bénédiction. Que notre Dieu, mon fils bien-aimé, bénisse ton départ et ton arrivée.*

« *Ta mère qui t'aime tendrement.* »

CHAPITRE VI

(1876-1881)

Voyages en Allemagne et dans le Nord de l'Italie. — Licence en théologie. — Nomination à la Faculté de théologie de Strasbourg. — Appel à Paris. — Chargé de cours d'histoire et de littérature dans plusieurs pensionnats de la ville. — Premières publications théologiques. — Décès de Mme Lobstein-Bartholmess. — Ernest Lucius. — Correspondance.

En été 1875, un voyage en Allemagne, où P. Lobstein poussa jusqu'à Prague, après avoir visité Nuremberg, Leipzig, Dresde, et en automne 1875, à son retour de Goettingue, un voyage en Italie, pendant lequel il se rendit à Venise et passa quinze jours à Florence[1] avec un jeune ami, furent de courtes interruptions de ses études. Comme ses maîtres alsaciens l'encourageaient à embrasser la carrière académique, il demanda une prolongation de son congé au Directoire, pour travailler à sa licence. Les professeurs le pressèrent de finir sa dissertation et de se présenter aux examens dans le courant de l'année. « *Je ne suis pas encore prêt* », répondit le candidat, « *en âme et conscience, je ne pourrais me présenter.* » Sur ce, le professeur Reuss lui dit : « *Nous sommes votre conscience* ». Lobstein prit sa licence en théologie à la fin de novembre 1876. Il fit sa leçon d'essai (Probevorlesung) le mois suivant. Une lettre du 5 décembre de ce même mois à son ami Rohr et un mot de félicitations du pasteur Simon, de Niederbronn, du 22 décembre de la même année, mentionnent ces actes importants. En 1877, pendant les mois d'été, il fut immédiatement chargé du cours de dogmatique, et pour l'hiver, devint professeur agrégé. Son enseignement était goûté par les étudiants ; je voudrais donner ici toutes les lettres qui me furent adressées après sa mort par ses anciens élèves ! Elles disent l'impression produite par ses cours. Qu'il me soit permis de citer quelques lignes de M. le pasteur Eppel, de Bischwiller, un de ses premiers auditeurs : « *J'étais étudiant quand Monsieur Lobstein est*

1. Nous n'avons trouvé dans la correspondance que quelques cartes postales signalant ces voyages. — Ses plus fortes impressions d'art, il les avait rapportées de Florence.

entré dans le corps enseignant de la Faculté. J'ai assisté ainsi à ses débuts dans son cours de dogmatique qui, dès le commencement, portait déjà cette marque de clarté, de droiture et de piété qui s'est développée davantage avec les années... Je l'ai apprécié comme théologien et encore plus comme homme, par son caractère noble et droit... » Et M. le pasteur Scheer, député du Haut-Rhin, m'écrivait de Mulhouse : « *Monsieur Lobstein était le seul de nos anciens professeurs qui restait à la Faculté de Strasbourg, le seul aussi qui avait autrefois représenté la tradition alsacienne, de sorte qu'il me semble qu'avec lui disparaît une partie de notre histoire. Son esprit fin, sa modération, sa volonté de conciliation le rendaient particulièrement apte à préparer des pasteurs à leur tâche difficile, dans une époque où tout était en mouvement et où l'étudiant devenait facilement la proie des solutions extrêmes. Ses anciens élèves garderont de lui le souvenir réconfortant d'un caractère doux et ferme qui, par l'union de ces deux qualités si rarement réunies dans une personne, a su leur donner une impression d'harmonie qui est la plus belle fleur de toute civilisation... Monsieur Lobstein restera pour moi le représentant d'un idéal impérissable, pour tout théologien digne de ce nom, de l'idéal d'union entre la science et la piété, sans laquelle nous tombons dans le fanatisme ou dans l'anarchie...* »

La santé de sa mère, les instances de ses maîtres, le désir de travailler dans la petite patrie alsacienne pour le protestantisme de France, « faire le pont », comme il disait, le déterminèrent à décliner les ouvertures que lui faisait à Paris le doyen Lichtenberger, lors de la fondation de la nouvelle Faculté de théologie, devant rétablir dans la capitale l'ancienne Faculté de Strasbourg.

Lobstein eut la satisfaction de voir se réaliser son projet. Vingt ans après, M. Paul Chapuis, de Lausanne[1], lui écrivait (le 24 octobre 1896) : « ... *Je considère comme un bienfait de Dieu que grâce à vous, malgré les événements politiques, Strasbourg continue sa mission séculaire et serve de pont entre l'Allemagne et les pays de langue française. Votre place est là et que Dieu vous accorde santé, force et courage...* »

Aug. Sabatier aussi lui écrit dans ce sens : « *Paris, ce 10 juin* 1992. — ... *Je demande à Dieu, pour vous, deux choses : d'abord qu'il vous donne la santé, la santé des yeux pour vous permettre de travailler toujours dans le même esprit de piété et de science, et ensuite qu'il entretienne au fond de votre cœur cet attachement à la théologie française et ce souci de son avenir, que vous nous avez si libéralement montré et prouvé.* »

1. Rédacteur en chef d'« Evangile et Liberté », pasteur à Chexbres, Suisse, † en 1904.

P. Lobstein fut chargé de l'enseignement de l'histoire et de la littérature dans plusieurs pensionnats de Strasbourg. Combien claires et limpides étaient ses leçons, à la composition desquelles il apportait son souci perpétuel de précision et de netteté. Un courant de sympathie s'établissait dès l'abord entre les élèves et le jeune et brillant professeur. Sa riche érudition, le charme des lectures faites en commun des scènes de nos grands poètes, restent gravés même dans le cœur et dans l'esprit de celles dont les cheveux ont blanchi. Et les interrogations ! Elles étaient à la fois pasionnantes et troublantes. Malheur à celle qui s'embarrassait dans ses réponses. Sur elle se déversait la verve caustique de P. Lobstein, mettant à la torture la pauvre élève. Il finissait par lui tendre la perche, et c'était avec un soupir de soulagement qu'on entendait sortir de la bouche du professeur le traditionnel : « Je vous remercie, Mademoiselle ».

Pendant une quarantaine d'années, P. Lobstein fut fidèle à son poste. Les derniers temps, disait-il, les cours devenaient des leçons de grammaire, le français se perdant de plus en plus. Il poursuivait néanmoins sa tâche. Ne rendait-il pas ainsi, dans une humble mesure, quelque service à la cause française en Alsace ?

Il a marqué lui-même, dans un de ses carnets, cette activité qui fut pour lui, pendant de longues années, une source de hautes jouissances, et de fécondes leçons. « *A la fin de* 1875, *je m'adressai à Mlle Henriette Rausch pour obtenir un enseignement dans un pensionnat de jeunes filles. Elle me recommanda à Mlle Fuchs, qui, dès le commencement de l'année* 1876, *me confia les leçons de littérature française. A partir de ce moment jusqu'à la fin de l'année scolaire* 1914, *je donnai des leçons de littérature française, d'histoire de l'Eglise, d'histoire de littérature ancienne et étrangère chez Mesdames Fuchs, Schwartz, Klein, avant celles-ci chez Mademoiselle Ruch, puis chez Mademoiselle Munch, pendant quelques années aussi au Bon Pasteur. J'eus la joie de compter parmi mes élèves ma chère femme, ses sœurs, mes filles et une série de jeunes filles que je rencontrai plus tard dans le monde comme mères de famille, voire comme grand'mères et qui, je les en remercie cordialement, m'ont gardé un aimable et bienveillant souvenir.* » Les années qui suivirent furent des années de dur labeur, mais aussi de joies profondes résultant du travail. Sa dissertation pour l'obtention du grade de licencié, l'*Esquisse de la morale de Calvin, étude relative à l'histoire de la morale chrétienne*, parut en langue allemande (1877)[1]. Cette thèse dépassait déjà par son volume et surtout par l'importance et la difficulté du sujet qui

1. P. Lobstein. *Die Ethik Calvins in ihren Grundzügen entworfen. Ein Beitrag zur Geschichte der christlichen Ethik*, Strassburg. Schmidt's Universitätsbuchhandlung.

y était traité, les proportions ordinaires d'un travail académique. La littérature théologique ne possédait encore aucun ouvrage spécial sur la morale de Calvin, aussi le travail de Lobstein fut-il le bienvenu. L'indépendance et la sûreté du jugement du jeune théologien s'y affirmaient hautement. Avec l'assiduité de l'abeille[1], il avait puisé les matériaux de son ouvrage non pas seulement dans l'Institution Chrétienne, mais dans les nombreux traités polémiques du réformateur, dans ses commentaires, dans ses sermons, dans ses lettres. Cette richesse d'information fit de ce livre une œuvre d'érudition dogmatique de premier ordre, qui put être consultée avec profit par tous ceux qui s'intéressaient aux questions religieuses, sans distinction de leur tendance particulière.

Sa carrière académique nécessitant une seconde publication en langue allemande[2], P. Lobstein fit paraître (en 1878) une *Etude relative à la théologie de Pierre de la Ramée*, dédiée à ses professeurs Reuss et Cunitz, à l'occasion du jubilé de la Société de théologie fondée par eux.

On sait que le mérite de La Ramée (victime de la Saint-Barthélemy) est d'avoir combattu la fausse dialectique du moyen âge. Il est ennemi des subtilités des sophistes ; elles ne lui ont appris « les arts libéraux que par questions et disputes, sans lui en montrer jamais ni le profit, ni l'usage ». Il n'est pas indifférent au dogme, il ne veut que le débarrasser des problèmes épineux dont on l'avait encombré dans les écoles. Ces problèmes ont leur intérêt pour la raison spéculative, mais la religion est plus qu'un aliment pour la raison ; elle est avant tout un guide pour la vie.

Dans cette belle étude, disait un critique, les opinions *théologiques* de Pierre Ramus sont exposées pour la première fois d'une manière claire et coordonnée.

N'est-ce pas un courant de sympathie, une harmonie préétablie entre la théologie de Pierre de la Ramée et la pensée religieuse de Paul Lobstein qui motiva le choix de cette étude ? L'œuvre théologique du professeur de Strasbourg ne devait-elle pas être une forte réaction contre les tendances aux rêveries métaphysiques stériles et les vieilles formules inutiles et mortes, un retour vers l'expérience et la vie chrétiennes ? Lobstein a parfois modestement comparé son travail à celui d'un ouvrier qui charrie et trie des scories ; les scories, c'est l'ancienne

1. Voir les vers de Ch. Wagner dans « *L'homme au cacao* », chap. V, page 72, str. 10.

2. Petrus Ramus als Theologe. *Ein Beitrag zur Geschichte der protestantischen Theologie*, Strassburg.

métaphysique inutile en théologie. Grâce à son travail, les chimères et le clair-obscur sont écartés du domaine de la théologie systématique, et l'étoile des spéculations philosophiques hasardeuses de l'antiquité et du moyen âge pâlit sur le chemin des jeunes théologiens. Par ses recherches, Lobstein fonda sa dogmatique nouvelle sur le rocher des expériences de l'homme moderne en face du fait, si simple et si grand, de la révélation de Dieu à travers les âges, et plus spécialement dans la personne et l'œuvre de Jésus-Christ, « lumière du monde » (Jean, 8, v. 12).

P. Lobstein aimait parfois à communiquer ses pensées sous la forme lyrique. Il a transcrit des vers de sa façon, dans un carnet spécial. Il y en a de tous les genres, tous nous paraissent « des plus beaux et des mieux achevés », lesquels prendre, lesquels laisser ? La tentation est forte de puiser richement dans ce trésor. D'autre part, celui qui composa ces poésies nous permettrait-il de les livrer au public ? « Je ne réponds que de ce que j'ai publié. » Cette affirmation catégorique, il est nécessaire que nous la citions une fois dans ce volume, elle est une des dernières volontés du défunt, elle servira aussi à le disculper et engagera uniquement *notre* propre responsabilité quant à l'une ou l'autre des publications. Oh ! s'il ne tenait qu'à nous, à genoux devant ce coffret de reliques, nous ne ferions pas un choix, nous les donnerions toutes.

Nous l'avons dit plus haut, P. Lobstein passait la plus grande partie de ses vacances en Suisse, auprès de son oncle William. C'est au chalet des Giettes, situé au pied de la petite Dent du Midi, qu'il allait se reposer en août et septembre. Le site était merveilleux. La place où l'on jouait au croquet avait comme cadre les pics neigeux des Alpes du Valais ; le Grand Combin, le soir, au coucher du soleil, luisait comme un charbon ardent. J'ai eu le privilège de visiter avec mon mari ces lieux enchanteurs. On m'a raconté depuis que P. Lobstein était le boute-en-train de la joyeuse bande qui, chaque année, pendant plusieurs étés, passait ses vacances au chalet. Le professeur Bartholmess donnait la note philosophique et littéraire ; autour de lui évoluaient jeunes gens et jeunes filles de toutes nationalités, on faisait ensemble des promenades, des charades, des lectures, de la musique, d'interminables parties de whist. Le culte domestique présidé par le « professeur » réunissait les hôtes, matin et soir. Nous avons trouvé, parmi les papiers de jeunesse, quelques notes écrites en l'été 1879. Selon toute apparence, P. Lobstein était chargé de rédiger les procès-verbaux de la petite colonie. (Voir l'Appendice.) Descendu des hau-

teurs alpestres, Lobstein reprenait avec ardeur la préparation de ses leçons et de ses cours. La théologie ne le détournait point des lettres et de la philosophie. Il fit plusieurs conférences publiques où il traita différents sujets :

Le sentiment religieux dans les poésies de Lamartine,

à Rothau, en 1880 ;

Voltaire et le christianisme,

à Strasbourg, en l'église Saint-Nicolas, le 21-1-1901 ; conférence qui fut publiée[1].

La psychologie de la conversion dans les Misérables, de Victor Hugo, à Strasbourg, en l'église Saint-Nicolas, le 20-2-1911. A Rothau, sa conférence sur Lamartine fut fort goûtée. Il me raconta plaisamment le succès qu'il avait remporté dans cette aimable petite ville du Ban de la Roche. Au sortir de la conférence, marchant derrière un de ses auditeurs, un ouvrier en blouse, il l'entendit dire à son camarade : « Eh bien ! je suis content de savoir que Lamartine est un homme, ma foi, je croyais que La Martine c'était une femme. » Un autre jour, après une conférence allemande qu'il avait faite à Strasbourg « sur Le Travail », dans un cercle d'ouvriers où je l'avais accompagné, j'entendis à la sortie un brave forgeron dire à son voisin, en dialecte alsacien : « S'isch ebs unterm Kaeppel » (il y a quelque chose sous ce petit bonnet). P. Lobstein portait une calotte.

Il perdit sa mère en 1880 ; cette séparation terrestre lui fut profondément douloureuse. Souvent, dans son journal intime, j'ai retrouvé le cri de son cœur : « *Oh ! que n'ai-je la foi de ma mère !* »

Paul Lobstein eut un ami, son inséparable, son Pylade, l'ami des bons et des mauvais jours, *Ernest Lucius,* son collègue à la Faculté, comme lui un Alsacien fidèle à la France ; leurs rapports quasi fraternels ne cessèrent qu'avec la mort de celui-ci en 1902, à l'âge de cinquante ans. On ne pouvait s'empêcher de penser au vers de La Fontaine, « *qu'un ami véritable est une douce chose* » en voyant ces deux collègues dont l'amitié réciproque s'affirmait dans toutes les circonstances. Ensemble, ils essayaient de tenir tête à la germanisation ; ils étaient deux à lutter, ils furent deux à conserver la tradition de Strasbourg au sein de l'Université allemande.

1. *Revue de Théologie et de Philosophie de Lausanne,* 54e année, page 5—26. Tirage à part. *Voltaire et le Christianisme.*

P LOBSTEIN A M. AD. ROHR

Strasbourg, 5 décembre 1876.

Mon cher ami, J'ai le plaisir de t'annoncer que j'ai été reçu licencié en théologie insigni cum laude. La nouvelle est vieille de dix jours ; je te l'aurais communiquée plus tôt si je n'avais espéré pouvoir te dire en même temps quand aura lieu ma leçon d'essai. Cependant, je ne suis pas encore en mesure de t'indiquer le jour et l'heure ; il est décidé que ce sera avant Noël. Si le cœur t'en dit et que tu veuilles me faire l'honneur d'assister à cette leçon, je t'enverrai une carte pour t'informer du moment solennel. J'ai choisi un sujet qui, je l'espère, ne sera pas trop assommant pour l'auditoire. J'espère que tu ne me feras pas faux-bond si tu viens à Strasbourg, mais de grâce veuille m'indiquer l'heure exacte et si possible les minutes de ton arrivée et de ton séjour. Car, hélas! la fatalité ne me permet guère de te voir ici, quand tu rends visite à notre Strasbourg ! Et pour piquer un peu ta curiosité (c'est peut-être prétentieux), j'ai envie de ne te donner aucun détail du drame émouvant qui s'est déroulé dans la salle du chapitre et qui, après plusieurs actes importants, est venu aboutir à l'heureux dénouement que tu connais. Peut-être cela t'attirera-t-il plus sûrement ; car enfin, il s'agit de celui qui a trotté avec toi dans les montagnes, *haud passibus aequis,* et que tu as initié à l'art du billard, lequel, hélas ! n'est plus pour moi qu'un beau et regretté souvenir. Et pour accumuler encore les motifs d'une fugue sur Strasbourg, je te demanderai un service que ton cœur bon, sensible et généreux ne saurait me refuser : si ma leçon d'essai ne rate pas, il est décidé que je ferai, à partir de Pâques, un cours de dogmatique, à titre de chargé de cours. Y aurait-il de l'indiscrétion à te prier de m'envoyer, que dis-je, de m'apporter les dogmatiques de MM. Sabatier et Schultz ; je n'ai pu suivre la première que très incomplètement, et je n'ai pas connaissance de la seconde. Faut-il t'assurer que je veillerai religieusement et

jalousement à ces précieux dépôts, que je t'en dresserai un reçu en règle et en forme et que je te les rendrai intégralement à la première sommation.

Voilà bien des motifs pour dire au patron que ta présence est indispensable à Strasbourg. Accorde-moi, si possible, une bonne demi-journée. Je suis trop modeste pour en demander davantage.

Sur ce, je prends congé de toi ! Quel milieu tranquille, fortuné, idyllique, que ce Niederbronn par une de ces belles journées de décembre ! Et combien ton sort est-il plus calme que celui de ton ex-collègue en préceptorat, préoccupé par les leçons sur Pindare ou Homère à donner dans un pensionnat de jeunes filles, ou égaré sur les sommets escarpés et nuageux de la spéculation schleiermacherienne. A toi de cœur.

P. L.

M. F. SIMON A. P. LOBSTEIN

Niederbronn, 22 décembre 1876.

Mon cher professeur, La barre est franchie. Le coup d'essai est un coup de maître ! Si vous saviez combien je suis heureux ; combien je bénis Dieu d'avoir suscité à notre chère Eglise un bon et fidèle serviteur, à nos futurs pasteurs un guide à la fois savant et humble qui n'aura d'autre ambition que celle de glorifier son Maître, de travailler à l'édification du corps de Christ. Quelle joie pour Madame votre mère ! Elle voit revivre en son fils et le digne Pasteur Lobstein et le digne professeur Bartholmess. Vous prenez possession d'un double héritage et d'une double bénédiction. C'est un privilège que tout le monde n'a pas et que vous savez apprécier. Et maintenant, la main à la charrue, et comme vous aurez à enseigner la dogmatique, vous me permettrez bien de vous citer la parole d'un homme pour lequel vous et moi nous avons une profonde vénération : « La prière est la meilleure dogmatique. Elle vous donne Jésus-Christ lui-même. Les hommes ou les livres ne vous donnent que des opinions. »

Vous avez reconnu le style et la foi de M. votre père, c'est-à-dire d'un homme de Dieu qui, quoique mort, vit encore.

Je suis et reste, mon cher professeur, avec la plus vive affection, votre dévoué F. Simon, Pasteur.

A M. AD. ROHR

Juin 1877.

Mon cher ami, Merci pour tes lignes et la communication que tu me fais. Bien que tu sois encore attaché par un fil très mince à Niederbronn et à ta place de précepteur, je pense que ton patron lui-même, dans l'intérêt bien entendu de ton avenir, ne t'enlacera pas davantage dans les plis et replis de sa reconnaissance et de son attachement.

Je conçois son désespoir, et il serait insensé de lui en vouloir, mais je pense que ton cœur, quoique sensible à des douleurs pareilles, n'en sera pas touché au point de te faire sacrifier Sainte-Marie-aux-Mines. J'ai d'ailleurs admiré ta prudence : comme il n'est que presque certain que tu arriveras à Ste-M., tu te ménages là une excellente échappatoire, tu laisses la porte de derrière entr'ouverte, et tu pourras continuer pendant un certain temps ce mouvement oscillatoire, qui te berce agréablement et qui te tient dans un éternel peut-être ou pas encore. Par là tu laisses de l'espoir à tout le monde, et tu espères toi-même rester et partir. C'est un état psychologique de l'âme que je conçois fort bien, et que j'ai moi-même assez souvent goûté. Comment pourrais-tu donc t'imaginer que je t'en adresserai le moindre reproche ? Très sérieusement, il vaut mieux dénouer doucement certains liens: tout le monde ne peut pas être un Alexandre, pour couper les nœuds au tranchant de son épée, et c'est tant mieux !

J'ai appris, avant-hier, de source certaine, que Courvoisier travaille activement à la question Schmutz. C'est bien dommage que tu te sois retiré : c'eût été un spectacle palpitant d'intérêt que de vous voir aux prises. *Suave mari magno*[1].

1. A la douce et grande mer.

AU MÊME

Strasbourg, 8 novembre 1879.

Mon cher ami, Je ne veux pas te faire attendre longtemps ma réponse, qui sera d'ailleurs très courte... J'embrasse de cœur les deux ou trois charmantes jeunes filles qui m'ont valu tes lignes ; je ressens pour elles plus qu'un simple et banal intérêt de curiosité, et en conséquence, je veux te confier le doux secret par lequel il te sera possible de trouver le chemin de leur esprit (car tu sauras trouver tout seul le chemin de leur cœur). Tu as fort bien commencé : Bonnefon et Vulliet sont d'excellents livres, pas très profonds, mais clairs et substantiels. Je ferais acheter Bonnefon par mes élèves et je les ferais lire à la leçon même les pages qu'elles devront apprendre pour la prochaine fois : ne te gêne pas de les arrêter à chaque mot un peu insolite ou historiquement important ; de leur traduire et expliquer les mots d'église, évêque, presbytre, martyr ; à cet âge, je regarde un cours comme tout à fait au-dessus de la portée des élèves ; il m'a fallu quatre ans d'expérience pour en arriver là, mais je suis très au clair maintenant ; à ton gré, ta leçon sera beaucoup moins intéressante, mais peu importe ! elles apprendront beaucoup mieux avec le système que je te recommande, et ne se fatigueront pas trop ; de temps en temps, une lecture, le dernier volume des trois premiers siècles de Pressensé est très convenable à cet égard, ou les Moines d'Occident de Montalembert, ou la Réformation de Merlet ; puis fais raconter à la même leçon ce qu'on vient de lire. Ne lis pas toi-même, fais lire ! Tu me trouveras très terre à terre, mais je t'assure qu'il faut se faire maître d'école plutôt que professeur ; il est vrai que cela dépend un peu des élèves ; cependant, j'ai une très bonne classe chez Mlle Fuchs et, malgré cela, le système que je t'indique est le seul qui ait un résultat sérieux. Donc, ton heure sera bien et facilement remplie ; récitation, exposition de la leçon précédente ; lecture et explication de la leçon suivante, et lecture (quelquefois seulement). Un dernier mot : chaque fois que vous rencontrez un fait ou un

nom se rapportant à une période déjà parcourue, questionne, interroge, répète, assure-toi qu'on n'a pas oublié, tiens à ce qu'on n'apprenne pas seulement pour le jour même ; les élèves elles-mêmes finiront par jouir des connaissances acquises si elles peuvent te faire voir de temps en temps que c'est su, qu'elles ne se laissent pas surprendre au dépourvu. Ai-je besoin d'ajouter qu'avec cela ton travail à toi sera très peu de chose, mais tant mieux pour elles : efface-toi, fais ou laisse-les parler, qu'elles croissent et que tu diminues, travaille à te rendre inutile, et pardonne ces paternelles admonestations à ton dévoué P. L.

AU MÊME

Strasbourg, le 12 mai 1880.

Un mot seulement, mon cher ami, avant de me rendre au Séminaire faire subir à quinze boursiers un examen sur la philosophie moderne à partir de Kant, dont je ne sais pas un traître mot. Et maintenant j'abandonne à tes méditations le passage sublime, et aussi vrai que sublime, Genèse 2,18[1] en te rappelant que l'Ecriture n'est pas une théorie, mais qu'il faut mettre en pratique ce qu'elle enseigne. Quant à tous les conseils que susciterait une pareille décision, je ne te les donnerai pas ; tu trouveras tout cela toi-même, et le passage en question le dit : une *aide* (qui soit semblable à toi, cela sera introuvable) mais qui puisse te seconder aussi dans la partie religieuse et intime de ton ministère, et qui te donne autre chose que du froufrou, du clinquant et des vapeurs, migraines, syncopes ; la richesse est bonne à prendre, mais n'est pas tout. Cependant, je m'aperçois qu'il se fait tard ; Kant me tend les bras et je m'en vais m'enfoncer dans l'impératif catégorique, tandis que je te livre aux graves et délicates questions que j'ai soulevées et sur lesquelles je te prie de me donner une prompte réponse. Mille remerciements, amitiés, excuses pour ce gribouillage. A toi de cœur, ton dévoué P. L.

1. Il n'est pas bon que l'homme soit seul, je lui ferai une aide semblable à lui.

AU MÊME

Strasbourg, 22 mai 1881.

Mille pardons, mon cher ami, c'est encore moi ! Je ne t'arrêterai pas longtemps, rassure-toi ! Je viens de chez M. M. où j'ai passé une heure. Une bonne partie de ce temps a été remplie par l'éloge que M. M. m'a fait de ta fiancée, si bien que, au milieu de la joie que j'éprouvais pour toi et pour elle, j'ai fini par ressentir quelque chose de l'agacement du brave paysan d'Athènes, fatigué d'entendre nommer Aristide « le Juste ». Mais passons (c'était pour faire montre de mon savoir historique que j'ai emprunté ce fait à Cornélius Népos, sans intention blessante, je t'assure). M. M. me dit qu'il a été question entre vous d'un échange, je veux dire qu'il prêchera peut-être pour toi à Sainte-Marie, et que tu viendras le remplacer ici. Je viens donc te prier, si ce projet se réalise, de m'en avertir par carte. Est-ce trop demander ? Un mot suffira. Je serais marri de manquer ta prédication ; comme il est en ce moment très difficile de te voir ou de te posséder, je serai trop heureux de t'entendre. Je te recommande le local, le public ; celui-ci est sympathique, celui-là est acoustique ; tu captiveras l'un sans difficulté, tu rempliras l'autre sans fatigue ; en outre, tu offriras à ta fiancée les prémices de ta parole ici-même, car M. M. me dit qu'elle ne t'a jamais encore entendu. Je pense donc que rien ne s'opposera à la réalisation de ce projet, et comme je me rappelle que tu as eu jusqu'ici la mission particulière de prêcher au jour de la Trinité, pourquoi le cas ne se présenterait-il pas encore cette fois-ci ? Mais j'oublie qu'au-dessus des désirs de ton ami plane une volonté à laquelle tu dois te soumettre d'abord ; je m'incline donc et je finis en te serrant la main quoi qu'il arrive. Ton dévoué

P. L.

AU MÊME

Strasbourg, 21 juillet 1881.

Mon cher ami, Je continue à bûcher doucement... J'ai prêché à Saint-Nicolas, dimanche passé, pour M. Roser, et je ne suis heureusement pas resté court malgré des transes mortelles, que l'auditoire a devinées peut-être, mais peut-être pas dans toute leur étendue, intensité, acuité et profondeur.

On dit que M. Baudissin a accepté un appel à Marbourg. Si la nouvelle se confirme, ce sera sans doute le statu quo à notre faculté, vu que l'Ancien Testament y est représenté par MM. Reuss et Kayser. Je ne puis, en tout cas, pas compter sur la moindre chance d'avancement pour le moment.

AU MÊME

Strasbourg, 28 décembre 1881.

... J'emploie mes vacances de Noël à travailler comme un nègre. J'ai refondu mon chapitre sur la christologie qui, je l'espère, sera meilleur que les années précédentes. Wennagel qui, chaque fois qu'il me revoit, fait le bilan dogmatique de mon petit bagage théologique, a bien voulu me dire que je monte l'échelle. Comme il ne croit pas qu'il ait lui-même descendu de quelques degrés, il paraît que c'est bon signe : étais-je donc si bas ? Mon cours sur la Vie de Jésus me donne beaucoup à travailler, ainsi que mes conférences, que je consacre à la lecture de fragments des œuvres des réformateurs ; nous en sommes au De Providentia de Zwingle. M. Mouron est, en ce moment, à Paris. Je crains que ce ne soit le prélude de son départ et que le comité Pressensé ne mette la main sur lui... Si je n'étais pas si occupé et que j'eusse plus l'usage de la chaire, j'aurais accepté de donner quelques prédications dans le cas où M. Mouron quitterait bientôt : on m'en a parlé officieusement ; mais je n'ose pas dire oui, malgré mon en-

vie, car la prédication a, je crois, le grand et précieux avantage d'entretenir plus vivante la sève religieuse qui risque fort sans cela de se figer dans des formules théologiques trop froides et abstraites.

Mes leçons particulières sont une intéressante diversion. On travaille très bien surtout chez Mlle Schwartz. Sur 60 notes que j'ai données, il y a huit jours, pour les 4 branches qui me sont confiées, je n'ai donné qu'un *assez bien,* peu de *bien* et un véritable déluge de *très bien :* cependant, je suis rogue, pédant, méticuleux et difficile. Sujets : Voltaire, le Consulat, l'Eglise chrétienne au 2e siècle, Vie de Jésus. Chez Mlle M., je suis chargé maintenant des compositions françaises. L'orthographe est bien en souffrance, mais je ne saurais en vouloir à ces pauvrettes, et quand je fais un retour sur moi-même et sur mon ignorance radicale des participes (sauf *être* et *avoir* avec le régime qui précède, je n'ai jamais poussé plus loin), je respecte les fautes commises et je me dis : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. »

Notre nouveau collègue, M. N., est un Berlinois pur sang, et il a de la peine à s'acclimater ici : il se sent à l'aise comme Ovide chez les Scythes, et cela le rend injuste envers nous ; mais les Scythes n'y peuvent rien, et ce ne sont pas eux qui ont appelé Ovide. Il a prêché au service militaire de Saint-Thomas ; mais je n'ai pas encore mis le pied dans le sanctuaire de l'Eglise militante allemande. D'ailleurs on sait que Lucius et moi préférons Daudet et Labiche à Ebers et Freytag, et je dois dire que nous n'avons jamais été molestés, pas même après notre vote pour M. Kablé[1].

Mais je crois que ma lettre prend une tournure inquiétante de carbonaro, et j'ai hâte de rentrer dans les chemins battus et réguliers... Tu sauras que M. H. père est très malade. Son fils, aumônier des prisons, sera sans doute son successeur, et je suppose que la prison s'ouvrira alors pour le vicaire, notre « commilite » F. J'ignore si cette perspective lui

1. Député protestataire.

sourit, mais est-ce que cela importe ? L'austère soumission à l'impératif catégorique de l'Eglise a eu ici de tout temps plus d'importance que les velléités du goût individuel et des aspirations personnelles. On trouve cela cruel peut-être, mais j'avoue que cela a son côté imposant : où y a-t-il une paroisse disciplinée comme celle-ci, marchant à l'instar d'un seul homme comme un régiment ? Quand tu sauras ainsi pétrir tes ouailles et leur communiquer le souffle ardent qui t'anime toi-même, je te tirerai mon coup de chapeau ! Mais voilà une dissertation ecclésiastique après la politique. *Jam satis est, verbum non amplius addam*[1].

1. En voilà assez, pas un mot de plus !

CHAPITRE VII

(1882-1885)

Son premier mariage. — Son installation dans la maison du professeur Charles Schmidt. — Publication de son étude sur la notion de la Préexistence du Fils de Dieu. — Mort de Mme Lobstein-Wennagel. — Appel à Heidelberg. — Extraits des Agendas. — Correspondance avec Frédéric Godet.

Après la mort de sa mère bien-aimée, P. Lobstein laissa à ses sœurs ce qui lui revenait en partage et habita avec elles jusqu'en 1883, époque de son mariage avec Mlle Anna Wennagel, fille du pasteur Charles Wennagel, de Mulhouse. Hélas ! ce fut un court bonheur. Un an après, celle « à laquelle il devait tant » lui était enlevée à la naissance d'une fillette.

Un appel à Heidelberg lui fut adressé en 1884. Les conditions matérielles qu'on lui offrait étaient brillantes, mais il voulut rester fidèle à son programme moral et persister dans sa résolution : travailler à Strasbourg pour l'Alsace et la France ! Dans la même année, ses collègues, dont la plupart avaient été ses maîtres, lui procurèrent la fonction de professeur titulaire ; à partir de ce moment, il professa à Strasbourg la dogmatique, la morale, la synthétique des chapitres importants de la discipline du Nouveau Testament et de l'Histoire de la théologie moderne.

Les Agendas de cette époque nous disent que pendant l'hiver 1884-1885, et en été 1885, P. Lobstein fit des conférences de théologie pratique en langue française à des étudiants s'intéressant à ces exercices de catéchétique et d'homilétique. Il eut six auditeurs en hiver et quatre en été. Des étudiants de différentes années y prenaient part, ce qui rendait les leçons et les préparations plus difficiles. L'extrait de la lettre qui suit, datée de 1885, émanant d'un pasteur qui fut un de ses auditeurs et devint, plus tard, un de ses collègues, indique combien, dans ses cours et conférences, le jeune professeur donnait ses convictions personnelles.

« *Massevaux, le* 15 *janvier* 1885.

« *Cher Monsieur..., Nous avions à Mulhouse une bien bonne conférence. Entre autres, nous avons discuté la question de la* liberté d'enseignement des professeurs de théologie. *Tout le monde, ou peu s'en faut, était d'accord sur le point qu'aucun règlement ne pouvait la limiter sans en couper le nerf vital et qu'il fallait renoncer à de pareilles tentatives. Pour ma part, j'ai soutenu une thèse qui me tient fort à cœur, c'est que le professeur de théologie doit donner ses convictions personnelles. Quelles qu'elles soient, elles feront moins de mal qu'un simple exposé du pour et du contre qui rend beaucoup de gens sceptiques. Il faut que les jeunes théologiens apprennent par des exemples vivants comment on se forme une conviction. Justice vous a du reste été rendue par la bouche de M. Hoffet, qui a montré combien était bienfaisant* l'élément personnel *que vous saviez mettre dans l'exposition de la christologie... Vous voyez que c'est avec plaisir qu'on a accueilli cette nouvelle méthode qui, chez vous, cependant, n'est pas à proprement dire nouvelle, puisque votre enseignement avait toujours dans une juste mesure un accent personnel...*

E. Ehrhardt.

P. Lobstein a laissé, à partir de 1883, des Agendas dans lesquels il inscrivait régulièrement ses occupations journalières et celles de son entourage. L'écriture en est parfois très fine et serrée pour gagner de la place sur l'unique page réservée aux impressions du jour, aux réflexions sur les hommes et les choses. D'autres fois, il n'y consigne que le cadre extérieur de la journée[1]. Nous voudrions retirer de ces carnets des extraits d'années particulièrement fécondes et intéressantes pour les personnes qui ont vécu ce temps avec lui et où transparaît un peu sa méthode de travail, la méthode d'un chercheur infatigable à l'affût de tout ce qui paraît dans sa branche en fait d'idées nouvelles et de critique, et pourtant humblement attaché à tout ce qui est éternel et divin. La dernière ligne de l'Agenda 1922, il l'a écrite l'avant-veille de sa mort. Ces notes permettront-elles à ceux qui s'intéressent à la théologie de jeter un aperçu dans l'histoire des travaux de P. Lobstein, dans la genèse de ses publications, d'en analyser en une certaine mesure les sources, les facteurs ? La jeunesse y trouvera-t-elle des leçons dont elle pourra profiter, en se rendant compte du sens dans lequel il poussait ses réflexions et ses études ? Nous l'espérons.

1. L'abondance des matières dans les carnets de ces trente-neuf années est telle qu'il nous a fallu faire un choix qui semblera sans doute arbitraire. Aussi la forme en est-elle décousue et ne se prête-t-elle pas bien à la lecture.

1er janvier 1883. — La mort de Gambetta, que j'ai apprise ce matin, m'a vivement impressionné. Est-ce un bonheur ou un malheur pour la France ? La situation est si troublée qu'on ne saurait répondre à cette question. Que Dieu nous guide et nous assiste pendant cette année-ci.

3 janvier. — Je vais voir M. Schmidt, qui me montre un logement[1] vide dans sa maison. L'appartement me plaît fort, si je pouvais m'y installer pour y fonder un ménage !

4 janvier. — Toute la journée, sauf la seule interruption de mon cours, je travaille à mon étude sur la Préexistence. Je rédige la partie qui concerne l'Ancien Testament. Je songe beaucoup à mon travail, ce qui me rompt le sommeil.

18 janvier. — 3e anniversaire de la mort de notre mère bien-aimée. Mémoire sainte et bénie de cette maman dévouée et aimante. Parole biblique du jour : « *L'Eternel mettra fin à toutes tes souffrances.* » Heureux accomplissement ! son vœu, fréquent pour moi, « une fidèle compagne pour la vie », Dieu me l'accordera-t-il ? J'ai porté devant Lui mes désirs et mes espérances. Je veux foncièrement tout lui abandonner. Mot de Luther : « *J'ai pris dans ma main bien des choses et je les ai toutes perdues ; mais je n'ai rien perdu de ce que j'ai mis entre les mains de Dieu.* »

22 janvier. — Je continue à méditer et à exposer à Dieu le cas qui m'occupe. Difficultés que j'entrevois.

27 janvier. — Soirée chez N. Toute la Faculté. Conversation politique. K. dit que la France est en décadence. Protestations de Lucius et de moi.

10 février. — Lucius passe la soirée ici. Quelques mots sur l'entrefilet du *Sonntagsblatt,* qui annonce que je serai appelé à remplacer Kaftan à Bâle et qui espère que le gouvernement réussira à me retenir ici. Je lui fais la lecture de ma dissertation sur la Préexistence. Il me fait quelques précieuses et fort justes observations.

25 février. — Dimanche. Excellente méditation de Robert Wennagel[2] : « *La charité supporte tout* ». Il n'est question ni de fatalisme, ni de servilisme, ni de stoïcisme, mais d'oubli de soi et de pardon.

1. Ch. Schmidt, chanoine de St-Thomas, à Paul Lobstein :

Cher Monsieur et ami,

.....Voyez comme nous nous rencontrons ! Je m'étais dit que si M. J. quitte ma maison, la première personne à laquelle je demanderais si elle désire le logement serait M. Lobstein ; et maintenant vous me prévenez ! Soyez persuadé que je serais très heureux de vous avoir pour locataire, je ne pourrais pas en trouver un qui me fût plus agréable.

2. Pasteur à l'Eglise libre de Strasbourg, son futur beau-frère.

26 février. — Très bonne conférence de Hoepffner sur Wilberforce. Bien dit, avec sympathie chaleureuse pour son héros.

6 mars. — Jour important pour moi. J'ai complètement achevé mon travail sur la Préexistence, commencé en décembre. Grâces à Dieu ! Ma santé et mon moral se sont soutenus, et je ne me sens ni las, ni excédé. Puissé-je continuer à être guidé et me laisser guider !

11 mars. — Puissante et émouvante prédication de Tommy Fallot[1] au Temple-Neuf : « *Tu as aimé la justice et haï l'iniquité.* » La valeur d'un homme se mesure à sa haine du mal et à sa lutte contre le mal. *La piété passive* (le moyen âge, les cathédrales, architectes, plain-chant, complainte de toute une génération, piété très naturelle à cette époque, mais qui existe encore de nos jours sans avoir la grandeur d'autrefois). *La piété active* (celle de Jésus-Christ). Pour laquelle optez-vous ? Energie de conviction, ardeur, beauté de la forme, puissance de la voix ! Admirable largeur de Fallot : il donne la main à tous ceux qui disent le bien est le bien et le mal est le mal.

15 mars. — A 6 heures, visite à ma tante Julie ; elle a reçu une visite de M. Haerter ; il a lu ma brochure sur la Préexistence[2] : je place Ritschl et Schultz au-dessus de St Paul et St Jean ; mais je dis cela sincèrement ; or, Dieu donne la réussite à ceux qui sont sincères.

1er avril. — Excellente méditation de Wennagel, Jean 21, 1-14. Il s'attache au verset 7 : *C'est le Seigneur.* C'est le Seigneur : cette expérience donne à la vie son sens (dans le bonheur et l'épreuve, l'action, la vie et la mort), son prix, son but. Visite à M. Cunitz. Il n'a fait que feuilleter mon travail (sur la Préexistence), a vu qu'il n'est pas orthodoxe, mais ne saisit pas bien mes conclusions. Il me parle de son travail, Théodore de Bèze, dont je recevrai le premier volume.

6 avril. — Je reçois la visite de Hackenschmidt, étonné de ce que j'aie publié mon travail en français ; il m'accordera peut-être un article dans *Luthardt.* Reçu de Baldensperger une gentille et intéressante lettre : dans ses cercles on est enchanté de mon travail ; de M. Auguste Sabatier une admirable, chaleureuse et précieuse lettre. Je lui réponds immédiatement[3].

1. L'un des fondateurs du Christianisme social en France.

2. Cette étude fut fort discutée à Strasbourg dans les cercles orthodoxes, surtout après la parution de la brochure de son futur beau-frère R. Wennagel. Elle attaquait très vivement l'ouvrage et la méthode ritschlienne.

3. Mme Sabatier a exprimé à Mme Lobstein son regret de n'avoir trouvé, après de sérieuses, recherches, aucune lettre de P. Lobstein à son mari.

8 avril. — Prêché à la chapelle mon sermon sur Jean 14, 7-9. *Nul ne vient au père que par moi...* malgré quelques légères anicroches, je me sens à mon aise, et j'ai de la joie à prêcher ; admirable jeu d'orgue de Robert Wennagel.

9 avril. — M. Härter, auquel je rends visite, me dit que M. Godet[1] est navré de mon travail ! Je ne prends point part à la discussion qui s'engage, parce que je prie M. H. de le lire d'abord. Mme Härter entre, elle a aussi entendu parler de ce travail, et jette les hauts cris, dit qu'elle le lira, puis qu'elle ne le lira pas... On parle de mon sermon : mon échappée christologique est vivement discutée, paraît-il. On me traite de libéral et d'orthodoxe à tour de rôle ; on m'assure que l'affection et la sympathie personnelle ne sera pas ébranlée par ces divergences dogmatiques.

14 avril. — Journée heureuse et importante. Oh ! le souhait que mon excellente mère faisait souvent pour moi, une compagne fidèle et dévouée, simple et pieuse, se réalisera-t-il ? ou bien Dieu ne nous promet-il ce bonheur que pour nous en demander le sacrifice ? Peut-être ? !

15 avril. — Il me semble que mon bonheur sera si complet ! que toutes les sanctions que je puis sonhaiter et espérer lui sont acquises. Dieu nous bénisse et fasse tourner tout à notre bien, et que nous l'acceptions ainsi !

20 avril. — Ascension. Eté au cimetière, associé le souvenir de maman aux expériences de mon bonheur présent.

6 mai. — Carte de Lucius datée de Florence, il revient aujourd'hui : « Un dernier serrement de main imaginaire, en attendant que je t'écrase la droite, lundi. »

19 mai. — De tous côtés, l'on me dit que ma fiancée a l'air épanouie, heureuse, j'en bénis Dieu, et lui demande de me rendre digne d'elle !

31 mai. — Nous sommes sur pied avant six heures. Déménagement rue des Cordonniers, 1. Cela va rondement ! La voiture est remplie à midi et vide à six heures. J'écris à ma fiancée une chronique continue sous forme de dépêches télégraphiques ; j'expédie une lettre à 11 heures, l'autre à 8 heures, chaque fois à la gare. Immense joie de pouvoir occuper ce charmant logement !

« Paul Lobstein avait choisi pour son cabinet de travail une pièce idéalement tranquille, toute faite pour la méditation et le travail. Ses yeux, quand ils quittaient, pour quelques instants, les livres à

1. Professeur à la faculté de théologie protestante de Neuchâtel. Voir à la fin du chapitre la correspondance théologique.

petits caractères, se reposaient sur une mer de verdure. Le coup d'œil qu'on avait de la croisée où grimpait la vigne vierge était charmant. C'était un tableau ayant pour fond l'église Saint-Thomas, imposante et massive. L'affection que M. Ch. Schmidt, le professeur d'histoire, portait à son ancien élève, devenu son collègue, il la continua plus tard à sa petite famille. De toute la série de chanoines du 16e siècle à nos jours, auxquels avait été échue cette maison canoniale, le chanoine Schmidt était, de l'avis de tous, incontestablement le meilleur, vivant là retiré, étranger à la politique, opposant une résistance énergique à l'infiltration de l'esprit de Bismarck et de Moltke. On racontait que l'esprit de Jean Sturm venait, de temps à autre, visiter son ancienne demeure, quand le vent faisait rage dans la tourelle adossée au bâtiment[1]. »

24 juin. — Dimanche, le soir, recueillement dans ma chambre. O Dieu, j'ai besoin de te rendre grâce du don précieux que tu m'as fait en m'accordant la joie intense et profonde d'un amour vraiment partagé ! Je t'en bénis, et je te prie de me pénétrer du sentiment bien vif de la responsabilité et des saintes obligations que m'impose un don pareil ! que je ne me recherche pas égoïstement moi-même ! que j'apprenne à me donner réellement, non pas seulement pour jouir, mais pour souffrir, s'il le faut, pour porter avec ma compagne les souffrances et les épreuves que tu jugeras bon de nous envoyer ! Purifie, sanctifie, élève, fortifie mon affection, qu'elle régénère mon être et ma vie, qu'elle épure aussi et ennoblisse mes autres sentiments, qu'elle ouvre mon cœur à toutes les joies et à toutes les douleurs de mes semblables, qu'elle m'amène auprès de toi et m'y maintienne par la reconnaissance et par l'abandon complet !

29 juin. — Visite à R. W. Discussion théologique. Comme cela m'est indifférent en ce moment ! et d'ailleurs certitude si complète de la relativité de mes connaissances ! Visite de M. Sch., qui m'apporte les articles du Témoignage d'A. H. Faut-il répondre ?

1er juillet. — Causerie avec A. H. tout à fait courtoise.

27 juillet. — Recueillement à la fin de cette 33e année. Grâces à Dieu ! J'associe à ma prière celle que Dieu m'a donnée !

1er août. — E. E. dîne avec nous. Il nous parle de Paris. Mon livre est beaucoup lu ; on me reproche d'avoir trop arboré le drapeau Ritschl ; d'autres (Sabatier) aussi ont pratiqué cette méthode.

5 août. — Je me suis édifié chez moi, par la lecture d'un sermon de mon père : « Le don du cœur à Dieu ».

1. Jean Sturm, humaniste, fondateur du Gymnase protestant de Strasbourg, 1538. Page extraite du livre « *Autour de notre petite Lily* » souvenirs écrits par Mme El. Lobstein, en 1911.

3 septembre. — L'ère des difficultés et des embarras précédant immédiatement le mariage a commencé. J'ai besoin de demander à Dieu son secours et ses lumières ! Je me sens si mal disposé en ce moment, au milieu des préoccupations de détail qu'imposent les moments présents. J'en ai honte et j'en souffre moi-même. Il importe que je me surmonte et que je puise dans mon affection pour A. et dans le secours d'en haut, la force et la douceur, la fermeté et la sagesse et surtout le dévouement. Oh ! j'ouvre les yeux sur mon égoïsme, sur ma recherche de moi-même, sur ma vanité et mon amour-propre. Guéris-moi de toutes ces misères, ô mon Dieu ! Purifie ma joie, rends-la forte, qu'elle embrasse avec ardeur la carrière du dévouement qui fait du mariage une école du véritable amour, et non une vie d'égoïsme sauvage et de passion ou de laisser-aller commun.

5 septembre. — Parti pour Sesenheim... Je lis en route le restant de la brochure de R. W. sur ma Préexistence[2]. Véritable souffrance ! Quelle en est la source ? J'espère que ce n'est point un simple amour-propre blessé. Quelle manière différente de penser, de raisonner, de poser les questions ! Faudra-t-il, sera-t-il possible de répondre ? Cela exigerait une nouvelle brochure ! Impression pénible ! Ernest Lucius m'attend à la gare et me fait un excellent accueil ; taquinerie bienveillante et bienfaisante ; il me conseille de mettre la chose « ad acta » et de répondre par un autre opus, montrant l'application de ma méthode à un autre sujet ; réconfortante promenade au-delà d'Auenheim. De notre conversation sur une foule de sujets, je note surtout les renseignements sur ses études et ses travaux : éléments que la philosophie stoïque et néoplatonicienne a fournis au christianisme pour la formation du monachisme...

7 septembre. — Très bonne et reposante journée : Ernest m'aide à bien digérer la pilule que m'a donnée R. De plus en plus décidé à ne pas répondre. Il faut que je puisse laisser dire que j'ai été collé et remballé. Peu importe. La controverse prolongée n'aboutirait à rien dans l'intérêt de la science, et je ne pourrais pas y gagner moi-même. Le tout pour la galerie, inutile !

... De différents côtés, on incitait Lobstein à répondre à la brochure de R. W. Il laissa s'apaiser les esprits et dans ses études sur la « *Méthode de la dogmatique protestante* », il montra l'application de son système. « *Donnez-nous* », lui écrivait-on, « *un nouveau travail. Nous soupirons après une dogmatique protestante.* » Il recevait en même temps de bonnes lettres de théologiens plus conservateurs

2. La logique des disciples de Ritschl et la logique de la Kénose ou l'argumentation et les conclusions du livre de P. Lobstein sur la notion de la préexistence du Fils de Dieu, par R. Wennagel, pasteur à Strasbourg, 1883.

que lui, reconnaissant qu'en définitive, le jeune professeur ordonnait sa dogmatique en partant de l'œuvre et de la personne du Christ. M. Ernest Bertrand, pasteur à Valleraugue (Gard), l'auteur d'un ouvrage sur la théologie de Ritschl[1], lui écrivait : « *Je veux vous dire encore le bien que m'a fait la lecture de votre ouvrage sur la Préexistence. Je suis certainement plus conservateur que vous. J'accepte les affirmations des apôtres quand, de leurs expériences religieuses, ils concluent à l'existence antérieure du divin Maître. Mais il y a tant de chaleur, tant d'émotion religieuse dans votre livre que le plus étroit des sectaires ne pourrait se refuser à vous tendre la main...* »

Son beau-frère aussi se calmait.

17 septembre. — Bonne lettre de R. W. Je vois qu'il a beaucoup plus souffert que je ne pensais de notre incompatibilité intellectuelle. Il s'en exagère tragiquement la portée.

19 septembre. — Harnack-Schurer rendra compte de mon travail. On demande des nouvelles de l'auteur de la riposte.

21 septembre. — Jours occupés et fatigants. Il est difficile, impossible même, de me recueillir, de repasser les jours et les années qui sont derrière moi, de me préparer à cette vie nouvelle comme je le voudrais. Que Dieu nous bénisse et qu'Il nous réveille doucement à notre vie commune, à notre nouvelle existence de travail et d'efforts entrepris sous son regard et secondés par sa grâce.

25 octobre. — Lettre de Ritschl vraiment brutale pour R. W.

31 octobre. — Il y a par trop d'étudiants à mon répétitorium (conférence), (12 à 14). Nous lirons les Loci de Mélanchton. Cela me donnera du travail. Je ferai bien travailler mon monde, et les étudiants sérieux seuls pourront résister.

20 décembre. — Fête de Noël du Collegium. Je prononce mon discours que je puis dire, je le sens, avec joie et avec conviction ; bon et précieux moment.

31 décembre. — Grâces à Dieu pour cette année ! Comment lui en exprimer ma reconnaissance ? Il m'a exaucé au delà de toute attente et de toute prière...

1er janvier 1884. — Billet de M. Simon, de Niederbronn. Ses angoisses quand il songe à mes auditeurs.

24 janvier. — Lettre de mon ami Morel, me renseignant un peu sur la séance de la Société théologique vaudoise, où l'on a discuté mon livre.

5 mars. — Fini mon cours de dogme avec 13 auditeurs. L'hiver a été bon. J'ai eu un noyau d'étudiants intelligents, fidèles, vraiment dévoués et travailleurs.

9 avril. — De 8-9. Le soir, service à l'Eglise française de Mulhouse. Je lis l'harmonie évangélique : Jésus devant Pilate. Je prononce mon sermon sans m'embrouiller. J'ai des moment où je suis heureux de prêcher, mais la récitation et la contrainte de la mémoire me gênent. Je pense que quelques appréhensions et malentendus touchant mon orthodoxie auront pu être dissipés et, à cet égard, cette prédication aura pu faire du bien.

10 avril. — La lecture de la Vie de Blumhardt, par Zundel, m'intéresse fort. Les origines, l'éducation, la nature, l'horizon intellectuel et religieux de Blumhardt m'expliquent assez naturellement ce qui se passa à Moettlingen et la manière dont il se l'expliqua et se conduisit. Je suis de plus en plus porté à croire que ce que nous appelons *miracle* n'est qu'une manière de concevoir et d'*interpréter religieusement un fait*. C'est dans ce sens qu'il faudra pousser mes réflexions et mes études sur le surnaturel. Tout doit être ramené au sujet, à la conscience religieuse, qui, même dans l'ordre des choses que la science ramène à des lois fixes et précises, saisit l'action divine et, par conséquent, surnaturelle. En conséquence, l'affaire Moettlingen est, avant tout, un chapitre de psychologie religieuse, parfois de pathologie religieuse.

29 mai. — Toute la matinée, je fais de la théologie ritschlienne. Malheureusement un étudiant vient m'interrompre, pour se faire donner un 3 avec grande indulgence.

6 juin. — Après les vacances de Pentecôte : Heureux de reprendre notre vie de travail, après notre séjour à Bade. Le travail est un lien aussi, lien doux et fort.

10 juin. — Conférences pastorales. Excellent travail de Schwendener : il combat la 5e année d'études et propose d'autres mesures pour combler les lacunes : caractère plus pratique des cours, vie intérieure plus à cultiver, programme des études à fixer plus rationnellement, etc... Sa critique des professeurs a été pleine de sincérité et de tact. Rien de plus simple et de plus précieux que cet échange direct avec les étudiants. Je suis reconnaissant et ai été touché d'apprendre que mes débuts et conclusions pratiques et édifiantes ont laissé un souvenir et une impression ; Schw. me l'a dit.

13 juin. — Visite de Lucius. Je lui parle de la visite de Holtzmann[1], reçue ce matin, me demandant si je me chargerais du cycle

1. Professeur à l'Université occupant la chaire du Nouveau Testament à Strasbourg.

de *manuels* auxquels collaborent Harnack, Schurer, Smend, Budde, Weiss de Tubingue. Il me déconseille, je suis du même avis, quoique la tentation ait été forte. Intéressantes communications sur son voyage à Weimar. Il a vu le cercle de Iéna : attitude tyrannique de Lipsius, jalousie à l'endroit de Ritschl ; examen que lui fait subir Nippold, aussi critique, surtout à mon égard.

16 août. — Oh ! que j'apprenne à remettre tout à la volonté de Dieu, à me vaincre avec joie, à sacrifier, au besoin, non seulement mes aises, mais aussi mes goûts ou des lectures ou études qui ne rentrent pas immédiatement dans ma vocation.

19 août. — Consultation du docteur Wieger, qui trouve que mon cœur ne rend pas un son tout à fait pur. Nul danger, mais précautions à prendre. Cette consultation m'a plus impressionné que je le voudrais. Il se pourrait donc que je fusse entravé dans la poursuite assidue de mes travaux, mais je veux m'en remettre à Dieu, et Lui abandonner foncièrement les choses. Il est bon d'avoir une écharde dans la chair qui me ramène toujours à Lui.

23 août. — J'ai eu de fréquents étouffements aujourd'hui et des moments de grande inquiétude. Oh ! que je sois un homme, fortifié par Sa force toute-puissante.

12 septembre. — Naissance d'une fillette.

19 septembre. — Décès de Mme Lobstein-Wennagel...

Les extraits suivants et ceux qui précèdent sont tirés de l'Agenda pour 1884, année où P. Lobstein éprouva les plus grandes joies et les plus amères douleurs.

17 octobre. — Visite du docteur Arnsperger, qui vient m'offrir la chaire de dogme de Heidelberg, succession Schenkel. La faculté m'a proposé primo loco. Je ne refuse ni n'accepte. Je suis bien décidé à rester à Strasbourg.

18 octobre. — Séance de la Faculté. Empressement, bonne grâce, unanimité pour me garder à Strasbourg. Rien n'a manqué.

19 octobre. — Jour du baptême de notre fillette. Moments de vive et poignante émotion ; j'ai cru ne pas pouvoir supporter la réalité... J'ai pu, le soir, répandre devant Dieu tout ce qui remplit mon cœur, lui recommander mon enfant, et lui demander surtout de me donner une tristesse saine et sainte, fortifiante et féconde ; de toutes les journées, celle-ci a été pour moi la plus émotionnante... Il y a un mois que ma bien-aimée m'a quitté. J'ignore si la mère de mon enfant peut s'associer à cette journée douloureuse et bénie ; mais le Dieu

qu'elle invoque est aussi le mien, c'est toi, ô mon Père céleste, qui nous as dit et qui redis encore à ma fillette : « Ne crains point, car je t'ai rachetée, je t'ai appelée par ton nom, tu es à moi. »

21 octobre. — Oh ! qu'il est difficile de mener la vie actuelle après avoir si pleinement goûté l'infinie douceur d'une vie à deux qui était une seule vie !

22 octobre. — Moments difficiles, retours et comparaison. Il faut réagir, dévorer mon chagrin. Oh ! que je puisse tout cacher dans le sein de Dieu !

23 octobre. — « J'ai soumis à Dieu ma grande et douloureuse préoccupation, Lui seul peut me rendre le calme, l'harmonie, la fermeté et la force. Il peut me rendre ce que j'ai perdu, mais si je ne soutiens pas avec Lui un rapport permanent, j'échouerai lamentablement. »

24 octobre. — « ... O solitude du cœur et de la vie. Oh ! que Dieu me donne une douleur recueillie et intime, sanctifiée par sa présence, pénétrée de son esprit, épurée par la pensée du rapport spirituel dans lequel je me trouve avec mon A. ; et enfin et surtout relevé et consacré tout ensemble par une soumission fidèle à la volonté divine. »

25 octobre. — « ... Dans le vide immense qui s'est creusé dans ma vie, j'ai ressenti une paix et une confiance qui procèdent de ce Dieu qui lui a donné, à elle aussi, la confiance et la paix ! Qu'il me soutienne, qu'il me fortifie.

17 novembre. — A mon cours sur les Galates, il a fallu se tasser ; j'avais une quarantaine d'étudiants.

22 novembre. — Ce matin, entre 6 et 7 heures, excellente heure de recueillement ; j'ai essayé de remettre à Dieu, sans arrière-pensée, mon avenir, mon enfant, ma santé, mes études et travaux. Consécration que je le prie de rendre de plus en plus complète. J'ai besoin de laisser tomber surtout toute sorte d'arrière-pensées pour que mon immolation soit absolue et sans réserve.

24 novembre. — Observation du prof. Z. sur mon abstention à aller au parloir des professeurs.

25 novembre. — 1re conférence française : Hering, Frey, Mansbendel, Haas, Hickel, Quirin. Lecture d'un chapitre de Coquerel. Bonne visite de R. W. Il me conseille de publier quelque chose pour le grand public, *de donner ;* le sentiment de faire du bien est une force... J'ai bien réfléchi. Il faut que foncièrement j'accepte le sacrifice que

Dieu m'impose, laissant toute ressource humaine à laquelle je voudrais me cramponner, ne vivant que pour ma fillette, surtout abandonner l'avenir à Dieu seul.

31 décembre. — A Mulhouse, le soir, longs moments de silence et de recueillement. Je me suis senti si sec, si vide, si incapable de réaliser le souvenir de cette année, si peu en harmonie avec la situation ! Je dépose la plume pour ce soir et prends congé de cette année si pleine de doux souvenirs et d'expériences déchirantes et amères. Que Dieu bénisse l'avenir ! J'ose lui demander aussi la santé, yeux et cœur, nerfs, en général tout a été atteint. Je lui demande de me conserver la santé et de me permettre d'agir encore. Que Sa volonté soit faite, je veux finir sur le mot de ma bien-aimée !

1er janvier 1885. — Relu l'admirable allocution de mon père lors de sa consécration : oh ! que cet esprit anime mon ministère et ma vie !

15 janvier. — Dieu me dirige et me donne un cœur fidèle et ferme, tout en me montrant la voie pour l'avenir. Aux regrets du passé se mêlent quelquefois des rêves d'avenir que je veux abandonner à Dieu !

22 janvier. — De 8 à 10 heures, à l'Acad. théol. V., pris part à la discussion et rédaction des thèses sur le miracle. J'ai pu, je crois, faire quelque bien à mes étudiants ; aussi à H. malade que j'ai visité aujourd'hui. Il paraît avoir eu du plaisir à ma visite.

24 janvier. — Dieu bénisse ma chère petite. C'est par elle que j'ai eu l'idée de traiter mon texte, Math. 10, 13-16. Ce matin, à côté de son berceau, j'ai répété ce sermon. Ma mémoire est bien revêche, et peut-être l'émotion aussi me gagnera. Eh ! bien, je veux me livrer entièrement à Dieu, lui abandonner la chose sans réserve.

25 janvier. — Dimanche. J'ai pu prêcher, j'ai eu à plusieurs reprises des moments de forte émotion, mais j'ai pu continuer et achever.

9 février. — A Saint-Nicolas, charmante conférence de M. Dietz, professeur à l'Ecole alsacienne de Paris : l'enfant dans la poésie. (Indes, Grèce, Rome, littér. franç.). Bien des passages où il est question de la mère m'ont serré le cœur ; si j'avais pu assister à cette conférence avec la mère de mon enfant ! Que Dieu me donne force, patience, confiance et espoir.

21 février. — Lucius m'apprend que des feuilles religieuses ont dit que je suis à la veille de perdre la vue.

2 mars. — Achevé aujourd'hui mon cours public sur les Galates. Grâces à Dieu ! J'ai pu le faire sans interruption et avec l'assentiment et l'intérêt de mes auditeurs.

31 mars. — A Mulhouse. Ce trimestre s'achève au milieu d'appréhensions et d'inquiétudes. Oh ! Dieu, tu me vois et me juges ; que j'accepte ton jugement. Je te prie de m'assister surtout dans ma prédication de demain, que ma force y suffise, que ma parole qui s'est inspirée de la tienne soit en bénédiction à quelques âmes.

1er avril. — Prédication sur Barrabas. J'ai prêché avec joie, quoiqu'avec un serrement de cœur. Mon cher beau-père me fait quelques compliments sur mon expression toujours juste et mon langage classique. Conversation théologique avec lui sur les applications pratiques et homilétiques des miracles. Je soutiens leur importance et signification religieuse, indépendante de leur réalité historique.

27 avril. — Lettre de Schultz, de Goettingue, ma nomination de docteur en théologie. La nouvelle de cette promotion au doctorat réveille en moi une joie mélangée, quand je songe au plaisir que cela eût fait à mon Anna.

17 mai. — Mes douleurs au cœur m'ont été pénibles. Je quitterais à regret ma fillette, mais il me semble souvent que le centre de gravité de mon âme n'est plus ici-bas, et qu'un attrait plus fort m'entraîne là-haut ! Que ta volonté soit faite, ô mon Dieu ! Visite de mon ami Lucius, âme d'élite et cœur d'or.

28 octobre. — A mon retour du cours, à 10 h., j'ai pris ma fillette dans ma chambre, où je l'installe. Je mets un in-folio de Calvin, mon rouleau de docteur rouge, le petit tonnelet vermeil pour allumettes à sa disposition pour jouer. Il faut éloigner Calvin ; elle joue d'ailleurs gentiment, gazouille et babille, me regardant travailler et circuler, et appelle gentiment papa. L'horloge de Saint-Thomas, les courses à cheval sur les genoux, ma montre, ma calotte sont ses objets de prédilection. A table, voilà deux jours qu'elle joint les mains enfantinement en me regardant faire la prière, sans qu'on l'y contraigne. Je chercherai surtout à observer en elle l'éveil du sentiment religieux.

9 novembre. — C'est si touchant de voir Chérie joindre ses petites mains, le soir, dans son berceau, dès qu'on le fait devant elle, et écouter les quelques mots de prière ; puis je lui mets la main sur la

tête pour la bénir. Oh ! que Dieu dise Amen à cette bénédiction. Il faut faire la prière bien courte, Chérie dit beaucoup en peu de mots.

31 décembre. — Bonne et simple fin d'année ! Qu'elle a été propice pendant tout son cours pour ma fillette chérie ! Merci à Dieu, merci à ma sœur si vaillante et dévouée ! Qu'Il nous aide et nous éclaire et me montre le chemin.

FRÉDÉRIC GODET A P. LOBSTEIN [1]

Neuchâtel, 14 avril 1883.

Monsieur le Professeur,

L'envoi de l'écrit que vous venez de publier a été pour moi une preuve de votre affectueux souvenir, et je viens sous ce rapport vous en remercier.

Quant à l'écrit lui-même, vous me connaissez assez pour comprendre qu'il est loin de m'avoir réjoui. Je ne méconnais ni le travail considérable, ni les talents remarquables dont il fait preuve. Mais dans ma conviction et selon mon expérience, ce qu'il écarte de l'Evangile, ce n'est pas une métaphysique inutile ou même nuisible, c'est un élément essentiel du fait chrétien, celui qui donne à tous les autres leur valeur et leur efficacité. Une pareille manifestation ne peut donc être pour moi qu'un fait douloureux. J'espère que vous ne sourirez pas de mon fanatisme.

Il me serait possible, à la rigueur, d'admettre que l'écrivain sacré ait pu chercher à expliquer l'apparition du Christ par une formule qui ne rendait pas exactement l'essence du fait. Mais qu'il ait pu mettre cette formule dans la bouche du Christ lui-même, en des paroles aussi marquées que celle de Jean 8, 58[2], cela me paraît une impossibilité morale autant que psychologique.

D'ailleurs Matthieu 11, 27[3] n'est réellement pas plus compréhensible à votre point de vue sur la personne de Christ que Jean 8, 58. « *Personne* ne connaît le Fils que le Père ». Or, ce qu'est le Fils selon vous est parfaitement compréhensible à *chacun*.

1. Voir Frédéric Godet (1812—1900), par Philippe Godet, Page 433/34.

2. « En vérité, en vérité je vous le dis : Avant qu'Abraham fut, je suis. »

3. « Toutes choses m'ont été données par mon Père, et personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père ; personne non plus ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler. »

Et que parlez-vous de l'amour du Père manifesté au monde par la croix de Christ ? Un homme mourant pour moi ne me prouve que *son* amour, non celui de Dieu.

ἐκ τοῦ Θεοῦ, voilà ce qu'il faut.

Vous levez les épaules et dites: toujours de la métaphysique, au lieu de la vie morale. Mais cette métaphysique que vous prétendez bannir, êtes-vous bien sûr que ce ne soit pas la réalité même des choses ? Comme vous réduisez aujourd'hui la divinité de Christ, au nom de l'expulsion de la métaphysique, à sa sainteté, — sa divine élection ne change rien à la chose — êtes-vous bien sûr qu'un de vos élèves ne viendra pas vous dire un jour : Mais, mon cher maître, le *Dieu personnel* n'est que de la métaphysique ; au fond la seule *essence* des choses c'est la loi morale impersonnelle.

C'est tout simplement la promenade de Kant à Hegel qui recommence ! Il me semble que vous auriez une meilleure ascension à faire faire à vos élèves !

Un Christ, saint roi des hommes, une église, association de braves gens qui prennent la résolution d'imiter sa sainteté, ce n'est pas avec cela que l'on renouvelle le monde, quoi qu'en disent les Ritschl, les Schultz, les Herrmann et les Kaftan !

Les seuls prodiges que j'aie vu produire jusqu'ici au christianisme de Göttingue, ce sont des miracles de Menschengefälligkeit et de Selbstanbetung. Avec cet Evangile-là, je n'ai pas encore vu un *moi* détrôné dans un cœur. C'est à cela qu'il faut arriver, si l'on veut avoir fait *quelque chose*, et l'Evangile de Paul et de Jean est le seul qui ait encore accompli ce prodige.

La kénosis[1], il est aisé à Schultz de s'en moquer ou d'en parler dédaigneusement. On a ses raisons que je comprends pour agir ainsi. Mais il sera difficile de la remplacer quand on prendra au sérieux la tâche de la vie chrétienne ; c'est-à-dire celle de la *mort* du moi. Car la croix elle-même n'est plus la croix capable de l'opérer, quand elle a cessé d'être celle dont parlait Paul, Galates 2, 20 et 6, 14[2].

Mais permettez-moi de vous le dire, ce qui m'a paru un comble de votre livre, c'est de dire que conserver les témoignages que Jean met dans la bouche du Seigneur, c'est renier sa pensée et que les

1. Kénosis ou kénose : dépouillement volontaire du Fils de Dieu.

2. « J'ai été crucifié avec Christ ; et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi ; si je vis maintenant dans la chair, je vis dans la foi au fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. »

« Pour ce qui me concerne, loin de moi la pensée de me glorifier d'autre chose que de la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde ! »

rejeter c'est le seul moyen de conserver celle-ci. Ceci dépasse Schultz et Ritschl.

Quoi qu'il en soit, vous avez maintenant votre entrée dans le grand Sprechsaal théologique, dont on ne devient membre qu'au prix d'un grand holocauste.

Il y a un honneur qui me paraît préférable à celui-là. C'est celui que je vous ai souhaité dès le jour où je vous ai connu et que je continuerai à désirer pour vous.

Croyez-moi, malgré ma franchise ou plutôt à cause de ma franchise, votre bien dévoué et affectionné *F. Godet.*

RÉPONSE DE P. LOBSTEIN A LA LETTRE DE F. GODET

Strasbourg, 17 avril 1883.

J'ai besoin de vous remercier sans retard pour votre lettre dont la franchise m'est très précieuse, parce que j'ose y voir un gage de votre affectueux intérêt. Croyez bien que j'ai lu vos lignes sans « sourire et sans hausser les épaules », mais avec le ferme et sincère désir de m'instruire et de m'éclairer. Pour y répondre comme je le voudrais, il faudrait toute une brochure, et je craindrais d'abuser de votre patience. Au risque de vous paraître ou bien aveugle, ou bien obstiné, je vous avouerai très nettement que, selon mon intime conviction, le dissentiment qui nous sépare ne porte que sur une question de méthode théologique, et non pas sur un élément de la vie chrétienne. Je sais que cette assertion vous semblera plus que paradoxale, mais cela ne tiendrait-il pas à ce que vous réduisez la conception que j'essaie de défendre à un rationalisme, au fond parfaitement semblable à celui qui florissait au commencement de notre siècle ? Il m'est, en effet, impossible de reconnaître ma pensée véritable dans l'interprétation que vous lui donnez et dans les conséquences que vous en tirez. L'alternative que vous établissez entre ce rationalisme-là et la doctrine traditionnelle me semble tout à fait inadmissible : entre ces deux extrêmes, il y a de la place pour des solutions bien différentes, et, je persiste à le croire, plus rapprochées de la vérité évangélique. Je ne vois d'ailleurs pas comment, une fois que l'on a rompu avec la théopneustie absolue, on pourrait pratiquer une autre méthode que la méthode historique et psychologique que j'essaye d'appliquer.

Je n'entrerai pas dans une discussion de détail qui nous entraînerait trop loin, d'autant plus qu'il importerait d'écarter plus d'un malentendu. C'est ainsi que, par exemple, ce qui vous semble « le

comble » dans mon livre n'est, à vrai dire, que l'expression peut-être un peu paradoxale d'une idée fort simple, puisqu'elle revient à dire que l'intérêt religieux l'emporte, chez Jean, sur les préoccupations spéculatives : je n'ai parlé que de l'interprétation traditionnelle qui dénature le sens du témoignage religieux du Christ johannique.

Vous avez cru devoir, en dernière analyse, transporter le débat théologique sur le terrain moral, dans la sphère de la conscience. N'est-ce pas là un procédé qui présente de sérieux dangers et qui expose à rendre injuste à l'égard de l'adversaire ? Je sais combien notre vie intime peut déterminer nos croyances et même nos recherches scientifiques en apparence les plus désintéressées ; mais vous m'accorderez sans doute qu'il faut être circonspect avant de conclure d'une erreur de l'intelligence à une aberration du cœur ou de la conscience. J'aime à croire que je vous ai mal compris : vous n'avez pas voulu dire, je l'espère, que celui qui prendra au sérieux la tâche de la vie chrétienne, la mort du moi, sera nécessairement amené à admettre la doctrine de la kénose. Il m'est absolument impossible de saisir le lien qui rattache cette thèse à l'ensemble des faits de notre expérience spirituelle. Vos observations sur les flatteries et les complaisances coupables qu'on se prodigue entre théologiens sont malheureusement trop fondées ; mais vous me permettrez de généraliser ce reproche, car il y aurait quelque injustice à en laisser le monopole au « christianisme de Goettingue ». Ne pensez pas que je veuille accuser tout le monde pour me donner le change sur moi-même : je suis franchement disposé et décidé à faire mon profit de vos sévères et sincères remarques, mais il est un point que je tiens à répéter : je suis profondément reconnaissant envers des maîtres qui m'ont initié à une méthode qui me semble aussi excellente au point de vue scientifique que féconde au point de vue religieux ; cette reconnaissance, j'avais besoin de l'affirmer, et je l'ai fait dans des termes dont pas un ne dépasse ma pensée.

Vous m'annoncez mon admission dans le grand Sprechsaal théologique, dont on ne devient membre qu'au prix d'un grand holocauste. Vos livres, Monsieur, suffiraient à me prouver qu'un holocauste n'est pas nécessaire pour occuper un rang honorable dans l'opinion du monde théologique, car les dédains que vous avez rencontrés chez quelques coryphées de l'école critique sont peu de chose en comparaison des calomnies qu'on a déversées sur Ritschl et son école. Mais souffrez que je vous dise toute ma pensée. Me croirez-vous, si je vous assure que ce n'est pas par des considérations de cet ordre que je me suis laissé guider pour publier mon essai ? A ne considérer que mes intérêts personnels et notamment mes chances d'avancement, j'aurais mieux fait de me taire. Au prix de quelques éloges qui me

viendront peut-être de côtés où je ne tiens pas à en recueillir, j'ai fait de la peine à plus d'un ami qui m'est cher, et, à bien des égards, je me suis fait assez de tort à moi-même pour qu'il me soit permis d'être rassuré, dans mon for intérieur, sur la loyauté de mes intentions théologiques. J'en appelle d'ailleurs à un maître dont je ne récuse pas l'autorité, alors même que je l'explique et l'applique autrement que vous ne le faites : 1 Corinth. 4, 3-4[1]. Si je n'avais pas eu la ferme et intime conviction de rendre service, je n'aurais pas pris la plume. J'ai bien mûrement réfléchi à l'effet que pourra produire une pareille publication, et voici le résultat auquel je suis arrivé, en me plaçant au point de vue pratique de la vie religieuse. Ceux qui ont besoin, pour leur piété chrétienne, de ce que j'appelle, à tort ou à raison, des formules métaphysiques, ne seront pas ébranlés dans leurs croyances intimes. Par contre, le nombre très considérable de chercheurs sincères qui trouvent dans ces formules non pas un appui précieux à leur foi, mais un joug qui pèse à leur pensée, ceux-là, j'ose l'espérer, éprouveront quelque reconnaissance et seront heureux de se dire qu'ils ne sont pas réduits à sacrifier, avec une forme que repousse leur pensée, un contenu religieux dont leur conscience et leur cœur ne sauraient se passer. Voilà, Monsieur, ce qui m'a déterminé à écrire, je puis le dire en toute simplicité et en toute sincérité. Le calme intérieur et la joie même que me donne cette certitude sont assez forts pour que je ne me laisse pas émouvoir et troubler par ce qu'on me dit de droite et de gauche, et pour que je me console des interprétations pénibles et d'autres expériences qu'il m'eût été facile de m'épargner à moi-même. Enfin, quand même je me serais absolument trompé, j'ai foi en la puissance de la vérité, et je suis sûr que dans le cercle restreint où Dieu m'a placé, elle fera son chemin et triomphera dans les cœurs vraiment sincères, en dépit de mes erreurs et à l'aide même de mes erreurs. La parole 2 Corinth. 13, 8[2] n'aurait ni sens, ni force, si elle n'autorisait pas cette foi, qui me semble plus essentielle que l'orthodoxie la plus correcte et plus fortifiante que tout système d'apologétique quelconque.

Il ne me reste plus, M. le Professeur, en réitérant mes remerciements, qu'à vous demander pardon de la longueur de cette lettre. Votre franchise m'a encouragé à apporter à ma réponse la sincérité qui était la meilleure manière de vous prouver ma reconnaissance.

P. Lobstein.

1. « Pour moi, il m'importe fort peu d'être jugé par vous, ou par un tribunal humain. Je ne me juge pas non plus moi-même, car je ne me sens coupable de rien ; mais je ne suis pas pour cela justifié ! Celui qui me juge, c'est le Seigneur. »

1. « La charité ne périt jamais ; les prophéties prendront fin, les langues cesseront, la connaissance disparaîtra. »

DEUXIÈME LETTRE DU PROFESSEUR GODET AU PROFESSEUR LOBSTEIN

Neuchâtel, 19 avril 1883.

Monsieur le Professeur,

Les malentendus font parfois du bien. Ma lettre, comprise comme vous l'avez fait, *devait* vous offenser. Combien donc ne vous suis-je pas *plus* reconnaissant de la manière simple et affectueuse en laquelle vous m'avez répondu !

Je dois néanmoins m'expliquer sur quelques points. Avant tout sur le dernier. Soyez assuré que je n'ai pas songé à vous imputer l'intention de prendre voix au chapitre dans le parlement théologique en sacrifiant un élément de la vérité. Ce serait là, de ma part, une outrecuidance inouïe. Si l'une de mes expressions a dépassé le domaine du ὥστε, pour entrer dans celui du ἵνα, je la désavoue absolument.

En parlant de Menschengefälligkeit et de Selbstanbetung — expressions que les faits me permettaient d'employer, je crois — j'ai entièrement ignoré que ceux sur lesquels ces expressions pourraient porter, eussent jamais été vos maîtres et que vous pussiez être lié à eux par des liens de reconnaissance personnelle. Autrement je me serais gardé — ai-je besoin de vous le dire ? — de froisser un pareil sentiment.

« Celui qui prendra au sérieux la tâche de la vie chrétienne, la mort du moi, sera amené à admettre la doctrine de la kénose. » Aurais-je réellement pu être trahi par ma plume au point de dire rien de pareil ! Ce serait plutôt l'inverse qui répondrait à mon sentiment : celui qui admettra la doctrine de la kénose, s'il est sincère, sera nécessairement amené à prendre au sérieux la tâche de la mort du moi.

Mais encore, pour que cela eût une vérité dans ma pensée, faudrait-il substituer à la doctrine de la kénose, qui n'est, à mes yeux, qu'une hypothèse explicative, le fait de la divinité du Seigneur.

Pour vous, le Seigneur est un homme, le Saint, l'Elu, mais un homme. Eh ! bien, mon expérience est qu'avec cela on n'arrive pas à la mort du moi. Vous me direz : mais la mort du Christ ne m'entraîne-t-elle pas dans sa mort ? Oui, à condition de rester ce qu'elle était pour Paul, pour Jean, pour l'auteur de l'épître aux Hébreux, pour celui de l'Apocalypse : la mort du Fils de Dieu. Hors de là, elle n'est plus qu'un dernier exemple de sainteté. Et ce n'est pas avec cela qu'on *tue* le moi. Cela est si vrai que c'est précisément à l'occasion de la mort du moi que Paul a parlé aux Philippiens de la divinité

de Christ et de l'abandon qu'il en a fait. Le passage 2, 6-10 n'est-il pas amené par le précepte, verset 3-5 ? Ce n'était donc pas à ses yeux de la métaphysique ; c'était une arme de sanctification, un fait dont le contre-coup chez le croyant devait être la rupture radicale avec son moi.

Vis-à-vis de tout jugement humain, vous avez le droit de vous mettre à l'abri de 1 Cor. 4, 1-6. Mais vis-à-vis d'aucun enseignement humain, je ne puis me sentir appelé à renier mon expérience la plus sainte, confirmée par celle et par la parole solennelle de l'apôtre Paul.

Quant aux prémisses par lesquelles Ritschl élimine du christianisme la divinité du Christ, elles me paraissent absolument les mêmes que celles par lesquelles le panthéiste ou le matérialiste éliminent le Dieu personnel de l'Univers. La loi morale seule subsiste. Tout le reste est de la métaphysique. Et toute la théologie sortie de la conscience de Jésus peut n'être aussi que de la métaphysique pour se rendre compte de sa vie religieuse et morale, tout comme la doctrine de la préexistence créée par Paul et Jean pour se rendre compte de leur vie religieuse et morale puisée en Christ. Si je fais erreur, je ne demande pas mieux que de le reconnaître.

Encore une fois, recevez, Monsieur, l'expression de ma reconnaissance pour votre grand support et de mon affection sincère.

F. Godet.

DEUXIÈME RÉPONSE DE P. LOBSTEIN A F. GODET

Strasbourg, le 22 avril 1883.

Monsieur le Professeur,

Laissez-moi vous remercier bien sincèrement de la prompte et si affectueuse réponse que vous avez faite à ma dernière lettre. Vos premières lignes ne m'avaient pas offensé ; je sentais trop, à travers leur sévérité, non seulement l'ardeur d'une conviction profonde, mais une tristesse réelle que j'ai osé interpréter, d'une manière un peu égoïste peut-être, en y voyant une preuve de votre bienveillant intérêt. Mais votre lettre m'avait peiné ; il me semblait que vous cherchiez à creuser l'abîme qui sépare mon point de vue de la conception chère à tant d'âmes chrétiennes, de la conception de ceux auxquels j'ai besoin de m'associer par le cœur et avec lesquels je me crois uni, alors même qu'ils me repoussent. Merci donc encore une fois de vos bonnes et bienfaisantes paroles, qui, tout en précisant et en accentuant les conclusions de vos dernières lignes, leur enlèvent ce que mon exégèse, heureusement en défaut, avait cru y lire d'amer.

M. Schultz a été mon maître à Strasbourg, et je lui garde un souvenir reconnaissant. Quant à M. Ritschl dont j'ai suivi deux cours à Goettingue, l'estime et la gratitude que je professe pour ses enseignements ne m'aveuglent pas au point de me dissimuler qu'il a les défauts de ses qualités ; or, il a toutes les qualités d'un chef d'école, c'est ce qui explique sans doute le revers de la médaille. Heureusement que le fruit que l'on peut recueillir de ses livres et de ses leçons n'est pas solidaire de ce qui vous repousse et de ce que bien des personnes ressentent comme vous. Il n'y a qu'un maître qui ait pu se donner lui-même, d'une manière pleine et absolue, comme l'objet de l'enseignement.

Ce maître, je crois pouvoir l'affirmer en toute sincérité, il est pour moi autre chose et mieux que ce que vous avez dégagé de mon opuscule, en atténuant le sens et la portée de la notion de l'élection qui assure au Fils de Dieu une position unique et souveraine. C'est en Lui, en Lui seul que je possède Dieu ; c'est Lui qui est pour moi le chef des destinées de l'humanité, l'explication religieuse du monde, l'immuable fondement du salut ; c'est Lui, dont la résurrection objective et réelle me garantit l'action permanente sur le développement de l'humanité vers le but dont il est aussi le gage prophétique, c'est Lui que je puis invoquer et prier comme Dieu même, sans craindre de me rendre coupable d'idolâtrie, aussi bien que Thomas pouvait fléchir le genou devant le Ressuscité et le Seigneur, sans qu'il me soit prouvé que le disciple comprenait ou admettait un mystère autre que celui qui lui était révélé dans la personne de son Sauveur, le mystère de l'amour éternellement réparateur. Quant à la mort du moi, l'expérience chrétienne, telle qu'il ma été donné de la faire, m'a prouvé qu'il n'est possible d'atteindre ou même de tenter de la réaliser, qu'à l'aide de l'esprit de Dieu et à la condition d'ouvrir son cœur à cet esprit ; ce n'est que dans la mesure où l'on se livre à cette discipline d'en haut, que la mort du moi peut s'accomplir.

Enfin, si j'ai bien compris vos études bibliques, pour vous, le centre de gravité de l'œuvre rédemptrice du Sauveur ne repose pas sur l'éternelle divinité du Christ, mais sur sa sainte humanité. C'est là un point sur lequel j'aurai peut-être l'occasion de m'expliquer ultérieurement, et qui me semble indiquer que le point de vue auquel je me rattache n'est pas si radicalement différent de celui que vous adoptez.

Je n'éprouve aucune difficulté à avouer que je fais mes réserves sur quelques points essentiels de la théologie de Ritschl ; le moralisme exclusif que vous lui reprochez ne me satisfait pas non plus, mais je crois qu'à l'aide de sa méthode même on peut trouver dans son système des correctifs qui portent remède à ce qu'il a d'incomplet, sinon

d'erroné. Cependant, ma pensée n'a pas encore acquis, sur ce point, un degré de clarté suffisante pour que je puisse me prononcer catégoriquement dans ce sens.

Je termine ces lignes en vous assurant, Monsieur le professeur, que non seulement il me restera de notre échange de lettres un souvenir plein de gratitude, mais que ma sérieuse attention se portera sur les questions que vous avez bien voulu m'indiquer et que je soumettrai derechef à un scrupuleux et consciencieux examen.

Agréez, Monsieur... *Paul Lobstein.*

DERNIÈRE LETTRE DE F. GODET A P. LOBSTEIN

Neuchâtel, 29 avril 1883.

Monsieur le Professeur,

Vous payez cher le sentiment affectueux auquel vous avez cédé en m'adressant votre écrit. Mais pardonnez-moi ! Un sentiment intime me presse de vous adresser encore quelques lignes en réponse à vos dernières.

Certes, je ne cherche aucunement à creuser plus profondément, selon votre expression, l'abîme qui nous sépare. Ce sentiment est trop douloureux pour moi. Mais je dois reconnaître qu'à vos yeux Jésus est un homme au point de départ, qui au terme est devenu Dieu — si ce dernier mot peut être autre chose qu'une figure de rhétorique en de telles conditions. On ne devient pas ce qu'on n'est pas. Nous deviendrons semblables à lui, mais nous ne deviendrons pas Dieu, parce que nous ne le sommes pas. Thomas, en disant : Mon Seigneur et mon Dieu ! n'avait pas, sans doute, dans l'esprit la connaissance réfléchie de la préexistence de celui à qui il adressait cette invocation. Mais il savait bien qu'il avait à faire à plus qu'un homme. Et Jean n'a terminé son récit avec ce mot que parce que ce mot lui a montré la foi apostolique élevée en réalité à la hauteur de sa propre parole Jean 1, 1.

Quant à l'humanité de Jésus, il y a cette différence profonde entre la vôtre et la mienne (vous les rapprochez à l'occasion de mes études bibliques) : que selon vous, cette humanité est un gain pour Jésus qui passa inconsciemment du néant à l'existence, tandis qu'à mes yeux, c'est le résultat d'un dépouillement volontaire, c'est un état dû à son amour qui a renoncé volontairement à un état divin. « Etant riche, il s'est fait pauvre », voilà ce qui fait le prix de cette pauvreté. Voilà pourquoi cette pauvreté devient notre richesse, en nous

entraînant dans le même abaissement pour nous relever à la même gloire.

Vous me dites que l'Esprit de Dieu suffit pour opérer cela en nous. Mais l'Esprit de Dieu — est-ce à moi de vous le rappeler — n'agit point magiquement. Il prend *de ce qui est à Christ* pour nous le donner. Or, avec un Christ *qui monte*, l'esprit n'aura pas de quoi nous faire descendre, mais monter.

Vous me direz : Et la croix ! La croix, qu'en reste-t-il ? *La Religion au-dedans des limites de la raison pure* en laisse subsister plus et mieux que Ritschl ! Et jamais personne ne mourra de ce que ce maître en Israël laisse à l'esprit de Dieu pour agir sur le cœur de l'homme.

Merci d'avoir accepté avec bienveillance et indulgence ce que je vous ai écrit. Veuillez ne pas me savoir mauvais gré de ces lignes. Ne prenez pas la peine de me répondre. Ce qui se dit d'homme à homme n'est rien. Ce qui se passe entre l'homme et le Christ seul est quelque chose.

Je ne puis m'empêcher de terminer par le vœu qu'il vous soit donné de le glorifier, non comme un de nos frères qui a été conduit pour nous au supplice, mais comme le fils de Dieu dans le don duquel Dieu nous a tout donné, parce que dans ce don il s'est donné lui-même (Romains 5, v. 7 et 8)[1].

Veuillez agréer... *F. Godet.*

1. Rom 5, 7 et 8 : « A peine mourrait-on pour un juste ; quelqu'un peut-être mourrait pour un homme de bien. Mais Dieu prouve son amour envers nous, en ce que lorsque nous étions encore des pécheurs, Christ est mort pour nous. »

CHAPITRE VIII

(1886-1897)

Son second mariage. — Nomination au canonicat du chapitre de Saint-Thomas. — Extraits de ses Agendas. — Décès du professeur Ed. Reuss. — Journal intime. — Première cure à Nauheim. — Correspondance.

En 1886, P. Lobstein épousa Mlle Elisabeth Kopp, fille de Louis-Gustave Kopp, pasteur au Temple-Neuf à Strasbourg. Trois enfants naquirent de cette union.

Ce que P. Lobstein écrivait de son maître vénéré Éd. Reuss[1] peut s'appliquer à lui aussi. L'ordre merveilleux, la méthode était sa qualité maîtresse. Ainsi s'explique la somme de travail fournie par lui, ainsi s'explique aussi l'unité de cette riche existence, que ne peut-on ajouter, comme P. L. écrivait de Reuss, le caractère complet qu'elle présente. Mon mari me disait, quelques mois avant sa mort, en palpant des enveloppes bourrées de notes et de projets en vue de travaux futurs : « *J'ai bien pour cinq ans encore de pain sur la planche, si Dieu me prête vie et santé, je pourrai faire paraître quelques travaux* », et il se réjouissait de travailler avec suite une fois qu'il aurait pris sa retraite. Il faisait alors son dernier cours. Il avait, de tous temps, dû beaucoup ménager ses yeux ; sans sa vue très faible, il aurait pu « produire davantage », suivant son expression.

En 1896, P. Lobstein, nommé membre du Chapitre de Saint-Thomas, en reconnaissance de ses services rendus à l'Eglise, eut, en apanage du canonicat, la jouissance d'une maison située non loin du Séminaire protestant. En 1908, il prenait possession de celle de la place Saint-Thomas, 7, habitée précédemment par le professeur Matter, le médecin Aubenas et que fréquentait Louis Pasteur[2] pendant son séjour à Strasbourg. Pasteur se tenait « là », effacé sur le seuil du grand salon, nous a-t-on raconté. Humble et modeste, Paul Lobstein, lui aussi, se tenait à l'écart dans le monde. Il fallait l'approcher dans

1. Edouard Reuss, *Notes et Souvenirs. Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, p. 484.
2. L. Pasteur, à Strasbourg, 1849—1854.

le coin où il se cachait, quand on voulait lui parler. De suite, on était subjugué par le charme secret qui émanait de sa personne ; peu à peu, on se sentait, par lui, élevé au-dessus de soi-même, il vous communiquait quelque chose de sa grandeur d'âme. Dans la discussion qu'il aimait, il était prompt à la riposte et mettait les choses à leur vraie place. Un de ses collègues de Paris m'écrivait, après sa mort : « *Monsieur Lobstein inspirait le respect et la sympathie, gardant avec un calme et une sérénité admirables la vraie tradition alsacienne, d'un caractère si élevé et si ferme, et sous cette apparence délicate, une pensée si clairvoyante et si pénétrante. Il était d'une parfaite bienveillance, non pas tempérée par un grain de malice, mais assaisonnée de cette substance qui, chez lui, était chrétienne.* »

Cet esprit qui finement s'exprimait, on le lisait sur ses lèvres et dans son malicieux sourire, quand, dans un geste familier, il portait sa main gauche au menton et qu'entre le pouce et l'index il tiraillait sa barbe. P. Lobstein était reconnaissant des visites qu'on lui faisait ; on le trouvait le plus souvent au travail, jamais on n'avait l'impression de le déranger. Beaucoup de ses visiteurs ont conservé le souvenir de son accueil bienveillant. « *Un mot d'encouragement de sa part m'était d'une valeur immense* », nous disait un de ses collègues de Genève, M. Breitenstein. « *Il laisse un grand exemple à nous, les jeunes* », m'écrivait M. Yundt, son jeune collègue de Paris. « *M. Lobstein s'était maintenu si vivant et actif par son intelligence que la vieillesse semblait ne pas avoir de prises sur lui* », et de Saint-Etienne, de M. E. Gounelle, me venaient ces lignes : « *La visite que j'ai faite au vénéré Doyen Lobstein quelques semaines avant sa mort, restera dans mon souvenir. Il était au travail ; il m'a reçu avec une grande bonté ; je venais lui offrir d'être Président d'honneur du Congrès du Christianisme social, et modestement il a demandé qu'on offrît cela à un autre... Travail, bonté, humilité, ces traits, dans quelques minutes de visite, résument bien cette vie de devoir au service du vrai, au service de Dieu.* »

Son ami M. Rohr m'exprima en les termes qui suivent sa reconnaissance, après la réception d'une photographie de P. Lobstein assis à sa table à écrire : « *Photographie si naturelle et si bien réussie de votre cher mari, tel que j'aimais à le trouver dans son cabinet de travail, où quelques instants d'entretien avec mon savant ami suffisaient à m'apprendre les choses les plus nouvelles et les plus intéressantes.* »

Son cabinet d'études répondait bien au caractère modeste et discret de sa personne. Il s'était comme façonné à celui qui l'habitait Des rayons de livres en bois de sapin faisaient le tour de la pièce, son bureau placé dans le voisinage de la fenêtre, des fauteuils pour

l'instituteur, on devient, c'est la sécurité en cherchant matière, la vérité, à travers Dieu –

On alors aux fêtes de Reims pour célébrer avec l'école St-Thomas un hôte, un savant. – Tj'trouve sur mon dossier des allusions à M. Dir. Français à Schwarzach ? –

Du 2-3e volume, très politique, qui gêne les auteurs. Dieu règne, la terre n'est qu'un apparaissant, je ne le soupçonne en peine de ne devine de ses pensées à la mesure où la connaissance à mobile bien De l'homme, les causes, il a été en Pentes, en Pleiades, en Dieu à – empêchant à ses Sens et bien, rêver ne bien est impossible, je ne l'Eleve pas – mon temps des visites, et des offrandes.

les amis, quelques tableaux. Sous un même verre, les portraits de Reuss et de son ami Cunitz ; à côté, le médaillon de son ami Lucius, Luther brûlant la bulle papale, *Calvin sur son lit de mort*. Ce dernier tableau lui avait été offert en souvenir du professeur Ed. Reuss[1]. Il avait, pendant trente années, décoré le vaste cabinet de travail du maître décédé ; puis pendant trente ans également, celui de P. Lobstein, qui avait consacré une partie de sa vie à connaître mieux la vie du grand réformateur. Sur la table à écrire, la croix du Calvaire, trône radieux du Sauveur, était posée au milieu du groupe de ses enfants et petits-enfants, et sous la croix du Christ, le portrait de sa fillette chérie, sa petite Lily. Il évoquait souvent le souvenir de la charmante enfant, enlevée à notre affection dans sa quinzième année. Il songeait à sa fin si douce, si chrétienne, et dans sa prière, demandait à Dieu la grâce de mourir ainsi. « *Nos souvenirs se transforment en espérances* », nous disait-il, et il nous parlait de la bienheureuse espérance de la vie éternelle, du revoir dans l'au-delà pour ceux qui ont vécu en la communion du Père céleste, revoir qu'il a si merveilleusement développé dans une étude eschatologique : *l'Espérance chrétienne*[2].

Les livres qu'il affectionnait particulièrement, il les avait placés derrière son bureau, à l'abri du soleil : un *Faust* de Gœthe qui lui venait de son père et qu'il emportait toujours en vacances ; une des premières éditions de Lamartine à reliure cathédrale, les quatre volumes des Essais de Montaigne, qu'il avait reçus à l'âge de vingt ans, beaux encore dans leur reliure vert pomme et pourtant combien lus et relus ! On le trouvait souvent dans ce coin de la bibliothèque furetant dans ses livres ; il avait une manière à lui d'ouvrir très peu les livres reliés, les approchant tout près de son visage, car il était myope. Je lui dis un jour : « *On dirait que tu manges du livre* ». Il répondit : « *C'est pour ne pas l'abîmer que je l'ouvre si peu* ».

Le cabinet de travail si accueillant pour les visites, devenait, le soir, un cabinet de lecture. Souvent la famille s'y réunissait sous la lampe à abat-jour vert ; on faisait une lecture commune : on continuait le roman commencé ensemble, le nouvel ouvrage paru dans la collection Hachette des Grands Ecrivains français..., un article d'une des nombreuses Revues auxquelles Lobstein était abonné. Il y avait toujours une lecture prête, d'intérêt général, choisie dans le courant

1. Je me remémore un petit incident survenu au moment où le sus-dit tableau fit son entrée dans notre maison. Une de nos domestiques en m'appelant pour le recevoir, me prévint que Madame Reuss nous envoyait un tableau représentant Monsieur *Reuss sur son lit de mort*, avec toute la faculté autour de lui. « Monsieur Lobstein aussi se trouve sur le tableau. » Tout cela fut dit, d'une façon fort amusante, en dialecte alsacien.

2. *Revue d'histoire et de philosophie religieuses* (Strasbourg). Nov.-déc. 1921, pages 524—542

de la journée par le père de famille. Aussitôt la lecture commencée, P. Lobstein prenait sa plume, ouvrait un Agenda et écrivait son journal à la date du jour. Souvent aussi il faisait sa correspondance, commençant plusieurs lettres à la fois, tandis que les pages mouillées d'encre séchaient. A la fin de la soirée, une pile de lettres se trouvaient prêtes à être portées à la boîte d'en face. Et le *Temps* ? tous les soirs, à la même heure, avec une ponctualité mathématique, il était mis sous bande par M. Lobstein père, à l'adresse de M. Lobstein fils [1]) Tout cela se faisait pendant la lecture à haute voix. Il est vrai que la lectrice, parfois, soupçonnant le professeur de distractions, faisait quelque inversion ou sautait quelques lignes pour éprouver l'attention de son auditeur, mal lui en prenait, immédiatement un « allons, allons » amusé la remettait à l'ordre. Le temps était précieux pour le travailleur inlassable ; ses yeux ayant besoin d'être ménagés, on lui aidait volontiers dans la réalisation du programme de la journée. D'ailleurs il savait si aimablement solliciter votre concours ! N'allait-on pas jusqu'à lui faire la lecture du Premier-Paris pendant que le potage refroidissait ? Il s'excusait de cette incorrection à table, alléguant notre impatience à tous de connaître la modalité de paiement de l'Allemagne ou le résultat des conférences internationales. Pour lui, la lecture c'était le repos, le charme de la vie. Les livres étaient ses amis. Ils nous accompagnaient dans nos voyages, dans nos villégiatures ; sous les hêtres des Vosges et les sapins de la Forêt Noire ; dans les chalets suisses, dans le Midi, sur les bords du golfe de la Napoule. Partout les livres le récréaient : une lettre de Sénèque, un conte provençal, un acte du Misanthrope, un chant de l'Odyssée, Dickens, G. Eliot, Fritz Reuter tapissaient ses poches à tour de rôle. Je me souviens d'un après-midi de dimanche, à Munich, où, assis sur le banc d'un jardin public, au milieu des rires et des bocks de bière des Bavarois endimanchés, il me dit tout à coup : « *Tiens, continuons Britannicus* », et il tira de sa poche une petite édition de la tragédie de Racine. La langue française, pour lui, était une musique délicieuse ; il jouissait plus d'une conférence française, impeccable pour le fond et la forme, que d'un concert donné par un musicien célèbre.

Quand Paris prêtait ses artistes à la province, on allait faire queue pour avoir des billets de théâtre. P. Lobstein note, après avoir été voir et entendre Mme Bartet dans Bérénice : « *Elle a été absolument exquise et idéale dans son rôle.* »

En 1883, il passa quelques jours à Paris. Nous trouvons dans son Agenda du 9 août : « *Au théâtre français, avec ma sœur Marie.*

1. P. Lobstein lisait les journaux de tous les partis, aussi bien le *Temps*, que la *Fresse Libre*, le *Nouveau Journal de Strasbourg*, etc.

Deux pièces : Toujours, *comédie en un acte par de Courcy, gentil. Coquelin cadet outre terriblement ses effets.* Les demoiselles de Saint-Cyr, *quatre actes d'Alex. Dumas ; délicieux rôles de femmes : Reichemberg et Baretta. Excellent comme ensemble, et quel entrain, vie, esprit, mouvement !* 10 *août. Au théâtre français :* 1° Le Misanthrope : *Alceste-Delaunay ; il ne me satisfait que dans quelques passages tendres et passionnés, pour le reste il me semble outré et mauvais.*

« 2° Le Médecin malgré lui : *Got est parfait dans Sganarelle, quel naturel ! quel jeu large et franc ! Il est incomparable* ».

Le Norvégien Ibsen, avec ses appels à la conscience, l'intéressait vivement. Le 10 février 1905, il note l'impression que lui a faite la pièce d'Ibsen : *Nora ou la maison de poupée,* dont le rôle principal fut joué par Agnès Sorma, artiste de Berlin. « *Merveilleuse de naturel, grâce, gaîté, puis de pathétique concentré et saisissant. Elle a toute la gamme des sentiments, sans rien outrer jamais. Je me suis naturellement endormi tard. Pièce et jeu ont été des sujets de réflexions nombreuses. Flétrissure infligée à notre égoïsme de mâle.* »

P. Lobstein a goûté de grandes joies intellectuelles par les conférences qu'il entendait. Il les savourait longuement et les marque dans ses carnets. Nous aurons recours à quelques-unes de ses notes.

Le 22 novembre 1910, P. L. inscrit : De 8 h. 40 à 9 h. 55, conférence de Herriot, maire de Lyon, sur Mistral, le Virgile de la Provence. Jolie introduction avec lettre de Mistral. Etudes classiques. Simplicité et spontanéité de son talent. Analyse du sujet de Mireille et de Calendal. Lectures, descriptions superbes. Mistral n'est pas un simple virtuose. Glorification de l'amour de la famille, de la patrie, du devoir, de l'effort. Cela seul fait le grand poète.

12 février 1911, 8 1/4 à 9 1/4. Charmante conférence de Ch. Wagner, à Saint-Nicolas bondé : Les péchés des parents, le nourrisson-roi, le nourrisson-fétiche. Les parents jugeant les actes des enfants, les écrasant sous ces actes. Les parents démontés par les théories renversantes de leurs enfants. Il faut croire à l'enfant, supposer le bien. La puissance de l'exemple. Parole vive, chaude, colorée.

6 avril 1911. — Conférence de Lavisse infiniment remarquable, simple, sobre, parfaite sur Louis XIV. Grande jouissance.

2 février 1914. — Après notre culte de famille (Essaïe 44), conférence de P. Jäger : « Tod und Wirklichkeit » (Mort et réalité). Partie philosophique antimatérialiste un peu abstraite, mais fin religieuse puissante. « La vraie réalité ce n'est pas ce qui tombe sous les sens et ce qui est scientifiquement constatable, donc interversion des termes : nos décédés sont plus vivants que nous, « kann uns doch kein Tod nicht töten » (La mort même ne peut pas nous tuer).

3 février 1914. — A la conférence des Annales, Philippe Godet parle de « La bonté chez Voltaire ». Charmant, spirituel, une heure 1/4 ne semble pas trop long.

5 février 1914. — Interdiction de la conférence Tardieu.

De nombreuses glanures seraient à ramasser dans ses carnets sur les lectures de Lobstein qu'il indique infailliblement. Le moindre article parcouru y est noté et commenté le plus souvent.

Le 6 mars 1883, il marque : Achevé l'Evangéliste de Daudet : conception forte et par moments profonde et très vraie. Détails quelquefois faux et même dangereux ou perfides. Comme œuvre d'art ne dément pas la plume qui l'a créée.

7 juillet 1883. — Lecture du 1er volume des Misérables : saisissant, profond et poignant. Aucun pasteur et directeur de conscience ne devrait ignorer ce volume !

12 décembre 1886. — Lu Hermann, Der Verkehr des Christen mit Gott ; admirable de clarté et de vigueur scientifiques non moins que de chaleur et de conviction religieuses.

En 1896, nous lisons ensemble les pièces à thèses d'Alexandre Dumas fils. Après la lecture des Idées de Madame Aubray, il écrit : Grande jouissance et véritable édification. Tous deux avons été remués. Quelques jours plus tard : Lecture de Denise par Alexandre Dumas. Souvenir et impression profonde.

24 septembre 1896. — Après dîner, lecture et résumé de Gaston Boissier, Cicéron et ses amis, chef-d'œuvre ! Aussi intéressant qu'un chapitre d'histoire contemporaine.

8 avril 1910. — Lu Marcelle Tynaire, « Avant l'amour », peu édifié qu'une femme ait écrit ces choses, d'ailleurs bien observées et quelquefois poignantes.

13 avril 1910. — Continué la lecture du livre de Prezzolini sur le modernisme. Vivement intéressé par les indications sur Poincaré, Boutroux, Bergson et les conséquences à en tirer pour l'Apologétique.

26 novembre. — Lecture de Guy de Maupassant, Boule-de-Suif. Très émouvant. Quel accablant réquisitoire contre le pharisaïsme moral des soi-disant honnêtes gens !

27 novembre. — Lecture des Pensées philosophiques de Diderot, quelquefois profondes, souvent irrévérencieuses et cyniques : railleries contre le christianisme à la Voltaire.

C'est à la suite d'une conférence de M. Maindron sur son beau-père José-Maria de Hérédia que P. Lobstein se mit à apprendre par cœur une vingtaine de sonnets de l'auteur des Trophées. Etait-ce parce qu'il savait ce qu'il en coûte pour atteindre la perfection qu'il

affectionnait tout particulièrement ce poète ? Je l'entends encore me dire les Conquérants, le Cydnus, et les autres sonnets tous parfaits, tous beaux. Il avait une mémoire imperturbable et la cultiva jusqu'à sa fin. Il apprenait des vers français et allemands en se promenant. Que de fois, en remontant du jardin de sa maison canoniale, il me disait qu'il s'était récité une douzaine de fables de La Fontaine et il ne choisissait pas les plus courtes ; que de fois, en plein air, assis auprès de lui, par de belles soirées d'été, nous le priions de réciter des vers ! Il nous disait alors des poésies de Sully Prud'homme, de Leconte de Lisle, un poème de Coppée, des ballades de Schiller, du Heine, et nous procurait ainsi de saines et belles jouissances. Ce qui une fois s'était incrusté dans son esprit, il ne l'oubliait plus[1]. Il se souvenait de sermons qu'il avait entendus il y a quarante et cinquante ans et vous en détaillait les parties. Il a souvent reconnu des sermons « réchauffés », mais ne blâmait nullement le pasteur de cette reprise d'anciennes prédications, lui-même aimait à travailler ses anciennes publications pour les repenser, les enfler, les moderniser.

P. Lobstein aimait l'Opéra et regrettait qu'on donnât surtout les opéras le dimanche soir, car il préférait ne pas se rendre au théâtre ce jour-là. Mozart était son compositeur favori ; nous sommes allés bien des fois entendre les Noces de Figaro et la Flûte enchantée. Aussi, bien qu'il ne jouât aucun instrument, un trio ou une sonate de Mozart, pour piano et violon, le mettaient dans le ravissement.

Le soin avec lequel P. L. notait son programme de la journée, nous permet de le suivre quand il se rendait, le matin, de sa chambre à son bureau. C'était toujours « le livre des livres » qu'il ouvrait en premier lieu. Il commençait d'habitude par continuer le chapitre de l'Ancien Testament commencé la veille ; je l'ai vu souvent reporter sa bible hébraïque sur le rayon de la bibliothèque où se trouvaient les livres d'édification, après avoir contrôlé un passage qui ne lui semblait pas être tout à fait conforme au texte primitif. Son Nouveau Testament grec était toujours à sa portée et quand il en avait lu quelques passages, il continuait sa lecture dans la traduction de Luther, quelquefois de Weizsäcker ou de Segond. Après s'être édifié par la Parole de Dieu, il lisait, la plume à la main, une page d'anglais, puis venait l'heure du petit déjeuner avant lequel il faisait le culte de famille. Je ne crois pas qu'il ait manqué une seule fois à ce plan de journée pendant les trente-six belles années que j'ai eu le privilège de passer à ses côtés. Même quand il était souffrant, on se réunissait autour de son lit pour la prière. Il aurait pu dire, comme

1. Lobstein note un jour dans un de ses carnets : J'ai répété *Faust*. J'en ai appris maintenant 383 vers.

Eugénie de Guérin, dont il aimait à feuilleter le Journal, « c'est toujours livre ou plume que je touche en me levant ». On le plaisantait parfois de le trouver travaillant toujours la plume à la main. « *Que voulez-vous* », répondait-il, « *je suis un gratte-papier.* » Merci à lui d'avoir eu cette passion de la plume, elle nous permet par cela même de jeter un coup d'œil dans le laboratoire où se forma lentement le savant et le chrétien et de suivre sa vie qui, parce qu'elle se pénétrait tous les jours du pur esprit de l'Evangile, a été un perfectionnement continu. En ouvrant ses agendas, nous trouvons à chaque premier janvier ses résolutions et ses vœux formés sous le regard de Dieu. Avec quelle ferveur il recommande les siens, à chaque renouvellement de l'année, à la miséricorde du Père céleste !

Le 2 janvier 1905, il écrit de deux passages bibliques : « Ils sont pour moi » : Marc 11, 22 : Jésus leur dit : Ayez foi en Dieu ; Luc 17, 5. Les apôtres dirent au Seigneur : Augmente-nous la foi.

Extraits des agendas : A cinq ans de distance, P. Lobstein note dans ses carnets qu'il eut l'honneur de parler aux funérailles des deux professeurs de la Faculté de théologie que leurs collègues et leurs étudiants ne pouvaient nommer séparément, tant ils étaient liés d'amitié : *Reuss et Cunitz.*

Le 18 juin 1886, il écrit : Rentré de l'enterrement de notre excellent Cunitz ! Bien heureux d'avoir pu rendre publiquement hommage à la mémoire de notre inoubliable maître et ami ! Remerciements envers Dieu de n'avoir pas compromis cette cause par la manière dont j'ai parlé. J'ai recueilli quelques encouragements précieux et marques d'approbation qui m'ont été sensibles.

Le 15 avril 1889, Lobstein écrit : Notre excellent *Reuss* est mort aujourd'hui à 11 heures. Visite à Madame Reuss. Il m'avait désigné de préférence (Lobstein ?) pour faire le discours dans la grande salle de cours du Séminaire... Le soir, travaillé jusqu'à minuit à mon discours. Je le fais avec joie et reconnaissance. Longue séance à l'Université, où j'attends le recteur en vain ; cela me retarde dans la rédaction de mon discours. J'y travaille jusqu'à 10 h. du soir, mais mes yeux m'empêchent de continuer.

17 avril. — Achevé d'écrire mon discours au net. A 2 h., enterrement de mon cher maître. Nombreux témoignages de satisfaction, surtout d'Alsaciens (mais aussi du recteur et du maire).

La situation était délicate, mais Lobstein s'en tira grâce à son tact, son talent et son cœur. Son oncle lui écrivait, après la lecture du discours : « Je suis émerveillé de ta réussite dans le discours si promptement composé pour notre regretté Reuss... Tu as trouvé des paroles fort heureuses et toujours justes. Sont-ils donc si sotte-

ment chauvins ceux qui n'ont pu s'accommoder de tes allusions à la France ? »

P. Lobstein avait parlé en bon Alsacien et de tous côtés on lui adressait des félicitations. Les quelques mots que lui écrivait un de ses camarades d'études et la lettre qui suit en sont la preuve :

Mon cher professeur,

Je vous félicite de votre magistral discours... Vous avez prouvé une fois de plus qu'à l'instar du regretté Reuss, vous saviez allier à l'érudition allemande, la clarté et l'élégance de diction françaises. Que d'autres qui saisissent toute occasion pour déverser sur les théologiens (et les pasteurs) alsaciens leur bile de mauvais aloi, en fassent autant.

Votre tout dévoué A. Dietz[1].

G. Baldensperger à P. Lobstein,

Je suis heureux de posséder et de pouvoir relire ce petit chef-d'œuvre d'oraison funèbre. Si votre vieux maître avait pu vous entendre, il vous aurait certainement exprimé sa vive satisfaction d'être si bien enterré. C'est à moins regretter la vie, quand la mort vous entoure d'une si belle auréole. J'ai été bien content pour notre vieille Alsace et notre vieille Faculté...

Du reste, le petit frémissement qui a traversé l'assemblée à certaines paroles, a dû vous récompenser pour votre courage. Il y a donc encore moyen de dire ce qui vous tient à cœur, quand on trouve la bonne façon de le dire.

JOURNAL INTIME

En 1896, P. Lobstein commença la rédaction d'un journal intime qu'il tint jusqu'en 1921.

Obere Warte, près Thoune, 6 et 8 septembre 1896.

Je voudrais exécuter un projet que j'ai conçu souvent, que j'ai toujours remis, auquel m'ont ramené quelques-unes des conversations que j'ai eues ici avec mon cousin Ed. Bartholmess ; les lettres de G. de Humboldt me confirment dans ma résolution. Je me propose de me rendre compte, au moment où je m'y sens poussé, des mobiles de mes actes et des résultats qu'il m'est donné de constater, de faire quelquefois

1. Pasteur à Mundolsheim, † avril 1922.

le bilan moral de ma vie, d'exercer sur moi-même une discipline sérieuse et un sévère contrôle, afin d'être aussi de quelque secours à ceux qui m'entourent. Ce petit travail, auquel je ne veux apporter aucune préoccupation d'obligation légale ou pédantesque, ne pourra être entrepris avec fruit qu'à une condition : il faut qu'il soit entièrement sincère ; l'écueil de tout journal intime, de toute confidence personnelle de l'observateur de soi-même, c'est la phrase, le désaccord entre le sentiment réel et l'expression de ce sentiment ; je m'efforcerai de veiller rigoureusement à ne jamais donner à ma pensée une forme qui n'y réponde pas absolument...

Les douleurs et indispositions de tout genre que j'ai ressenties durant ces derniers jours m'ont remis en présence de l'éventualité de mon départ d'ici-bas. Dans quel esprit est-ce que j'accueille cette pensée ? J'avoue que le sentiment qui domine tous les autres, ce n'est pas le sentiment de l'au-delà, mais le regret, la douleur de la séparation d'avec les miens. Je ne puis me défendre de l'idée que je leur suis nécessaire, que ma mort ferait un vide qui ne saurait être comblé. Cette idée me serre le cœur et m'inspire des craintes qui, si je m'y abandonnais, me feraient aisément sortir de mon assiette. Il faut que la confiance en Dieu réagisse contre ces préoccupations. Si je pouvais affermir en moi la conviction que tout est moyen de bénédiction entre les mains de Dieu, j'arriverais au repos intérieur qui me fait souvent défaut. Si Dieu m'enlève à ceux que j'aime, cela est pour leur bien, comme cela concourra à mon bien aussi ; il s'agira de faire passer cette certitude du domaine de la théorie dans la pratique de tous les jours. Alors, mais alors seulement, je pourrai être réconcilié sans arrière-pensée avec un événement qui, sans cela, est pour moi une source d'inquiétudes.

Si je songe à ce que ma disparition serait pour mes enfants, là aussi je ne veux me livrer à aucune illusion. Si j'ai tant soit peu compris ce que c'est que la foi chrétienne, je croirai que Dieu me laissera à eux jusqu'à ce que mon départ soit pour eux un plus grand bien que ma présence.

Jusque-là, je veux m'efforcer d'être pour eux autre chose qu'un mentor pédant avec des accès intermittents de tendresse ; si je pouvais leur servir de modèle et de vivante autorité ! Toute autre influence est illusoire ou funeste. Puis me souvenir du mot de mon cousin Edouard : *ne pas se donner le change sur l'action que nous pouvons exercer sur nos enfants ! La part de notre éducation n'est que fort restreinte, nous ne sommes qu'un des facteurs qui déterminent leur développement, il y a d'autres influences qui les façonneront ; efforçons-nous d'être fidèles dans la mesure où nous pourrons leur faire du bien.*

Strasbourg, 20 décembre 1896.

Nous voici complètement installés dans notre nouvelle maison, rue de la Monnaie, n° 3. La saison d'hiver va commencer avec ses travaux, ses longues soirées, ses intimes causeries et ses bonnes lectures. Que le contentement de l'intérieur domestique n'épuise pas le contenu de notre âme ; que chacune de nos jouissances nous convie à la gratitude envers Dieu et à la charité envers le prochain, que le bonheur ne nous rende pas égoïstes, durs et prétentieux ! Nous nous réjouissons de faire à nos familles et à nos amis les honneurs de cet appartement ; que la paix, la reconnaissance, la simplicité du cœur y habitent ! Que nos enfants chéris puisent, dans un bon exemple que nous voudrions leur donner, un esprit de gratitude sincère, de modestie, de sympathie pour les autres, pour ceux qui sont moins privilégiés que nous. Il me semble que notre bonheur est si complet qu'il n'y a que nous-mêmes qui puissions le gâter en en usant mal. Que Dieu nous préserve de ce danger et de cette faute ! Qu'il nous conserve longtemps ce bonheur, bonheur émoussé si vite ; on le trouve naturel, on s'y fait, on le regarde comme dû et mérité, on le prend égoïstement, brutalement. Veillons et prions pour ne pas succomber à cette tentation...

15 mai 1897.

Il y a longtemps que je n'ai pas repris ce cahier. Tout un hiver et la moitié du printemps. Nous avons été fidèlement conduits. Parents et enfants ont été bien gardés. Sans doute, les sujets d'inquiétude ne manquent pas, et ont surgi fréquemment. La santé de mon cher beau-père a subi une rude atteinte, et à vues humaines il n'y a pas à espérer un rétablissement complet. Moi-même je me sens placé sous une discipline qui, parfois, me semble rigoureuse. Depuis le mois de novembre, recrudescence de rhumatismes souvent très douloureux et qui semblent de plus en plus opiniâtres. Mais après tout et malgré tout, les motifs de reconnaissance sont plus forts que les raisons de crainte ou de s'inquiéter...

Prendre ses mesures, faire son devoir, abandonner le reste à Dieu, là est le secret de la tranquillité d'âme et du contentement d'esprit. Si je voulais me laisser aller à mes sentiments naturels, cette nécessité d'une cure[1] qu'il faudra sans doute répéter et dont l'issue est douteuse, n'a rien qui m'attire ou me plaise ; mais là aussi trêve de soucis ! Dieu y pourvoira !

Nauheim, dimanche matin 1er août 1897.

J'aurais pu noter bien des choses pendant ce solitaire exil de bientôt trois semaines et qui n'en est qu'à sa première moitié ! Ma nombreuse correspondance m'en a détourné. Aujourd'hui que je ne puis aller à l'église, je veux coucher par écrit quelques mots.

J'ai passé par des moments de découragement et d'espérance, j'ai eu des hauts et des bas, et trop souvent j'ai oublié combien j'ai de sujets de rendre grâces. Ici surtout, où l'on voit des misères physiques sous toutes les formes, des maladies bien autrement graves que mon mal, la comparaison devrait me pénétrer de gratitude. J'ai l'usage complet de mes membres et de mes facultés, j'ai le loisir de m'occuper et de faire des lectures, enfin et surtout j'ai reçu et je reçois de tous les miens

1. Son médecin insistait pour qu'il fît une cure à Nauheim en Hesse.

tant de marques d'affection et de bonté, que je n'ai vraiment pas lieu de me plaindre !

Qu'est-ce donc qui me décourage parfois et me fait murmurer ou gémir ?...

Quand je devrais à l'avenir avoir de plus en plus à compter avec ma santé, je me souviendrai que cette écharde dans la chair pourra être d'une grande bénédiction, si je sais en tirer tout le bien que certainement Dieu y renferme. Il m'a toujours été bon de me trouver sous une discipline intérieure et celle-ci je ne la trouve pas en moi-même ; il m'est bon qu'elle soit imposée ; j'apprendrai à chercher ailleurs qu'en moi force et secours. Je vivrai mon passage de confirmation : « *Ma grâce te suffit, ma force s'accomplit dans ta faiblesse.* » Cette parole fut dite précisément à l'apôtre qui demandait à être délivré de son épreuve ; que je l'accepte au même titre. Oh ! si cet état de ma santé pouvait être pour moi un appel incessant à la confiance filiale au Père céleste, à la reconnaissance pour tous les trésors que je possède, à la fidélité apportée à la tâche du moment, à la patience, à la soumission ! Si tel était le cas, chaque souffrance se transformerait en bénédiction.

Que de fois cette cure faite ici me rappelait les cures que devait faire ma bonne mère ! Comme elle acceptait autrement sa solitude ! Comme elle pouvait redire le mot de Jésus : « *Vous me laisserez seul, mais je ne suis point seul, le Père est avec moi.* » Oui, il y a eu des moments où j'ai aussi eu cette impresison bénie, mais il faut qu'elle soit dominante. Et d'ailleurs, je sais que mes biens-aimés m'entourent aussi de leurs pensées et de leurs prières. J'en reçois journellement de doux et précieux témoignages.

Nauheim, 4 août 1897.

Je regrette de ne pouvoir assister qu'en pensée à la réunion de famille qui aura lieu chez mes beaux-parents. Rien de plus bienfaisant et de plus heureux que ces rencontres. En entrant dans la famille de ma femme ce qui m'a tout de suite

frappé et touché, c'est la solidarité qui en unit tous les membres et qui est allée s'affermissant, s'étendant de plus en plus. Le point de ralliement, le centre lumineux, le pôle qui les attirait tous et toujours, c'était la maison paternelle, la table de famille, les fêtes célébrées en commun, le culte du soir, tout ce trésor de souvenirs, de tradition, de chères et douces habitudes qui constituent le *home*. Quel privilège ! quelle sauvegarde ! quel beau témoignage aussi rendu par les enfants, à l'esprit et l'influence des parents ! Que Dieu nous donne, à ma femme et à moi, de ménager aussi à nos enfants une vie qui soit vraiment une vie de famille, bien intime et chaude, à la fois sérieuse puisqu'on y travaille et gaie parce qu'on sait s'y reposer, s'y récréer et y rire de bon cœur ! Que Dieu nous conserve encore l'un à l'autre ensemble longtemps, pour fonder cette tradition, pour inaugurer ce petit règne de solidarité bénie et salutaire !

16 août 1897.

Je suis à la veille de quitter Nauheim, où j'ai commencé ma cure il y a aujourd'hui juste un mois : Reconnaître avec gratitude le moindre soulagement, et ne pas commencer par me plaindre et récriminer ; que ce soit ma règle invariable, vis-à-vis de moi-même et à l'égard des autres, dans mon jugement porté sur cette cure, qui après tout m'a fait un bien incontestable. Ensuite, ne pas donner dans la pusillanimité tatillonne et énervante, être prudent sans doute et prendre ses précautions, mais laisser aussi faire quelque chose à Dieu ; ouvrir mon cœur à la confiance, me sentir sous sa dépendance, mais filialement, non pas servilement, voilà ma seconde règle... Hier au soir, au milieu d'un accès de découragement, ouvrant mon Nouveau Testament, je suis tombé sur le passage 2 Cor. 4, 7 suiv. Il faut que je le relise souvent, que je l'applique, que je le vive et le réalise : « *afin que cette puissance soit de Dieu et non de nous !* »

Nauheim, 17 août 1897.

Quelques mots encore, à la veille de mon départ ! Je pars d'ici, non pas guéri, mais certainement fortifié et soulagé, et j'espère qu'avec l'aide de Dieu je pourrai affronter l'hiver et suffire à ma tâche. Mais il importera de prendre et de remplir cette tâche jour après jour, heure après heure, sans découragement si je me sens moins bien, sans présomption si je vais mieux. Que je sache sortir de moi-même, m'oublier, me donner, me réjouir avec les autres, ne point faire peser sur chacun le fardeau sous lequel je me prétends accablé moi-même. « *Si tu jeûnes, oins ta tête et lave ton visage, afin de ne pas paraître devant les autres avec ton jeûne et dans l'attitude du jeûneur.* » Puis, si je tends à me laisser aller à murmurer, à me plaindre, imiter Robinson, dresser le bilan de mes profits et pertes, noter d'abord tout ce qui me reste, tous les avantages, toutes les grâces, et je verrai ce qu'il faudra reporter dans l'autre colonne. Ah ! si j'avais la confiance en Dieu, cette balance même ne serait pas nécessaire, elle serait impossible, il n'existerait qu'un compte unique, rien n'étant exclu de la bonté de Dieu, tout devant et pouvant concourir à mon bien et à ma bénédiction. « *Se glorifier des afflictions — se réjouir des souffrances.* » Rom. 5, 3 ; Jac. 1, 2 — j'ai eu des moments où j'ai entrevu que ce paradoxe pouvait être, devait être une vérité, une réalité ! Que je l'apprenne de mieux en mieux !

Mon mari me remit un jour la Table des dix commandements qui suit :

« *Mon décalogue domestique*, que je voudrais suivre avec l'aide de Dieu, et que je te prie de m'aider à observer par ton exemple.

1.

Tu te souviendras toujours que tu as charge d'âmes et que chaque action, bonne ou mauvaise, commise par toi, a des conséquences, heureuses ou funestes, dont tu ne saurais mesurer la portée.

2.

Tu ne donneras jamais à tes enfants de spectacle de divergences d'opinions ou de sentiments qui peuvent exister entre toi et ta compagne, et tu réserveras au tête-à-tête intime toute explication que tu donneras ou recevras dans un esprit de confiance et de sincérité, de fermeté et de douceur.

3.

Tu t'appliqueras à interpréter favorablement les actes des tiens et à leur attribuer des motifs purs et élevés, au risque peut-être de te tromper quelquefois, mais avec la certitude que le meilleur moyen d'encourager et de provoquer au bien, c'est de le supposer là même où il semble absent.

4.

Tu ne reporteras ta pensée vers le passé que pour y recueillir les souvenirs heureux ou bienfaisants, sans t'arrêter jamais à ce qui pourrait t'inspirer des sentiments d'amertume, de colère, d'injustice ou de découragement.

5.

Tu ne t'abandonneras pas à l'illusion de croire que tout ira de soi, sans effort et sans luttes, par la pente naturelle de ton esprit et de ta volonté : chaque progrès est une conquête, et si la victoire présente annonce et promet des victoires futures, ces victoires et ces conquêtes veulent être achetées au prix d'un travail courageux et persévérant.

6.

Tu ne te décourageras pas immédiatement si tu vois que le succès trahit tes efforts, ou si tu constates que des difficultés ou des fautes que tu croyais vaincues t'ont de nouveau surpris et ont eu raison de toi : il n'y a rien d'irréparable pour l'Eternel.

7.

Tu renonceras, en cas de désaccord, à la triste satisfaction de faire la part des responsabilités et d'établir quel est le premier auteur du différend : c'est là une pure question d'amour-propre, et quelle qu'en soit la solution, tu n'es pas dispensé du devoir de surmonter le mal par le bien.

8.

Tu n'éprouveras ni fausse honte à demander ton pardon, ni plaisir cruel à le refuser, mais tu sauras que, donné ou reçu, le pardon n'a de valeur que si le repentir dont il procède se traduit en actes et tourne en sincère et positive réparation.

9.

Tu porteras chaque matin ces résolutions devant Celui qui seul peut te donner la force de les accomplir, et chaque soir tu soumettras ta journée à un examen loyal et scrupuleux.

10.

Tu chercheras à élever et à fortifier ton sentiment naturel en recourant à une force supérieure à la nature, et ta prière ne devra pas jurer avec ta conduite, mais rester en parfaite harmonie avec tes actes et ta vie. »

CORRESPONDANCE

A MADAME P. LOBSTEIN

Nauheim, 15 juillet 1897.

... Je viens de flâner dans les Anlagen et je me suis laissé échouer à la poste, où je t'écris. Je suis épouvanté à l'idée de passer ici 3 semaines ! C'est à périr !... Après avoir déballé, je suis descendu dans la rue, je bats le pavé et les allées. On rencontre des boiteux, des perclus, des poussettes. La maison est très pleine, comme un château de cartes, si bien qu'on entend chaque mot à travers 3 chambres et 2 étages. Ce n'est que ma carcasse qui est ici. Mon cœur est avec vous... Je me sens si fringant, que j'ai envie de revoler vers vous. Ici c'est à devenir malade si on ne l'est déjà. Contrée plate, plate. Foule de bancs. J'ai longuement regardé vos photographies ; ça me soutient, Dieu vous bénisse !

A LA MÊME

Bad Nauheim, 16 juillet 1897.

Pendant qu'on met mon couvert dans ma chambre, pour le dîner, je commence ces lignes que je n'expédierai sans doute que ce soir. Il y a une douzaine de personnes ici ; nous ne sommes que deux messieurs, d'après ce que je viens de

voir au livre des étrangers ; le reste, dames et demoiselles. On les entend pérorer, lire avec pathos, et frapper les portes. Mon lit est passable pour un lit allemand, et le pain assez bon pour du pain allemand...

Je me suis interrompu pour manger un bon potage à la julienne, pas assez salé, mais bien cuit : les deux vers qui y nageaient provenaient probablement des légumes — je leur donne la latitude d'être à trois, mais pas davantage ! Mais procédons par ordre. J'ai attendu assez longtemps chez mon médecin, où j'ai lu les 2 actes de Severo Torelli. Le dit médecin n'a rien d'aimable et de brillant, mais je crois qu'il sait son métier : il m'a fait beaucoup parler d'abord et a pris des notes, c'était comme au cours, tu peux dire ça à l'ami Lucius. Puis surtout examen du cœur, qui avait des caprices au moment même, mais n'a donné que des sons parfaitement purs, parbleu ! Je m'interromps. Hachis de viande avec sauce aux câpres. J'ai tout mangé pour ne pas revoir le hachis, demain, sous une autre forme. En ce moment, on m'apporte votre lettre, mère et fifilles chéries ! C'était providentiel que je n'eusse pas reçu les chocolats pralinés de mon Annette, j'en aurais fait une maladie, car je mange comme un ogre. Veuille rappeler mon sexe à ma chère aînée, qui écrit Chère papa. Je continue le récit de la visite au médecin. L'examen des articulations fut très sommaire ; aucune déformation goutteuse. En somme, sur ce point il était satisfait : mais sur la question de l'ossification, il a paru un peu interloqué « Sie haben populäre Schriften gelesen ? Das müssen Sie bleiben lassen ! » (Vous avez lu des écrits populaires, il faut laisser cela !). Et il a éludé la question. Nouvelle interruption. Trois excellents morceaux de filet. Je les ai mangés pour ne pas les revoir ce soir ; je crois d'ailleurs que je les ai déjà vus hier... Il (mon médecin) m'exhorte à bien me reposer, me nourrir ferme, ne pas me mettre martel en tête : il n'a pas dit que je serai fringant, mais il me considère comme heilbar (guérissable), ce qui vaut peut-être mieux ; mon Pain quotidien de ce matin portait : « Je suis l'Eternel, qui te guéris. » Vous voyez, chéris !

Après le bain, la consigne porte : repos complet d'une heure au moins. Pour la rentrée de l'établissement de bain, j'ai environ 10 minutes de chemin : ôté mes souliers, mon habit, revêtu mon veston de chasse, et vlan, sur mon lit ! J'étais si fatigué que je n'éprouvai nullement la tentation de faire la lecture et je restai sagement étendu toute une heure, j'y ajoute un quart d'heure pour achever l'acte 5 de Severo Torelli. Je suis curieux d'entendre ton jugement : les vers sont superbes, mais à mon avis c'est un mélodrame dont l'idée mère est manquée !... Tu vois quelle vie purement physique et qui ne sera idéalisée que par mon amour pour vous, mes très chers ! et par quelques lectures. Je vis retiré du monde, et pendant ces trois semaines, j'ai fait vœu de ne pas toucher un journal. Si le pape allait mourir dans l'intervalle, tu me le feras savoir. Le petit bureau où j'écris recèle déjà mes lectures ; je n'ai laissé dans ma malle que mon Introduction à la dogmatique, avec les notes préparées pour la traduction allemande, et les 2 ou 3 brochures théologiques que j'ai emportées. Voilà bien des détails, j'ai déblayé pour ne plus avoir à y revenir.

A LA MÊME

Nauheim, 21 juillet 1897.

... Aujourd'hui, 3e séance chez le médecin. C'est un drôle de corps. Je l'ai réjoui comme un enfant, en lui disant que je ne trouvais pas que Nauheim fût chaud, lourd, étouffant. Il n'a plus ausculté mon cœur, il ne l'a fait qu'une fois au commencement : comme il est un peu lourd et gros, ça lui coûte trop d'effort et il se borne à me tâter le pouls. Il s'est engagé à expulser mes rhumatismes des 2 genoux : s'il y réussit, c'est un habile homme. Il a d'ailleurs quelque chose d'aigri, il a des fureurs rentrées et mal dissimulées, contre ses concurrents ; en outre, est-il un peu sourd ? ou mon silence continuel fait-il que je parle indistinctement ? Bref, il a presque autant

de peine à m'entendre, que moi à le comprendre, c'est comme s'il avait de la bouillie en bouche. Je continue mes lectures. Cicéron avance beaucoup, et il m'intéresse fort. Waverley est moins attrayant ; l'auteur fait comme moi je faisais pour allonger mon manuscrit.

A LA MÊME

Nauheim, 23 juillet 1897.

... Peut-être ajouterais-tu à l'envoi que tu vas me faire quelques volumes de la collection Hachette à 2 fr., dont tu trouveras les exemplaires brochés sur le 2e rayon derrière mes livres : Lesage, par Lintillac, Mirabeau, par Brousse, Malherbe, Fénelon, Vauvenargues, Diderot. Je lis un de ces volumes par jour et comme je resterai plus longtemps que je ne le pensais, je te suis reconnaissant d'y songer. Une fois que j'aurai à corriger les épreuves, je ne ferai plus ni grec, ni latin, et je serai content d'avoir les lectures citées. J'ai lu Sur l'eau de Guy de Maupassant, style tout à fait remarquable de plasticité et de vigueur, mais quel désolant pessimisme !

Quand on ne peut guère sortir, se promener, rester assis dans la forêt, le temps est d'une longueur qui donne un avant-goût de l'éternité.

A LA MÊME

Nauheim, 24 juillet 1897.

... J'ai entendu parler dernièrement quelques passantes qui se racontaient qu'un monsieur était venu ici pendant 29 années consécutives, et que maintenant il se portait parfaitement bien : vous voyez donc qu'il faut patienter !... La paix est-elle conclue entre la Turquie et la Grèce ? Vous savez, je ne lis pas de journaux. Vos lettres et cartes sont mon seul journal. Amitiés et vœux à mère, fille, fils, grand'mère, belles-sœurs, beaux-frères, amis, esprits-servants. Votre P. L.

A LA MÊME

Nauheim, 26 juillet 1897.

... Pauvre petite Alice chérie, pauvre Toutou ! Si tu pouvais en faire un petit paquet et me l'envoyer ! J'en aurais bien soin ! Mais c'est toi, pauvre amie, qui m'inquiète. Pas de nuit tranquille, se lever de bon matin ! se coucher tard ! infortunée victime de l'amour materno-conjugal ! et dire que pendant ce temps ton égoïste mari se pâme et se prélasse dans une honteuse oisiveté et mène une vie digne d'un pourceau d'Epicure. Epicuri de grege porcus, comme dit Horace, ce qui ne veut pas dire que je me vautre dans la fange mais je ne fais que soigner ma bête, c'est à n'y pas tenir ! D'autant plus que la bête se fortifie à vue d'œil, je ne trouve pas qu'elle ait engraissé encore jusqu'ici, mais cela n'est pas nécessaire. Mon médecin n'est pas mécontent, quoiqu'il soit moins optimiste que la première fois... Une vraie jouissance t'attend : le Beaumarchais d'A. Hallays : je l'ai achevé tout à l'heure et vais être à sec en fait de lecture : peut-être te prierai-je de m'envoyer encore quelques volumes... Si la toux des petits est vraiment la coqueluche, elle ira encore crescendo. Nos deux aînés, s'ils la prennent, traîneront aussi la chose pendant un certain nombre de semaines. Mais ne nous mettons pas martel en tête pour cela. L'essentiel est d'avoir une ligne de conduite tracée par S. pour soulager les petits malades, et pour prévenir ce qui peut être prévenu. Permets-moi de te prier de rester couchée le matin et de dormir avec les deux cadettes le plus longtemps possible. Aie la bonté d'indiquer à ma chère aînée, la veille, quelques versets à lire au culte. Edouard commencera par « Notre aide », puis Anne lira les versets par toi indiqués, et elle dira le Notre Père. Ce culte fait ensemble par les deux aînés, sous la responsabilité d'Annette, d'après ton indication, sur mon désir formel, et avec le but de soulager mère et sœurs, ce culte, dis-je, sera une bénédiction. Dis-leur que je le demande, que je le désire vivement, et que je tiens à ce qu'après une nuit agitée et un sommeil insuffisant, vous puissiez les trois reposer un peu plus

longtemps le matin. Fais-le donc, je t'en prie. Le fait que les dames n'ont pas besoin de beaucoup de sommeil me semble douteux : tu peux le demander au docteur S.

A LA MÊME

Nauheim, 1er août 1897.

M. S. avait joliment raison : si jamais je reviens ici, je ne le ferai pas sans toi ; les enfants s'arrangeront comme ils pourront. Sais-tu qu'on aurait une maladie de cœur, rien qu'à languir ici et à *se morfondre,* c'est bien le cas de le dire ; on peut parler comme Homère, on reste ici à rouler des pensées en soi et à se ronger le cœur ! Mon cousin m'a envoyé quelques jolis et intéressants articles du *Temps,* entre autres aussi quelques extraits des lettres de Renan à Berthelot. Tu me demandes si je connais le système de Vacherot ? Il faudrait s'entendre : il a subi un développement, et il s'agit de savoir de quelle époque tu parles ; je connais sa tendance générale, et j'ai lu deux de ses principaux ouvrages, surtout son intéressant livre sur la Religion ; mais j'avoue que je le croyais mort. 87 ans ! c'est beau ! encore quarante ans, et nos noces d'or au bout !...

A LA MÊME

Nauheim, 6 août 1897.

... Je suis heureux d'avoir reçu de quoi lire. Mon stock était épuisé. Je n'avais plus que du grec, du latin et de la théologie ; j'en ai tâté, mais j'en ai vite assez. Je m'étais acheté le Brand d'Ibsen, à la librairie d'ici, et je l'ai achevé ce matin ; il est bien plus clair dans l'analyse de Jules Lemaître que dans la pièce entière ; mais quelques scènes puissantes se détachent du galimatias. J'ai commencé aujourd'hui le Mirabeau de Brousse, bien intéressant ; j'ai extrêmement

pris goût à ces études biographiques, historiques, littéraires. J'oubliais, j'ai aussi lu les lettres de Mendelssohn ; mais je crois qu'il y a trop de musique là-dedans, — or je l'aime quand tu la joues, pas autrement. C'était jour du médecin aujourd'hui ; je suis allé le trouver ce matin, séance toujours cocasse, car je crois que j'ai le talent de le mettre au champ ; il veut me faire avouer que je ne sens plus mes rhumatismes ; ou bien il me demande à la fois ce que j'éprouve, et cependant il me défend de m'observer ; je dois me nourrir, me gaver, me fortifier, me gorger ; il me conseille aussi le vin, dont il prétend qu'il donne des forces ! Jugé, un médecin pareil ! Or, quand c'est jour de visites, ce n'est pas jour de bain. Oh ! c'est alors qu'on s'ennuie toute la journée ! Comme il a beaucoup plu, et que la forêt n'est pas tenable, j'ai été ce matin et cet après-midi dans la salle de lecture du Cursaal, j'y ai lu le *Figaro* et les *Débats*, aussi les nouvelles mondaines, bals, duels, mariages, villégiatures. Bref, c'était à devenir ramolli. Tu t'en aperçois, n'est-ce pas ? Demain, 17e bain, mais au Sprudelbad. Il paraît que ce genre de bain-là est très violent et souverainement efficace. Tant mieux, tant mieux ! Jamais la journée n'a été aussi longue qu'aujourd'hui. Je crois que cette lettre est plutôt le produit de mon ennui que la fille de mon amour.

A LA MÊME

Nauheim, 9 août 1897.

... Je suis furieux contre moi-même de n'avoir pas emporté mes fables de La Fontaine ; j'en répéterais un bon nombre, et cette récitation me ferait passer le temps de la manière la plus agréable ; j'ai commencé à apprendre de l'Homère, mais si je pouvais répéter les 20 ou 30 belles fables que je sais, cela serait bien préférable ; j'ai été chez le libraire d'ici, qui n'a pas ces « vieilleries »... Hier, pour tuer le temps, j'ai été à la salle de lecture du Curhaus. Toutes les tables étaient

assiégées, les chaises envahies, les journaux raflés ; je me rabattis sur le journal amusant. Il était tout à fait en lambeaux; il paraît avoir plus de succès que n'importe quelle feuille auprès des lecteurs et des lectrices.. Il y a 2 jours, en portant une lettre à la poste, il m'est arrivé pour la première fois ici une chose qui m'a étonné et tout à fait dérangé : j'ai été salué en route et j'ai dû saluer. C'était mon médecin — la seule connaissance que j'aie ici... Lucius a-t-il la brochure que Harnack vient de publier : « Ueber einige jüngst entdeckte Sprüche Jesu » ? Une de ces paroles, attribuée au Christ et trouvée dans un papyrus d'Egypte, est fort belle et me semble porter le cachet de l'authenticité...

A LA MÊME

Nauheim, 16 août 1897.

Plus que deux soirées ici. Oh ! ces soirées solitaires ! c'est presque le pire ! Je n'ai fait que 3 séances à l'institut Zander de Gymnastique suédoise ; la dernière m'a un peu démoli ; 40 petits marteaux de fer avec coussinets, mus par l'électricité, et vous tapant ferme sur le dos : ça vous secouait le sang et faisait battre le cœur. Edouard m'a envoyé une série de coupures du *Temps*, je vous les apporterai, il y a là quelques articles ravissants, comme seuls les Français savent en brocher...

Je jouis de mon armoire vide, du bureau vide, des tiroirs vides, car j'ai emballé, et ce matin on est venu chercher ma grande malle. Toujours pas d'épreuve de mon Introduction — c'est une véritable épreuve ! Tu vois que je suis suffisamment ramolli pour faire des calembours. J'espère m'être fortifié et reposé, par exemple, mais l'état rhumatisant n'a guère changé, je ne veux plus m'en plaindre, sans quoi on me condamnera à renouveler les cures.

CHAPITRE IX

(1898-1902)

Mlle Mina Lobstein. — P. Lobstein chez lui. — Extraits de son journal intime. — Décès de son beau-père M. Kopp. — Décès de son ami Ernest Lucius. — Son enseignement. — Témoignages.

En fixant ces souvenirs, en recueillant ici ce qui me vient de mon mari, il me semble l'entendre dire : Laisse donc cela, tu as mieux à faire que de parler de moi, « *je ne suis qu'un peu d'ordure sous l'ongle de Satan* ». Cette expression, il se l'appliquait quand, dans les propos échangés entre lui et sa sœur cadette, perçait l'admiration de celle-ci pour son frère. Il lui rendait bien cette tendre affection qui n'allait pas sans une pointe de malice à l'endroit des louanges qu'elle lui prodiguait et auxquelles il se dérobait toujours. Il manquerait certes un page de la vie de Paul Lobstein, si sa sœur Mina[1] n'était pas mentionnée ici. Ame candide, enfantine, dotée d'un bon sens qui lui faisait voir les choses sous leur vrai jour. Elle vous disait des vérités qui, toutes nues, n'amusaient pas toujours, mais la naïveté et la sincérité de ses sorties les lui faisaient pardonner. Elle avait comme son frère une merveilleuse mémoire. Celui-ci, en frère aîné, consciencieux et attentif, s'était occupé de son instruction, dirigeant

1. Mina Lobstein, d'un an plus jeune que son frère, a habité pendant 25 ans le Home protestant (pension pour dames) à Strasbourg, non loin de la demeure du professeur. Tous les jours, entre 2 et 3 heures, elle venait, de son pas menu, faire visite à son frère, passait l'après-midi à sa petite place près de la fenêtre de la salle à manger et remaillait avec soin les bas de la famille, après avoir lu, de la première à la dernière lettre, avec toutes ses annonces et la signature du gérant, la Gazette de Strasbourg (Strassburger Zeitung). En été, elle s'installait avec son ouvrage dans le jardin de la maison canoniale, sous la charmille de lierre, un peu à l'écart de la société. Les camarades de son neveu et de ses nièces qui jouaient, au jardin, regardaient curieusement cette petite bonne femme, à la mise un peu surannée, assise dans la vieux traîneau à dossier qu'elle remplissait de sa taille rondelette. Le gros merle et les merlettes s'approchaient aussi intrigués, étonnés d'entendre des phrases comme celles-ci sortir de cette petite personne : « Fi de la vanité ! » — « Il faut aimer les douceurs. » — Tante Mina s'entretenait avec elle-même et lançait ses boutades philosophiques à tous les vents. Elle adorait les friandises. Une bribe du plat doux, un morceau de tarte qu'on lui réservait pour son goûter faisait ses délices. On la trouvait parfois, les yeux levés vers le ciel, chantonnant et murmurant des paroles incompréhensibles. « Tu parles avec les anges », lui disait son frère. — « Pourquoi pas », répondait-elle, et elle espérait bien faire partie, un jour, de la céleste phalange, en récompense de tous les bas qu'elle reprisait pour sa famille terrestre, depuis de longues années.

le choix de ses lectures, développant ses goûts pour certaines parties de l'histoire de l'Eglise. Elle avait une prédilection marquée pour les Réformateurs dont elle connaissait la vie sur le bout des doigts. Son bagage théologique était parfaitement enviable. Un jour, après un interrogatoire sur les Loci de Mélanchton, il lui dit en plaisantant : « Ma chère sœurette, si mes étudiants en savaient aussi long que toi sur les Loci, aucun n'échouerait dans cette branche de leur examen. » Il lui a réservé dans son « Journal intime » les quelques lignes qui suivent :

Strasbourg, ce 4 juillet 1912.

Je me demande si, dans les notes que j'ai souvent jetées sur le papier, j'ai laissé aussi quelques paroles à ma bonne petite sœur Mina[1]. Je ne me le rappelle pas ; aussi bien pourrais-je compléter beaucoup ce que j'ai écrit ici, il y a tant de lacunes, tant de noms chers et aimés que je n'ai pas notés ; mais un petit mot ce soir à ma sœurette si complaisante et si dévouée ! Je sais que mon départ ferait un grand vide dans son cœur et sa vie. Mais ne te laisse pas abattre, ma chère sœurette ! Ne crois pas que tu seras abandonnée des membres de notre famille, de nos familles qui t'ont entourée, et qui t'ont témoigné beaucoup de bonté. Je te recommande à chacun d'eux, grands et petits, surtout à ma chère E. Mais appuie-toi surtout sur ton Dieu. Il faut que tous les beaux cantiques et les passages bibliques qui peuplent ta mémoire descendent de ta tête dans ton cœur, qu'ils prennent vie en toi ; que ce ne soit pas seulement des mots et des phrases, mais des réalités. Dis-toi surtout toutes les grâces que tu as encore à rendre, comme le faisait notre tante Julie, comme le faisait surtout notre excellente mère. Tu as dans la foi luthérienne tous les éléments d'une consolation, d'une espérance et d'une force merveilleuses, à la condition que cette foi devienne une vie en toi, une puissance, une inspiration continuelle de ta conduite, de ta prière, de ton travail. Que ce soit ta préoccupation constante, ton effort jusqu'à la fin de tes jours : pratiquer et vivre ce que tu crois, ce que tu confesses en te répétant chaque ligne

1. Décédée le 14 avril 1921, un an avant son frère Paul.

de tes beaux chants de Paul Gerhardt, — méditer chaque parole et la traduire en acte, ce sera le secret de ta patience et de ta reconnaissance[2].

A la fin de sa vie, pour détourner sa sœur de préoccupations financières qui risquaient de devenir pour elle une obsession, P. Lobstein l'orienta vers la poésie, surtout vers La Fontaine. Chaque jour, de sa plus belle écriture, il lui copiait deux vers qu'elle apprenait par cœur. L'aimable fabuliste « dissimulant ses leçons sous la grâce d'un sourire » réussit parfaitement à dompter les préoccupations de la sœurette. La fable du Savetier et le financier y contribua dans une large mesure. Elle avait suivi volontiers le guide si avenant qui voulait la voir heureuse. Mina Lobstein possédait un trésor plus précieux que son bagage théologique et littéraire, c'étaient les paroles saintes, les beaux cantiques que sa mémoire et son cœur conservaient pieusement. Avec quelle simplicité, quelle humilité elle les récitait à son frère ! Ce fut lui qui lui ferma les yeux et recueillit son dernier soupir, dans la maison canoniale qui était devenue la sienne. Au chevet de sa sœur bien-aimée, le frère veillait, humectant de temps à autre les lèvres de la mourante et lui disant les paroles de foi et de vie en Christ, vainqueur de la mort. La mourante les répétait avec lui, doucement jusqu'à sa fin. « Quand je traverserai les eaux », disait le frère, « elles ne te submergeront pas », murmurait celle qui allait de la mort à la vie. Par cette séparation si simple, si belle, la parole de Jérémie 29, 11 ne se réalisait-elle pas ? « Je sais que les pensées que j'ai de vous, dit l'Eternel, sont des pensées de paix et non d'adversité, pour vous donner une fin telle que vous l'attendez. »

Paul Lobstein déployait, comme Edouard Reuss, une incomparable maîtrise dans l'art d'administrer son temps. La lecture d'une page de son Journal suffirait pour constater que dans le partage méthodique de sa journée, il savait trouver du temps aussi pour les autres, pour la famille, pour les amis, la correspondance, les visites. La correspondance ! Avec quelle sympathie, quel vif et affectueux intérêt il s'associait aux peines et aux angoisses de ses amis malades. J'ai

2. Une des grandes joies de Mina Lobstein était de voir monter en chaire son frère bien-aimé. Cela n'arrivait qu'une fois l'an, le 1er novembre, quand Lobstein lisait son rapport à la fête annuelle de la Société biblique. Il en était le secrétaire depuis 1892. Nous lisons le 13 mai de cette année « De 6—7 h. *Séance de la Société biblique.* Je suis nommé *secrétaire* à mon corps défendant. Il le resta jusqu'à sa mort, et avec quelle fidélité il a rempli ses fonctions ! Ses rapports détenaient certes le record de la brièveté ; 4 à 8 minutes, pas plus. Ils étaient préparés avec soin, pleins de petits faits essentiels recueillis durant l'année et combien pénétrés de saveur religieuse ! M. Will, le successeur de P. L. au secrétariat les a nommés des modèles du genre.

sous les yeux la fin d'une de ses lettres écrite à un collègue souffrant... « ... Je suis de près de tout mon cœur tout ce qui vous concerne, et mes vœux vous entourent, vous et les vôtres ; vous savez que ces vœux se traduisent en prières... » Un autre collègue lui demandait quelques années auparavant : « Vous qui savez penser chrétiennement — vous qui avez souffert aussi — vous devriez bien nous dire la forme de votre espérance. Nous vivons dans l'espérance. C'est elle qui nous soutient avec la sympathie de nos amis, mais hélas ! mon cœur endolori la voudrait plus nette, plus profonde encore. Où sont nos bien-aimés disparus ? Comment pourrons-nous les revoir ? La pensée anxieuse les cherche et se perd parfois dans le mystère. Répondez ce que vous vous êtes dit à vous-même au jour de l'épreuve. Cela pourra consoler et fortifier beaucoup d'âmes. »

On allait à lui quand le ciel était d'airain au-dessus de nos têtes, sachant que celui qui avait souffert aussi dirigerait nos cœurs vers la délivrance, vers l'amour immuable du Père céleste.

J'ai trouvé parmi ses lettres reçues celle d'un pasteur d'Alsace qui le remerciait chaudement de ses conseils, de son affection si paternelle pour un jeune étudiant. « Sans vous, écrivait-il, ce jeune homme serait allé à sa perte. Oh ! que votre piété lui a fait du bien! »

Et les visites ?

Pendant un certain temps, tous les matins, à la même heure, P. Lobstein allait présenter ses hommages à sa belle-mère, habitant le rez-de-chaussée de la maison canoniale. Il lui remettait la gazette de Strasbourg qui paraissait en allemand et lui promettait le *Temps* ou le *Journal de Genève* pour deux heures de l'après-midi. Les plus charmants rapports existaient entre le gendre et la belle-mère comme ils avaient existé entre son beau-père et lui, le cher grand-papa qu'il vénérait et affectionnait comme un fils. Ce qu'il écrit dans son « Journal intime », le jour de l'enterrement de son beau-père, est le meilleur commentaire de cet attachement tout à fait filial.

22 février 1898.

Après une courte et subite attaque, notre excellent père[1] vient de nous être enlevé, sans que des symptômes plus graves nous aient préparés à cette perte. Mais combien sa mort a été douce et paisible ! Comme nous sommes tous sous l'impression de sérénité, de bénédiction, de paix que nous laissent cette vie

1. G. Kopp, pasteur au Temple Neuf.

et cette fin qui y répond si bien, dans sa simplicité et sa bienfaisante douceur !... Les témoignages de sympathie affluent, ils sont sans doute précieux, mais rien ne vaut le sentiment que l'Eternel est notre Père céleste. Nous lui rendons grâce et nous le bénissons de nous avoir donné cet excellent père, de nous l'avoir laissé jusqu'à ce jour, de lui avoir épargné les longues luttes et les souffrances pénibles, de l'avoir accueilli et recueilli si subitement et si doucement, de lui avoir permis de mourir encore en pleine activité, quelques heures avant de monter dans sa chair qu'il aimait tant, alors que son nom était déjà imprimé sur le tableau des prédications, au moment où il méditait son sermon sur le texte : « *Voici, nous montons à Jérusalem... Que veux-tu que je te fasse ? Seigneur, que je recouvre la vue !* » Nous avons été réunis les neuf autour de la dépouille du cher père, avec notre chère maman. Son fils aîné a tout dit dans sa prière simple et émouvante. Oui, que cet esprit de confiance en Dieu passe et repose sur nous tous, qu'il nous unisse et nous anime, qu'il forme le lien vivant et indissoluble entre notre cher défunt et nous tous ! Que nous marchions sur ses traces, nous inspirant de son exemple, mettant en Dieu notre espoir et y puisant le secret d'être heureux et de rendre heureux, de porter autour de nous la bonté et l'affection cordiale et franche, de travailler avec joie et fidèlement au sein de la famille et dans la sphère que Dieu nous a tracée. Que surtout ces impressions ne soient pas fugitives et stériles, mais aussi fécondes qu'elles sont vives ! « *Le maître est ici, et il t'appelle* », cette parole, dite à notre cher père, nous est adressée aussi. Nous voulons l'écouter et le suivre.

24 février 1898.

A 6 heures et demie du soir. C'est hier que nous avons accompagné notre cher père à sa dernière demeure. Tout a été à la fois émouvant et fortifiant dans cette intime et imposante journée, qui a révélé avec tant de spontanéité et d'unanimité combien le cher défunt était aimé... J'ai senti que Dieu nous bénissait dans notre deuil et par notre deuil. La sympathie

humaine a été précieuse, mais le sentiment de la présence de Dieu a quelque chose qu'aucun secours humain et terrestre ne remplace. J'ai été si touché, si remué, si édifié par notre maman bien-aimée, dont l'énergique et vaillante nature avait quelque chose d'infiniment doux, quelque chose d'attendri et de souverainement bienfaisant. Il lui a été donné d'être calme et sereine pendant la cérémonie, à la maison et à l'église. On la sentait soutenue, animée de la piété ferme et simple qui avait été la force et la joie de notre bien-aimé père.

Le matin, avant la séparation dernière, j'ai pu profiter d'un moment où j'étais seul avec elle pour lui dire que notre grand désir était de la voir venir chez nous, occuper le 2e étage de notre maison canoniale : elle en a été très touchée, elle a remercié avec effusion. Je crois que cela a été pour moi un des plus beaux moments de ma vie : avoir le privilège d'apporter un adoucissement au grand deuil de cette mère chérie, faire entrer dans notre maison la tendresse de son amour qui a toujours été pour moi un amour maternel, l'entourer de l'affection et de la gaieté de ses petits-enfants, rendre moins douloureux le déchirement de la séparation et du départ, quelle grâce pour ma femme et pour moi ! quel sujet de profonde reconnaissance !

La sollicitude de P. Lobstein était extrême pour les malades de la maison ; il veillait, dans la mesure du possible, à ce qu'aucun bruit ne parvînt à la chambre où reposait la personne souffrante, rapportant d'ordinaire, de ses courses, des fleurs, des fruits pour égayer et rafraîchir le malade ; aussi venait-il, dans le courant de la journée, s'asseoir auprès de vous, apportant les dernières nouvelles politiques et mettant entre vos mains une lecture récréative ; sachant toujours avec tant de cœur et de foi choisir dans le « Livre des livres » le passage approprié, le réconfort pour le corps souffrant, la soumission à la volonté divine, pour l'âme découragée, la reconnaissance joyeuse et chrétienne pour la convalescence. « Remettre tout à Dieu notre Père. Oh ! que Dieu fasse tout tourner à bien », cette prière venant du plus profond de son cœur était pour le malade d'une valeur immense et l'on bénissait celui qui l'avait prononcée.

Les visites de malades ne se bornaient pas à la famille. Combien de fois n'a-t-il pas pris le chemin menant aux Cliniques pour aller visiter des personnes recommandées à sa bonté : des enfants auxquels

il apportait des jeux qu'il partageait. Elles sont nombreuses les parties de dames, de moulin, d'osselets jouées par le professeur et l'enfant, sur l'édredon blanc du petit lit d'hôpital ! Et toujours, avant de s'en aller, il laissait à son petit camarade un souvenir béni, une parole de l'ami des enfants, de Celui qui a dit : Laissez-les venir à moi, car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent.

Je vois encore l'éclair de joie et de reconnaissance passant dans les yeux du vieillard paralysé quand, après avoir frappé discrètement à la porte, mon mari entrait dans la chambre habitée par le couple S., dans la ruelle X. La vieille maman, tricotant près du poêle de fonte où mijotait la soupe du soir, se levait d'un bond : « Monsieur le professeur ! » Elle lui prenait la main et le conduisait vers le fauteuil où était cloué par sa goutte déformante le vieux soldat à la barbiche taillée en pointe, et l'on causait. Le savant écoutait religieusement les récits de la guerre de Crimée. « Quand nous assiégeâmes Sébastopol, Monsieur le professeur ! »... Le soir tombait, la petite vieille allumait la lampe. On quittait accompagné des bénédictions du gentil couple et des recommandations en dialecte alsacien de la maman : « Tenez-vous bien à la rampe, Monsieur le professeur, l'escalier est raide... »

« Vous avez le rare don d'exposer clairement vos idées », lui écrivait M. E. B., dans une correspondance théologique. Cette phrase m'a remémoré les moments où mon mari me dictait quelque article pour une revue ou le plan d'une étude. Allongé dans un fauteuil, il passait un instant la main sur son front et commençait sa dictée. La pensée se présentait à lui d'une manière simple, on partait d'un point donné pour aller nettement vers un autre, la forme claire, élégante lui venait tout de suite, il clarifiait les obscurités avec une aisance merveilleuse. A la copie du brouillon, je trouvais rarement des ratures, quelquefois il envoyait sa dictée directement à l'imprimerie. Il en était de même pour la langue allemande. On lui disait souvent : « Vous avez l'avantage de connaître également bien l'allemand et le français. » Il se dérobait à ces compliments en disant qu'il bafouillait dans les deux langues. J'entends un jour un de ses collègues allemands, M. N., lui dire avec une certaine véhémence : « Pourquoi n'avez-vous pas pris la parole dans la discussion, vous auriez certes mis de la clarté dans ce chaos. » P. Lobstein lui répondit : « Je ne me suis jamais repenti de m'être tu. »

Pour le travail de rédaction, il utilisait les fiches dont il avait adopté le système. Eparpillées sur son bureau, elles faisaient comme une auréole autour de lui. A mesure que la rédaction avançait, il chiffonnait de la main gauche la fiche devenue inutile et la jetait avec vigueur dans son panier à papier.

Questionné un jour sur le livre qu'il choisirait, en temps de réclusion, au cas où on ne lui accorderait la permission que d'emporter *un* livre, il répondit : la Bible. Il ne connaissait pas de livre plus riche pour le cœur, de nourriture plus substantielle pour l'âme : arriver à la connaissance plus parfaite de Jésus-Christ, pour comprendre mieux Dieu, notre Père, tel était son suprême désir. Le divin l'attirait, toute sa nature tendait à s'élever au domaine de l'esprit. L'homme que le psalmiste chante dans le psaume 1, v. 1-4 est bien lui, c'est son portrait : Heureux l'homme... *qui trouve son plaisir dans la loi de l'Eternel, et qui la médite jour et nuit.* Il est comme un arbre planté près d'un courant d'eau qui donne son fruit en sa saison, et dont le feuillage ne se flétrit point : tout ce qu'il fait lui réussit...

Et comme il connaissait bien sa Bible ! Avait-on besoin d'un passage des Saintes Ecritures, il vous le citait aussitôt ou le recherchait avec une complaisance inlassable. Ils sont nombreux les petits carnets renfermant les paroles saintes qu'il inscrivait d'année en année pour ses enfants, en français et en allemand. A la fin de la journée, il réunissait les siens pour un court moment pendant lequel les enfants récitaient leur passage de la semaine, ainsi la parole de Dieu leur devenait familière, c'était le viatique que leur donnait leur père pour le voyage de la vie. Cette tradition lui venait de son père à lui.

Quand P. Lobstein était retenu dans sa chambre par une indisposition quelconque, il nous demandait de lui apporter le livre de passages bibliques écrits par son père, également dans les deux langues. Il en faisait la lecture et les méditait. C'est dans le trésor inépuisable des Saintes Ecritures qu'il cherchait à renouveler l'énergie de sa vie spirituelle, c'est dans la prière qu'il exposait à Dieu tout ce qui le préoccupait. Qu'il était simple et filial dans ses prières, et avec quelle humilité et quelle sincérité d'accent il se jugeait, laissant aux autres l'illusion de l'avoir conseillé, fortifié, encouragé au bien, tandis que c'était lui qui nous aidait, nous soutenait, nous encourageait dans le bien et dans le vrai.

Ceux qui l'ont entouré dans ces moments de confiante intimité en ont gardé un souvenir béni. Qu'il me soit permis de citer à nouveau le texte d'une lettre du professeur Henri Monnier, de Paris, qui avait bien voulu établir son cantonnement d'aumônier chez nous, après l'armistice : « Monsieur Lobstein exerçait, parmi les siens, si discrètement, avec tant de simplicité, un véritable sacerdoce. » Et un autre de nos hôtes, pasteur à Rotterdam, m'écrivait : « On aimerait avoir, comme M. Lobstein, une personnalité si claire, si bonne, si profondément chrétienne. Je me souviendrai toujours quand il venait au petit déjeuner, traînant le berceau d'osier où était son petit-fils, et

comme celui-ci interrompait si gentiment le culte du matin par ses cris de joie ! Quel bon foyer vous aviez, si sérieux et si gai, tout à la fois... »

Dans un de ses agendas, P. Lobstein écrit, en tête de la semaine qui s'ouvre, ce double mot d'ordre qu'il mettait en pratique dans sa vie personnelle : Rom. 12, 12. Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais surmonte le mal par le bien ; et Math. 6, 34 : Ne vous mettez pas en souci du lendemain, car le lendemain aura souci de lui-même : à chaque jour suffit sa peine.

Après que son meilleur ami, son collègue à la Faculté, le professeur Ernest Lucius, eut été emporté par une courte maladie, Paul Lobstein écrit (28 novembre 1902) : « Longs moments chez les Lucius. Avec Madame au salon : nous avons pu pleurer ensemble, et nous dire ce que nous perdons, mais nous n'avons pas pleuré sans espérance : nous avons pu nous aider, dire surtout qu'il faut demander à Dieu sa force de moment en moment, lui remettre l'avenir, filialement. J'ai vu le cher défunt. Belle figure. On a pris le masque le soir. Jamais je n'aurais pensé que je pourrais lui survivre ! Dieu console et fortifie les affligés. »

Nous donnons ici quelques passages d'une notice biographique, *Ernest Lucius, par Paul Lobstein,* ayant servi de préface à la traduction française du dernier ouvrage d'E. Lucius. Cette plaquette a été publiée à part pour les amis de l'inoubliable défunt[1].

Ceux qui avaient eu le privilège de pénétrer dans l'intimité de la vie de famille d'Ernest Lucius étaient bien vite gagnés par l'attrait qu'il exerçait sur les siens. Cette forte personnalité, cet homme à la vigoureuse et haute stature, avait le secret des tendresses exquises, des attentions délicates, des bontés souriantes et ingénieuses... Ces richesses de cœur qu'il dépensait sans compter, faisaient de lui l'ami fidèle, le conseiller sûr et éclairé, le consolateur discret et efficace aux jours de l'épreuve, celui dont une parole, un serrement de main, un regard, disaient la sympathie et redonnaient du courage. Foncièrement attaché aux traditions et au passé de la terre d'Alsace, Lucius s'était toujours tenu à l'écart des luttes politiques et avait observé une réserve pleine de dignité et d'indépendance ; jamais il n'avait été courtisan du pouvoir, et en se ral-

1. Ernest Lucius (1852—1902). Imp. als. anct G. Fischbach.

liant sans arrière-pensée au nouvel ordre de choses, il ne s'était pas cru obligé à oublier le pays qui avait été sa patrie et auquel des liens de famille et d'amitié l'unissaient dès ses premières années... Sa situation en dehors et au-dessus des partis le recommandait à tous ceux qui étaient las des querelles ecclésiastiques et dogmatiques, et qui aspiraient à l'union des esprits et des cœurs dans un même sentiment de foi et de liberté... C'est au milieu de ses études et de ses préoccupations qu'une péritonite foudroyante l'arracha à sa famille et à ses amis, à la science religieuse et à l'Eglise protestante de son pays... Nous bénissons Dieu de l'avoir rencontré sur notre route, et nous gardons l'impérissable et reconnaissant souvenir d'un esprit large et généreux, d'un cœur vaillant et tendre, d'un caractère qui fit honneur à la science théologique, au protestantisme d'Alsace et à l'esprit moderne...[1].

Comme son ami Lucius, Paul Lobstein aimait la jeunesse, ouverte à tous les souffles de l'esprit moderne. Elle trouvait un écho auprès de lui, sa nature d'une exceptionnelle richesse la comprenait. Je lis dans son Agenda, à la date du 25 février 1886 : « *Je suis toujours très préoccupé de la manière des cours à faire : j'ai eu aujourd'hui l'idée d'une explication pratique des péricopes épistoliques pour l'été* 1887. *Que Dieu m'éclaire ! Je voudrais tant être utile aux étudiants !* »

Il avait l'ardent désir de les « *conduire au Dieu de Jésus-Christ dont l'amour est fidèle et immuable* ». La voie qu'il essaie de suivre et dans laquelle il voudrait faire entrer ses auditeurs et ses lecteurs, est « *la route royale et bénie que les réformateurs ont frayée. Il y a bien des moyens d'édifier, c'est-à-dire d'élever et d'affermir les consciences et les cœurs sur le fondement unique et inébranlable de l'Eglise et de la vie chrétienne, savoir Jésus-Christ et Jésus-Christ seul* ».

1. Ouvrages d'Ernest Lucius : *Les thérapeutes et leur place dans l'histoire de l'ascétisme*, 1879. — *L'Essénisme dans ses rapports avec le judaïsme.* — *La civilisation dans ses rapports avec la mission ; les conditions du triomphe du christianisme dans l'Empire romain ; l'avenir des missions, trois conférences.* — Voir *Revue chrétienne*, nouvelle série, tome 8, 1891, p. 214—221.

Grâce aux soins intelligents et pieux d'un de ses plus chers élèves, il a été possible de sauver de l'oubli une œuvre capitale qui, pendant une série d'années, forma le centre de ses recherches et de ses travaux. Son jeune collègue, devenu son successeur, M. le professeur Anrich réussit à reconstituer, dans une large mesure, la monographie qui restera le principal titre de Lucius et qui fera vivre son nom dans la mémoire des historiens : « *Les origines du culte des saints de l'Eglise chrétienne.* »

Il ose croire que de tout enseignement sérieux procède une édification positive et il applique invariablement sa méthode dont il a éprouvé l'excellence : « *saisir et reproduire l'ensemble des vérités renfermées dans le Nouveau Testament, dégager et exprimer la substance religieuse qui fait le fond intime de l'enseignement biblique* ».

En parlant de l'amour de Dieu, une sainte et bienheureuse expérience, il dit :

« Pour celui qui, dans les ténèbres intérieures, se laisse aller à nier la lumière, parce que sa vue est trop faible pour la percevoir, pour celui qui mesure la réalité de l'amour divin à l'intensité du sentiment qu'il en éprouve ! pour celui qui connaîtra les fluctuations douloureuses auxquelles est invariablement condamnée toute âme qui cherche en elle-même son point d'appui et son centre de gravité, la voie à suivre, la grande délivrance, c'est l'Evangile de Jésus-Christ. Il nous délivre, c'est-à-dire qu'il nous sauve et nous affranchit, parce qu'il nous assure que le fondement de notre éternel bonheur repose ailleurs que sur le sol mouvant de nos sentiments, de nos pensées, de nos efforts ; parce qu'il détourne nos regards non seulement de nos œuvres toujours imparfaites, mais aussi de notre foi toujours insuffisante ; parce qu'il nous enseigne que notre unique recours est en celui en qui il n'y a aucune ombre de changement et que si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur. 1 Jean 3, 20[1].

Voilà la certitude que P. Lobstein désirait faire naître dans l'âme de ses auditeurs. Son fils, dont il a été le conducteur spirituel, nous dira en parlant des travaux de son père, ce que celui-ci lui a donné par son enseignement. D'autres de ses élèves m'ont communiqué, en des termes touchants, l'expression de leur reconnaissance pour tout ce qu'ils lui doivent. « Ils sont nombreux, en Alsace, à l'intérieur de la France et ailleurs, les prédicateurs de l'Evangile dont il a redressé, jadis, sans le savoir peut-être, la vocation chancelante et qu'il a conservés à l'Eglise et au saint ministère... » D'un professeur de l'Université de Paris me vinrent ces lignes que je ne puis m'empêcher de transcrire et que l'auteur de la lettre me pardonnera de communiquer ici :

1. *Réflexions sur le baptême des enfants*, pages 20, 21, 22.

Paris, 18 avril 1922.

... Monsieur Lobstein a fait un bien énorme par ses travaux scientifiques d'une loyauté de pensée absolue, d'une clarté et d'une élégance de style bien rares dans ces sortes d'ouvrages... Il a été un représentant éminent de l'esprit de notre pays avec sa finesse, son souci de la mesure qui n'exclut nullement — loin de là — la solidité du savoir ; et le protestantisme français perd en même temps, en lui, un de ceux, trop peu nombreux ! qui défendaient dans son sein les droits d'une pensée religieuse libre et qui la défendaient de la vraie manière, en la pratiquant...[1]

A ces éloges, auxquels P. Lobstein était très réfractaire, n'aurait-il pas répondu par le sonnet dans lequel il reconnaît sa petitesse et son néant et qu'il composa le 28 juillet 1920, à son 70e anniversaire, en réponse à un autre sonnet reçu à cette date :

1850 28 juillet 1920

Avoir à la science uni la foi sincère,
En vous laissant guider par Luther et Calvin ;
Avoir montré qu'il faut, pour n'agir pas en vain,
Que l'Eglise, sans cesse, autour du Christ se serre ;

Avoir glorifié la tâche nécessaire
D'élever, sans fléchir, l'humain jusqu'au divin,
Et l'avoir fait en homme autant qu'en écrivain :
Telle apparaît votre œuvre en cet anniversaire.

Vos fils spirituels, — imposante moisson —
Bénissent aujourd'hui, cher maître, à l'unisson,
Vos travaux, dont leur âme est émue et ravie...

Honneur à qui possède, alors que fuit le jour,
La claire vision d'avoir, avec amour,
Répandu dans les cœurs la semence de vie.

F. M.

---

1. A. Lods.

Belmont, 28-7-1920.

A MON AMI FERNAND MÉNÉGOZ

Je n'ai pas aperçu la vision sublime,
Ami, que votre Muse évoque à mon couchant !
Une autre image, hélas ! monte du grand abîme,
Où se sont engloutis mes soixante-dix ans.

L'image d'un passé dont la valeur intime
Aux yeux du Juge saint est peut-être néant :
Du mal commis, tantôt artisan ou victime,
A pratiquer le bien, faible comme un enfant.

Mais pour avoir besoin d'un Dieu qui me pardonne,
Je sais pourtant me réjouir de la couronne
Qu'a tressée aujourd'hui votre fidèle main.

Laissez-moi la serrer bien fort la main amie,
Et croyez que c'est un des bonheurs de ma vie
D'avoir à vos côtés pu suivre mon chemin !

P. Lobstein.

CHAPITRE X

(1898-1902)

L'affaire Dreyfus. — Deuxième et troisième cures à Nauheim. — Journal intime. — Correspondance.

P. Lobstein suivait avec un intérêt passionné les différents drames de l'affaire Dreyfus. Ses lettres à Mme Lobstein et des extraits de ses journaux indiquent sa consternation. Plus tard, la question de la Séparation, le Problème des Congrégations le préoccupèrent également. Il ne demandait qu'à s'éclairer et lisait tout ce qui paraissait sur ces questions. « Il est difficile », disait-il, « de se faire une opinion à distance ! »

Le 7 novembre 1898, il notait dans son carnet :

« A 6 h. 1/2, arrivée du collègue Raoul Allier[1]. Je l'attends à la gare avec Breitenstein[2]. On reste avec Lucius et mon beau-frère Gustave jusqu'à 11 heures ensemble à causer de l'affaire Dreyfus, l'unique sujet de notre conversation. Détails inédits et combien intéressants ! »

8 nov. A 9 heures, je fais mon cours de dogmatique. M. Allier y assiste. Le soir, il nous fait une conférence très suivie et extrêmement bien faite: La naissance de l'homme nouveau dans les pays non civilisés[3]. Conversion morale (différents problèmes), puis ce qui la produit : pas la civilisation, mais le christianisme. Après la conférence, réunion chez nous (quinze messieurs), causerie sur Madagascar et l'affaire Dreyfus, le thème brûlant ! Bien intéressante discussion jusque tard dans la nuit.

1. Professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris.
2. Jules Breitenstein, alors pasteur de l'Église libre de Strasbourg.
3. Esquisse d'un important ouvrage de M. R. Allier, qui parut en 1925 sous le titre « La Psychologie de la conversion chez les peuples non civilisés ». Paris, Payot.

12 novembre. Tout l'après-midi, je lis le livre de Jaurès, *Les Preuves*. Remarquable à tous égards, saisissant ; logique serrée.

13 nov. « Lecture des journaux : *Temps, Figaro, Journal de Genève, Le Siècle, L'Aurore*. L'affaire Dreyfus-Picquart nous occupe et nous préoccupe incessamment. Elle a sa répercussion à la table du goûter. Alice, qui a trois ans, s'est tachée de confitures de couleur rouge. Maman, de loin, se demande si ces taches sont des taches de sang. « Du sang innocent », dit maman. « Du sang de Dreyfus », ajoute Alice. »

M. Allier a eu l'obligeance de nous communiquer les lettres et cartes reçues de son collègue de Strasbourg, entre les années 1898 et 1905, à l'époque où l'Affaire et la Séparation étaient vivement discutées :

Strasbourg, ce 25 décembre 1898.

Mon cher collègue..., Nous avons gardé le plus reconnaissant souvenir de votre passage parmi nous, de votre conférence si pénétrante et si nourrie, de vos entretiens dont, en ce moment, plus que jamais, nous aurions besoin pour nous redonner courage et espérance. Aussi, j'espère bien que vous nous reviendrez, et je vous assure que vous retrouverez un auditoire encore plus nombreux et plus sympathique, si possible, que la première fois... Mes enfants vous remercient beaucoup de votre superbe image[1] qui sera collée sur un indestructible carton et ranimera le zèle des petits pour la vérité et la justice... Je compte bien qu'on ne se taira pas, je sais que le nombre des vaillants sera légion, je sais qu'ils l'emporteront, mais à quel prix... C'est la Cour de Cassation qui a sauvé l'honneur de la France à l'étranger, et je n'ai pas besoin de vous dire ce que cela signifie pour nous ici. Vous ne vous étonnerez pas d'apprendre que les travaux théologiques sont réduits, chez moi, au strict nécessaire, et que je pratique plus *Le Siècle, L'Aurore,* les livres de Pressensé.

1. Image d'Épinal, Dreyfus à l'Ile du Diable.

de Haime et autres que les manuels de dogmatique ou de philosophie. Vous aurez pu vous convaincre que nous sommes aussi angoissés, aussi empoignés que vous-mêmes par le redoutable et navrant conflit dont l'enjeu est l'avenir même de la France et tout ce qui vaut pour elle la peine de rester une grande nation. La crise qu'elle traverse me rappelle nos formidables expériences de l'année terrible... Comment cela finira-t-il ? Je crois au triomphe final de la justice et de la vérité, mais pourquoi faut-il que la rançon de la victoire coûte plus cher encore que deux provinces et cinq milliards ?

Vous voyez que je me laisse entraîner, c'est que nous ne songeons qu'à cela, nous ne rêvons que de cela et ce n'est pas vous qui me refuserez votre pardon.

Au revoir, n'est-ce pas ? sous une constellation plus clémente et dans une atmosphère moins orageuse !

Croyez, mon cher collègue, à mon bien sincère dévouement.

AU MÊME

Strasbourg, 3 janvier 1899.

J'espère que l'an qui commence amènera le triomphe de la vérité et de la justice. Vous me trouverez féroce, mais j'ajoute que je compte aussi (sans trop oser y croire) que les vrais coupables finiront par être châtiés et que les réformes nécessaires aboutiront : sans cela, la victoire du droit ne serait pas complète.

AU MÊME

Strasbourg, 5 février 1903.

La perspective d'une reprise de l'Affaire est bien propre à encourager les amis de la justice ; j'espère bien que cette fois-ci le bon droit l'emportera.

AU MÊME

Strasbourg, 9 novembre 1904.

... Je puis, en ce moment, suivre un peu la courageuse campagne que vous menez dans la grave question qui se prépare pour l'Eglise en France[1]. Qu'est-ce qui sortira de tout cela ? J'essaie de me tenir au courant de tout ce qui concerne le beau pays de France, peuple et églises, mais il est bien difficile de se former un jugement au milieu du désarroi d'idées et de sentiments qui règnent en France même. Veuillez dire à Ehrhardt[2] combien nous nous réjouissons de le voir nous donner une conférence ici. Nous n'avons pas oublié la vôtre, mon cher collègue.

Je m'enfonce de plus en plus dans les parties de théologie spéciale, mes travaux m'y contraignent, mais j'envie ceux qui, comme vous, Ch. Wagner et d'autres, peuvent atteindre un public plus étendu et exercer une action plus générale. Ne viendrez-vous pas aussi nous donner encore une conférence ? Chaque visite de France nous fait plaisir et nous fait du bien...

Après la réception du précieux volume de M. Allier, « La Séparation devant le Sénat », P. Lobstein lui écrit :

Strasbourg, 15 novembre 1905.

... Me voilà bien documenté, et grâce à vous, je serai au courant de tout ce qui concerne la grande expérience qui va être tentée au milieu de vous ! Puisse la cause de la liberté triompher sur toute la ligne ! Et puisse l'Eglise protestante et catholique sortir rajeunie de la grande crise !

Recevez, cher Monsieur et collègue, avec mes remerciements réitérés, l'assurance de l'affectueux et reconnaissant souvenir de vos amis de Strasbourg.

P. Lobstein.

1. La Séparation de l'Église et de l'État.
2. M. Eug. Ehrhardt, alors professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris.

A MADAME PAUL LOBSTEIN

Nauheim, 30 juillet 1898.

Ma cure mijote. Il est de fait qu'elle opère, puisque je suis très fatigué et que les rhumatismes se réveillent sur toute la ligne, surtout dans les orteils et les pouces, qui m'ont causé des douleurs aiguës et prolongées les dernières nuits. Ça travaille, ça travaille ; c'est bon signe : l'année passée, ça me décourageait, maintenant ça m'enchante : seulement, après le 10e bain, il faut que ça aille decrescendo. J'ai voulu me fixer un programme, mais ce n'est pas possible. Quand je n'ai pas trop sommeil, je fais du grec. J'ai achevé Paul et Virginie ; je ne conçois pas que l'on mette souvent ce livre entre les mains des enfants ! C'est du poison, mais parties délicieuses, c'est du Rousseau et du 18e siècle en plein ! Je me récite de nouveau mes La Fontaine : les soirées en seront peut-être abrégées...

On est rudement en famille, dans cette pension : on se donne la main en se mettant à table, on s'accable de « Mahlzeit » ; le Monsieur qui est au haut de la table ramasse les fourchettes et empile les assiettes pour simplifier le travail des bonnes. Je n'ai pas ma chambre de l'année dernière. Le lit est bien allemand ; j'étais courbaturé en me levant, tant il était dur, mais cela vaut mieux, je ne puis distinguer les rhumatismes de ces courbatures, et je mettrai tout sur le compte du lit dur. Je félicite Alicette de sa mémoire, et je m'en réjouis ; ça lui servira à se rappeler son papa. J'ai continué Obéron, qui se corse ; il faudra le mettre au point pour les enfants. J'ai aussi avancé dans Criton, qui n'est pas difficile.

A LA MÊME

Nauheim, 27 juillet 1898.

J'ai fait la connaissance d'une fillette de 7 ans, Erna, qui est ici, une Berlinoise, gentille, mais elle ne vaut pas notre petite Lily. Hier soir, à 9 h., au moment où elle devait se coucher, elle criait : « Ich hab einen furchtbaren Bierdurst ! » (j'ai

une formidable soif de bière !). Chaque fois qu'elle doit aller se promener, ce sont des cris et des protestations. Je finirai Obéron à la promenade. J'irai alors remplir moi-même verre et bouteille à la Ludwigsquelle, à dix minutes d'ici. J'ai vu hier soir un jeune homme qui remplissait 20 bouteilles à cette source, pour les pensions ; il portait chaque bouteille à la bouche pour boire le trop-plein, puis il y mettait le bouchon. Au commencement, je me mettais en frais pour causer, et j'ai même tenu deux ou trois fois le crachoir, ce qui n'est pas dans mes habitudes ; mais si l'on veut prendre au sérieux les repas, il faut se taire. Aussi un silence religieux régnait-il aujourd'hui, pendant qu'on rongeait sa poule au riz.

A LA MÊME

Nauheim, 1er août 1898.

Plusieurs de nos commensaux ont quitté aujourd'hui, de nouveaux sont arrivés ; j'entends plus souvent le son de ma voix que l'année dernière, et surtout je lis les journaux ; Bismarck a bien fait de mourir à cette époque de morte-saison pour les journaux, et il y a l'affaire Dreyfus-Esterhazy-Zola-Piquart-Paty du Clam. As-tu lu les lettres Pressensé ? Quel épouvantable gâchis ! Mais pourvu que vous alliez bien ! As-tu lu le legs de Bismarck à ses vieux domestiques ? A son valet de chambre qui avait été 25 ans chez lui à son service : 5.000 marks, c'est-à-dire pas même une rente annuelle de 200 M. ! Ça le peint, et le reste est à l'avenant.

A M. AD. ROHR

Nauheim, 4 août 1898.
(Jour de Wissembourg.)

Mon cher ami,

Te voilà à la veille de prendre tes vacances. Mes bons vœux t'accompagnent, toi et les tiens ! Pour moi, je suis ici depuis une huitaine, et condamné à rester encore jusqu'au 14, au moins. Je crois que la cure me fait du bien, mais c'est le

superlatif de l'ennui, de vivre ainsi seul pour sa santé. Tu as aussi passé par là, mais dans le Midi, et dans une contrée qui porte à la joie ! Et voilà le grand et malfaisant génie, l'adorateur de la force, et du succès, le créateur de l'Empire qui a façonné l'Allemagne à son image, Bismarck — parce qu'il faut l'appeler par son nom — qui a disparu de la scène. Ouf !! J'aime bien la Frankf. Zeitg. qui le juge du point de vue de la démocratie moderne, mais qui est incomplète, parce qu'elle fait trop abstraction de l'élément moral. Combien le grand oldman de l'Angleterre moderne lui était supérieur ! J'ignore s'il y a une « Bismarckfeier » à l'Université, en tout cas je suis charmé de ne pas en être ! Je vis moins monacalement cette année-ci que l'année dernière, où pendant 5 semaines je n'avais pas touché un journal...

A MADAME PAUL LOBSTEIN

Nauheim, 6 août 1898 (6 août 1870).

Te rappelles-tu l'anniversaire de Woerth, un samedi ? Hier au soir encore, accablantes dépêches de Paris, extraites du *Siècle :* révélations terribles sur les rapports d'Esterhazy avec l'état-major : les plus violentes accusations de Zola sont au-dessous de la réalité ! C'est un effondrement bien pire que les désastres de 70. J'en suis tout malade.

... Je veux suivre tes conseils pour les affaires de France, seulement note bien que le passage en question parle de « ceux qui aiment Dieu » — ceux-là seuls ont le droit de s'appliquer la parole de l'apôtre.

A LA MÊME

Nauheim, 7 août 1898.

... Je consacre beaucoup de temps aux journaux. Je suis un peu calme pour le moment, mais je ne comprends plus la France, la justice, hélas ! L'évidence a beau crever les yeux, on lance, on garde Esterhazy, on persécute Picquart, et tous les honnêtes gens. Gloire aux intellectuels qui se remuent un peu ! D'ailleurs, il faut que cela finisse bien ! Mais, pauvre

chérie, ce n'est pas le moment de te faire des tartines politico-morales... Je continue *Les âmes mortes* de Gogol, livre d'un grand intérêt et parfois bien amusant. Je compte quitter dans quelques jours.

JOURNAL INTIME (Suite)

18 février 1899.

Je devrais plus fréquemment me recueillir et reprendre ce cahier pour lui confier ce qui me préoccupe. Le semestre touche à sa fin et combien j'ai lieu d'être reconnaissant ! Je n'ai pas dû interrompre mes leçons, j'ai pu prendre part au second examen de nos candidats, toute notre maisonnée a été épargnée, l'hiver a été exceptionnellement clément. Grâces en soient rendues à Dieu ! En commençant ce cahier, je ne pensais guère que j'aurais encore quelques années à y ajouter ! Mes craintes pusillanimes ont été confondues ! J'en bénis Dieu ! Puissé-je apprendre toujours mieux la confiance en lui ! A cet égard, rien ne m'a autant humilié, fortifié, édifié que le beau livre que nous avons achevé avant-hier ensemble, E. et moi, le grand ouvrage de Coillard, ses lettres du Zambèze. Jamais lecture ne nous a fait autant de bien, ne nous a mieux rapprochés en Lui, ne nous a fait sentir et toucher du doigt ce que c'est que la vie chrétienne, vie de foi, de courage, d'humilité, de reconnaissance. Que Dieu nous aide à vivre de cette vie ! J'ai des moments où tout en sentant que je ne suis pas guéri et que sans doute ma maladie progresse lentement, je puis tout remettre foncièrement entre les mains de Dieu. Lui abandonner toutes choses devrait m'être si facile, mais non, c'est un apprentissage de tous les instants, et cependant cela est indispensable. On n'aurait pas une minute de tranquillité intérieure si l'on ne pouvait se décharger sur Lui de tout souci, et surtout s'en remettre à Lui de l'avenir de nos chers enfants. S'il m'était donné de les élever avec ma chère El., de continuer à suivre leur développement, quel bonheur ! Mais que sa volonté soit faite sur ce point comme sur tous les autres.

3e *Cure à Nauheim (Hesse)*

25 juillet 1899.

Un mot encore ce soir, un mot de sincère et profonde gratitude pour la journée d'aujourd'hui qui a été vraiment bonne ; il convient donc aussi de consigner le souvenir de journées de repos et de mieux, et de le faire avec une joyeuse reconnaissance. Ne pas se laisser abattre par la douleur, ne pas croire que tout est gagné quand cela va mieux, ne pas donner dans les extrêmes. Quand saurai-je pratiquer cet art, trouver cet équilibre intérieur qui, pour le chrétien, s'appelle la foi ? Je demande à Dieu de me la donner surtout dans notre intérieur domestique. Oh ! une vie pénétrée de Dieu, une vie comme a été celle de ma mère, je voudrais laisser cet héritage aux miens. Je le bénis aussi des encouragements et des appels qu'Il m'a adressés, de la méditation entendue au service de semaine d'aujourd'hui. Et maintenant, courage, même si la journée de demain était moins favorable.

Jeudi 27 juillet 1899, 7 h. du soir.

Je viens de relire et de numéroter les 7 lettres de ma femme et de mes enfants, tout ce que j'ai reçu d'eux pendant cette première semaine de Nauheim. J'ai eu une nuit douloureuse et quelques heures pénibles aujourd'hui. J'ai parfois si peur d'être seul ici ; s'il m'arrivait une paralysie, un accident. Mais nous sommes entre les mains de Dieu. Je veux vivre les cantiques de P. Gerhardt, surtout :

« Ich hab in Gottes Herz und Sinn »
« Mein Herz und Sinn ergeben »

que j'ai relu quelquefois ces jours derniers. Et demain, je sais que des cœurs fidèles et dévoués prieront pour moi, et ces prières seront exaucées sous la forme que Dieu voudra et qui sera la meilleure. Dieu me préserve du péché de l'ingratitude, à la veille du jour surtout qui me rappelle la longue série de ses bienfaits !

Strasbourg, ce 2 août 1900, soir.

Bien des choses se sont passées depuis que je n'ai plus repris ce carnet : une année de travail et de cours achevés sans accrocs... une série d'heureux événements de famille, que de moments où mes défiances ont été confondues, où mes craintes ont été dévoilées dans leur foncière incrédulité ! Que d'humiliations quand je récapitule ces années qui sont derrière moi, et ces cinquante ans que Dieu m'a donnés ! Ma santé s'est soutenue : je ne puis entreprendre de travaux de longue haleine, mais j'ai pu suffire à ma tâche de chaque jour. A Lui et de Lui toutes choses ! Je referme ce carnet en constatant que j'ai été ingrat, égoïste et pusillanime. Qu'Il me pardonne et m'assiste afin que les miens recueillent quelque courage et quelque force de notre vie commune, et qu'il en reste un souvenir qui soit toujours pour eux une source de gratitude, d'espoir et de confiance en notre Père céleste !

1902.

Voilà près de deux ans que je n'ai plus ouvert ce cahier, et cependant que de choses il y aurait eu à noter, surtout que de sujets de reconnaissance et de confusion. Je ne finirais pas si je voulais en épuiser la liste. Si je ne reprends pas ce cahier, ce n'est pas que je sois insensible à toutes les bontés de Dieu. Je n'oublie pas non plus de consigner les petits événements du jour, mes carnets annuels en font foi ; mais il ne faut pas que je note trop minutieusement les impressions du moment, il vaut mieux qu'il y ait un certain recul et que j'embrasse d'un regard d'ensemble la vie des miens et la mienne propre. L'examen de détail n'est pas toujours bienfaisant, je le constate en parcourant les pages écrites à Nauheim, où je trouvais le loisir et la tentation de m'observer à tout moment. J'ai pu travailler plus et mieux que je ne pensais pouvoir le faire encore, il y a 3 ans. Ma *conférence sur Voltaire, deux nouveaux cours publics* rédigés pour la première fois, *mon tra-*

vail pour Holtzmann[1], *la préparation d'un livre*[2], c'est peu de chose en soi, c'est beaucoup pour moi, c'est plus qu'à certains moments je n'osais espérer...

... Voilà ce cahier rempli. Que de fois je pensais que je ne l'achèverais plus. Dieu a été bon, patient, plus patient que son enfant incrédule et ingrat. Commencerai-je un autre cahier ? Ce serait répéter peut-être ce que j'ai dit ici. Mais si ces confidences à moi-même me font du bien, je poursuivrai peut-être. L'essentiel, ce ne sont pas les paroles. « Je me lasse d'écrire et me lasse de lire, mais non pas de te dire : C'est toi seul que je veux. » Que ces paroles du vieux Corneille, répétées par notre cher A. Sabatier, soient une vérité pour moi aussi.

A SA FILLE ALICE, âgée de 4 ans.

Nauheim, 26 juillet 1899.

Mon cher Toutou,

Je t'envoie des fleurs que je viens de cueillir pour toi. Je crains bien qu'en arrivant à Strasbourg, ce ne soit plus qu'un vilain paquet d'herbes fanées. Mais peut-être pourras-tu sauver quelques brins, en les aspergeant, car les fleurs des champs reprennent vite. En tout cas, cela m'a fait plaisir de cueillir ces petites horreurs pour toi, et chaque herbe était une pulsation de mon cœur qui battait pour ma petite Alice...

A MADAME PAUL LOBSTEIN

Nauheim, 30 juillet 1899.

J'ai de nouveau passé hier 2 heures avec mon Américain, et aujourd'hui une heure avec mon Anglais. Celui-là était extrêmement intéressant ; celui-ci est plutôt fatigant, car il est

1. Zum evangelischen Lebensideal in seiner lutherischen und reformierten Ausprägung.
2. Études sur la doctrine chrétienne de Dieu.

horriblement difficile de se faire comprendre et de comprendre soi-même. Il me passe le « Daily Chronicle », où je lis les nouvelles que je connais déjà par les journaux français et allemands : c'est un bon exercice. J'ai prêté le volume de Cherbuliez à sa femme. J'espère qu'elle l'aura terminé à ton arrivée. Pourvu que celle-ci ne subisse pas d'accroc, mais à la garde de Dieu.

J'ai lu ce matin une excellente méditation de mon père sur la Cananéenne, et je me suis fait des reproches de ne pas avoir plus souvent, avec toi, pris ces petits livres si modestes, mais qui renferment de vraies perles.

A LA MÊME

Nauheim, ce 8 août 1899.

Quelle joie et quel bien tu m'as fait par ton excellente lettre que je viens de trouver ici, au retour d'une assez longue pérégrination. C'est la première fois, pendant ces trois ans, qu'une journée est tout à fait inemployée quant à la cure : ni bain, ni visite au médecin (celle-ci a eu lieu hier après-midi), en sorte que j'étais naturellement un peu déprimé. Mais tes lignes valent bien trois Sprudel, moins les inconvénients de ces bains-tourbillons. Je savoure longuement tes petits tableaux d'intérieur, en fermant les yeux après et en évoquant ces chères images. Aujourd'hui, un pasteur est venu voir sa femme qui fait ici une cure toute seule : il lui a amené ses trois fillettes, 10, 7 et 4 ans. C'est triste ces mamans qui font une cure loin de l'époux et des enfants. On voit combien il vaut mieux que le mari se charge de faire des cures : c'est lui l'être inutile et souvent encombrant qui doit faire cette besogne ; pourvu que la mère soit vaillante : tout est là.

Ma vie est fort retirée toujours. Je ne cause guère qu'à table, et en dehors des repas je suis seul. Par le beau temps, j'étais le plus souvent dehors. Si la pluie s'installe, j'essayerai de trouver un « partner » aux échecs. J'ai relu « Faust » ces

derniers jours. Il me resterait à lire la « Rome » de Zola, mais j'hésite à m'atteler à cet énorme bouquin. Enfin, il faudra le feuilleter pour avoir de quoi lire... Dans le « Figaro » de dimanche, j'ai lu un long et admirable article de Cornély...

A LA MÊME

Nauheim, 9 août 1899.

... J'ai eu l'idée de te demander si tu ne pourrais pas quand même venir un peu ici, mon séjour se prolongeant et la température étant moins chaude. On se serait revu un peu dans l'intimité, avant de rentrer dans le grand courant de la famille. Mais, réflexions faites, il vaut peut-être mieux sacrifier ce revoir anticipé. Ma cure t'amuserait médiocrement. Tu tiens sans doute aussi à rester près des enfants... Tu vas me trouver bien égoïste et tu as joliment raison. Vivre pour soi pendant un mois de cure, et après cela désirer encore de vivre pour soi en monopolisant l'amour de sa femme, c'est monstrueux. Tu as raison, et cet égoïsme féroce m'effraye moi-même, mais je serais hypocrite si je ne te le confessais pas.

« Le Siècle » donne-t-il le procès Dreyfus sténographié, comme le « Figaro » ? Dans ce cas, veuillez me conserver les numéros. Il est possible qu'ici, je renonce à lire le détail. C'est trop émotionnnant, et j'ai besoin de calmant et de cordial — quelque lecture bien assommante qui fasse l'office d'éteignoir et de soporifique. Il va être 4 heures, je m'en vais sortir. Si tu savais comme les heures passent lentement. Je n'ai jamais tiré la montre aussi souvent qu'ici, et je suis stupéfait de voir combien une minute est longue.

Ne te mets pas martel en tête après cette lettre. Cela m'a soulagé de te vider mon sac, je veux dire mon cœur. Pourquoi a-t-on une compagne sinon pour l'ennuyer quelquefois par ses doléances ? Et quand je vous reverrai, cela me ravigotera tout à fait. J'emporte à la promenade les études de Léger sur les Slaves, les Bulgares, les Croates, les Serbes, les Tchèques

— je crois que cela ne me donnera pas de palpitations. Sur ce, j'embrasse les chers enfants. Je ne veux pas leur dire combien ils me manquent et ce que je donnerais pour les serrer longtemps sur mon cœur pas encore tout à fait racorni par la théologie. Ton bon ami P. L.

A LA MÊME

Nauheim, 11 août 1899.

Quels marcheurs que mes beaux-frères ! Cela effraye ma vieillesse. Quant à tes observations sur la cure, je les soumettrai demain à mon médecin en usant de termes plus courtois et sans lui dire que je l'envoie au diable. Nous verrons sa réponse que je te transmettrai. « Rome » de Zola m'intéresse beaucoup. J'entends mes voisines, cette villa est comme la France, d'une sonorité extraordinaire.

A MADAME PAUL LOBSTEIN

Strasbourg, ce 1er juin 1902.

... Tu fais bien de ne pas toucher à Taine, si tu as la bonne fortune de mettre la main sur Sainte-Beuve. Taine, tu le retrouveras ici, tandis que Sainte-Beuve te délassera là-bas mieux que personne. Il ne lasse jamais, tandis que Taine, toujours un peu tendu, fatigue à la longue. J'ai fini le volume de Giraud, Essai sur Taine. Il renferme une foule de détails inédits, et fait vraiment aimer l'homme, autant qu'on admire l'auteur. Giraud l'a étudié avec un zèle, un amour et une minutie qu'on n'apporte qu'aux grands classiques.

Rien de plus amusant que de voir notre fils étudier les bestioles du jardin. On lui a donné, dans un bocal, trois gre-

nouilles vertes et deux salamandres qui font son bonheur. On a recouvert le bocal de canevas, qui laisse passer l'air. Il les nourrit de mouches, et frétille de joie en voyant comme les grenouilles font des bonds pour les atteindre ; il déplore le petit nombre de mouches que Dieu a créées et se délecte au spectacle de la chasse. Il tremble pour la vie de ses chères grenouilles.

Et cette petite chatte, la coquette ! Enfin, c'est ridicule au fond de vouloir avoir des enfants parfaits, tu as bien raison, il faut se corriger un peu du défaut d'amour-propre, et ne pas provoquer de défauts plus graves par une répression exagérée. Vois mes excellentes théories.

... Un beau volume de Renan est sur mon bureau, ses lettres du séminaire 1838-1846 : mais je ne les garderai pas[1]. Je suis suffisamment au clair sur la crise de Renan, qui a eu un caractère purement intellectuel et n'a en rien engagé la conscience morale...

Je ne ferai pas de cours nouveau l'hiver prochain, j'aurai à étudier Carlyle, Nietzsche, Tolstoï, etc., en sorte qu'il me faudra tout mon temps pour la préparation.

A LA MÊME

Strasbourg, ce 11 juin 1902.

Nous pourrions faire ici des lectures communes de Sainte-Beuve : il y a bien des causeries que j'ai oubliées, il y en a que je n'ai pas encore lues(le volume que tu lis en ce moment m'est encore présent à la mémoire) ; mais en été, alors que les ouvrages de longue haleine sont inabordables, cette lecture à deux serait un vrai régal.

Je t'écris à la hâte aujourd'hui, avant d'aller à ma conférence. Je me suis levé avant cinq heures, et j'étais à mon bureau à cinq heures 5 minutes. Qu'il est délicieux d'être matinal

1. P. Lobstein les garda tout de même.

et d'avoir quelques bonnes heures à consacrer au travail ! Mais dans la journée, on est plus accessible à la fatigue, et on bûche avec moins d'entrain. Une visite de X. m'a servi un peu de dérivatif et m'a permis un léger somme durant une conversation théologique.

... Dimanche, renouvellement du Conseil municipal. J'ai reçu la circulaire socialiste et celle des candidats des partis de l'ordre (Vereinte Ordnungsparteien). Il est fâcheux que la représentation proportionnelle n'existe pas. Sur 36 conseillers municipaux, il n'y a ici que 2 socialistes : étant donné le nombre des électeurs, il devrait y en avoir au moins une dizaine : mais avec ce système, ils auront toujours le dessous, car les conservateurs de toute nuance marchent la main dans la main contre les socialistes.

A LA MÊME

Strasbourg, ce 15 juin 1902.

... C'est à cette seule condition — le beau temps — que je puis me réjouir sans arrière-pensée de votre prolongation de villégiature[1]. Tu sais, il n'est pas toujours bon d'épuiser jusqu'au bout tout le bonheur possible et de pousser jusqu'à la dernière limite la somme des jouissances. C'est un axiome que nous aimions à développer ensemble à propos de X., et voilà que nous sommes aussi un peu comme cela. Tu as parlé de mercredi ; il est préférable de ne plus fixer de jour ; nous répétons avec Lebrun :

Je ne crois plus à ton aurore,
Jour qui tant de fois m'a trompé !

Et les lectures de notre Lisette ? Il faudrait lui confier certains livres avec discrétion, et quelquefois voir un peu ce qu'elle lit. J'ai plus confiance en mon Alicette qui s'en tient à sa Fable ;

1. Mme Lobstein était à la campagne chez son frère, avec ses deux fillettes.

ses petites envolées vers le home ont été un baume sur mon cœur bien meurtri. Mille remerciements à ton excellent avocat de son plaidoyer qui m'a porté un rude coup, mais s'il fait beau, je me console. Que je serai heureux de vous embrasser les trois ! Ne renouvelez pas trop ces déceptions. Il y a une certaine mesure de souffrance qu'un cœur de père ne peut plus dépasser à mon âge...

CHAPITRE XI

(1903-1913)

P. Lobstein dans la chambre des enfants. — Quelques pages des souvenirs maternels. — Décès de sa fille Lily. — Journal intime. — Lobstein et la jeunesse universitaire. — P. L. abstinent.

Les fonctions professionnelles de P. Lobstein se sont merveilleusement accordées avec la vie de famille. Dans « Autour de notre petite Lily », un livre de souvenirs maternels tiré à un petit nombre d'exemplaires et qui n'a pas été mis en vente, plusieurs pages parlent de P. Lobstein, père de famille. Qu'il me soit permis de donner un instant la parole à ces souvenirs :

Entre chien et loup, le professeur quittait son cabinet de travail et accordait quelques instants à ses enfants avant de se remettre à ses études. C'était un bon moment pour les petites. Elles grimpaient sur ses genoux, passant leurs menottes fraîches sur ses yeux fatigués. « Ça te fait du bien, dis ? » « Oh ! oui », répondait leur père, et câlinement les fillettes demandaient une histoire en récompense. Il fallait voir comme elles étaient attentives au récit des aventures de Milon de Crotone ou de la mort de Socrate. Les épisodes de la vie d'Ulysse les intéressaient vivement. « Comme il était intelligent ! », exclamaient-elles. L'histoire de Niobé, la douleur de la mère, la perte de son dernier enfant les émotionna. Bébé demanda tout à coup avec tendresse : « Où est maman ? » et courut enfouir sa tête dans les jupes de sa mère. A l'histoire de Circé et de Grillus, les petits porcs les firent rire aux éclats.

Elles avaient la tête bourrée de noms mythologiques et historiques, s'entretenaient entre elles des dieux de l'antiquité. « Tu sais, Hébé tenait sa cruche ainsi en versant le nectar. » Les Fables de La Fontaine leur paraissaient très simples et leur fournissaient des sujets pour leurs tableaux vivants. Le narrateur osait même dramatiser l'histoire sainte à laquelle il ajoutait de nombreux détails restés si bien gravés dans la mémoire des enfants qu'ils furent très étonnés de ne pas les retrouver dans les récits bibliques. « Tiens, dit l'aînée

un beau jour, en faisant la lecture d'un chapitre du Nouveau Testament, je croyais vraiment que Pierre avait cassé son verre en trinquant avec Jean aux Noces de Cana. »

Petit père connaissait par le menu tous les désirs de ses fillettes, et c'était un grand honneur pour lui ! N'était pas leur confident qui voulait. C'était le soir qu'elles étaient communicatives, le soir qu'elles se permettaient des malices d'écolières pour attirer leur père dans leur chambre. « En revenant de la Faculté, tu viendras nous dire bonsoir, n'est-ce pas ? » Et quel accueil elles lui faisaient ! Comme elles étaient tendres avec lui !

Quand il entrait, leur rire clair d'enfant s'envolait en fusées : « Papa, fais des bêtises ! Etouffe-moi ! Etouffe-nous ! » Comme si elles craignaient qu'il ne s'échappât trop vite, elles enlaçaient son cou de leurs bras, lui disaient des secrets dans le tuyau de l'oreille. « Encore un, encore un, mais tu ne le diras à personne. » Et la toute petite, un beau soir, à la veille de l'anniversaire de son père, l'attira tout près d'elle et chuchota : « Demain, à ta fête, on me costumera. Je sera une violette et je sentira bon ! »

Oh ! les bonnes promenades ! Comme papa est heureux de sortir avec ses fillettes ! Elles se sont tout à l'heure disputé sa main, mais Lily, aujourd'hui, a été la plus leste. Dès qu'elle a vu son père, son chapeau et sa canne à la main, elle s'est précipitée sur lui, et a serré dans la sienne la main paternelle. « Fais-moi des questions. » « Oui des questions », répète la petite sœur, et elle écoute furtivement le dialogue qui a lieu entre son père et sa sœur aînée. Sur le pont Saint-Martin, près de la Chapelle au bord de l'eau, Lily, avec de grands gestes, s'enquiert de l'existence de Dieu, de sa nature et de ses attributs. « Comment peut-on se le représenter, car enfin Dieu ce n'est rien », et elle étend les bras comme pour le saisir, moitié riant, moitié effrayée de ce qu'elle vient de dire. « Comment, dit son père, tu aimes ton Sauveur, tu as confiance en lui, tu voudrais pour lui aller en Afrique pour le faire connaître aux païens, mais, chère enfant, c'est le Seigneur Jésus qui te fait aimer son Père céleste et le tien. »

En revenant de la promenade, on se met au travail allégrement. Quand les devoirs pour le lendemain comportaient une rédaction difficile, Lily avait la permission de travailler dans le cabinet d'études de son père. Avec ardeur, à la même table, les plumes grattaient le papier. De temps en temps, le professeur sentait une petite main caresser doucement la sienne restée libre. Passionnément attachée à son père, l'écolière savourait avec délices ces moments. « *On est si*

tranquille chez toi, papa », disait-elle, et elle portait ses regards sur les rayons de la bibliothèque où les volumes alignés versaient la paix et le recueillement.

Quand M. Loubet fut nommé Président de la République, on fit de lui, dans les journaux, le portrait d'un homme laborieux et de mœurs simples et austères. Savez-vous ce que dirent les fillettes lorsqu'on leur fit le portrait du futur Président ? « *Il est comme papa* ». Petit père aussi est un grand travailleur, il s'habille simplement et porte depuis sa jeunesse la même façon de faux cols. Papa très flatté de cette analogie, répondit que les caprices de la mode, pendant ce long espace de temps, avaient à plusieurs reprises mis en honneur des faux cols semblables aux siens. Je ne sais si cette simplicité dans la toilette de leur père était toujours du goût de ces demoiselles, un peu coquettes pour lui. Elles étaient souvent à le brosser, à le tirailler. « *Ta jaquette n'applique pas, ta chemise fait un pli, fais-toi tailler la barbe, ça te rajeunira.* » « *Ah ! vous me trouvez donc bien vieux* », répliquait-il.

Pour finir, un mot d'une petite scène qui eut sa répercussion dans une chambre de malade. A table, il n'était pas interdit aux enfants de parler. Chacun disait son avis, les uns avec ménagements, les autres avec brusquerie, selon les tempéraments. Lily, qui avait ses opinions personnelles sur bien des choses et n'en démordait pas facilement, mettait parfois une telle impétuosité dans ses réparties qu'elles frisaient l'impertinence. Un jour, elle avait suivi, sans qu'on s'en doutât, une discussion entre son papa et sa sœur aînée. Ils parlaient du jugement de Pascal sur la maladie. « *Elle est l'état naturel du chrétien* », dit Pascal. Lily trouvant cette subtile interprétation de la maladie fort peu de son goût, l'exécuta d'une boutade sommaire : « *Pascal est un fou* », que son papa crut devoir réprimer d'un mot. Des années s'étaient écoulées, personne ne pensait plus à cet incident, quand Lily chérie, pendant sa dernière maladie, ayant du temps disponible pour réfléchir, se souvint de bien des choses. La maladie, c'est une retraite. On a le loisir de méditer. Un jour, la petite malade appela sa maman pour lui dire : « *Tu sais, je retire ce que j'ai dit de Pascal, je sais maintenant que dans la maladie on est plus près de Dieu que dans la bonne santé.* » Sa mère l'embrassa. Ah ! si Dieu avait conservé son enfant en vie, comme cette enfant, mûrie par la maladie, aurait dépensé, auprès des lits de souffrance, les richesses de son cœur aimant et tendre. Mais Dieu avait d'autres vues sur elle. Doucement il prenait la petite écolière pétulante par la main et la faisait entrer dans une classe qui lui était réservée, auprès de lui, dans son ciel.

Les enfants inspiraient la tendresse et le respect à P. Lobstein. Ses agendas sont remplis de leurs gentils propos. Très souvent, une journée consacrée à un labeur patient de chercheur se termine par des lignes de ce genre :

Je passe, pour reposer mes yeux, une petite heure dans la chambre des enfants. Je leur raconte, en l'accommodant à leur portée : le Fabliau du vilain Mire qui les amuse beaucoup. Jeux ensemble.

20 janvier 1891. Récit aux enfants tiré du Fabliau « Le Curé qui mange des mûres », récit bien entendu que je change en garçon désobéissant qui mange des mûres.

21 janvier. Jeux et récits avec mes deux chéris le soir. Je leur complète l'histoire de Polyphème.

26 janvier. Excellente journée chez nous : nos chers enfants vont bien. Annette est sortie un peu le matin avec Mina ; elle a acheté de ses deniers un fusil à son petit frère. Elle en a pour le moins autant de joie que lui, ce qui n'est pas peu dire. Elle nous expose même, avec une complaisance comique, « qu'elle a beaucoup plus de plaisir à donner qu'à recevoir ».

27 janvier. J'ai raconté aux enfants la guerre des Titans contre les dieux et Jupiter. Leur oncle Paul raconte une histoire. Annette demande : « Quelle est la morale de cette histoire ? » Rire général. Bébé, 3 ans, continue avec le plus grand sérieux : « Je crois que cette histoire n'a pas de morale. »

12 février. Annette (7 ans) montre les images à Bébé et lui explique délicieusement l'histoire de la chute ; le serpent est rusé, habile, comme le petit Poucet : « Quel dommage qu'Adam ait mangé de la pomme, nous serions dans un si beau jardin ! »

13 février. Raconté aux enfants : la Fable de L'Œil du Maître, Histoire de la mort et des funérailles d'Hector, La légende d'Œdipe. L'histoire du malheureux Œdipe consolé par Antigone émotionne beaucoup Annette.

19 février. Raconté aux enfants le combat des Horaces et des Curiaces, la bataille de Salamine (les murs de bois).

4 mars. Je dis à Annette que « si je la châtie, c'est parce que je l'aime ». Elle répond : « C'est donc aussi parce que je t'aime que je te fais de la peine ». Elle m'avoue le soir qu'elle a été un peu coquine.

3 avril. Annette me fait des questions sur les enterrements, l'état d'ange, la résurrection. Je pars de l'idée ou image des semailles et moissons pour expliquer et appliquer I Cor. 15.

Les années passent... les enfants grandissent, leur père suit leur développement avec un intérêt croissant. Son journal, comme une prairie, est émaillé de leurs faits et gestes. L'enchevêtrement de leur vie avec celle de la Faculté n'est pas toujours aisé à démêler. Ainsi, le 1er mai 1903, en l'honneur de la fête universitaire annuelle, il marque sur son carnet :

A 1 heure 35, dîner de Faculté au Baekehisel. Nous sommes quarante à cinquante, moi, le seul en habit, et échoué au bout de la table, n'ayant pas marqué ma place avec ma carte de visite. On ne m'y prendra plus. Même quand je serai doyen, je me dispenserai de cette corvée.

Puis, tout de suite après, il raconte qu'entre 6 heures 1/4 et 7 heures 1/2, avec ma petite Lily, toute seule, longue promenade. Elle est délicieuse, causante, confiante, gaie et éveillée, charmante dans sa robe rouge.

Un autre jour du même mois, il note :

De 3 à 5 heures. Oral de la licence Brückner, qui passe insigni cum laude et auquel j'adresse un discours bien tourné. 6 heures. Mes quatre chers enfants m'accompagnent à la promenade. Il y avait longtemps que je n'avais plus été à pareille fête, puis de nouveau la Faculté :

Il faut que je réagisse contre le découragement et la mauvaise humeur causés par les dernières expériences universitaires. Nécessité de rentrer en soi-même, d'être doublement fidèle, de prier surtout pour mes étudiants. Travaillé avec mon fils, à la même table : il fait du Cicéron et du Platon.

20 février. Continué à raconter mon histoire abracadabrante d'outre-mer, à ma fillette. Conversation avec elle : histoire biblique, vie de Jésus, questions et applications. Au culte de famille, nous achevons la lecture des paraboles...

17 avril 1905. Maladie de notre chère Lily (endocardite). Heures inoubliables de recueillement et de prières : demandé ardemment à Dieu de sauver notre enfant, mais j'ai pu la lui remettre sans partage.

18 avril. Oh ! que Dieu asiste, soutienne, soulage notre bien-aimée petite malade.

10 mai. Très bonne nuit de la chérie, la meilleure jusqu'ici. Joies profondes que n'ont jamais éprouvées ceux qui se sont toujours bien portés.

12 mai. Lily chérie dit à sa mère l'un de ces jours : « A quoi cela me servirait-il si tu m'apportais mes bijoux et si j'avais toutes les richesses ? Mes passages bibliques et mes versets de cantiques sont un bien plus grand trésor. »

18 mai[1]. Quel calme et quelle beauté sur ce cher visage après ces luttes ! Rien d'amer dans notre douleur. Nous pouvons la remettre à notre Père et lui rendre grâce !

19 mai. Sous l'impression de douce et chère présence de notre petite Lily, calme et sérieuse, tout à fait jeune fille ! Consolation immense que nous procurent la communion de notre douleur et de nos espérances — et surtout la présence de nos chers enfants si dévoués, si empressés, si tendres, si désireux d'aider. Notre petite A. entre dans la chambre mortuaire et en sort, regarde sa sœur endormie, circule au milieu des fleurs et des couronnes et ne manifeste pas le moindre effroi. Tout est paix et harmonie.

20 mai. Jour de l'enterrement de Lily... Adieu pour toujours à la chère dépouille. Immense détresse qui m'envahit et dont j'ai tant de peine à me défendre.

1. Décès de Lily Lobstein 1891-1905.

26 mai. A la promenade, je n'ai plus ma chérie qui ne lâchait pas ma main et babillait si gentiment.. Nous avons eu d'excellents moments bénis. Sentons la présence d'un consolateur divin.

8 juin. Moments de grande nostalgie, notre petite Lily nous manque tant.

10 septembre. Notre éternel sujet de conversation, Lily chérie, ne respire que sérénité, reconnaissance, soumission joyeuse. Dieu nous fait la grâce de voir les choses d'en haut.

31 décembre. Année qui nous a été bien douloureuse, mais que nous voulons tout particulièrement remettre à Dieu. Qu'elle nous laisse une bénédiction positive et durable.

15 février 1906. Heureux d'avoir pu me recueillir là, au cimetière, sur la tombe de Lily. Heureuse jeunesse, belle et sereine mort : sort enviable de notre enfant chérie.

29 mars. Toute la journée, souvenir de notre petite chérie qui aurait quinze ans aujourd'hui. En mal de notre délicate et délicieuse ! J'apporte à Elisabeth *Pour l'Enfant,* un volume de vers de M. de Pomairols, dont j'ai déjà lu des vers biens émouvants.

11 avril. A Genève, avec mon fils. A l'Aula, conférence de Lanson sur la réforme voltairienne de la France. Il parle de 8 h. 1/2 à 9 h. 1/2 devant un immense auditoire.

12 avril. Résumé la conférence de Lanson.

15 avril. Dimanche de Pâques. Au cimetière de Clarens, visité la tombe de Vinet. Retour à Lausanne. Fin de 1. Corinthiens 15. Enchanté de cette journée admirablement réussie. Visite des trois cimetières : Territet, Caux, Clarens. Jamais je n'ai eu l'impression si vive que la mort ne saurait être la fin de nos destinées.

29 avril. Je me réveille sous l'impression d'un rêve d'une intensité saisissante : ma Lily si touchante, si caressante, me parle, dit qu'elle est heureuse, qu'elle nous entoure.

26 mars 1907. Avec mes trois enfants au cimetière ; cœur serré : aurais-je jamais pensé que j'irais visiter la tombe de mon enfant ?

28 juillet 1907. 57 ans. Pensées et prières d'infinie gratitude adressée à Dieu. Vide que laisse notre inoubliable chérie. Visite à sa tombe ; c'est tout ce qu'on peut faire pour elle.

10 septembre. Notre Lily chérie nous manque toujours au retour des vacances. J'ai retrouvé sa chère image sur mon bureau...

P. LOBSTEIN A M. H. VUILLEUMIER
professeur à l'Université de Lausanne
(Lettre sur la mort de sa fille)

Strasbourg, 26 septembre 1905.

... Je suis très heureux d'apprendre les joies que vous trouvez dans votre vie de famille, et je vous en félicite de tout mon cœur. Nous aussi nous avons été richement bénis sous ce rapport, bien que cette année-ci la bonté de Dieu ait pris une forme plus sévère : notre avant-dernière fillette, une charmante enfant de quatorze ans, nous a été enlevée il y a quelques mois, à la suite d'une endocardite qui l'a fait souffrir pendant cinq semaines. Le sacrifice a été infiniment douloureux et nos cœurs en saignent encore ; mais la consolation n'a pas manqué à côté de l'épreuve. La maladie avait singulièrement mûri notre chère fille qui, tout en restant enfant dans le meilleur sens du terme, et sans doute à cause de cela même, nous a édifiés par la simplicité et la candeur de sa foi ; nous bénissons Dieu de ce qu'il lui a épargné les angoisses d'une pénible agonie et de ce que la fin a été aussi rapide que paisible. L'année dernière, elle avait été pleine de vie et de gaieté aux lieux mêmes que nous sommes allés revoir il y a deux mois : ce séjour à la montagne, où tout nous la rappelait, a été à la fois triste et doux, mais nous en avons supporté l'apaisement avec la reconnaissance pour tout un passé riche en souvenirs heureux et bienfaisants.

Croyez, cher et honoré collègue...

10 avril 1908. Conversation inoubliable avec mon cher fils. Après quelques escarmouches, contre la manière d'étudier la théologie, il me révèle peu à peu l'état de ses croyances. Son effroi en songeant au pastorat futur. J'essaie de le rassurer. Il y a la voie de la conscience, la voie de la révélation dans l'histoire. Il y a des réalités spirituelles attestées dans les grandes personnalités religieuses. S'il y a erreur, cette erreur est si bienfaisante, si libératrice, si triomphante que l'homme en est renouvelé. Touchante confiance de mon cher enfant, Dieu me donne de l'aider ! Je lui recommande la sincérité et la pureté ! Dieu le conduise ! Bien émotionnés l'un et l'autre.

4 mai. 10-11 heures. Dogmatique, 1re leçon d'ouverture devant 7 étudiants, dont mon cher fils. Que Dieu le bénisse et me permette de lui faire du bien.

1er janvier 1909. Dans la réponse à donner à notre fils à propos de sa prolongation de séjour à Berlin, ne pas songer à d'autres motifs que ceux qui concernent absolument son intérêt bien entendu. Dieu nous guide et nous éclaire. Du calme, du désintéressement, de la prudence.

JOURNAL INTIME (Suite)

16 juin 1911. Pour quitter ce monde en paix avec Dieu et les hommes, pour être réconcilié avec le passé, le présent et l'avenir, enfin pour déclarer sincèrement dans quels sentiments je voudrais partir, je veux essayer de noter ici quelques pensées, quelques conseils, quelques vœux que je laisse aux miens et qui s'adressent à eux tous. Ils s'ajouteront aux paroles que j'ai exprimées à différentes reprises, dans diverses enveloppes que je ne puis rechercher maintenant, mais que l'on retrouvera facilement. Je me ferai un devoir de ne donner ici que l'expression de mes sentiments et de mes pensées au milieu du calme le plus complet, en pleine conscience et possession de moi-même, comme le fruit de sérieuses réflexions et de mûres expériences, et en plaçant tout ce que je dirai sous le regard

de Dieu.. Ce qui me rassure et me console absolument lorsque je songe à l'avenir et aux difficultés qu'il renferme, c'est que vous, mes chers enfants, vous vous aimiez cordialement, fraternellement, sans avoir jamais eu le sentiment d'une moindre différence d'origine ou de parenté entre vous ; notre chère et bienheureuse Lily eût été certainement en pleine communion de cœur avec vous. Eh bien, mon ardent désir et ma prière la plus pressante, c'est que vous restiez ainsi unis, c'est que vous cultiviez et développiez ces rapports de toute la force de votre âme. Que cette affection, cet amour fraternel aille se fortifiant, se développant toujours ! Si vous habitez le même endroit, tâchez de vous voir souvent ! Si vous êtes séparés, ne négligez pas de vous écrire. Les meilleurs rapports ont besoin d'être entretenus ; il ne faut pas que vous vous éloigniez graduellement, et que vous deveniez étrangers l'un à l'autre. Que rien ni personne ne trouble cet accord ! Que ce soit votre force, votre ressource, votre joie ! Que votre amour soit le point fixe, intangible, le centre de gravité de toutes les relations qui vous entourent ! Qu'il soit un foyer de bénédiction et de paix au près et au loin. Vous ne savez pas quels pourront être les fruits bénis que produira cet amour à toute épreuve, s'il est accompagné de confiance mutuelle, d'empressement à vous aider, à vous comprendre, à vous faire du bien. Il y aura peut-être autour de vous des difficultés, des frottements, des malentendus ; que rien de tout cela n'altère vos rapports ; ne permettez pas aux événements du dehors de faire sentir leur contre-coup dans le sanctuaire de votre amour fraternel. Il en procédera une force d'apaisement, une vertu calmante, adoucissante, pacifiante. En vous et par vous pourront se rencontrer, se rapprocher, se retrouver des éléments autrement difficilement conciliables : on s'aimera mieux en vous, mes biens chers enfants.

23 juin 1911. Nous ne pourrons triompher des difficultés qui nous assaillent qu'en pratiquant de tout notre cœur ce que notre culte de ce matin (Wurster, Hausbrot, page 135) nous recommande d'une façon si simple et si émouvante. Avec l'aide

de Dieu, et en nous déchargeant sur Lui de tout fardeau, nous trouverons l'équilibre, l'harmonie et la paix. Qu'il nous aide à réaliser ce que nous sentons et reconnaissons être juste et sage, bienfaisant et vraiment nécessaire ! mais il faut vouloir appliquer cette parole et ne pas se contenter de l'admirer. Vouloir franchement et sans arrière-pensée des rapports pacifiques, tirer toutes les conséquences de cette volonté et de cette résolution, et fortifier sa volonté en la rapportant à Dieu, c'est là qu'est le devoir, et c'est là que sera la délivrance. Puissions-nous y parvenir.

6 avril 1912. Les décès subits de collègues et d'anciens camarades sont des appels à se tenir prêt et à quitter quand Dieu voudra ! Qu'il me permette de partir aussi sans traîner une longue et inactive existence, à la charge de ceux qui m'entourent... mais non, je ne veux pas parler ainsi, et j'abandonne tout à Dieu, qui donnera à chacun de nous ce qui sera pour son bien ! Notre communion familiale à Saint-Thomas, le jeudi saint, n'a-t-elle pas été un symbole des pensées et des sentiments que, Dieu aidant, nous voulons faire dominer dans nos cœurs ? Mère lira pour elle-même et relira à nous tous les paroles du père Didon qu'elle a transcrites dans le temps et qu'elle m'a communiquées il y a quelques jours. Ce sera notre ligne de conduite à tous[1]. Merci surtout à Dieu d'avoir pu travailler encore ces derniers mois ; si le dernier cours n'a pas été une vraie satisfaction, il n'en a pas été ainsi de ma conférence[2], qui a manifestement été utile à mes étudiants comme à moi-même. Mes articles, études, comptes rendus aussi m'ont été précieux ; je crois qu'ils ont pu rendre et rendront encore quelques services. Je travaille à former lentement ma gerbe, que

1. Plus je m'avance dans la vie, plus j'admire la toute-puissance de la bonté. C'est la vertu maîtresse. Toutes les autres sans elle, ressemblent aux branches mortes d'un arbre desséché. Soyez bons avec ceux pour lesquels vous vous sentez le moins d'attrait. Le secret de la bonté consiste d'abord dans l'oubli de soi, lequel mène ensuite au dévouement total. Ceux qui aiment, se font aimer, et ceux qui se font aimer sont capables de tout bien. Vous n'exercerez d'action profonde sur une âme qu'à la condition de l'aimer beaucoup et voilà pourquoi pour sauver une âme et pour agir divinement sur elle, il faut l'aimer divinement. Le Père Didon.

2. Schleiermacher, *Kurze Darstellungen*. 9 *étudiants*. Très souvent dans son agenda le professeur manifeste sa joie de travailler avec ses jeunes gens « au complet ».

peut-être je pourrai encore lier moi-même, ou qui sera nouée par mon fils, ou par des amis qui l'assisteront.

27 juillet 1912. J'ai feuilleté mon vieux cahier noir de 1896, commencé à la Obere Warte, je n'ai heureusement plus le sentiment que j'exprimais il y a 16 ans, le sentiment que ma disparition serait un malheur irréparable et laisserait un vide que rien ne pourrait combler. Non, Dieu merci, j'ai changé absolument d'avis et d'impression sur ce point...

A la veille de mon anniversaire, j'ai déjà recueilli bien des marques d'affection, tout un essaim d'affectueuses pensées, pour lesquelles j'ai lieu de bénir Dieu ; je lui recommande ces derniers jours de travail, nos chers absents, aussi le souvenir de ma délicieuse Lily, dont sa maman nous a lu maintes choses charmantes dans le journal de nos enfants ! Grâces à Dieu et pardon à lui, c'est invariablement le résumé de chaque fête de famille que Dieu m'accorde et qu'il m'est donné de célébrer avec les miens ! Que de fois je pensais : « Celle-ci sera la dernière ! » et que de fois mon appréhension a été démentie ! Le dernier mot de la sagesse m'apparaît toujours dans l'abandon à Dieu, non pas dans l'abandon passif et inerte, mais dans une confiance qui se réalise par l'obéissance active et par un sincère effort pour collaborer à l'œuvre de pardon, de paix et d'amour.

Nous l'avons dit plus haut, P. Lobstein s'intéressait à la jeunesse. Une place à part doit être marquée aux réunions et fêtes des différentes Associations d'étudiants où il se rendait volontiers. On y discutait des thèses, et il aimait la discussion. Je ne doute pas que maint pasteur alsacien ou d'autres nationalités, ayant fait partie d'une association d'étudiants à Strasbourg, ne se souvienne des débats auxquels P. Lobstein prit part, lorsqu'un problème théologique était soulevé, et ce que sa science mûrement acquise et sa piété profondément vécue purent donner de force aux meilleurs arguments. D'autres fois, il apportait la note humoristique à ces soirées, en improvisant des reparties heureuses aux speechs des convives. Son tour d'esprit caustique, ses observations, quand parfois il mettait le doigt sur la vanité et

l'insuffisance des connaissances de quelque contemporain, déchaînaient souvent des rires unanimes. Nous regrettons de trouver si peu de traces de ces réponses dans ses carnets. Un de ces rares exemples est inscrit, le 8 février 1883, à la fête de la fondation de l'A. Th. C. (Collegium académique théologique) :

Grand nombre d'hôtes. Toast de Novack aux pasteurs, excellente réponse de M. Kopp. Je porte un toast à l'avenir scientifique, pastoral, conjugal surtout, dans lequel je résume quelques idées parues précédemment et me rattache à elles. Grand succès de rires...

A l'occasion aussi, il savait se taire. Nous lisons, le 20 février 1883 :

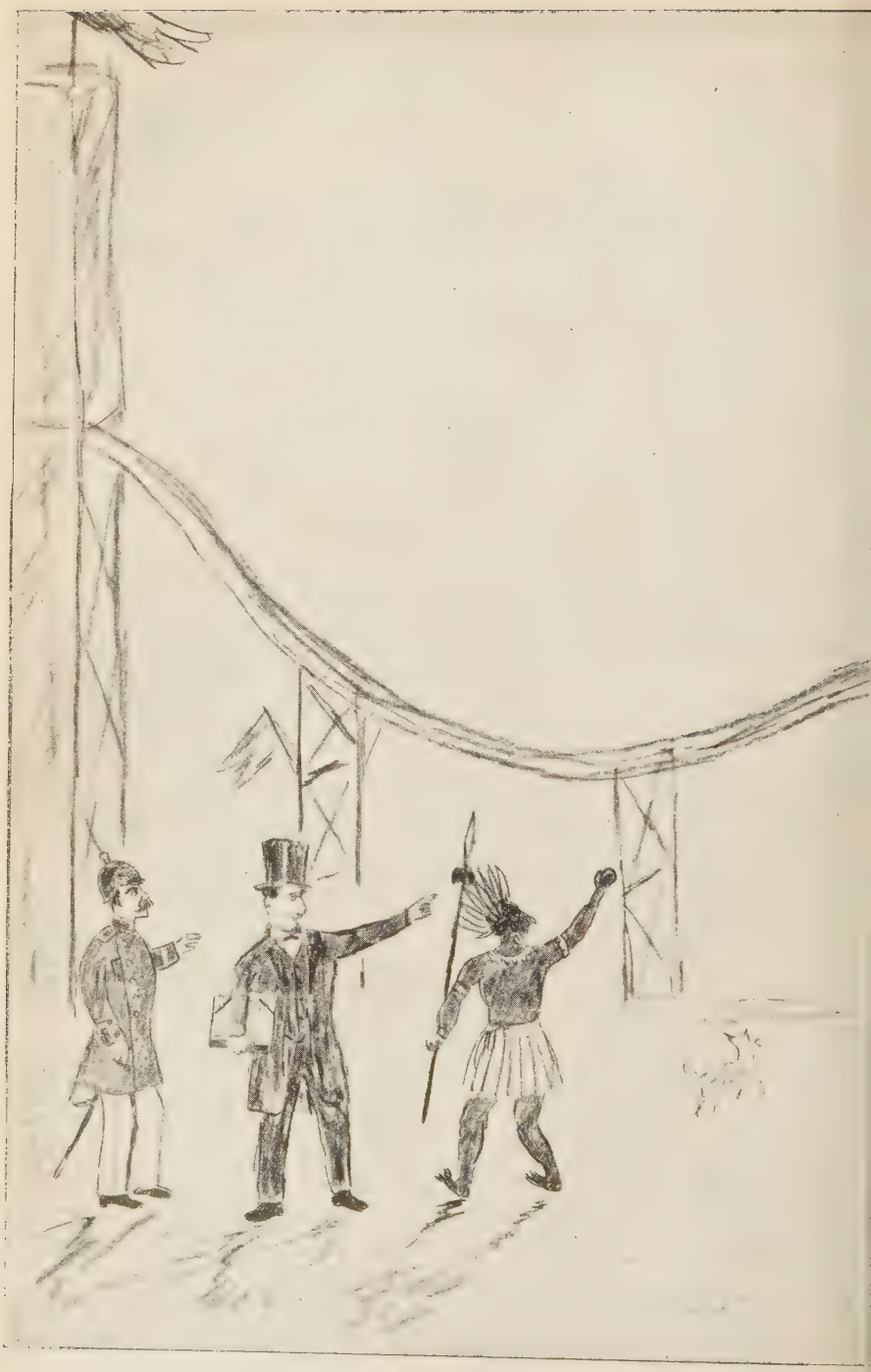
A la Société de Gustave-Adolphe, Krauss et Novack veulent me faire parler ; en outre, sommations des étudiants qui trépignent. Je résiste ; silence désobligeant peut-être, mais je n'eusse plus su que dire. Désagréable incident tout de même.

Les étudiants comprenaient le chercheur indépendant, l'exégète hardi ; maints petits cadeaux qu'ils lui offraient à leurs fêtes de Noël en sont la preuve. Dans un tiroir de cuisine, chez Mme Lobstein, se trouve encore l'*instrument à éplucher* que lui rapporta, un soir, son mari, d'une fête de Noël de l'A. Th. V., le 15 décembre 1896, « instrument pour dégager de son enveloppe la substance religieuse (um den religiösen Kern aus der Schale zu lösen) ».

P. Lobstein entendait la plaisanterie et commençait toujours par se railler lui-même ; en cela aussi il était « *bien français* ». MM. les étudiants avaient du talent ; des dessins, des vers accompagnaient d'ordinaire ces petits cadeaux humoristiques. Nous en nommerons quelques-uns : un flacon d'acide chlorhydrique pour faire l'analyse du dogme grec ; une clé pour ouvrir l'intelligence de la dogmatique ; une hache de bourreau, symbole de critique acerbe ; des petites chaises de poupées à offrir aux étudiants obligés de rester debout dans la salle bondée d'auditeurs, cadeau plutôt flatteur s'il en fut. Le dessin ci-joint amusa royalement le professeur de dogmatique. Il le qualifia de « très spirituel » dans son Agenda ! C'est une caricature, mais tant pis ! P. Lobstein la trouva fort réussie et félicita le dessinateur et le poète. Les vers allemands sonnaient bien : « *Die Ritschlsche Russische Rutschbahn* ». Nous en avons fait, pour les lecteurs français, une

adaptation imitée de Ronsard, à la transcription de laquelle on ne verra pas, je l'espère, d'objection :

La foire est ouverte à Strasbourg,
Salut, montagnes russes !
Voyez, de partout l'on accourt,
De l'Alsace et de Prusse.
Et sur ce wagonnet, là-haut,
Un ritschlien s'avance,
Sur des bouquins en cuir de veau
Crânement il s'élance !
Arrêtez-le, ce novateur,
Arrêtez-le, gendarme,
Dans le journal conservateur
On va donner l'alarme.
Arrêtez-le, c'est un chercheur,
Sa méthode historique
Remonte à nos réformateurs,
Elle est analytique ;
O ciel, ô malheur des malheurs,
Elle est exégétique !
Mettez au bloc ce professeur
Avec sa dogmatique.
Jetez au feu tout ce fatras,
Eh ! dans les synoptiques
Il ne trouv' pas ce qui n'y est pas,
Périsse sa critique !
Jeunes gens, ne le suivez pas,
Il vous mène à l'abîme,
Et surtout ne l'excusez pas.
Restez dans la doctrine
Du redivivus Hutterus,
Ne lisez pas ces tomes
Qui vont, sur les montagnes russ',
Perdre, entraîner cet homme.
O fuyez, fuyez désormais
Ceux qui, dans vos collèges,
Savent allumer pour jamais
La flamme sacrilège.
Alors vous perdrez pour toujours
L'envie abominable
De vous lancer, sans nul secours,
Sur la pente exécrable.



(Voir page 179.)

La vie de P. Lobstein s'écoulait ainsi remplie, il est vrai, par un travail assidu, mais nullement séparée de la famille et des amis. Il recevait volontiers ses collègues et ses étudiants ; tous les hivers, son salon s'ouvrait pour des soirées où une franche gaîté animait les convives. Il était abstinent, d'une abstinence qu'il observa pendant les trente dernières années de sa vie sans fléchir, et on le vit, dans les soirées les plus animées de la jeunesse universitaire, tenir les toasts les plus brillants, un petit verre d'eau fraîche ou d'eau de syphon à la main. Il avait signé la Croix bleue parce que son cœur saignait à la pensée des hécatombes de victimes que cause l'alcoolisme, déjà parmi la jeunesse et dans les foyers que ce fléau désole, et dans les prisons dont il est le pourvoyeur jamais satisfait.

C'est dans une même pensée de sauvetage moral et religieux que P. Lobstein appréciait si fort l'Armée du Salut et l'œuvre de relèvement qu'opèrent ses officiers et ses soldats, en recherchant les pauvres âmes dévoyées dans des taudis et dans des bouges, où personne autre n'ose pénétrer.

CHAPITRE XII

(1914-1918)

La guerre mondiale. — Glanures de la Chronique de guerre. — Journal intime. — Expulsion de la fille aînée de P. Lobstein. — Sa retraite comme professeur à l'Université. — Conversations politiques.

Pendant la guerre mondiale, P. Lobstein continua à écrire tous les jours son journal. La page de l'Agenda ne suffisant plus, car il prenait note aussi du dépouillement de la *Gazette de Francfort*, il y ajouta un Supplément pour sa Chronique de guerre. Ceux avec qui il causait pendant ces quatre années de tortures morales, n'ont pas oublié son attitude dans le cours de la conversation. On le voyait, à tous moments, tirer de la poche de son gilet un petit crayon et un papier minuscule qu'il remplissait de notes en le tenant dans la paume de sa main. A défaut de papier, il noircissait ses manchettes d'hiéroglyphes qu'il mettait, le soir, au net dans son agenda. Ces « petits faits » lui fournissaient sa Chronique de guerre. Il suivait les tragiques événements de la lutte avec un intérêt palpitant, souffrant avec les victimes de l'ambition et la cupidité allemande, priant pour toutes les nations belligérantes, abandonnant à Dieu les destinées des peuples, livrant à son jugement les douleurs de l'humanité.

En 1915, ayant atteint la limite d'âge réglementaire, P. Lobstein prit sa retraite de professeur à l'Université. Il reçut, à cette occasion, quelques témoignages de bienveillance et de gratitude. Nous citerons, entre autres, un extrait de la lettre du professeur Baudissin, de Berlin, ancien professeur à la Faculté de Strasbourg :

Berlin, 9 novembre 1915.

... Par la nature de vos travaux et grâce au milieu dans lequel la vie vous a placé, vous avez contribué, pour votre part, à réunir dans un même courant les diverses tendances qui se sont fait jour dans votre pays. Personne parmi les hommes de notre génération, n'est mieux à même que moi, me semble-t-il, de juger et d'apprécier cet effort. Je ne cesserai pas de vous

en savoir gré, et plus tard, espérons-le, l'opinion publique en prendra mieux conscience, quand sera venu le moment de contempler avec calme et à la lumière de l'éternité (sub specie aeternitatis) la période d'histoire dans laquelle s'est déroulée notre carrière[1].

Comte Baudissin.

Bien que les rapports de Lobstein avec ses collègues eussent été corrects à tous égards, il fut heureux de n'avoir plus à se rendre aux séances de la Faculté.

La mentalité des intellectuels allemands avait été, de tous temps, différente de la sienne. L'écart était pénible entre les tendances libérales du professeur alsacien et le pangermanisme de quelques-uns de ses collègues. Cet écart, P. Lobstein le ressentait vivement quand il s'agissait de politique, sujet auquel il se dérobait le plus souvent possible, ou bien s'ingéniait à faire « l'innocent ». D'ailleurs, ses collègues savaient « de quel bois il se chauffait » ; quelques-uns lui tournèrent le dos à la déclaration de guerre. Pourtant, son tact, sa courtoisie, son sentiment toujours exact de la mesure dans les circonstances difficiles, lui avaient fait gagner la confiance de la plupart de ses collègues académiques, qui étaient heureux de mettre à profit ses avis.

Il garda toujours un souvenir reconnaissant à ses maîtres dont quelques-uns étaient devenus ses collègues à Strasbourg.

Le 6 août 1910, jour où il reçut le faire-part de la mort d'un de ses anciens professeurs à l'Université, il marque sur son carnet : « Un sincère merci à mon maître et collègue, Holtzmann, qui m'a témoigné depuis 1874 une invariable bienveillance. »

1. 1. Berlin, 9. Nov. 1915..... Sie haben in der Art Ihrer Arbeiten und in den Verbindungen, die Ihnen das Leben mitgegeben, auch dazu beigetragen, die verschiedenen Strömungen Ihres Landes in ein ruhiges, gemeinsames Bett zu leiten. Das können, unter den Lebenden wenige so beurteilen und anerkennen wie es mir möglich ist. Es soll Ihnen bei mir nicht vergessen werden und wird hoffentlich einmal später der Allgemeinheit deutlicher zum Bewusstsein gebracht werden, wenn die Zeit gekommen ist, mit Ruhe und sub specie aeternitatis auf die Periode zurückzublicken, in die unser Lebensweg fällt. Graf Baudissin.

2. Quand deux de ses collègues de la Faculté de théologie vinrent pressentir P. Lobstein pour le proposer à l'Assemblée plénière que tenaient, chaque année, les professeurs de l'Université en vue du rectorat, il déclina l'honneur qu'on voulait lui faire. Il m'avoua qu'une des raisons pour lesquelles il avait refusé d'être recteur, c'était l'obligation d'avoir à porter le toast d'usage à l'Empereur, à l'occasion du banquet universitaire qu'il aurait eu à présider.

Jamais Lobstein n'accepta d'être membre d'une délégation devant représenter le corps enseignant de l'Université allemande à l'étranger. Comme son ancêtre Jean-Frédéric Lobstein, il refusait les honneurs « dans les termes les plus polis ». Voir chap. I, page 1.

La guerre survint et changea la face des choses. Le 28 juillet 1914, P. Lobstein note dans son Agenda :

« Réunion de famille chez nous, à l'occasion de mon 64e anniversaire. Journée terriblement agitée par les bruits de guerre et les dépêches alarmantes. Que Dieu ait pitié de nous ! Avant de nous séparer, nous chantons ensemble le Psaume des batailles des Huguenots. »

C'est en nous fortifiant ainsi dans les sentiments qui nous unissaient que nous entrâmes dans la guerre mondiale.

P. Lobstein vécut retiré pendant les quatre années de la guerre, mais la succession des événements tragiques, les souffrances morales endurées, l'ignorance et le mensonge dans lesquels nous croupissions, l'empêchèrent d'entreprendre un travail de longue haleine. Plusieurs fois, cependant, il parla de « nouer ses gerbes » : gerbe française et gerbe allemande, et après avoir mis le point final à un travail, il le désignait comme « un épi pour sa gerbe ».

Il ne sortait de sa maison que pour aller voir des amis ou aller visiter des malades. Mutilés ou aveugles de la guerre le bénissaient de ses visites. C'étaient ses œuvres de l'arrière. Il lui semblait que l'asservissement de l'Europe par l'Allemagne (l'Europe sous la botte allemande) serait un immense malheur. Il souffrait moralement de la campagne de haine entreprise contre la France et des paroles comme celles-ci, prononcées par des collègues, dans sa propre maison, lui déchiraient le cœur : « Für 500 Jahre müssen wir Frankreich niederwerfen » (Il nous faut écraser la France pour 500 ans). « Wir dachten in 6 Wochen Frankreich zu ruinieren ! » (Nous pensions ruiner la France en 6 semaines). « Frankreich bezahlt die Zeche ! » (La France paiera !).

Il devinait que l'agresseur se sentait invincible et certain de pouvoir écraser la France, afin de lui faire subir un nouveau démembrement. D'avance, dans des conversations, dans des propos de couloir, MM. les professeurs s'en partageaient les dépouilles. En riant, ils parlaient d'un beau morceau de l'Algérie (ein hübsches Stück Algerien), voire Madagascar (Warum nicht Madagascar ?) qui tomberaient en partage à l'Allemagne victorieuse. Et puis, on avait besoin des bassins houillers de Longwy et de Briey... On en avait besoin, on les aurait, on les prendrait, c'était certain.

P. Lobstein, lui, maintenait, malgré tout, que « Dieu aurait le dernier mot, que les événements historiques aboutiraient au triomphe du bien sur le mal ; que l'amour aurait le dessus sur la haine. Dieu est amour, c'était sa consolation suprême ».

Les notes suivantes sont tirées du Journal de la Guerre de P. Lobstein, contenu dans de nombreux carnets dont nous n'avons extrait que de courts passages.

31 juillet 1914. — Ed. apporte la nouvelle de la mobilisation allemande. Dieu aie pitié de nous ! Par ordre du général, le *Journal d'Alsace, Le Nouvelliste* et la *Freie Presse* (*Presse Libre*) cessent de paraître. Jung est arrêté avec d'autres. Bucher et Léon Boll ont pu se sauver. A 4 heures, la ville est mise sous la loi martiale. Affiches détaillées énumérant les pouvoirs du général commandant la place. La nouvelle de la mobilisation proprement dite est prématurée, mais de fait cette mobilisation a commencé. A partir de 6 heures, les trains sont entre les mains des troupes, de même que la poste, le téléphone, le télégraphe. On réquisitionne les automobiles et les chevaux. Tout est en l'air.

1er août 1914. — Réveillés avec un poids sur le cœur et l'esprit. Lecture *Strassburger Neue Zeitung*. Elle donne les dépêches et le détail sur les conséquences de l'état de siège pour Strasbourg. A la salle de lecture de l'Université, ni *Temps*, ni *Figaro*. Münchner Neueste Nachrichten. Encore lueur d'espoir de localiser la guerre. Bouleversés par la nouvelle de l'assassinat de Jaurès à Paris hier ! Terrible nouvelle : l'Allemagne somme la Russie de démobiliser, et demande à la France si elle fera cause commune avec la Russie. Elle donne 12 heures pour répondre. C'est évidemment la guerre en plein. Visite de W., explications et considérations sur la situation de la malheureuse Alsace. Echos de la désolation des ménages et familles, désorganisation des affaires. Al. sort, il entend une allocution d'un général qui harangue un tas de braillards. Cris, « Deutschland über alles ! » Efforts de la presse allemande pour rejeter toute la responsabilité de la guerre sur la Russie. Calme prudent de la France. Nous serons privés du *Temps*. Toutes les nouvelles sont triées par la censure militaire !

Dimanche 2 août 1914. — Premier jour de mobilisation. Partout nouvelles de la désorientation des intérieurs. Levée de

17 à 45 ans ! Moment d'émotion au culte de famille. Journal *Strassburger Neue Zeitung* vide de nouvelles du dehors. Ed. et Al. à St-Guillaume (Lasch). 1 Pierre 5, 6-7 « Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève au temps convenable, et déchargez-vous sur lui de tous vos soucis, car lui-même prend soin de vous. » Avec mère à Saint-Thomas (Stern) 1 Pierre 5, 7. Emouvant et consolant. Lecture de quelques beaux psaumes. A 11 heures, à Saint-Nicolas, Esaïe 54, 10. Sermon de Ménégoz : Ce qui reste debout : la réalité de Dieu et de son amour, le devoir. Nécessité de réaliser en soi le maximum du Christianisme, alors que la civilisation et le Christianisme sont remis en question.

8 août 1914. — G. R. revenant de Karlsruhe dit à A. qu'un général, en parlant de la guerre « courte et joyeuse », s'exprima en ces termes : « Ein Krieg mit Frankreich ? das heisst besser essen und trinken » (Une guerre avec la France? ce sera mieux manger et mieux boire). Grand mouvement de troupes. Lecture *Strassburger Post :* ton odieux d'excitation contre la France et l'Angleterre. A l'Ecole St-Thomas, chants interrompus par les « Hoch » que proposent les Feldwebel pour chauffer le patriotisme des jeunes recrues. « Kyrie Eleison ! »

Dimanche 16 août 1914. — Défense de sonner les cloches dans les villes et villages. Silence des journaux sur les affaires de Schirmeck, de Lorraine, de Belgique. Invitation aux citoyens qui peuvent s'en aller, à quitter la ville. A St-Thomas avec Alice et mère : H., Luc 9, 51-56. Jésus descendant à Jérusalem. Courageux, élevé, profondément chrétien. Contrastes entre ce texte et la situation présente. Avec mère à Saint-Nicolas, M., Jérémie 23-29, Nombres 20, 11 : orientation de nos pensées vers l'Ancien Testament. Dieu parlant comme marteau qui brise le rocher, mais faisant aussi jaillir des bénédictions.

Du 2 au 3 septembre 1914. — Réflexions et prières : Quoi qu'il arrive, Dieu règne. Le dernier mot lui appartient.

Il sera le vainqueur suprême. Il se servira de nos folies et de nos crimes pour convertir le mal en bien. De l'homme des cavernes il a tiré un Newton, un Shakespeare, un Darwin, un Jérémie et un Saint-Paul, eh bien, rien ne lui est impossible. Il est l'Eternel, — au-dessus des ruines et des effondrements[1].

11, 13, 14 septembre 1914. — A. revenant de la garderie d'enfants, rapporte de trois sources différentes une défaite des Allemands près de Paris : on a dû sacrifier 3.000 hommes pour sauver le kronprinz menacé d'être cerné et fait prisonnier ! ?[2] 20.000 prêtres catholiques dans l'armée française. Les Français occupent en ce moment Munster. Nos Munsterois ont passé 4 nuits dans les caves. Les Allemands auraient de nouveau abandonné Lunéville.

Attitude courageuse du maire de Bruxelles. Nouvelles des défaites allemandes à l'est de la France brutalement démenties par les journaux officiels allemands. Leurs mensonges dévoilés par les rapports des fils Lucius qui reviennent de Mulhouse. Les Allemands ont été repoussés à 100 km. de Paris. Situation dénaturée par les officiers allemands.

Une carte postale illustrée circule à Strasbourg : Les Allemands entrent à Paris sous un arc de triomphe, sur lequel on lit : « Gloire soit à Dieu ! » (Ehre sei Gott in der Höh !)

On annonçait 50.000 prisonniers dans le Haut-Rhin, or seulement 23.000 Français étaient entrés à Mulhouse. Cossmann, vaillant défenseur des Alsaciens à Mulhouse, a établi que les Allemands ont brûlé Burzweiler. Faux témoignages arrachés à des paysans. Arrestation d'une dame qui, voyant les canons de la place Impériale, dit : « Il y en a plus sur la place Vendôme !» A Ste-Marie, le crieur public demande qu'on fasse sortir des caves les Bavarois cachés ; ceux-ci, affolés par les chasseurs alpins, lèvent les mains et se rendent en criant : « Alsaciens ! »

[1] Voir la phototypie P. Lobstein à son bureau, un spécimen de sa fine écriture.

[2] On ne savait rien, à Strasbourg, des journées de la Marne.

23 septembre. — A la poste, entendu moi-même : Une jeune fille apporte un paquet pour Bellefosse, village du Bas-Rhin. « Wo liegt denn das ? Wohl bei Paris ? Fabelhaft, am 14. war er noch in St-Dié ! »[1]

24 septembre. — Dans le tramway, deux vieux s'entretiennent : « Was giebt's Neues ? — Ich lese keine Zeitung mehr. — Da haben Sie recht ! 2/3 sind erlogen und 1/3 ist nicht wahr. »[2]

CONVERSATION AVEC R., 29 OCTOBRE 1914

Dans le périodique « Deutsch-Evangelisch » (septembre ou octobre), Sch. se pose sérieusement la question : « Sind wir wirklich die einzig Anständigen der Welt ? »[3]

Récit d'E. R. à E. W. L'oculiste allemand B., établi depuis des années à Lima, est revenu pour s'engager ; il dit : « Sie können sich keinen Begriff machen, wie sehr wir alle in Süd-Amerika verhasst sind. »[4]

B. revenant d'un voyage en Allemagne, raconte qu'en Prusse, la landwehr II n'a pas encore été convoquée, c'est-à-dire les hommes de 33 à 39 ans. La Bavière avait déjà mobilisé tout son landsturm[5] avant que la Prusse eût commencé.

11 novembre 1914. — A Strasbourg, l'Hôtel de la Couronne est fermé pour un mois, des officiers allemands ont entendu qu'on y parlait français, ont porté plainte et ont dénoncé. On annonce que sans doute on n'aura plus la permission de

[1] Traduction : « Où se trouve cet endroit, sans doute près de Paris ? C'est incroyable ! le 14 il était encore à Saint-Dié !

[2] Y a-t-il du nouveau ? Je ne lis plus les journaux. Vous avez bien raison, les deux tiers sont inventés, et un tiers n'est pas vrai.

[3] « Sommes-nous vraiment les seuls « gens convenables » de l'univers ? »

[4] « Vous ne pouvez vous faire une idée combien nous sommes tous haïs en Amérique du Sud. »

[5] Sa territoriale.

sortir (par sociétés) après 9 heures. Une mère alsacienne apprenant que son fils a été fait prisonnier, s'écrie : « Gottlob ! »[1] Elle a été mise au poste où elle reste trois jours.

L'empereur allemand a ordonné que l'on prenne Calais !! Dunkerque se prépare à être assiégé et se résoudra au besoin à inonder son territoire.

Sommation allemande imprimée dans une feuille hollandaise à l'adresse des neutres : « Wer nicht für uns ist, ist wider uns. Die Welt um uns wird zwischen der deutschen Kultur und dem deutschen Zorn zu wählen haben. »[2]

13 novembre 1914. — De 4 à 6 h. 1/2, séance du chapitre de St-Thomas. Causette avec Sp. Il tenait une dépêche en main : « F. hat aus der Front erfahren, dass die Sache jetzt rasch vor sich gehen wird, die Franzosen sollen mürbe geworden sein; man meldet von Tausenden, die gefangen worden sind. Leider wird damit die Sache noch nicht erledigt sein[3]. » Je fais l'innocent. « Ich glaubte, die Sache würde viel schneller gehen[4]. »

« Jawohl, wir alle. Wir können aber nur unsere halbe Kraft aufwenden, gegen Franzosen, Engländer, Belgier und die wilden Horden »[5]. Entrée de Laband : « Ist Ypern in unsren Händen ? »[6].

30 novembre 1914. — Récit de H. : Un Bavarois lui demande une brasserie bavaroise. H. indique le Löwenbräu. Où

[1] « Dieu soit loué ! »

[2] Celui qui n'est pas pour nous est contre nous. Le monde, autour de nous, devra choisir entre la civilisation allemande ou la colère allemande.

[3] F. a appris du front que les choses allaient marcher vite, les Français sont sur le flanc, on annonce des milliers de prisonniers, malheureusement cela ne vide pas la querelle.

[4] Je croyais que les choses iraient bien plus vite.

[5] Oui, nous tous le pensions. Mais nous ne pouvons employer que la moitié de nos forces contre les Français, les Anglais, les Belges et les hordes sauvages.

[6] Nous sommes-nous emparés d'Ypres ?

vient-il? — De Verdun. — «Nun, da geht's ja rasch vorwärts.» — « Keineswegs, lassen Sie sich doch keinen Bären aufbinden. Es geht furchtbar langsam. » « Und unsre grossen Brummer?» — « Die müsste man zuerst aufstellen können. Kaum sind wir an der Arbeit, so werden unsre Soldaten aus unsichtbaren Verstecken niedergeschossen. »[1]

Je note, le 7 décembre, dans un catalogue de libraire : *Der grösste Verbrecher an der Menschheit im* 20. *Jahrhundert : Koenig Eduard VII von England.* Eine Flugschrift von R. Wagner 1914, 50 Pf. (Le plus grand malfaiteur de l'humanité au xx[e] siècle, Edouard VII, roi d'Angleterre.)

14 décembre 1914. — Confirmation d'une nouvelle qui avait circulé quelque temps. Le jeune D., fils d'un employé de la mairie d'ici, est à Constantinople au moment de la déclaration de guerre. Lors de l'alliance allemande-turque, il a été fourré dans un uniforme turc, a dû se battre contre les Russes, et a été tué.

Soirée H. Les J. savaient déjà jeudi soir que les quatre croiseurs allemands avaient péri près des îles Falkland ; on ne voulait donner la nouvelle que plus tard et à petites doses.

SINGULIERE MENTALITE DES ENFANTS PENDANT LA GUERRE

17 décembre 1914. — Erwin[2], à l'école, avait, au début, prié régulièrement, suivant les paroles de sa maîtresse, pour que les soldats reviennent chez eux à Noël. « Eh bien, vous ne faites plus cette prière maintenant ? » — « Non, c'est inutile, nous savons bien qu'ils ne reviendront pas avant Noël. »

[1] Nous avançons vite à Verdun. — Nullement. Ne vous faites pas d'illusions. Cela va très lentement là-bas. — Et nos canons de gros calibre ? — Ah ! il faudrait d'abord pouvoir les établir ! A peine sommes-nous en train de les mettre en position, que nos soldats sont tués par des balles provenant de cachettes invisibles.

[2] Le petit-fils de P. Lobstein.

Mon petit-neveu, André Wennagel, menace sa grand'-mère de parler français en tramway si elle ne lui donne pas du chocolat.

La petite M., dont l'oncle avait dû porter l'uniforme, dit à sa mère : « N'est-ce pas, maman, l'oncle R. est un Allemand qui est gentil ! »

26 décembre 1914. — Projets géographiques de l'Allemagne victorieuse : après la guerre, la Belgique et la Lorraine deviendraient prussiennes, l'Alsace serait annexée au Palatinat et deviendrait bavaroise.

JOURNAL INTIME (Suite)

16 février 1915. — Après plus de deux ans et demi, je retrouve ce cahier. Faut-il le continuer ? Ne devrais-je pas le détruire ? Un monde entier s'est effondré depuis lors dans la tourmente d'une guerre formidable. Cette guerre a eu son contre-coup pour nous tous. Nous rentrons, El. et moi, de la gare, où nous avons accompagné notre chère et pauvre expulsée[1] et ses enfants, qu'aide et escorte notre vaillante et dévouée Al. A peine pourrons-nous réaliser la destinée de notre chère Annette, exilée de son home et de nous tous pendant toute la durée de cette guerre qui menace d'être longue et implacable. La naïve et heureuse confiance d'Erwin et de Sabine[2] pourrait et devrait nous servir de modèle dans ces solennelles conjonctures : ils sourient à ce voyage et à cette vie qui les attendent et se laissent conduire à travers les embûches et les obstacles dont ils ignorent la gravité. Que l'Eternel nous prenne ainsi par la main et que nous lui abandonnions la direction de notre vie et de nos destinées, sans perdre un moment la conviction qu'Il sera le grand vainqueur et que Son règne se réalisera au travers et au moyen de toutes les ruines et des folies et des crimes de notre humanité. Combien toutes les préoccu-

[1] Madame Willy Brion, sa fille aînée.

[2] Son petit-fils, âgé de cinq ans, sa petite-fille, âgée de deux ans.

pations que j'ai notées ici me semblent mesquines et futiles ! Il faut presque que je me surmonte et me fasse violence pour reprendre ce cahier et m'entretenir avec moi-même sous le regard de Dieu.

Jeudi Saint, 1er avril 1915. — Le neuvième mois de cette guerre funeste commence aujourd'hui même. Que renferme-t-il et qu'apporteront les mois suivants ? Tout cela doit se résoudre dans un grand acte de confiance : quand même, après tout, malgré tout, Dieu règne.

10 mai 1915. — Huit jours aujourd'hui qu'a eu lieu notre séance de faculté. Aucun étudiant ne s'est présenté pour mon cours de morale. Je n'aurai qu'à faire une leçon par semaine, devant trois étudiants. Cela achève de me décider à prendre ma retraite, après avoir terminé ce semestre, le 77e de mon enseignement. Quelques heures après, Mlle Klein me communique le programme de l'année suivante : suppression des leçons de littérature française, — mise à la retraite aussi de ce côté-là, après 40 ans d'enseignement. Je n'oublierai pas cette journée qui a été dure, mais Dieu m'a aidé à me ressaisir. Il s'agira de refaire cette vie qui ne doit pas être une vie perdue, mais une vie sereine, reconnaissante, bienfaisante dans les limites étroites qui me sont tracées. Que ces moments que Dieu me laisse soient heureusement employés. Il m'aidera pour que chaque journée laisse un bon souvenir et un bon exemple. Une sévère discipline exercée sur moi-même sera nécessaire dans cette école qui, après tout, ne tranchera pas considérablement sur ces derniers semestres déjà vides du travail universitaire. Peut-être est-ce l'idée que les liens avec ma vocation sont brisés, qui me donne cette impression dont je n'ai pas pu me défendre au début. Disparaître silencieusement et dignement, voilà ma tâche vis-à-vis des collègues et étudiants. Ne pas être oisif et, par conséquent, nuisible, mais songer à faire du bien et à faire plaisir, voilà ma tâche vis-à-vis des miens. Pourrai-je finir mes deux gerbes ? Je m'y appliquerai, et je l'espère. Mais que sont ces préoccupations au milieu des formida-

bles événements qui se déroulent autour de nous ? Que nous réserve l'avenir ? Peut-être encore de grandes épreuves, de terribles catastrophes ! Mais Dieu règne : il aura le dernier mot.

A LOOSBURG (WURTEMBERG), CONVERSATION AVEC UN SOLDAT ALLEMAND

12 août 1918. — A la gare, porté des lettres ; cherché à déchiffrer la dépêche, verre opaque ; un soldat aussi cherche à déchiffrer. « Cette opacité du verre est voulue », dit-il.

« Mais », dis-je, « ce serait donc mauvais signe, cela irait donc mal ? » « En effet, cela va mal. Rien d'étonnant, cinquième année de guerre ! nos soldats en ont assez, ils ne veulent pas continuer ! Et tenez : la *gare de Karlsruhe* a été complètement démolie par des aviateurs, hier ! Voie de Karlsruhe à Pforzheim détruite. De la gare il ne reste rien, cela m'a été raconté par un camarade qui l'a vu. » — Je m'informe au *guichet*. L'employé fait l'étonné, me demande avec insistance d'où je tiens cette nouvelle ; dit qu'il n'en sait rien, que la nouvelle est certainement controuvée, qu'ils en sauraient quelque chose. Sur le perron, j'interpelle un soldat : « Avez-vous entendu la nouvelle du bombardement de la gare de Karlsruhe ? » — « Oui », dit-il avec assez d'indifférence, « et il y a une ou deux nuits qu'on y a lancé 10 bombes. » — « Mais le chef de gare n'en sait rien ? » — « Croyez-vous qu'il vous le dirait ! » — J'entends un permissionnaire qui raconte qu'on a reculé du côté de Laon : « Tant mieux », ajoute-t-il, « j'aurai à faire 80 km. de moins en rentrant chez moi ! »

A STRASBOURG

3 septembre 1918. — J'ai vu et entendu deux petits gosses qui s'amusaient ensemble ; l'un d'eux disait à haute voix : « *Vive la* » et ajoutait à voix basse « France », tandis que l'autre riait de tout son cœur. Al. a vu un superbe *Sénégalais* pri-

sonnier entre deux Allemands ; prestance magnifique, air fier et dédaigneux, uniforme impeccable, fumant une cigarette : tout le tramway dans l'admiration et faisant comparaison avec les Allemands, pauvres hères, si bien que l'un des Allemands dit : « Triste, que nous en soyons réduits à envier les noirs ! »

MA CONVERSATION AVEC N...

23 octobre 1918. — J'arpente, entre 11 heures et midi, la terrasse du Château Rohan et y rencontre mon collègue N., avec lequel je m'entretiens longuement et rentre avec lui : « Sie werden wieder Franzosen ! Ich möchte sehen, wie es hier in 10 Jahren wieder aussieht. Das protestantische Elsass ist zu Grunde gerichtet. Mehr wie 40 Pfarrer haben mir gesagt, sie werden über den Rhein gehen, und über 40 Stellen sind unbesetzt. Kein Nachwuchs. »[1]

Je lui rappelle la parole de D. : « Il nous faut écraser la France pour cinq cents ans. » Il ne répond rien, mais continue : « Heuchelei und Brutalität Wilson's. Saat von Hass. Ein Volk von 70 Millionen Menschen lässt sich auf die Dauer nicht vernichten. »[2] Je me récrie : « Si l'Allemagne perd l'Alsace et quelques kilomètres de la Pologne, ce n'est pas ce qui la détruira. » Il me détaille tout ce que l'Allemagne perdra politiquement, économiquement, financièrement, etc... Causes : « Unterschätzung der Kräfte der Gegner, Ueberschätzung der eigenen Kraft. »[3] Il est irréductible dans l'affirmation qu'ils

[1] « Vous redeviendrez Français ! Je voudrais revoir la situation, ici, dans dix ans. Le protestantisme alsacien est anéanti jusque dans son fondement. Plus de 40 pasteurs m'ont dit qu'ils passeraient le Rhin ; et plus de 40 postes n'ont pas de titulaires. Pas de recrutement. »

[2] « Hypocrisie et brutalité de Wilson. Semence de haine. Un peuple de 70 millions d'hommes ne se laisse pas anéantir à la longue. »

[3] « Sous-estimation des forces de l'adversaire, sur-estimation de sa propre force. »

ne pouvaient faire autrement que de tirer l'épée. Mes objections, ultimatum à la Serbie, La Haye, etc..., ne le désarment pas. C'est la France, la Russie, etc..., qui ont acculé l'Allemagne à la guerre. Chaque Alsacien porte un masque. Il avoue d'énormes fautes commises. Son travail de 40 ans ruiné ! Il bûche du matin jusqu'au soir pour trois, et sera peut-être obligé de partir dans 4-8 semaines. Plus tard, il parle du sort (prolongé) des Allemands durant l'occupation française. Indigne conduite des Français, traînant les otages au dehors, maltraitant les prisonniers. Je lui parle de la haine des Français, plus naturelle que celle des Allemands, ce qu'ils ont souffert durant quatre ans. « Les Américains », dit-il, « sont cause de la victoire des alliés ; dès les deux premières années, ils fournirent des munitions. » Indignation et tristesse que le peuple allemand soit traité de barbares, misérables ordures, par qui ? par ceux qui ont commis des infamies et hypocrisies pires, et ceux-là triomphent. « Wo Gott es hinausführen will? » (Où Dieu veut-il nous mener ?) Il faisait vraiment pitié ! Il faut se souvenir de tout ce qu'il a fait et dit pour ne pas trop s'attendrir. Poignée de main en se séparant.

6 novembre 1918. 1.559e jour de guerre. — A *Waldersbach*, chez mon fils, dans le presbytère qu'a habité Oberlin, conversation avec trois lieutenants garnisaires : un Alsacien, un Poméranien, un Brandebourgeois. Le Poméranien a fait toutes les campagnes russes. Le désir d'une fin prochaine prime tout le reste. Conditions du prochain armistice ; on ne rendra plus les colonies allemandes. Ils constatent simplement le fait, d'un air détaché et sans révolte ou plainte, ou murmure ; croient que si l'on ne se soumet pas aux conditions de l'armistice, il y aura une révolution générale. C'est le 15 septembre que Ludendorff avait télégraphié que c'était la fin, qu'on était à bout de ressources. Il dit des soldats actuels que quelques-uns résistent encore bravement, mais en somme « das ist kein Heer mehr, das sind maskierte Zivilisten »[1].

[1] « Ce n'est plus une armée, ce sont des civils masqués. »

A 4 h. 30, thé, auquel assiste l'institutrice H. Sch. L'évolution politique se traduit fort simplement chez elle, ce qu'elle avait fait jusqu'ici, elle l'a fait par ordre. Elle fera facilement peau neuve. Le lieutenant poméranien communique à Ed. la *Strassburger Post* qui parle de l'émeute militaire de Kiel et de son contre-coup à Hambourg ; les soldats font cause commune avec les rebelles. On découd, au presbytère, des housses d'édredon bleues pour confectionner les drapeaux.

Dimanche 10 novembre 1918. 224e semaine de guerre, 1.563e jour de guerre. — Promenade sur la route de Freudeneck[1], répétition de l'allocution dont j'ai été chargé, et recueillement. A 3 heures, service commémoratif pour H. Y., jeune soldat du village, tué à l'ennemi. Cantique « Plus près de toi ». Prière. Passages lus : 2 Cor. 4, 16-18 ; 5, 1, 6-7 ; Jean 14, 1-3, Apoc. 21, 1-4. Allocution et cours de vie : Soumission, Reconnaissance, Certitude. Nos braves ne sont pas morts en vain, (la vie éternelle). Grâces à Dieu qui m'a aidé, malgré vertiges et éclipses de mémoire, dont on ne s'est heureusement pas aperçu. Serré la main aux trois sœurs du défunt et au père.

Promenade avec El. sur la route. Conversation avec deux soldats ; ils ont le ruban rouge qu'un des lieutenants nous avait montré le matin ; « das Zeichen der Republik, das Zeichen der Freiheit : Wir sind jetzt freie Soldaten ! Rosa Luxemburg ist frei gelassen »[2]. Souffrances des soldats pendant ces 4 ans. Effervescence générale, on arrache les épaulettes et les cocardes aux officiers. On les remplace par des rubans rouges. On ne salue plus les officiers qui n'ont pas le ruban rouge. Le brosseur du lieutenant me dit que les chefs sont les grands coupables. « Die haben sich die Taschen vollgemacht, die Spitzbuben ! »[3]

[1] Hameau du Ban-de-la-Roche.

[2] « L'insigne de la République, l'insigne de la Liberté. Nous sommes maintenant des soldats libres ! Rosa Luxembourg est libérée ! »

[3] « Ils se sont remplis les poches, les gredins ! »

Waldersbach, lundi 11 novembre 1918. 1.564e jour de guerre. — A 7 h. 30, Ed. frappe à notre porte et nous dit que ce matin, à 1 h. 1/2, la nouvelle de la signature de l'armistice est arrivée à Waldersbach. Dieu soit loué ! Impossible de réaliser encore une pareille nouvelle ! Après déjeuner et culte, toutes sortes de nouvelles : Les officiers prennent leurs repas avec les soldats dans la cuisine de campagne ; les uns et les autres sont allés faire une promenade à la Charbonnière, ornés du ruban rouge. A Rothau, tout est pavoisé de drapeaux français. Les Français ont fait dire qu'ils apporteront des vivres, ils ne désirent trouver que des pommes de terre. Les deux jeunes Sch., cousines de l'institutrice, sont venues annoncer que leur frère Charles est prisonnier en France. Grande joie.

Vers 2 heures, la voiture vient nous prendre, El. et moi, pour Fouday. Ed. nous accompagne. Course périlleuse dans voiture à moitié cassée, raccommodée avec fils de fer, penchant toujours à droite.

A Rothau, d'abord dans le fourgon à bagages, puis dans un wagon de 2e classe envahi par des soldats réfractaires et un ancien marin en fuite, fumant, parlant grossièrement, enchantés que l'Allemagne soit délivrée de la guerre et du militarisme, racontant leurs longues épreuves et surtout les humiliations indignes dont les officiers les abreuvaient. Quelques soldats jettent leurs casques par la fenêtre, d'autres disent qu'ils en feront des vases de nuit. Voyage lent, souvent interrompu. Arrivons avec 35 minutes de retard. Cohue épouvantable à la gare, sur le quai. Récits des événements de ces derniers jours. Promenade dans Strasbourg en fermentation. Cocardes tricolores portées publiquement. Officiers tous dégradés, mais pas de violence. Formation de sept comités pour réception des Français. On descend chez grand'mère. Drapeaux faits par G. et A., français, belge, anglais, serbe, italien, américain. Grâces à Dieu pour ce retour !

REPUBLIQUE FRANÇAISE !

Dimanche 2 février 1919. — Au moment où j'écrivais les dernières lignes de ce cahier, le 14 juillet 1918, je ne me doutais pas que l'offensive à laquelle nous devrions notre délivrance allait commencer. Quels événements inouïs dans l'espace de sept mois ! Je n'ai pu trouver encore un moment pour me recueillir, pour méditer sur ce passé, pour en rendre grâces et envisager l'avenir ! Nous avons été si étourdis par cette succession haletante de drames qui nous ont entraînés dans un courant presque continu : Et que de contre-coups dans notre propre famille ! Le retour de nos chers absents[1] ; pour A. des occupations patriotiques et humanitaires, pour moi la reprise d'une activité qui m'est de plus en plus chère, l'entrée de ma sœur sous notre toit, les études de médecine de notre neveu André l'amenant aussi chez nous, de nombreuses et précieuses visites de France, une vie transformée et enrichie, des difficultés sans doute et des possibilités de complications futures, mais qu'est-ce que tout cela en comparaison de ce qui aurait pu nous arriver, si les choses avaient tourné autrement ? L'optimisme le plus hardi a été infiniment dépassé.

[1] Sa fille et son gendre expulsés.

CHAPITRE XIII

(1918-1920)

Le retour de l'Alsace à la France. — P. Lobstein reprend ses fonctions de professeur. — Réorganisation de la Faculté de théologie. — Décanat. — Doyen honoraire. — Chevalier de la Légion d'honneur. — La Revue de Strasbourg. — Glanures de ses Agendas, de son Journal intime.

Paul Lobstein vit dans la défaite allemande le triomphe de la justice et du droit sur la force brutale, l'œuvre inique de Bismarck anéantie. Il avait toujours eu la vision d'une action généreuse de la France dans le monde ; cette action, il la demandait à Dieu de toutes les forces de son âme. Elle sortirait de la grande souffrance de la France, et conduirait les peuples vers le Dieu d'amour et de paix. « Oh ! une France régénérée par l'Evangile ! », me dit-il un jour, « comme ce serait beau ! » L'entrée des Français dans Strasbourg fut un des jours les plus heureux de sa vie.

Je ne puis m'empêcher de transcrire ici quelques lignes d'une lettre de Mr. R. A., doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris, qui m'écrivit après la mort de mon mari :

« ... Il y a une chose qui me fait, quand j'y pense, — et j'aime y penser, — monter les larmes aux yeux : c'est la façon dont M. Lobstein m'a reçu dans son cabinet peu de jours après l'armistice. Il est venu, tout simplement, à moi, et il m'a embrassé ! Quelle signification dans cet acte !... »[1]

Et plus loin, un autre passage de la lettre disait :

« ... Nous ne pouvons parler de Strasbourg sans évoquer ce « home » de la place Saint-Thomas, où il nous a été donné de connaître et d'aimer, au milieu des siens, un grand savant qui a été un grand chrétien, un maître de la pensée qui a été un exemple de piété fervente... »

1. J'assistai, dans la pièce à côté, par la porte entre-baillée, à cette scène de revoir en Strasbourg français. E. L.

Après l'armistice, le professeur émérite se mit joyeusement au service de la France ; il retira sa démission pour reprendre un service régulier à l'Université. En sa qualité d'administrateur de la Faculté intérimaire (MM. Gérold, Ménégoz, Jaeger, Will, Lobstein), il prit une part active à la réorganisation de la nouvelle Faculté de théologie protestante, à laquelle il donna toutes ses pensées, et se mit au travail avec une ardeur juvénile, multipliant ses fonctions. Il fut aussi pendant un certain temps secrétaire de la commission directoriale intérimaire. Dans une lettre à un ami, 16 décembre 1918, il écrit : « Nous ne sortons que peu à peu de la fièvre de ces journées de transition laborieuse et joyeuse. » Ses collègues l'avaient nommé, pour trois ans, doyen de la Faculté, mais il déposa ses fonctions le 1er décembre 1920, tout en restant membre actif de la Faculté, où il continua de professer jusqu'à sa mort. Le 2 mars 1922, à un banquet amical qui réunissait autour du nouveau doyen, M. Eug. Ehrhardt, les collègues de la Faculté, Paul Lobstein prit la parole et commenta entre autres, cette pensée d'Alfred de Vigny : « Qu'est-ce que le contenu d'une belle vie ? — Un rêve de jeunesse réalisé dans l'âge mûr. » Entouré de ses chers collègues, en cette Faculté française qu'il avait eu le bonheur de reconstituer, il lui semblait qu'arrivé à la fin de sa vie, il pouvait, avec reconnaissance, considérer que ce rêve de jeunesse s'était réalisé pour lui, c'était le couronnement de son activité.

Il fut nommé doyen honoraire en janvier 1921, chevalier de la Légion d'honneur, fin avril 1921. Il reçut sa nomination de chevalier avec un fin sourire, disant qu'il s'en réjouissait surtout parce qu'elle ferait plaisir à sa femme et à ses enfants.

A cette occasion, un de ses collègues de Paris lui envoya la lettre qui suit. J'ose espérer que celui qui l'a écrite ne m'en voudra pas si j'en donne ici quelques passages.

Neuilly-sur-Seine, 1er février 1922.

Cher et honoré collègue,

« ... En apprenant que vous aviez reçu la croix de la Légion d'honneur, j'ai éprouvé une joie très vive ; je pensais à tout ce que vous représentiez, et que ce ruban venait reconnaître à la fois la valeur de la pensée religieuse protestante française dont vous êtes aujourd'hui le représentant par excellence, et la fidélité de la « vieille et loyale Alsace »...

« ... Cette activité si vaillamment continuée par vous au lendemain de l'armistice et par laquelle la nouvelle Faculté de Strasbourg se relie à l'ancienne, vous vous sentez obligé désormais de la réduire. Je souhaite du fond du cœur que grâce aux ménagements indispensables, il vous soit donné de la poursuivre longtemps encore et d'être pour les jeunes gens d'à présent et de demain le conseiller si bienveillant et si plein d'autorité que vous avez été pour tant de générations de pasteurs et d'étudiants... »

A soixante-dix ans, la faculté de travail de Lobstein était encore remarquable. Il ne se reposait que quelques instants après déjeuner, pour fumer une cigarette et faire une courte sieste. A quatorze heures 15 minutes sonnant, il se levait de son fauteuil et s'asseyait à son bureau ; en vain j'essayais de le persuader à prendre un repos plus prolongé, il n'en voulait rien faire, et avec la fermeté et la délicatesse qui lui étaient coutumières, il me priait de ne pas « l'exciter à la paresse ».

« Durer en travaillant », le mot de Sarcey était le sien, il le répétait souvent.

Quand la Revue de Strasbourg, comme un phénix, se mit à renaître de ses cendres, P. Lobstein y fit paraître des articles signés de son nom. Ci-joint une lettre de Rodolphe Reuss[1] en réponse à l'un de ces articles :

Versailles, 4 février 1922.

Cher Monsieur,

... Je viens de terminer la lecture de l'article que vous avez consacré à mon père dans la Revue de Strasbourg, et j'éprouve le besoin de venir vous remercier bien cordialement du souvenir affectueux et fidèle que vous avez conservé à votre ancien maître, alors que vous êtes devenu vous-même le doyen d'âge des professeurs en théologie de la Faculté de notre ville natale... Quand je fais passer devant mes yeux tout ce monde théologique qui se groupait, il y a soixante ans, autour de la

1. Reuss (Rodolphe), directeur d'études à l'école des Hautes Études, historien de l'Alsace, mort à Versailles le 16 août 1924.

place et du quai Saint-Thomas, je me demande parfois si j'ai vécu moi-même tous ces souvenirs, ou si ces tempi passati ne sont que des songes ; vous les avez évoqués, une fois de plus, dans ma mémoire... Bientôt, quand une douzaine d'autres yeux se seront fermés à la lumière du jour, les derniers témoins de cette époque d'activité scientifique et de luttes religieuses auront tous disparu ; votre travail de la Revue de Strasbourg restera comme un témoignage impartial sur les hommes et les tendances d'alors ; encore une fois, cher Monsieur, merci !

P. Lobstein inscrivit jour après jour, dans ses agendas, les événements qui se déroulèrent dans notre ville au retour de l'Alsace à la France. Il sortait tous les jours, faisait ses observations et, le soir, notait les divers incidents dont il avait été le témoin ou l'auditeur. Il exprima souvent dans des termes très enthousiastes la joie que lui causaient les manifestations françaises de notre peuple alsacien.

Au 22 *novembre* 1918, au grand jour de l'entrée du général Gouraud, il écrit entre autres :

Sur la place du Broglie, soleil splendide. Au balcon de la Mairie, le général Gouraud, en kaki, cheveux bruns et barbe brune, tête nue, envoie des baisers à la foule qui l'acclame. A gauche de Gouraud, un civil agite son mouchoir et crie : « Vivent les Meiselocker, vivent les Steckelburger ! » La foule entonne la *Marseillaise* que la musique joue après. Grande animation ! des officiers s'emparent de jeunes Alsaciennes et dansent avec elles. Matinée unique. Les clairons sonnent. La Retraite, la Casquette du père Bugeaud réveillent de vieux souvenirs. Les ornements des façades sont quelquefois ravissants. L'effet est d'un pittoresque charmant, surtout dans les rues étroites et vieilles. On se retrouve au lunch, vers 1 heure, place Saint-Thomas. Les miens ont été debout sur une échelle de bibliothèque dans la rue de la Nuée-Bleue, pour voir passer les troupes. Ils voient admirablement les détails.

VISITE DU PRESIDENT POINCARE A SAINT-THOMAS

9 déc. 1918. — Les cris de la foule annoncent l'automobile de Poincaré avec Clemenceau, Foch et Ungemach. Près du porche, Gérold prend la parole : « Joie et gratitude, espoir enfin réalisé ; c'est la France qui entre, la délivrance ! Grâces à Dieu, à la valeur des troupes, au génie des chefs, à la politique du gouvernement, l'Alsace retrouve sa patrie, protection et bénédiction de Dieu. » Voix vibrante d'émotion. Poincaré répond avec netteté et force : « Aussi joie profonde, revoir, autorité de celui qui parle ; nous savons ce que vous avez souffert, martyr de l'Allemagne[1] ; dans ce temple, la France est représentée par un double symbole : un symbole vivant, *vous*, et un symbole de l'art français, ce *monument*[2]. » Puis on va voir le monument.

10 décembre 1918. — *Au Directoire :* Colloque avec MM. Beck, Schenkbecher et Walther. M. Beck me montre les archives, les procès-verbaux du Directoire et me met au courant des affaires. Il s'agit d'adopter les protocoles, aux traditions d'avant 1870[3]. En tram à l'Université. Rencontré dans la rue le collègue Raoul Allier. « Nous n'apportons de Paris, me dit-il, aucun projet, ni proposition. On n'a pas même voulu y penser. Les frères de Paris laissent toute initiative aux frères d'Alsace, ceux-ci ne sont pas des conquis, mais des frères qu'on retrouve ; ils apporteront une page blanche sur laquelle nous sommes invités à écrire les premières lignes. » Touchant procédé !

A M. G. BERGUER, PROFESSEUR A GENEVE

Strasbourg, 14 janvier 1920.

Cher Monsieur,

... Les dix-huit mois qui viennent de s'écouler sont, en effet, marqués par des événements d'une intensité et d'une plénitude inouïes. D'abord des semaines d'angoisses, puisque les

1. M. le pasteur Gérold avait été persécuté pendant toute la durée de la guerre par les autorités allemandes.

2. Monument du maréchal de Saxe.

3. P. Lobstein avait été nommé sècrétaire de la Commission directoriale intérimaire.

Allemands, voyant l'Alsace leur échapper, annonçaient qu'ils la traiteraient comme ils avaient traité le nord de la France. Et puis la délivrance, presque subite et complète, et plus magnifique que nous ne l'avions espérée dans nos rêves les plus audacieux. Après avoir donné ma démission dès la première année de la guerre — l'hiatus entre mes collègues et moi était devenu un abîme — j'ai pu reprendre mon travail au service de l'Université et de l'Eglise. Cela a été une véritable renaissance.

J'ai eu le plaisir de me rencontrer avec M. F. B., au sein du Conseil de l'Université. Il s'est fait, dès le début, une large place dans l'Ecole renouvelée, où il jouit d'une grande autorité. Je me réjouis de faire la connaissance de M. Léopold Monod avec qui j'ai déjà correspondu, et dont je goûte infiniment les Esquisses morales... Ne viendrez-vous pas nous voir dans notre vieux Strasbourg, si splendidement rajeuni ? Vous y trouverez notre maison presque vide. Nos enfants sont mariés. Heureusement que notre fille aînée habite Strasbourg, où elle a épousé un médecin et est mère de deux enfants. Ils avaient été expulsés pendant la guerre, dans les 48 heures, et furent exilés en Pologne, où ils ne se sentirent pas trop malheureux, parce que leurs voisins étaient des compagnons de malheur et d'espoir, et sont aujourd'hui délivrés comme nous... Il y a quinze ans, Dieu nous a redemandé une fillette de quatorze ans que nous pleurons encore...

JOURNAL INTIME (Suite)

Dimanche de Pâques, 4 avril 1920. — Décidément, je deviens laconique, alors qu'ordinairement la vieillesse est bavarde. Ce cahier se réduit de plus en plus et cependant que de choses je pourrais lui confier ! Un mot encore ce soir, à la veille de notre voyage pour rejoindre notre fille et son mari !... Les événements qui suivront notre fugue vers Paris et la frontière

belge seront d'une gravité décisive pour mon activité future. Puissé-je unir la prudence à l'esprit de dévouement et de désintéressement ! Puissions-nous réagir contre le mécontentement et les inquiétudes qui s'expriment de plus en plus autour de nous ! Les difficultés, les dangers même, que recèle l'avenir, contrastent avec les perspectives si optimistes qui ont suivi notre retour à la France. Que chacun fasse simplement et vaillamment son devoir, c'est la première chose à pratiquer. Et puis, que par un acte de confiance, radicale et absolue, on donne à la volonté suprême et infiniment bonne, la marche des choses sur lesquelles nous n'avons pas de prise et d'action personnelle ! Tout ce que nous sommes et possédons, chacun de nos bien-aimés, de près et de loin, remettons-les avec une foi fidèle entre les mains de notre Père céleste, qui sait mieux que nous-mêmes ce dont nous avons besoin. Nous avons tant de sujets de reconnaissance que les expériences du passé sont un encouragement et un motif d'espérance et de confiance en l'avenir. Nous savons que nous allons au-devant de temps sérieux et difficiles, que chacun paie de sa personne et fasse ce qu'il doit.

Mardi 7 décembre 1920. — J'ai, tout à l'heure, feuilleté le cahier que j'ai commencé en 1896, à Thoune, je me sentais poussé à le brûler. Mais non, je le laisse subsister pour ma plus grande confusion ! Les craintes puériles que j'ai si souvent exprimées ont été si absolument confondues, ma pusillanimité a été tellement révélée dans son inanité, que ce moment de ma veulerie et de ma couardise mérite de me survivre. Mais après ces 24 ans, ai-je appris quelque chose ? Je veux oser l'espérer. Je crois que j'ai appris à me défier de mon pessimisme et à ne pas me laisser aller à des impressions si souvent démenties. Je veux surtout rendre grâces, accepter avec reconnaissance chaque moment que Dieu me donne ; je n'en finirais pas si je voulais énumérer tous les bienfaits de mon Dieu. Que les jours qui vont venir maintenant soient tout pénétrés de gratitude, de confiance et de joie courageuse qui rayonnent au-

tour de moi et fassent quelque bien à tous ceux qui nous donnent eux-mêmes le bon exemple ! Le temps me manque pour en dire plus pour le moment. Je veux m'inspirer et vraiment apprendre à l'école de ceux qui sont pour moi des modèles, je veux apprendre à être vaillant, heureux et fort. Que toute autre préoccupation s'abîme dans ces sentiments et ces pensées !

CHAPITRE XIV

(1921-1922)

La dernière année. — Entre Tes mains (cantique). — Sa mort. — Ses funérailles.

« Père était unique », disait une de ses filles en rappelant les fêtes de famille passées dans la maison paternelle, où Lobstein apportait ce qu'il avait de meilleur, son cœur d'or et ses petites pièces de vers si spirituelles, qu'il lisait au dessert et qu'il s'excusait de « commettre » quand la muse lui accordait ses faveurs. Comme elles nous manquent, ces poésies dans lesquelles il chantait le héros ou l'héroïne du jour, la beauté, la douceur, le charme de la vie de famille, l'attachement au foyer domestique et les joies qu'il procure ! Inoubliable aussi le moment où, à la fête de Noël, paraissait, chaque année, offerte à la maman, la Chronique de famille renfermant les principaux événements de l'an écoulé, illustrée par le père et chantée par les enfants. Nul mieux que lui n'a compris les enfants. Il avait une façon à lui, pleine d'amour et d'autorité, de leur raconter l'histoire de la naissance du Sauveur ; heures bénies entre toutes, pour le don desquelles il rendait grâces à Dieu. Ses quatre petits-fils et ses deux petites-filles, à cette époque, issus des trois mariages de ses enfants, répandirent la joie la plus douce et la plus pure sur les dernières années du grand-père. Il s'intéressait aussi aux enfants des autres ; il y avait des jours où, régulièrement, une bande joyeuse de petits amis partageaient nos repas ; puis on descendait au jardin et c'était à qui allumerait la cigarette du professeur ! Un jeune Anglais, qui avait été comme garçonnet un de nos hôtes réguliers, vint me voir quelques heures après la mort de mon mari et me parla en termes touchants des souvenirs qu'il avait gardés de ces lundis où il venait chez nous et où M. Lobstein disait « sérieusement » des choses si amusantes. Au chevet de « l'ami des enfants », ce jeune homme jeta un cri du cœur : « Oh ! Madame, Monsieur Lobstein a été un *homme de bien.* » Des témoignages nombreux de sympathie me sont venus de ceux qui l'avaient connu. Je voudrais les exprimer tous en ces pages, les hommages de gratitude émue à la mémoire de l'homme de

foi, de prière et d'espérance qui n'aspirait, selon le vœu de l'apôtre, qu'à être revêtu d'humilité. Tous ils mentionnaient l'admirable unité dans sa carrière de penseur vigoureux, logique, doublé d'un critique averti, incisif, juste, toujours courtois. Ils rappelaient ses comptes rendus de livres français et allemands écrits d'une plume élégante et distinguée.[1] Ils mettaient en relief sa personnalité, sa vie inspirée, son souci permanent de vérité, de recherche, d'enrichissement spirituel, sa vie demeurant « *un éternel bienfait* ». Notre neveu André Kopp, qui avait fait ses années de médecine à Strasbourg et qui le voyait journellement tirant ses joies du travail dans la paix familiale, me disait en parlant de lui : « De pareilles vies laissent un sillon lumineux, elles sont une force et une réalité même après leur mort. »

En songeant à ce passé qui dans l'ombre étincelle comme un trésor, les deux dernières strophes d'un sonnet d'Albert Samain me reviennent à la mémoire :

> Alors, pour éclairer la nuit sombre des temps,
> De loin en loin des cœurs, de beaux cœurs palpitants,
> Brûlent, TORCHES DE FOI, d'amour ou de génie,
>
> Et l'histoire, stérile amas d'écroulements,
> N'est qu'un désert peuplé de ces grands flamboiements
> Par qui l'humanité s'illumine infinie[2].

Paul Lobstein, sous une apparence délicate, avait un tempérament résistant ; après ses trois cures faites pendant les étés 1897, 98, 99, à Nauheim, sa santé s'était fortifiée et il avait pu reprendre ses travaux avec entrain. Pourtant, les émotions, les fatigues l'oppressaient et il était contraint à reposer souvent ses yeux et sa tête. Il aurait voulu produire plus, et enviait ceux qui, tard dans la nuit, peuvent travailler sans ménagement. C'étaient des maux avec lesquels il fallait vivre, disait-il, et puis n'était-ce pas un avertissement ? « Il faut être prêt à partir. » Pendant une légère grippe, en janvier 1922, il interrompit son cours pendant une quinzaine de jours, puis reprit ses leçons, non plus à l'Université, car la marche lui devenait pénible, mais au Séminaire protestant, plus rapproché de sa demeure. Il faisait un cours de symbolique. Dans sa dernière leçon du 4 avril, il s'était arrêté à la doctrine réformée de Zwingle, puis étaient venues

1. M. H. M. lui écrivait après la lecture d'un de ses morceaux de critique : De vos critiques, que dirais-je? Elles sont si mesurées à la fois et si décisives, qu'on ne peut que les accepter, et en être reconnaissants.

D'autre part, on lui écrivait : Et puis vous appelez cela vous faire la main ! Ces travaux courts et substantiels, c'est précisément ce qu'il faut pour le public français.

2. Le Chariot d'or. Page 169. (Les bûchers.)

les vacances de Pâques qu'il se réjouissait de passer chez son fils. Pour y rester jusqu'à la reprise des cours, il avait mis le point final à sa dernière leçon et avait noté au crayon, 24 avril, date de la rentrée. Sa conférence sur Descartes aussi était préparée. Il me dit, le matin du 13, jour de son décès, toute la joie qu'il éprouverait à s'occuper de ses petits-enfants ; qu'ayant terminé ses préparations, il n'encombrerait notre valise d'aucun livre théologique, que ce séjour auprès de ses chers enfants serait pour lui une fontaine de Jouvence, un repos délicieux. Le dimanche des Rameaux, nous avions entendu ensemble la Passion de St-Mathieu de Schutz, chantée par le chœur de l'église Saint-Pierre-le-Jeune. Cet oratorio avait fait revivre bien des souvenirs. Nous l'avions entendu exécuté par le chœur académique. Des pasteurs d'Alsace et de Lorraine, alors jeunes étudiants, l'avaient chanté, un des collègues de mon mari, le professeur Spitta, l'un des inspirateurs les plus distingués de la musique religieuse en Alsace-Lorraine, nous l'avait, pour ainsi dire, révélé.

Nous voulions, le Vendredi Saint, assister ensemble à l'audition de la Passion de Saint-Jean, interprétée par le chœur de Saint-Guillaume. Les billets étaient pris. Le 11, P. Lobstein avait annoté la thèse de licence de son jeune collègue Charles Hauter. Il en était un des rapporteurs. Le 12, nous sortîmes ensemble en voiture, et, au retour, il se reposa, comme il le faisait souvent dans les derniers temps, allongé dans son fauteuil Voltaire quand venait la nuit. Il méditait alors et me communiquait très souvent ses pensées, ou bien il se récitait des vers, des cantiques, parfois aussi il en composait. Ainsi, fin janvier, deux jours après la naissance de sa dernière petite-fille, je le trouvai un crayon et un papier à la main, et il me donna à lire le cantique qui suit, qu'il venait de composer. Il est dédié à sa fille bien-aimée, la jeune maman du bébé et est resté pour nous tous une consolation véritable :

« Entre tes mains », c'est la haute retraite,
O tendre Père, ô puissant roi,
Où se recueille, en sûreté parfaite,
Celui qui marche par la foi.

« Entre tes mains », c'est le coin de patrie
Où l'âme sourit au bonheur,
Bénissant Dieu, source de toute vie,
De tout bienfait suprême auteur.

« Entre tes mains », c'est la divine école
Où le grand maître, à sa façon,
Dicte au disciple, en sa sainte parole,
La facile ou dure leçon.

« Entre tes mains », c'est l'ardente fournaise
Où se prépare, en mille feux,
Le métal qui sortira de la braise
En vase pur et précieux.

« Entre tes mains, ô bienheureux mystère,
C'est là, Jésus, que le pécheur
Lit son pardon sur la croix du Calvaire,
Trône radieux du Sauveur.

« Entre tes mains », c'est la paix, la victoire
Au sortir des derniers combats,
« Entre tes mains », c'est la joie et la gloire
Dans l'amour qui ne périt pas.

Le matin du Jeudi Saint, il écrivait à son bureau quand on vint l'avertir que son bain était prêt. Il prenait à ce moment des notes pour un travail sur *Fénelon et la doctrine du pur amour*. Il avait sur sa table la petite édition des Maximes des saints de 1698, Fénelon et Mme Guyon de Maurice Masson, Fénelon et Bossuet de Crouslé. Dans le tome 10 des Œuvres complètes de Bossuet, une heure avant, il m'avait fait la lecture d'un paragraphe indiquant les manifestations de la grâce chez Mme Guyon. Nous en avions causé ensemble. Hélas ! c'était un de nos derniers entretiens. Vers midi, dans son bain, la mort l'enlevait à notre affection, à l'âge de 71 ans et 9 mois. Je trouvai dans un calepin où de tous temps il inscrivait ses vers, deux strophes intitulées Fragment... qu'il avait composées à Florence, à l'âge de vingt-cinq ans. La place de l'une d'elles est bien ici :

Oui, sois ô Dieu, ma force et mon rempart,
Et soutiens-moi dans le combat suprême,
Fais resplendir à mon dernier regard,
De ton amour le glorieux emblème.
Qu'en défaillant ma main prenne ta main,
Et que ma foi te saisisse et t'embrasse,
Que ton enfant s'endorme sur ton sein
Pour s'éveiller dans les bras de ta grâce.

Florence, nov. 1875.

Sa dépouille mortelle reposait sur son lit, nullement changée, les mains jointes dans l'attitude de la prière. « Père », semblait-il dire, répétant la prière de Jésus : « je remets mon esprit entre tes mains », s'unissant à tous ceux qui ont su mourir avec une filiale confiance et

réalisant le sens de la parole du Christ johannique : « Père, mon désir est que là où je suis, ceux que tu m'as donnés y soient aussi avec moi. » (Jean 17, 24.)

Son expression paisible et heureuse l'attestait, il avait été recueilli dans les bras de la grâce divine. On ne pouvait cesser de le contempler.

Je soulevai un instant sa paupière pour voir une dernière fois ses yeux si aimés, si beaux qui, dans un sens mystérieux et divin, s'ouvraient « *à quelque immense aurore* ». Oui, ses yeux regardaient droit à travers la mort, le Dieu de son espérance chrétienne, le Dieu d'amour, et je songeais à cet Air du Messie, dans l'Oratorio de Haendel : « *Je sais que mon Rédempteur est vivant.* » Il l'avait entendu chanté quelques mois auparavant par une voix admirable et en avait gardé un souvenir reconnaissant et béni. « Je sais que mon Rédempteur est vivant », cette certitude se lisait sur son visage. Entré désormais dans les régions éternelles où la foi se change en vue, il avait saisi, mieux encore qu'ici-bas, en passant de la mort à la vie, le Christ libérateur, le Christ vivant.

Les funérailles de Paul Lobstein eurent lieu en l'église Saint-Thomas, le dimanche de Pâques. Le pasteur Hering organisa la cérémonie funèbre dans le sens qu'aurait approuvé avec reconnaissance son ancien maître et ami. La lecture de passages bibliques[1] alternait avec des cantiques chantés par le chœur de l'église et la communauté. Une page sur l'Espérance chrétienne, extraite d'une étude eschatologique du défunt, fut également lue du haut de la chaire. Le doyen de la Faculté de théologie, M. Ehrhardt, tint à remercier, au nom de l'Université, son vénéré collègue.

Il traça en termes émus le portrait du maître autour duquel la Faculté était fière de se grouper, et la grande perte que venait de faire l'Université tout entière...

En vue de la cérémonie de ses funérailles, P. Lobstein avait exprimé le désir qu'à son enterrement nul discours, nul cours de vie ne fût prononcé. « Si faute il y a de ma part, dit en terminant le doyen, d'avoir contrevenu à la volonté de mon collègue et d'avoir offensé sa modestie si farouche, en lui prodiguant des louanges, je la répare en rapportant avec lui à la grâce divine toutes ses vertus et tous ses mérites. »

1. P. Lobstein les avait choisis lui-même, le 31 mars de l'année courante, comme un vœu peut-être réalisable, non comme un ordre.

Paul Lobstein repose au cimetière Sainte-Hélène de Strasbourg. Sur sa tombe, le socle surmonté d'une croix porte en lettres d'or : « Ma grâce te suffit. » 2 Cor. 12,9.

Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants. Ils vivent ceux qui ont quitté la terre, et le Dieu qui dispose de leurs destinées est aussi celui qui règle nos vies. En Lui, nos âmes se rencontrent et ils restent unis à ceux qui les pleurent et qui voudraient les pleurer d'une manière saine et sainte, et digne d'eux.

A MADAME PAUL LOBSTEIN

Tu me demandes, chère mère, ce que mon père m'a donné comme théologien ? Permets que je dépose sur sa tombe ce modeste bouquet d' « *immortelles* ».

Presbytère de Wimmenau, janvier 1926.

Edouard LOBSTEIN.

CHAPITRE XV

(1883-1895)

Publications théologiques : La notion de la Préexistence du fils de Dieu. — Etudes sur la méthode de la Dogmatique protestante. — La doctrine de la Sainte Cène. — Le dogme de la Naissance miraculeuse du Christ. — Le bilan dogmatique de l'Orthodoxie régnante. — La doctrine des Fonctions médiatrices du Sauveur. — Réflexions sur le Baptême des enfants. — La foi en la Résurrection de Jésus-Christ. — La Christologie traditionnelle et la Foi protestante.

> *« La foi chrétienne abdiquerait, si elle se résignait à cesser d'être missionnaire et conquérante, mais il faut qu'elle sache à quelle condition elle peut établir la certitude religieuse et y faire parvenir les autres. »*
>
> P. Lobstein.
>
> Essai d'une introduction à la dogmatique protestante, p. 234.

Les pages qui suivent n'ont pas la prétention d'être un travail scientifique ; elles sont un souvenir de gratitude, un témoignage de piété filiale rendu à une mémoire chère et sacrée. Je puis dire de mon père bien-aimé ce que celui-ci disait de son oncle William Bartholmess : « C'est lui qui m'a prouvé, par la plus victorieuse des démonstrations, que la foi chrétienne n'est pas seulement une force, mais une lumière, et qu'à ce titre elle est la meilleure inspiratrice de la science théologique. » En parcourant ses livres, ses brochures, je me rends compte que je ne puis donner de quelques-uns de ses travaux, qu'un aperçu rapide et incomplet ; mais P. Lobstein avait la certitude d'une bénédiction de Dieu sur le rude labeur de la pensée chrétienne fait dans un esprit de foi et de sérieux, et si la fidélité envers mon directeur de conscience ne peut pas suppléer, ici, au manque de connaissances spéciales dans les matières de philosophie religieuse qu'il nous a enseignées, la reconnaissance envers mon maître me pousse et m'oblige à chercher, auprès de lui, une puissance intérieure qui console et qui guérit.

L'œuvre théologique de Paul Lobstein dans son entier, sa vénération pour la personne du Christ, la persévérance avec laquelle il

poursuivit, jusqu'à la fin, le but entrevu dans sa jeunesse, sa forte orientation vers Kant, les lignes qui le rattachent à l'idéalisme allemand du commencement du XIX[e] siècle, surtout à Schleiermacher, ont été appréciées par un théologien de race, qui a magistralement caractérisé sa pensée religieuse. Nous renvoyons le lecteur à cet article de fond[1], dans lequel le doyen actuel de la Faculté de théologie protestante de Strasbourg fait revivre le dogmaticien, en indiquant la part prépondérante qu'il a prise dans « *l'effort de la théologie moderne pour affirmer le caractère spécifique du phénomène religieux par rapport à la connaissance scientifique et à la spéculation philosophique* »[2-3]. Nous n'avons qu'à prendre, sur un rayon de la bibliothèque de P. L., le volume : « Schleiermachers Kurze Darstellung des theol. Studiums », soigneusement souligné, et à chaque page, noirci de notes marginales, pour nous assurer que la voie ouverte par ce théologien éminent est celle à laquelle P. Lobstein est resté fidèle.

Peu de temps après la mort du professeur de Strasbourg, M. le professeur Fernand Ménégoz, son jeune collègue, jetait un coup d'œil d'ensemble sur sa méthode. Après avoir rendu un hommage ému à la beauté et à la grandeur du travail de son maître, il appréciait, à sa juste valeur, la position que son système doctrinal occupe dans l'histoire de la théologie protestante. Un passage de cet article, qui parut dans *Evangile et Liberté*, le 3 mai 1922, a sa place marquée ici :

« ... M. Lobstein séparait radicalement le mouvement, vital et accessible à tous, de l'expérience religieuse, des démarches, tout abstraites et réservées aux seuls philosophes, de la spéculation métaphysique. L'expérience religieuse, de son côté, se résumait, pour lui, dans l'acte rédempteur du Christ immortel, se soumettant et régénérant le cœur des hommes par l'œuvre de sa Parole et de la tradition créatrice de l'Eglise universelle. Aux yeux de notre théologien, « l'expérience chrétienne de Dieu » formait comme le foyer central d'une vie d'où partent, en se répandant en tous sens, les rayons lumineux de l'interprétation religieuse de l'Univers. »

1. La pensée religieuse de Paul Lobstein, par Eug. Ehrhardt. Revue de théologie et de philosophie religieuses, Strasbourg, janvier-février 1923, pages 51-69.

2. Voir aussi André Jundt : Le rôle de la métaphysique et de l'histoire dans la dogmatique protestante moderne. Essai sur les principes de l'école de Ritschl. Paris Fischbacher, 1921.

3. Fernand Ménégoz : Le problème de la prière. Strasbourg-Paris 1925, Libr. Istra.

P. Lobstein avait fait, dans la forte armature des formules christologiques anciennes, une fameuse brèche par la publication de son étude sur la

NOTION DE LA PRÉEXISTENCE DU FILS DE DIEU (1883)[1]

publication dans laquelle il avait montré que la préexistence du Christ n'est autre chose qu'une traduction, dans le langage des temps apostoliques, de la valeur religieuse de la personnalité du Christ, organe éternellement prédestiné de la volonté divine, révélateur parfait d'une sainteté inviolable et d'une infinie charité, fondateur du Royaume que le Père a préparé à ses élus dès la création du monde. (Evangile selon Saint-Matthieu, chap. 25, v. 34.) Sa méthode, il l'a indiquée lui-même dans sa lettre au professeur F. Godet, de Neuchâtel[2] : c'est la méthode historique et psychologique qu'il essaie d'appliquer, méthode qui lui semble « aussi excellente au point de vue scientifique que féconde au point de vue religieux » ; une méthode qui deviendra un système d'une incontestable puissance, parce qu'elle repose sur l'expérience.

Ce court volume de 159 pages fut fort discuté. Il constitue, sous sa forme peu apparente, dit un de ses critiques, l'essai le plus sérieux qui ait été tenté depuis trente ans, de renouveler la dogmatique chrétienne. Le 23 avril 1883, M. E. E. lui écrivait de Paris : « *Vous avez rendu un réel service à la théologie française, puisque tout le monde est avide d'entendre parler de votre livre et des questions qu'il soulève. J'espère que cela vous encouragera à continuer dans cette bonne voie : garder la vieille foi dans des vases nouveaux... Votre livre a produit et produira de grands fruits, il a secoué les gens ensevelis dans la torpeur théologique, il leur a montré une méthode, qui, elle, certainement triomphera, même si elle menait à d'autres résultats que les vôtres.*

... Quatre ou cinq courts articles de vous, comme vous savez les faire, plaçant vos auditeurs au centre du sujet, qui souvent en est le sommet, cela ferait du bien... » Dans une lettre postérieure, il lui écrivait encore : « *Continuez votre excellente œuvre ; nous avons besoin, en France, que les questions soient discutées, et vous pourrez rendre les plus grands services à la théologie française, en la maintenant en haleine par des écrits pareils. Les livres allemands, même traduits, ne produisent jamais cet effet ; on dit : « Oh ! c'est de la théologie allemande », mais des livres bien écrits en français forcent l'attention. Croyez-moi, vous avez atteint votre but, vous obligez à la discussion, on ne peut pas vous ignorer...* »

1. Fragment de christologie expérimentale. Paris. Fischbacher ; voir chap. VII, page 93.
2. Cf. chap. VII, page 105 de la Correspondance.

Quel plaisir devaient faire au professeur de Strasbourg des passages de lettres comme ceux-ci : « *Nos étudiants de France — je le sais de source certaine — vous apprécient beaucoup ; notre désir à tous serait de vous posséder à Paris. J'ai le sentiment que vous avez ouvert la voie à la dogmatique de l'avenir, celle qui non seulement réconciliera nos Eglises entre elles, mais ramènera encore à l'Evangile une génération qui s'en détourne de plus en plus. Je vous félicite de la clarté de votre exposition, de la franchise absolue de votre attitude, et surtout du souffle religieux si profond qui traverse votre livre.* » (Lettre de M. A. J.)

De Lausanne, M. Paul Chapuis jette un cri du cœur : « Ne nous oubliez pas, ne nous abandonnez pas ! Je vous envoie une obole (un de ses ouvrages) en échange de la pièce d'or que vous m'avez envoyée. »

De Suisse encore, on écrit : « Il n'est pas permis, quand on a un talent d'exposition comme le vôtre, et que, d'autre part, les questions sont obscures et les esprits embrouillés, de ne pas venir au secours de cette pauvre théologie, qui mérite cependant mieux que le chaos dans lequel elle se débat péniblement. »

D'Alsace aussi lui viennent d'élogieuses critiques : « Je ne sais ce qu'il faut admirer le plus, l'expression ou l'art achevé avec lequel vous dérobez au lecteur l'ennui des études préliminaires, tout en lui communiquant une assurance parfaite en votre direction. Matière essentiellement germanique coulée dans un moule éminemment français... » (Lettre de M. G. B.). D'autres le conjurent de prendre la plume. « Faites un premier article sur les conditions de la connaissance religieuse... » A tous ces encouragements, P. Lobstein répondait en continuant à travailler dans la direction donnée à ses recherches scientifiques.

En 1885, la *Revue de théologie et de philosophie de Lausanne* se montra disposée à accueillir ses articles, et il y faisait paraître successivement deux

ÉTUDES SUR LA MÉTHODE DE LA DOGMATIQUE PROTESTANTE.

Dans la première :

MÉTHODE POUR DÉTERMINER LA NOTION CHRÉTIENNE DU PÉCHÉ,

Paul Lobstein substitue à la manière traditionnelle, une conception plus conforme à la piété des réformateurs[1]. Dans la seconde :

LA QUESTION CHRISTOLOGIQUE,

il répond vivement et catégoriquement aux objections de ses adversaires[2].

1. Revue de théologie et de philosophie, Lausanne 1885, pages 377-396.
2. Revue de théologie et de philosophie, Lausanne, 1885, pages 473-498, 571-601.

Le fragment de la lettre qui suit indiquera que la trouée à faire dans l'ancienne théologie n'allait pas sans obstacles à surmonter ; le chemin était souvent barré. « C'est de votre milieu et de quelques collègues de Paris, écrivait P. Lobstein au professeur H. Vuilleumier, directeur de la *Revue de Lausanne*[1], que me sont toujours venus les témoignages les plus précieux de réconfortante sympathie. J'en suis d'autant plus reconnaissant que je travaille au milieu de difficultés qui tendent à diminuer, mais n'ont pas disparu... Les préventions que j'ai souvent rencontrées au début contre l'usage du français dans mes publications n'existent plus aujourd'hui, et je suis heureux de dire que mes collègues d'ici ont toujours été d'une correction et même d'une courtoisie parfaite. »

UNE NOUVELLE DOGMATIQUE, LETTRE A M. LE PROFESSEUR GRETILLAT et UN PROBLÈME DE L'ANCIENNE THÉOLOGIE, A PROPOS DE LA DOGMATIQUE DE M. GRETILLAT[2-3], sont des ouvrages de controverse qui parurent dans la *Revue de Lausanne* et qui s'échelonnent de 1888 à 1890. P. Lobstein désirait ardemment voir se dégager des divergences théologiques et des diversités intellectuelles, la grande unité morale qui rassemble, en une même famille spirituelle, tous les adorateurs de Dieu qui est amour et tous les disciples fidèles de Jésus-Christ. Il ne demandait pas mieux que de trouver un terrain large et solide sur lequel les chrétiens et les théologiens croyants pourraient se rencontrer et s'unir. S'il a été, dans sa jeunesse surtout, un écrivain polémique, c'est parce qu'instruit par les expériences du passé, il avait compris, de bonne heure, la nécessité d'élargir les voies de la pensée pour ne pas périr. La critique de Lobstein était d'ailleurs loin d'être destructive. On disait de lui : « M. Lobstein n'a rien de négatif ; quand il démolit, c'est pour reconstruire. » Dans sa préface à la traduction anglaise de « *L'essai d'une Introduction à la dogmatique protestante* », le professeur A.-M. Smith, de l'Université de Chicago, a mis en lumière le talent qu'avait l'auteur de l'Essai d'écarter les malentendus du champ clos des débats entre la nouvelle théologie et la théologie traditionnelle ; de transformer les combats en discussions cordiales et en recherches enthousiastes de la vérité, qui renforcent. au lieu de les diminuer, les bonnes relations entre les représentants des points de vue les plus opposés[4].

Dégager des formules mortes la substance religieuse, la purifier des éléments adventices qui l'enveloppent, rechercher dans les dog-

1. Lettre à M. Vuilleumier, 26 septembre 1905. H. Vuilleumir † 1925.

2. Revue de théologie et de philosophie, Lausanne, 1888, pages 385-610, 1890, p. 31-48.

3. Voir encore : Revue de théol. et de phil., Lausanne, Étude critique de dogmatique protestante : La préparation au salut. 1891, p. 26-50. — *A. Gretillat*, professeur à la Faculté de théologie de Neuchâtel (1937-1894).

4. Trad. anglaise : « An Introduction to the Protestant Dogmatics ». Chicago, 1902, p. XI.

mes christologiques les sentiments intimes de vénération et d'adoration qui les firent naître, retrouver les bases psychologiques de doctrines parfois étranges, n'était-ce pas là un travail nécessaire ? Avec une opiniâtreté inlassable, P. L. poursuivit son œuvre de mutilation prétendue, qui était en réalité une œuvre de concentration sur la seule chose nécessaire.

Deux publications importantes des années 1889 et 1890 servirent à montrer que les dogmes correspondent toujours à une affirmation religieuse : « L'analyse critique a précisément pour fonction de distinguer l'élément religieux permanent que représente telle affirmation dogmatique, du revêtement temporaire que lui a fourni le milieu où elle naquit »[1].

LA DOCTRINE DE LA SAINTE CÈNE (1889)[2]

Cette étude est dédiée à la mémoire d'A. Ritschl. Elle fut accueillie avec gratitude par tous ceux qui, dans les pays de langue française, s'intéressaient aux progrès de la théologie nouvelle.

Pour fixer d'une manière précise la pensée inspiratrice de Jésus quand il institua la Cène, le sens et la portée des paroles qu'il prononça à cette occasion, l'auteur traite des actes et des cérémonies qui furent les prémices de la Cène sous l'ancienne alliance, expose les rapports de la Cène avec l'œuvre de Jésus et ses déclarations touchant ses souffrances et sa mort. Il note les transformations qu'elle subit en sortant des cadres de la Pâque juive, étudie l'idée paulinienne de la Cène, expose le point de vue johannique et tire les conclusions dogmatiques ; celles-ci se rapprochent de la conception de Zwingle. Une page choisie de ce travail rappellera la méthode historique de P. Lobstein.

Après avoir cité les paroles par lesquelles Jésus communiqua sa mort à ses disciples, P. L. montre la pénible surprise que cette nouvelle produisit sur eux, parce que, dans les cadres de leur pensée juive, ils ne pouvaient admettre l'idée d'un Messie souffrant et mourant. Il dépeint la scène où Jésus, discutant avec Pierre, oppose les « vues de Dieu », règle de sa conduite, aux vues humaines qui guident l'apôtre. (Matthieu 16, v. 21-23.)

« Ces vues de Dieu, il est permis d'affirmer que Jésus ne les a lui-même discernées que progressivement et que l'initiation n'a pas eu lieu sans effort et sans lutte. Comment

1. Annales de bibliographie théologique, 15 août 1896, p. 114.

2. Revue de théol. et de phil. Lausanne, 1888, p. 337-357, 449-511, — 1889, p. 5-50, 148-176, 225-269. Tirage à part : Lausanne, Bridel, 1889, p. 206.

s'est-il élevé à l'intuition de cette pensée divine à laquelle il se soumit avec la simplicité et le courage d'une foi sans limites et sans retour ? Quelque fragmentaires et incomplètes que soient nos sources, il est possible de recueillir plusieurs données propres à éclaircir ce grave et délicat problème.

Le cours des événements et le développement de l'enseignement et du ministère de Jésus vinrent sans doute lui apporter les premiers avertissements. Les débuts de la prédication et de l'activité galiléenne ont un caractère de joyeuse sérénité, d'espérance et de confiante ardeur qui forme un saisissant contraste avec l'horizon menaçant et sombre qui pèse sur les dernières journées de la période de Galilée. L'évanouissement graduel des sympathies populaires, l'opposition croissante que lui suscitait la hiérarchie, les conflits engagés avec les docteurs de la loi, la surveillance jalouse, tracassière, haineuse, exercée par les émissaires de Jérusalem, les déceptions et les mécomptes que sa parole et son attitude n'épargnaient pas même au cercle de ses propres disciples, que d'expériences qui devaient changer en certitude les pressentiments encore vagues et confus au lendemain des premiers échecs !... Mais Jésus marcha par la foi, sans la vue, contre la vue : le comprendre autrement, c'est se condamner à ne le comprendre jamais. Sa vie tout entière a été une éducation du Fils par le Père céleste, qui parlait à sa conscience dans les faits de l'histoire, comme dans les scènes de la nature ou les paroles des prophètes. La rupture irrémédiable avec les pharisiens, marquée par l'échange des plus terribles accusations, le lâche assassinat de Jean-Baptiste dans son cachot, l'abandon du peuple qui le méconnut et le repoussa — n'était-ce pas là des pronostics suffisamment clairs de « l'issue qu'il allait accomplir à Jérusalem ? » (Luc 9, 31, pages 70-71.)

P. Lobstein traitait le problème en historien sincère ; se plaçant au-dessus des discussions confessionnelles, écartant d'une manière irréfutable, par ses études exégétiques si exactes et si complètes, des interprétations dogmatiques dont on aurait dû faire justice depuis longtemps.

Cette question avait souvent été abordée avec des préjugés, des partis pris dogmatiques, elle avait été la source de discordes, témoin la lettre menaçante, d'une écriture très peu soignée, que P. L. reçut à cette époque d'un fanatique Berlinois Cette lettre était accompagnée d'une coupure d'un journal religieux conservateur, accusant le professeur de Strasbourg de traiter la doctrine de la Sainte Cène enseignée par Luther de « criante absurdité » et de « rêverie incompréhensible »... « Toute la science de ce monde et les études théologiques ne sont, aux yeux de notre Créateur, que balivernes et blasphèmes... et pourraient être punies par l'Etat... »

Le dogmaticien n'avait cure de ces menaces[1]. Il se remet pour expliquer la Sainte Cène tout simplement en face des paroles de Jésus. Ecoutons-le :

« La Cène, un repas de communion fraternelle, récapitule l'enseignement de Jésus et en résume les trésors ; d'abord Jésus s'est laissé deviner, ensuite il s'est montré, enfin il s'est donné. La révélation de sa personne se consomma dans le sacrifice de sa vie. La Sainte Cène n'est autre chose que l'image sensible du don de son être tout entier. » (Pages 76, 77.)

Quant à la signification subjective de la Cène, l'auteur la présente comme un repas d'actions de grâce et de joyeuse commémoration, une profession de foi et un vœu de consécration.

P. Lobstein appliqua la même méthode historique à l'opinion reçue sur la naissance de Jésus ; en 1890, il fit paraître :

LE DOGME DE LA NAISSANCE MIRACULEUSE DU CHRIST

Citons de cette belle étude christologique, l'appréciation de M. H. M., dans le numéro du 19 septembre 1890 d'*Evangile et Liberté*, journal religieux du canton de Vaud :

« M. Lobstein poursuit avec une conscience et une persévérance admirables l'application aux principaux dogmes de la méthode expérimentale, dont il est un adepte aussi savant que convaincu. A une érudition tout allemande, il joint une clarté toute française. Son

1. Dans une étude : « L'Intérêt religieux du dogme luthérien de la Sainte Cène » (Revue chrétienne, 1912, 1er mai), Lobstein a montré le vrai caractère du débat entre Zwingle et Luther.

2. Revue de théol. et de phil., Lausanne. Étude christologique, dédiée à M. Aug. Sabatier, 1890, p. 205-249. — Tirage à part : Le dogme de la Naissance miraculeuse du Christ., Paris. Fischbacher, 1890. — Trad. all. par Arendt, à Pankow près Berlin. Die Lehre von der übernatürlichen Geburt Christi. 2. stark vermehrte Auflage, 1896. — Trad. angl. par Leuliette, édit. par Morrison. The virgin birth of Christ. An historical and critical essay. London, Oxford, New-York, 1903.

exposition translucide n'est hérissée d'aucun raisonnement, ni même d'aucun terme rébarbatif. Cela se lit comme de la bonne et belle prose ordinaire, dirais-je, si cela n'était pas fort rare en pareille matière. Avec cela une grande fermeté de raisonnement, des divisions nettes et logiques, une classification scientifique des idées et des arguments, une disposition irréprochable du sujet. Et pénétrant, animant le tout, une piété émue, une foi vibrante. Il souscrit avec une sincérité absolue et une joyeuse certitude à la parole johannique, écho de ntore foi : Jésus leur dit : « Je suis d'en haut, je ne suis pas de ce monde. »

Mais donnons la parole à P. Lobstein lui-même :

« En dégageant du symbolisme chrétien l'impérissable vérité qu'il renferme, nous restons fidèles à la pensée de Jésus qui fonde sa communion unique avec Dieu, non sur le miracle physique de sa naissance surnaturelle, mais sur l'élection souveraine et la révélation parfaite du Père céleste. » (Pages 62-63.)

Et sur la même page :

« La foi de l'Eglise implique qu'entrer en communion avec le Christ, c'est s'unir à Dieu lui-même, que le but suprême c'est d'être un avec lui comme il est lui-même un avec *le Père.* »

Edouard Reuss se montra enchanté de l'ouvrage et envoya, le 1er août 1890, à son auteur, une critique bien encourageante : « ... C'est un chef-d'œuvre », écrit-il. « J'y souscris des deux mains. Continuez, continuez. Tâchez d'arriver à une dogmatique complète, et de vous datera une nouvelle ère de la théologie protestante en France. Surtout n'ayez pas peur des cris qui ne manqueront pas, mais qui ne doivent pas troubler votre sommeil. J'ai passé par là et je vis encore. » Les cris furent poussés par ceux qui n'admettaient pas qu'un savant pût obéir, lui aussi, à sa conscience, en cédant aux conclusions que lui imposent ses travaux. P. L. écrit dans son agenda, le 21 avril 1894 : « N. m'annonce une brochure de M. Offener Brief an Herrn Lobstein (Lettre ouverte). M. me l'envoie « sine odio ». Préoccupations et réflexions. Faudra-t-il répondre ? Que Dieu me donne d'accepter tout cela dans le bon esprit, et d'agir avec sagesse. Je rédige à la vapeur quelques pages d'une réponse éventuelle à M. » A côté de ces cris séditieux, il y eut des cris de joie. M. Paul Chapuis, dans les *Annales de bibliographie théologique* (15 août 1896), consacra un article chaleureux à ce travail. « On retrouve dans cha-

cune des Études christologiques de M. Lobstein cette exactitude, ce sérieux chrétien et cette abondance de renseignements documentés qui distinguent tous les travaux sortis de cette plume. Aucune apparition de l'histoire ne lui paraît vaine ou absurde... avec une logique serrée il critique les conceptions orthodoxes dangereuses pour la foi ; mais, d'autre part, il en rappelle l'inspiration primitive, la part de vérité qu'elles renferment... Ce sera l'honneur du maître de Strasbourg, auquel nous devons déjà tant d'utiles et fécondes initiatives, que d'avoir brillamment éclairé ce sentier... »

Par une nouvelle étude critique de dogmatique :

LE BILAN DOGMATIQUE DE L'ORTHODOXIE RÉGNANTE[1],

Lobstein écarta du problème christologique les théories ambitieuses, les spéculations téméraires sur le moi, la nature, la substance du Fils de Dieu, sur la Trinité, ses attributs et ses relations. Avec beaucoup de clarté et de précision, il démontre que l'orthodoxie moderne fait fausse route en matière christologique : elle ne tient pas compte des leçons que nous donne l'histoire des dogmes, elle opère un renversement dans le processus de la pensée chrétienne, en mettant en avant la métaphysique transcendante des pères grecs, au lieu de traiter en première ligne, de l'œuvre du salut.

Dans la

DOCTRINE DES FONCTIONS MÉDIATRICES DU SAUVEUR[2],

l'auteur, qui prend son point de départ dans le Christ historique, soumet à une critique modérée dans la forme, mais très tranchante au fond, la distinction scolastique d'un « *munus triplex* » de Jésus-Christ prophète, sacrificateur et roi.

Les

RÉFLEXIONS SUR LE BAPTÊME DES ENFANTS[3]

de l'année 1892, sont destinées à éclairer les personnes qui ne trouvent plus, pour la doctrine du baptême, un fondement assez large

1. Revue de théologie et de philosophie, Lausanne, Bridel, 1891. Études critiques de dogmatique protestante. p. 171-212. La question christologique (II). Tirée à part sous le titre : Études christologiques. Le bilan dogmatique de l'orthodoxie règnante. Paris, Fischbacher, 1891, p. 47.

2. Études critiques de dogmatique protestante. Revue de théol. et de phil. 1892, p. 113 à 137. Tirage à part : Études christologiques. La doctrine des Fonctions médiatrices du Sauveur, Paris, Fischbacher, 1892.

3. Quatre articles dans « Évangile et Liberté », Journal religieux du Canton de Vaud, 15 janv. au 12 février 1892. Tirage à part sous le même titre, Lausanne, Bridel ; Paris, Fischbacher, 1892. — Trad. suédoise, sous le titre : Naogra Tankar om Barndopet fran franskan af Frederik Fehr, dans Ireligiösa och Kyrkliga Fraogor, Stockholm, 1892 N° 8 ; q. 139-160. — Trad. allemande (Pfr. Kupsch), sous le titre : Zur Rechtfertigung der Kindertaufe (Gottschick's Zeitschrift für Theologie und Kirche), 1896, p. 278-298. Jahrg. VI.

et solide dans la vieille orthodoxie. Pour prouver la légitimité du pédobaptisme, P. L. s'inspire des évangiles et des réformateurs, et donne à la théorie du baptême des bases nouvelles dans l'initiative gratuite de l'amour de Dieu, dans son indépendance souveraine, dans son immuable fidélité.

On a dit de certains ouvrages théologiques de P. Lobstein, qu'ils supposent une préparation philosophique et une connaissance, au moins élémentaire, des spéculations transcendantes et des controverses métaphysiques auxquelles l'auteur fait souvent allusion ; nous pensons que le petit ouvrage sur le baptême prouve suffisamment que P. L. s'est efforcé d'écrire d'une façon claire et méthodique, aussi pour ceux qui ne sont pas initiés à la science théologique proprement dite. C'est là un mérite qui a bien son prix, puisqu'au dire des critiques il n'ôte rien à la valeur scientifique de l'ouvrage.

LA FOI EN LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

En automne 1891, P. Lobstein avait commencé, devant soixante à quatre-vingts auditeurs, son cours public sur la « *Résurrection de Jésus* ». Cet auditoire, composé en majeure partie de théologiens, se maintint jusqu'au bout de l'année scolaire[1]. « Grâces à Dieu pour ce bon semestre ! », écrit-il (3 mars 1892). Dans ce travail, des pages édifiantes qui purent ramener vers la foi, des étudiants quelque peu sceptiques, interrompent parfois le courant des recherches minutieuses et des comparaisons des textes bibliques. « *La foi au Ressuscité* », dit P. Lobstein, est une victorieuse et inébranlable assurance que la mort du crucifié n'a pas été le dernier mot de sa mission salutaire, mais bien le point de départ et l'indispensable condition de son œuvre impérissable. L'esprit de sainteté, facteur essentiel de la personnalité terrestre de Jésus, est arrivé à son éclosion parfaite dans le Seigneur glorifié. Son action n'est plus limitée aux conditions de l'espace et du temps ; désormais, notre Seigneur et divin maître est plus près des siens que durant les jours de son ministère historique et terrestre.

1. *Le 5 octobre* 1889 *il avait noté dans son agenda : « J'ai consacré cette semaine à l'étude d'un sujet de cours auquel Lucius m'a beaucoup encouragé :* Die religiös-dogmatische Bedeutung der christlichen Feste. (*La signification religieuse et dogmatique des fêtes chrétiennes.*) *Essayé de dégager les idées générales pour l'introduction, et de recueillir quelques points de vue pour la fête de Noël. Surtout lecture de quelques sermons de Luther. Il s'agit d'aider un peu les étudiants à transformer en connaissances pratiques, les données scientifiques de leurs études » M. Frank Puaux, auquel il avait envoyé pour la* Revue chrétienne *une méditation :* « La foi au Ressuscité », *lui répond, le 6 janvier* 1891 : « *Votre excellente étude évangélique sera une préparation à la fête de Pâques. Je tiens à vous dire une fois de plus, le prix que j'attache à votre collaboration, car je sens que vous avez à exercer une influence spéciale sur notre jeune clergé qui aujourd'hui se trouve très incertain et a besoin d'être rassuré. »*

Le 14 juin 1892, P. Lobstein lut à la conférence pastorale, réunie en l'église Saint-Nicolas, à Strasbourg, un rapport sur : *La foi en la Résurrection de Jésus-Christ*[1]. Lobstein eut de la discussion, qui dura plusieurs heures, une impression heureuse de conciliation et de sincérité. Quelques notes du numéro du 3 novembre 1893 d'*Evangile et Liberté* (journal religieux du canton de Vaud), nous apportent, à propos de ce rapport, qui fut lu et discuté aussi à Lausanne, des échos de la Société de théologie de cette ville... « Le savant professeur de Strasbourg développe cette pensée, que la foi évangélique au Ressuscité repose sur des certitudes intérieures. Elle est un fait d'expérience. Le croyant, depuis les premiers témoins du Christ jusqu'aux fidèles d'aujourd'hui, constate l'influence vivante et agissante que possède sur lui le glorifié. De cette façon, la foi au Christ vivant se rend indépendante des explications théologiques ou scientifiques que l'on essaie de donner du fait surnaturel de la résurrection et s'établit sur une base qui n'a rien à redouter des problèmes historiques et psychologiques que suscite le phénomène. »

Par ses travaux de critique biblique qui, dans cet ouvrage comme dans toutes ses autres publications, sont imprégnés d'un grand sérieux et d'une foi profonde, P. L. aura pu faire du bien à bon nombre de ses anciens étudiants devenus pasteurs. Sa pensée chrétienne allait à eux, quand, en parlant de la prédication de Pâques, il indiquait le but d'édification qu'elle devait poursuivre, en cherchant à placer plus haut et à rendre plus parfaites les impressions encore élémentaires et confuses de l'Eglise, afin de transformer « *la foi à la résurrection en une certitude joyeuse qui vaincra le monde parce qu'elle est née de Dieu* ». Paul Lobstein a été enseveli un dimanche de Pâques.

La série des Etudes christologiques fut close par une importante brochure :

LA CHRISTOLOGIE TRADITIONNELLE ET LA FOI PROTESTANTE (1894)[2].

Par cet écrit, Lobstein rallia les suffrages d'un grand nombre de théologiens protestants, français et étrangers, et se fit connaître au public religieux qu'il introduisait dans son atelier scientifique ; il fit di-

1. Archives du Colloque strasbourgeois. 10e volume, 1892. « Der evangelische Heilsglaube an die Auferstehung Jesu Christi. Zeitschrift für Theologie und Kirche (Gottschick), 1882, p. 343-368. — Trad. franç. par M. Jacques, pasteur à Apples (Vaud). Revue de théologie et de philosophie, Lausanne, 1895, p. 97-121 : La foi en la résurrection de Jésus-Christ.

2. Revue de théologie et de philosophie, Lausanne, 1894, p. 105-153. Tirage à part, Paris, Fischbacher, 1894. — Trad. suédoise : Den Traditionella Kristologin och den protestantiska Tron. Öfversättning af Nathan Söderblom, Stockholm, 1894, p. 41. — Trad. all. par M. Kupsch. Die altchristliche Christologie und der evangelische Heilsglaube (Hefte zur christlichen Welt), Leipzig, Grunow, 1896, p. 36.

minuer par là les préventions dont le mouvement théologique qu'il représentait était encore l'objet de la part d'une foule de chrétiens zélés, sincères et pieux : ils virent que si la pensée de P. L. avait ses hardiesses, elles étaient largement compensées par l'accent de piété chrétienne, dont ces pages portent la forte et bienfaisante empreinte. La brochure eut un retentissement prolongé. Le pasteur R. F., de Flémalle-Grande (province de Liége), écrivait à cette occasion à P. L. : « Que Dieu continue à bénir vos travaux et la grande influence que vous exercez sur la jeunesse théologique de langue française. »

Dans cette brochure, P. Lobstein étudie les différences qui existent entre la christologie traditionnelle et la foi des réformateurs. En rompant avec l'Eglise romaine, en rejetant l'autorité du pape et des conciles, nos réformateurs n'entendirent pas porter atteinte aux décisions christologiques du catholicisme. Dans toutes les confessions de foi du protestantisme naissant, les vieilles formules sont rigoureusement conservées, toutes les hérésies condamnées par l'Eglise sont repoussées avec horreur, l'accord dogmatique avec le catholicisme est énergiquement proclamé. Même un acte terrible vient appuyer ces proclamations : Michel Servet, qui commit le crime monstrueux de nier la Trinité, dogme chrétien par excellence, distinguant les Chrétiens des Juifs et des Turcs, et les rattachant à l'Ancienne Eglise, est brûlé à Genève. Malgré l'accord parfaitement sincère qui règne, à la surface du moins, entre la pensée religieuse de nos réformateurs et les théories des anciens conciles, le principe chrétien qui créa le protestantisme, la foi en la miséricorde de Dieu en Jésus-Christ, fit couler dans les formes, créées par Athanase, des flots de vie rajeunissante. C'est à cette vie nouvelle que se rattache la théologie de la conscience. « Bien loin d'être un mouvement accidentel, caprice individuel d'un docteur ou mode passagère d'une école, elle est le produit naturel et nécessaire de l'évolution scientifique, issue de la réforme ; elle est l'application fidèle et conséquente du programme dont les lignes maîtresses ont été tracées par Luther et Calvin ; elle est l'interprète docile et rigoureuse de la foi protestante, de cette *fiducia cordis* qui se nourrit de la moëlle de l'Evangile et qui s'appuie sur le seul fondement qui demeure : Jésus-Christ le même, hier, aujourd'hui, éternellement. »

1. Cette étude christologique est dédiée à M. J. F. Astié, docteur en théologie, Professeur à la Faculté de théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud. Hélas, le professeur Astié ne put plus prendre connaissance de cet essai. Il avait quitté ce monde quand la brochure parut. P. Lobstein avait été heureux d'inscrire en tête de son article le nom du professeur de Neuchâtel, et de lui faire hommage d'une étude qui, sur plus d'un point, était la suite ou l'application de ses articles sur la Fin des Dogmes.

CHAPITRE XVI

(1896-1907)

Suite des publications théologiques : Essai d'une Introduction à la dogmatique protestante. — Wahrheit und Dichtung in unserer Religion[1]. — Discours sur Spener. — Etudes sur la Doctrine chrétienne de Dieu

« Que veut-elle donc, en définitive, cette théologie qui porte dans tous les domaines les armes et le flambeau de sa critique ? Ce qu'elle veut ? Une chose fort simple : elle veut dégager des croyances et des institutions traditionnelles le pur évangile du Christ, cet évangile que l'apôtre appelle une puissance de Dieu pour le salut du pécheur. »

P. Lobstein.

La « Vie Nouvelle » (2 mars 1895).

L'ESSAI D'UNE INTRODUCTION A LA DOGMATIQUE PROTESTANTE (1896)[2]

fut une œuvre de longue haleine. P. Lobstein y songeait déjà en 1884, où nous trouvons dans un carnet de l'époque (26 avril) : « Projet d'écrire une monographie d'une centaine de pages sur le principe régulateur et générateur de la dogmatique chrétienne : la personne du Christ. Montrer comment la révélation de Dieu en Jésus-Christ répand sa clarté sur toute la doctrine chrétienne. Application des principes Ritschl-Herrmann ! Si je réussis à exécuter ce projet, ce sera une fameuse trouée ! Que Dieu m'y assiste ! — 8 octobre 1889: Notes pour mon travail français sur l'introduction à l'étude de la dogmatique protestante d'après Kaftan, Frommel, Herrmann. »

16 octobre 1889 : « J'ai conçu le projet de remettre à l'étude mon article sur la Trinité, afin d'en faire un essai d'environ 4 à 5 feuilles

1. Vérité et Poésie dans notre Religion.

2. Revue de théologie et de philosophie, Lausanne, 1895, p. 297-356, 505-559 ; — 1896 : p. 193-249, 297-363. Tirage à part : Fischbacher, 1896, p. 250 (même titre). Trad. all. de Maas. *Einleitung in die evangelische Dogmatik.* Vom Verfasser durchgesehene und stark vermehrte Auflage. Freiburg i. Br., Leipzig und Tübingen, Mohr, 1897, S. 292. — Trad. angl. Arthur Maxson Smith. Ph. D. An Introduction to the Protestant Dogmatics. Chicago, 1902. La traduction anglaise de l'Essai rendit de précieux services pour l'enseignement du christianisme au Japon.

avec le sous-titre : « Fragment d'un manuel de dogmatique protestante ». En mars 1895, P. Lobstein reprend son plan sur une plus vaste échelle : il veut montrer comment le principe de la foi intérieure et personnelle transforme la conception générale de Dieu, de l'homme, du monde ; il travaille à son « Essai » des journées entières avec la seule interruption de ses cours et de ses leçons.

Le 18 octobre 1896, Auguste Sabatier lui écrivait : « .... Les jeunes vont plus vite que les vieux. Vous m'avez devancé et je vous en félicite de tout cœur. J'ai reçu hier votre livre que je vais relire, heureux toujours de me sentir, du commencement à la fin, en pleine communion de pensée avec vous... Je voudrais avoir assez d'autorité pour vous remercier au nom de toute la théologie française pour les services que vous lui rendez depuis des années avec une persévérance si fidèle... Je compte vous adresser en échange, avant la fin de l'année, mon Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire... »

M. Gaston Frommel avait suivi avec un intérêt croissant la publication de l'ouvrage dans la *Revue de Lausanne* : « Vous m'avez beaucoup appris », écrit-il, « et surtout confirmé dans mes propres tendances. Le plan de mon cours de dogmatique part de la même base christocentrique... »[1].

L'une des figures saillantes du protestantisme français qui, hélas ! lui a été ravi récemment, M. J.-E. Roberty, pasteur de l'Eglise réformée de Paris, écrivait à P. Lobstein, le 19 octobre 1896, après la lecture de l'Essai : « J'ai reçu avec le plus vif plaisir et une profonde gratitude votre magistrale étude sur les prolégomènes de la dogmatique. Vous venez de donner au protestantisme de langue française une preuve de votre affection pour nos églises dont l'intelligence, dans l'ordre doctrinal, est si profondément troublée. Vous exprimez trop, dans cet essai, mes propres idées, en leur donnant tout l'appui de votre science et de votre piété, pour que vous vous étonniez de ma joie et de l'admiration que j'éprouve. Vous avez formulé scientifiquement les manifestations les plus récentes du sentiment protestant, de la piété de nos églises. Ces manifestations sont encore peu nombreuses... mais je crois qu'elles ont pour elles l'avenir... Nous voudrions, M. le professeur, vous aider, répandre l'essai dans nos églises et presser nos collègues de le méditer... Peut-être la Conférence de Lyon nous réserve-t-elle de voir précisément les premiers effets de ces temps nouveaux, que vous avez tant contribué à faire lever dans notre protestantisme français. Veuillez recevoir... »

Emile Roberty.

1. Lettre du 6 septembre 1896.

L'essai commence par une analyse de la notion du dogme au triple point de vue philologique, psychologique et historique. Le dogme est un produit dérivé, fruit assez tardif, d'une longue élaboration philosophique ; il est la croyance définie officiellement par l'autorité compétente, proclamée par l'Eglise, participant de son autorité, ayant force de loi pour tous ses membres. Le protestantisme n'a pas mis fin au dogme, mais il a transformé la signification du mot en lui infusant son esprit. Dans le deuxième chapitre sur la transformation de l'idée du dogme au sein de l'Eglise protestante, l'auteur définit le dogme comme expression scientifique de la foi de l'Eglise protestante au temps présent. Les chapitres suivants étudient la tâche actuelle, la source, la norme et la méthode de la dogmatique protestante. Dans le dernier chapitre, Lobstein dessine le plan d'une dogmatique christocentrique. Il place en avant la christologie et la sotériologie, les deux tours qui encadrent le portail du sanctuaire. Il esquisse ensuite la doctrine de Dieu, le dogme de la création, le dogme de la providence, la réalisation et l'appropriation du salut, l'eschatologie, la trinité qui forme le couronnement de l'édifice. La clarté française mise au service de l'érudition et de la piété, voilà l'impression que fait le volume rien qu'en le parcourant.

Il est là, sur ma table de travail, et quand j'en tourne les feuillets, il n'est pas rare que j'y trouve quelque beau passage édifiant. Oh ! qu'elles sont vraies, ces pages, et comme on aimerait à les avoir toujours sous la main, pour les signaler aux personnes tourmentées par les questions religieuses ! On leur mettrait sous les yeux ce que le savant dit de la foi réveillée en nous par le facteur divin de l'Evangile ; comme on sent bien que celui qui a écrit ces lignes s'est réfugié lui-même dans la foi, et cette foi aurait-elle pu prendre naissance, sans l'initiative gratuite de l'amour divin, révélé et garanti par le Sauveur ?

« Aimé en Jésus-Christ, élu en Jésus-Christ, sauvé en Jésus-Christ, ces bienheureuses affirmations de la foi dont un usage banal a souvent émoussé le sens et appauvri la richesse, il me semble que j'en entrevois maintenant les divines profondeurs, car elles rattachent, par un lien sublime, l'élection du Fils de Dieu à l'élection de son Eglise. »

P. Lobstein parle en disciple fidèle du Christ quand il dit :

« La certitude chrétienne, c'est la foi produite dans l'âme par l'expérience d'une suprême et divine réalité... Cette réalité victorieuse du monde et de nous-même, c'est Jésus-Christ,

l'unique et inébranlable fondement posé par l'éternel amour au centre de l'histoire et au cœur de notre vie, le fondement sur lequel s'appuient toujours à nouveau notre confiance et notre espoir, notre force et notre joie. L'implacable nature menace-t-elle de m'entraîner dans un gouffre sans fond, la puissance plus tragique encore et plus formidable du péché veut-elle m'écraser sous le poids du remords et de la honte, j'élève les yeux vers le Christ, gage inviolable d'une charité plus forte que la mort et le mal, et par ce regard de la foi, je perçois le soleil qui porte la santé et la vie dans ses rayons. C'est parce que le Christ est pour moi une source de vie qu'il est aussi un foyer de lumière ; la connaissance religieuse de Jésus-Christ, je veux dire l'expérience personnelle de son amour et de sa sainteté, me donne la connaissance religieuse de Dieu, de moi-même et du monde. » (Pages-239-240.)

L'auteur, dans les dernières lignes de son travail, dit au lecteur qui aura suivi ses développements, qu'il espère l'avoir convaincu que la dogmatique protestante dont il a esquissé l'introduction, se propose une œuvre essentiellement positive, docile aux enseignements impérissables de l'Evangile, fidèle à l'inspiration originale et aux principes religieux de la réforme, conforme aux besoins et aux intérêts de l'Eglise, qui a l'ambition de parler un langage intelligible à la génération nouvelle. « *Je n'ai fait que tracer un programme* », dit-il encore, mais l'importance et l'intérêt d'un programme nettement formulé lui semblent essentiels. Ce programme, il le croit applicable, il le trouve même en voie de réalisation.

Les témoignages de théologiens éminents lui furent un encouragement précieux. Le 22 décembre, Carl Weizsäcker[1] répondait à l'envoi du volume français : « ... Pour moi, les pages sur l'autorité morale et religieuse du Christ (p. 105-107) sont les plus importantes du livre... J'y souscris et je suis sûr que nous avons là les assises de notre théologie pour le présent et pour l'avenir » (trad.).

E. Troeltsch[2], après avoir formulé quelques réserves, écrivait de Heidelberg, le 21 octobre 1896 : « Le plan de mon cours de dogmatique est analogue au vôtre, mais nous travaillons dans des directions différentes ; vous travaillez pour un système doctrinal qui servira à l'édification de l'Eglise, je travaille vers l'extérieur, m'occu-

1. Professeur à Tubingue, 1822-1899.
2. Professeur à Heidelberg et à Berlin, 1865-1924.

pant des problèmes de la science en général, de la méthode historique et de ses conséquences, des sciences naturelles, des spéculations philosophiques... je pense que vous et moi nous nous complétons fort bien et que chacun apporte sa petite contribution à l'ensemble de l'édifice théologique » (trad.).

Dans le « Christianisme » du 5 mars 1897, M. Ernest Bertrand parle des abondants matériaux de travail que le livre présente sous une forme à la fois claire et condensée ; les citations et les renvois au bas des pages attestent une somme énorme de lectures et de comparaisons, sans que cette érudition étouffe la pensée et donne l'impression d'un fouillis où l'on risque de se perdre. « Les nombreuses notes dont M. Lobstein a enrichi le texte de son étude font admirablement connaître au lecteur la littérature du sujet. Au reproche adressé à l'auteur de cette tendance, à absorber la théologie dans l'érudition historique, M. L. oppose cette réponse pleine d'humour et d'à-propos : « Si l'on entend par là que je cherche à donner à mes développements l'appui large et solide de l'histoire scrupuleusement consultée, je m'efforcerai de mériter toujours ce reproche. Veut-on insinuer que je me complais à imposer par un étalage de citations, et à étouffer la pensée sous un amas de textes et de titres d'ouvrages ? L'accusation serait grave, mais j'ose croire que la satisfaction puérile qu'on me suppose m'est étrangère. Mon désir serait de fournir aux jeunes théologiens des indications utiles, et surtout de leur donner les moyens de contrôler mes recherches. Ceux que ne tourmente pas le besoin de vérifier mes assertions feront bien de s'en tenir au texte et d'ignorer les annotations ; qu'ils restent tranquillement au premier étage et me laissent au rez-de-chaussée. » Que les lecteurs de M. L., dit M. Bertrand, se gardent bien de le prendre au mot et qu'ils s'empressent, au contraire, de descendre au « rez-de-chaussée » de cet ouvrage, ils y trouveront une foule de renseignements utiles à recueillir et dont la précision ne laisse rien à désirer... »

M. Lobstein soutient que la théologie évangélique moderne doit aspirer de plus en plus à devenir christocentrique, c'est-à-dire qu'elle doit s'efforcer toujours davantage de « chercher l'unité vivante de la doctrine chrétienne dans l'œuvre et la personne de celui qui est pour le chrétien, le fondement unique du salut ». Il estime, en effet, que la foi chrétienne ne saurait isoler et séparer la personne du Christ de l'œuvre rédemptrice accomplie par lui. « C'est par ce que le Christ a fait pour moi », dit-il excellement, « que je sais ce qu'il est pour moi ; c'est à travers le fait de la rédemption que je saisis la personne du Rédempteur. »

WAHRHEIT UND DICHTUNG IN UNSERER RELIGION[1]
(Vérité et Poésie dans notre religion)

parut en 1904, durant la controverse « Babel-Bibel », discussion provoquée par les publications de l'assyriologue Friedrich Delitzsch.

Le 18 juin 1903, P. L. note dans son Agenda : « Je projette trois à quatre conférences, parlées ou écrites, pour le grand public : « *Wahrheit und Dichtung in der Religion* ». A dédier à un laïque et à publier en français, en allemand et en anglais. Immense service à rendre ! Ce sera un travail court. J'y songe beaucoup, et je ne tarderai pas à m'y mettre ; j'ai, cette fois-ci, trouvé une voie précieuse. »

Ce travail, il le lut à la conférence pastorale, le 31 mai 1904. Dix-huit professeurs et pasteurs prirent part à la discussion, et Lobstein, le soir, inscrit : « Bien heureux de cette matinée et de cette journée. Je crois qu'il m'a été donné de rendre témoignage à ce que je crois vrai ; bien des assistants ont pu être d'un autre avis, mais ils ont dû sentir que je tiens à édifier. » Dans cet ouvrage, l'auteur parle avec franchise et précision de la nécessité psychologique des créations de l'imagination poétique, non seulement dans les religions primitives, mais aussi dans le judaïsme et le christianisme. Un rationalisme desséchant et une orthodoxie dogmatisante craignaient de trouver dans l'enceinte de la Bible, la mythologie, la légende et ses enchantements, comme si la vérité divine et la poésie humaine devaient s'exclure réciproquement à tout jamais. Avec beaucoup de clarté, Lobstein fait ressortir les rapports réels de la religion d'Israël avec la mythologie babylonienne, et la part nécessaire du symbolisme dans le christianisme traditionnel. Conclusion : Ces faits bien constatés ne font pas tort à la religion. L'action de Dieu sur les choses humaines se découvre là même où elle n'était pas soupçonnée.

En 1905, le 5 février, devant un nombreux auditoire, Lobstein lut, dans « l'Aula » de l'Université, un travail sur « *Spener* »[2], à l'occasion du 200e jour de mort de celui-ci. Le 13 janvier, il inscrit : « Je travaille toute la journée mon brave et honnête Spener. »

14 janvier 1905 : « Je ne m'endors pas avant quatre heures du matin, malgré mes efforts pour ne plus songer à Spener. Un flot d'idées m'envahissent. La 2e et 3e partie de mon discours s'organisent en moi, presque malgré moi. Les grandes lignes surtout sont fixées. Il ne s'agi-

1. Archives du Colloque strasbourgeois. 12e vol. 1904., p. 34-58. Cf. Zeitschrift für Theologie und Kirche (Gottschick). 14e année, 1904, p. 507-536. — Aussi tirage à part.

2. Zur Feier des 200jährigen Todestages von Philipp Jakob Spener. Rede gehalten am 5. 2. 05. (Zeitschrift für Theologie und Kirche.

ra plus que du détail de la rédaction, mais tête et cœur sont pris. Que Dieu me donne le calme ! Cette fièvre tombera, quand la rédaction aura fixé l'essentiel. La péroraison aussi m'est plus ou moins donnée. Je dors encore 2-3 heures. »

5 février : 11 à midi : « Spenerfeier à l'Aula. Belle fête. Sont présents : les autorités, des collègues d'autres facultés, beaucoup de monde. On a été attentif. J'ai recueilli bien des paroles aimables et approbatives ; banalités du Statthalter, chaudes poignées de main de nombreux collègues. Dieu merci de cette issue ! »

Les

ÉTUDES SUR LA DOCTRINE CHRÉTIENNE DE DIEU[1]

s'échelonnent de 1905 à 1907. La *Gazette de Lausanne* annonçait, le 21 décembre 1907, les « Etudes » en ces termes : « Nous possédons là un volume qui mérite à bon droit de passionner étudiants et penseurs ; les hommes de l'usine y trouveront le même réconfort, le même profond intérêt que ceux des hautes écoles. »

Les « Etudes sur la doctrine chrétienne de Dieu » sont une des initiations les plus précieuses aux principes de la théologie dogmatique du professeur de Strasbourg. Il commence chacune des études par un examen de la notion traditionnelle des attributs de Dieu.

Dans la théologie scolastique ancienne et moderne, les attributs de Dieu sont trouvés par des raisonnements dominés par un intérêt spéculateur. Le dogmaticien, qui suit la méthode expérimentale, s'élèvera à la certitude des attributs divins par une autre voie. Ainsi la conception de l'Eternité divine procède d'un instinct spirituel. L'homme perdu dans l'immense univers, au milieu des choses passagères : fuite du temps, frères que la mort lui ravit, cherche à attacher sa vie éphémère à une vie qui demeure et trouve en Dieu, en l'Eternel, un refuge contre la fragilité de sa propre nature.

L'affirmation de la Toute-Présence de Dieu procède d'un sentiment de solitude que l'homme éprouve sous la gravitation des mondes indifférents, il se sent seul aussi dans la lutte contre le mal. Un jour, en réponse à un cri de détresse, son âme se voit affranchie par une puissance supraterrestre, et désormais elle croira à la présence d'un être qui la secourt, la console, la bénit.

1. Revue de théologie et de philosophie, Lausanne. I. L'éternité de Dieu, 1905, p. 193 à 216. — II. La toute-présence de Dieu, 1906, p. 5-32. — III. La toute-science de Dieu, p. 97 à 126. — IV. La toute-puissance de Dieu, p. 345-416. — V. La personnalité de Dieu, 1907. 40e année. Ces 5 études ont été tirées à part et publiées sous le titre de : *Etudes sur la doctrine chrétienne de Dieu.* Paris-Lausanne, 1907, 190 pages, II p. préface.

La conception religieuse de la Toute-Science découle de l'idée qu'un regard scrutateur pénètre nos pensées les plus secrètes ; elle procède également d'une impression de confiance en un être infiniment bon qui connaît nos besoins avant que nous les ayons exprimés.

Le sentiment qui donne naissance à la conception religieuse de la Toute-Puissance divine n'a pas la prétention de résoudre l'énigme de l'univers ; par sa raison théorique, qui scrute le monde entier, l'homme ne peut s'élever à Dieu : sa connaissance de la toute-puissance sera pratique et se résoudra en soumission de la volonté, en l'humilité évangélique d'un être qui reconnaît sa faiblesse et son impuissance.

L'idée religieuse de la Personnalité divine prend naissance dans l'homme lorsque, libre des chaînes terrestres, son âme s'élève et entre en communion, par la prière, avec la puissance dont elle sent qu'elle dépend. « Semblable à l'ange qui lutta avec Jacob et qui ne donna sa bénédiction qu'après avoir été vaincu par lui, le Dieu personnel ne livre son secret qu'à celui qui sait le conquérir par l'humilité et la confiance, par l'obéissance et l'amour » (p. 174). Jésus-Christ, le Révélateur d'une personnalité parfaite, a prêté un langage d'une force et d'une clarté incomparables à ce qui s'agite obscurément dans le cœur de l'humanité. Il a donné à la vie humaine sa vraie signification, il a proposé à notre développement son terme définitif et bienheureux : « C'est l'éclosion, au sein de la chair, d'un être nouveau, de l'homme spirituel, de la création d'en haut, du Fils de Dieu. Si cette évolution n'a pas lieu dans l'harmonie et la lumière, si elle ne se fait qu'à travers des crises douloureuses et tragiques, c'est que la vie céleste ne peut triompher et s'épanouir qu'au prix de la mort de la vie terrestre, c'est que la personnalité qui doit réaliser pleinement l'intention divine est le fruit d'un laborieux enfantement, d'une régénération. » (Page 168)[1].

La manière dont P. Lobstein s'est servi des documents bibliques a émerveillé plusieurs critiques. Dans la « Vie Nouvelle » (26 octobre 1907), nous lisons à ce propos : « Si M. Lobstein consulte la Bible en première ligne et reproduit les traits essentiels de son enseignement concernant les attributs divins ; si, dans ses études, il fait une large part aux écrits du Nouveau Testament interprétés à l'aide des documents de la religion d'Israël et du Judaïsme postexilique ; s'il interroge pieusement les initiateurs et les témoins de l'ancienne et de la nouvelle alliance, ce n'est pas pour avoir une source de dicta probantia et pour composer une mosaïque de versets permettant de dresser un catalogue d'articles de foi, véritable joug pour la conscience ; ce n'est

1. La « Revue du clergé français », a longuement discuté l'ouvrage de P. L. « inspiré par le plus pur kantisme » ; elle a, en ce qui concerne la personnalité divine, trouvé dans ses Etudes sur Dieu « des éléments d'une solution satisfaisante. »

pas pour établir une règle infaillible s'imposant à la pensée, entraînant l'adhésion, emportant l'assentiment, commandant, gouvernant, façonnant la croyance. M. P. Lobstein estime — et comment ne pas être de son avis ? — qu'il faut rompre avec l'usage funeste de la preuve scripturaire transformée en oracle divin dont l'autorité extérieure asservit l'intelligence et la volonté vis-à-vis de la Bible ; tout chrétien protestant doit revendiquer sa complète indépendance, son entière liberté. Ce qui n'empêche pas que la Bible est et reste pour lui le livre par excellence. N'est-elle pas l'inébranlable appui, l'aliment savoureux pour la foi ? N'est-elle pas le guide et la lumière de son âme ? Ne renferme-t-elle pas l'expression classique, incomparable dans sa pureté, merveilleuse dans sa hauteur, de la notion religieuse des attributs divins ? « En nous inspirant de l'esprit des prophètes, de Jésus-Christ et des apôtres, nous répondons plus fidèlement à leurs intentions qu'en reproduisant servilement la lettre de leurs enseignements. Cette méthode est conforme au principe protestant et à la nature intime et vivante de la foi évangélique. » (P. 17, 78, 94, 163.)

Les agendas de 1905 à 1907 marquent quelques étapes de ce travail. (Le 20 mars 1905) « Notes pour une étude sur l'Eternité de Dieu : Chapitres de Ritschl, Schleiermacher, Trial. (Le 1er avril) : « J'ai continué mon essai sur l'Eternité de Dieu et puis achever cet essai aujourd'hui, courte introduction et conclusion, pagination, le tout en état le soir. Dieu merci ! Je suis content de ce travail. » (Le 18 septembre de la même année, il inscrit) : « Classé mes notes sur la nouvelle étude dogmatique : La Toute-Présence de Dieu. » (20 septembre) : « Travaillé la partie historique de mon étude sur la Toute-Présence divine : essais des Pères et de la scolastique. » (27 septembre) : « Bien travaillé la rédaction du témoignage biblique de la Toute-Présence divine. » Désormais, tout le temps que lui laisse la préparation de ses cours, P. L. le consacre à ses travaux sur Dieu ; il présente des preuves fortement documentées et les défend avec énergie.

Le 9 juin 1906, il écrit à M. Vuilleumier :

Monsieur et cher collègue... Mon 4e article (étude sur la Toute-Puissance divine) était achevé depuis deux mois, lorsque je reçus, il y a quelques jours, les bonnes feuilles de l'ouvrage que M. Wilfred Monod imprime en ce moment sur le problème de Dieu. Ce livre consacre à la critique de l'omnipotence divine et au dualisme proposé comme solution du problème, une centaine de pages d'une importance capitale et dont il faut absolument que je m'occupe. Une série de travaux courants, ainsi

que les conférences pastorales et les fêtes de ce mois, m'empêchent de pousser vigoureusement cette étude afin de vous envoyer immédiatement mon manuscrit... Mon étude sera un peu longue ; mais comme elle forme un ensemble, il ne saurait être question de la couper...

On pourrait dire de P. Lobstein ce que Pasteur disait d'un chercheur qui est dans la vérité : « La meilleure preuve en est la fécondité ininterrompue de ses travaux. » En effet, après la publication de ses Etudes sur Dieu, il se remet à la recherche concernant les preuves de l'Existence divine. Le 1er juin 1907, il commence à lire l'ouvrage de Maillet sur la Providence. Il prépare une deuxième série d'Etudes sur la Providence et les problèmes qui s'y rattachent : théodicée, prière, miracle, et il écrit à M. Vuilleumier, le 2 janvier 1907, que les grandes lignes sont déjà esquissées, mais qu'il ne peut y travailler qu'avec des intermittences souvent prolongées. Plus tard, il lui semble « que la pensée actuelle va plutôt à l'histoire qu'à la dogmatique ». On ne peut que regretter que P. Lobstein n'ait pas réalisé son projet.

Le 12 juin 1907, il écrit à son éditeur, M. Fischbacher, pour le prier d'expédier promptement sa « Première série des Etudes sur Dieu » aux adresses qu'il lui indique. Le 13 juin 1907, nous lisons dans son agenda : « J'ai écrit des lettres à Ch. Wagner, Roberty, H. Monnier, Fulliquet, A. Bertrand, R. Allier, Trial. Cartes à W. Monod, Eugène Ménégoz, Ehrhardt, Henri Bois, Bridel, E. Hoffet, Breitenstein, toutes à propos de mes Etudes sur Dieu. »

MM. Allier et Wilfred Monod ont eu l'extrême obligeance de nous envoyer les lettres de leur collègue de Strasbourg.

P. LOBSTEIN A R. ALLIER.

Strasbourg, 13 juin 1907.

Mon cher collègue, Je vous fais adresser directement, par mon éditeur, mes Etudes sur la doctrine chrétienne de Dieu. Je viens les recommander à la bienveillante attention du philosophe. Je vous serais bien obligé si vous pouviez vous décider à me discuter un peu. Je crois que nos prémisses ne sont pas identiques ; notre théorie de la connaissance diffère, mais je serais infiniment reconnaissant si vous vouliez formuler votre

dissensus. Mon ambition serait de ne pas seulement atteindre quelques collègues ou amis de la gauche, mais d'être aussi discuté à droite, et dans le camp criticiste. Si vos nombreuses occupations vous le permettent, accordez-moi la faveur d'une vigoureuse attaque. Que pensez-vous de la thèse de W. Monod? Et mon antithèse vous va-t-elle? Comment appréciez-vous mon chapitre sur la personnalité de Dieu ? Pardonnez cette indiscrétion ! Ce n'est pas la simple curiosité qui me pousse. Je crois qu'il sera utile, fécond, bienfaisant d'aborder des problèmes religieux dont l'étude vraiment recueillie nous détournera un peu des controverses politiques et ecclésiastiques. Faire de la théologie sérieuse, c'est aussi faire de la conciliation et travailler au profit de l'Eglise. Ne me faites donc pas redouter et regretter votre silence ! Affectueux souvenirs de nous tous. Votre bien dévoué P. L.

AU MÊME

Strasbourg, ce 22 juillet 1907.

... J'espère que vous êtes en possession de mes Etudes... Je vous remercie sincèrement de l'article promis. Vous pourriez m'obliger infiniment en donnant cet article à la *Revue de Métaphysique et de Morale* ou à la *Revue Philosophique ;* je serais surtout désireux de lire vos réserves sur le symbolisme, et le chapitre sur la personnalité de Dieu conférerait à mes études le droit d'entrée, notamment dans la première de ces revues. Cette confrontation du symbolisme et du criticisme me serait extrêmement précieuse, parce que, dans ma publication suivante, je voudrais entrer dans le vif de la question et aborder le problème philosophique. M. Ehrhardt me dit que vous aviez eu la bonté de lui offrir un compte rendu pour les *Annales*[1] ; mais si vous n'y voyez pas d'obstacle, j'ose vous demander de donner votre article à l'une des deux revues citées ; cela ferait sortir un peu l'étude du champ clos des théologiens...

1. Annales de bibliographie théologique, voir le compte rendu des « Etudes » par M. Eugène Ménégoz, 1er novembre 1907, p. 161-166.

Lobstein devait recueillir bientôt les fruits de son travail : M. le pasteur Trial, de l'Eglise réformée de Nîmes, lui écrivait peu après : « Je viens de prêcher sur l'Eternité de Dieu. Vous avez eu beaucoup de succès, en ce sens que ce sermon a fait du bien à beaucoup d'âmes affligées qui me l'on dit. » M. Wilfred Monod lui écrivait également : « Combien je vous suis reconnaissant de travailler à la réforme de la notion de Dieu. » En rentrant d'un long voyage au Japon, en Chine et en Corée, M. Henri Bois trouvait sur sa table de travail les Etudes de P. Lobstein et lui écrivait de Montauban[1] : « Je les utiliserai l'an prochain pour un cours que je compte faire sur Dieu... Je suis, en somme, aussi éloigné que vous de l'orthodoxie, seulement au lieu d'être comme vous un Kantien orthodoxe, je suis un néo-Kantien hérétique : c'est là la principale cause de nos divergences dogmatiques, divergences qui n'empêchent pas une réelle communauté de foi religieuse, ni même une réelle communauté d'opinions dogmatiques. »

P. LOBSTEIN A W. MONOD

Strasbourg, ce 20 octobre 1905.

Monsieur et honoré frère..., Votre suggestive et émouvante brochure[2] m'a rendu le plus grand service. Au moment de mettre sous presse mon étude sur la toute-présence divine, elle m'a mis en présence de l'objection que vous soulevez et que je puis prendre en considération. En même temps, elle vient au-devant de la réponse que je voudrais proposer et que vous indiquez en disant si bien : « Le chrétien n'explique pas le monde, il triomphe du monde. » Si je puis voir et croire Dieu présent et agissant dans la croix du Calvaire, laquelle, vue d'en bas, a été le plus grand crime, il me semble que je puis affirmer la compatibilité de la présence divine avec le mal, — sans pouvoir l'expliquer, cela va sans dire. Le choix du chrétien, je ne le reporte pas à l'avenir, je crois qu'il peut s'effectuer dès maintenant, par la foi, qui, dès maintenant, est « l'attitude filiale devant le mystère », selon votre belle et

1. Lettre du 31 juillet 1907.

2. « *Un athée* », étude présentée à la Conférence d'étudiants de Sainte-Croix, septembre 1904.

profonde expression. Je sais fort bien cependant que, pour adhérer à cette solution, il faut avoir fait une expérience que ne peuvent connaître ceux qui restent étrangers à la révélation de Dieu en Jésus-Christ. Et le chrétien lui-même, combien de fois ne renie-t-il pas pratiquement, par sa vie et ses actes, la vérité qu'il saisit en principe ! Je signe des deux mains ce que vous dites de la foi en Dieu, page 40.

AU MÊME

Strasbourg, 1er mai 1906.

... Merci pour votre carte de ce matin. Mon étude sur la toute-puissance de Dieu est achevée, mais comme elle ne sera mise sous presse que dans quelques semaines, je serais heureux de pouvoir profiter encore des épreuves de votre futur livre[1]. Je vous remercie sincèrement de l'offre des épreuves, et je l'accepte avec reconnaissance. Je pourrai en tout cas en tenir compte, sinon dans le texte peut-être déjà composé alors, au moins dans les notes. C'est avec grand plaisir que je présenterai au public théologique allemand votre volume, *Aux croyants et aux athées*. La Christliche Welt (Rade, Marbourg) serait une feuille qui sans doute s'occuperait de votre ouvrage, et le ferait connaître à des lecteurs aussi non théologiens, ce qui certainement vous serait agréable. Veuillez agréer avec tous mes remerciements, l'assurance de mon dévouement chrétien.

P. Lobstein.

1. Aux croyants et aux athées.

CHAPITRE XVII

(1908-1922)

400e anniversaire de Calvin. — Discours sur Calvin et Montaigne. — Doctorat honoris causa. — Calviniana. — La Connaissance religieuse d'après Calvin. — Quelques enseignements du Modernisme. — Lettre ouverte à M. Eugène Ménégoz. — Collaboration à de nombreux périodiques. — L'Apologétique chrétienne devant la conscience moderne.

> ..... *La personnalité que Dieu aime, que Dieu veut, ne saurait être vouée à l'anéantissement. La certitude de la vie future n'est pas, pour Jésus, le résultat d'une démonstration rationnelle ; elle est le fruit d'une intuition religieuse, un acte de foi, un fait de conscience. Après vingt siècles, l'humanité n'a pas découvert une preuve plus immédiate et plus décisive que l'affirmation de la foi de Jésus.* P. Lobstein
>
> « L'Espérance chrétienne », p. 537, Revue d'Hist. et de Phil. relig., Ire année N° 6.

Le 8 juillet 1909, Lobstein note dans son Agenda : « Fête de Calvin de 6-7 heures. Cela a bien marché. Recueilli félicitations et remerciements des collègues, du Président du Directoire, de quelques pasteurs. J'ai lieu d'être vivement reconnaissant envers Dieu. »

7-10 juillet. — Jubilé de l'Université de Genève.

25 juillet. — Lettre de M. E. Montet, de Genève.

Ci-joint la lettre... « Nous avons été très heureux de vous conférer *le doctorat honoris causa ;* nul, en Alsace, ne nous en a paru plus digne, par vos nombreux travaux dans les deux langues et par l'autorité que vous avez dans le haut enseignement. Combien nous avons regretté votre absence à notre Jubilé ! »

Le discours sur *Calvin et Montaigne*[1] que P. Lobstein prononça en la salle des fêtes de l'Université de Strasbourg, à l'occasion du 400e anniversaire de la naissance de Calvin, fut une surprise pour bien des personnes. Bien que dit en langue allemande, c'était presque

1. Calvin und Montaigne. Rede zum 400-jährigen Jubiläum Calvins, Strassburg, 1909.

un discours français. Le conférencier l'avait émaillé de quantité de citations françaises de Calvin et de Montaigne, et mettait le réformateur en parallèle avec le moraliste. M. R. Allier, auquel l'auteur avait envoyé son discours imprimé, lui écrivait, le 26 juillet, de Paris : « ... Votre double caractéristique de Calvin et de Montaigne me paraît d'une justesse et d'une justice frappantes. Des Montaigne ne formeraient pas un peuple composé de vigoureuses personnalités. Ils nous donneraient une humanité aimable, souriante, qui se laisserait conduire, en faisant de l'ironie sur ses conducteurs, mais n'en serait pas moins conduite... »

Dans les réunions d'étudiants (conférences) qu'on pourrait appeler « intimes », parce que P. Lobstein, le plus souvent, y traitait, *chez lui*, un sujet commun, « *l'Institution Chrétienne* était scrutée et espluchée derechef », selon l'expression de Calvin, et « la foy et les choses qui lui sont propres » y étaient expliquées par le professeur et discutées avec ses jeunes amis. Lobstein marquait, à sa façon, de deux traits perpendiculaires à la marge, dans le grand volume au dos de maroquin, les passages importants : tels, par exemple, de ce troisième livre de l'Institution chrétienne qui est « de la manière de participer à la grâce de Jésus-Christ, des fruits qui nous reviennent, et des effets qui s'ensuivent ».

La vie entière de P. Lobstein fut, pour ainsi dire, consacrée à l'étude du développement de la pensée religieuse de Calvin dans ses œuvres. Sa thèse de licence en théologie avait été un premier et heureux essai dans cette direction. Sa collaboration, de 1882 à 1891, à l'édition critique des œuvres de Calvin en fut la continuation. Très souvent, dans ses Agendas, nous le trouvons, « se remettant à Calvin »[1].

Le 26 novembre 1908, il note qu'il continue la lecture des sermons de Calvin sur Job. « J'en suis au 121e. » Ces sermons sur Job lui donnèrent les matériaux d'un travail en langue allemande, étude relative aux sermons de Calvin sur le livre de Job[2]. Il parle du dépouillement de ces sermons dans son agenda de 1908 : « *Sermons pratiques, édifiants, que Dieu me donne de m'en faire l'application à moi-même et d'en tirer parti pour faire du bien aux autres.* » En 1909, il recueille de beaux et intéressants passages de Calvin qu'il publie sous le titre de *Paroles de Calvin,* prises du Corpus Reformatorum[3].

1. En 1884 et 1885, Lobstein écrit six articles pour le Journal religieux du canton de Vaud, sur *Calvin considéré comme Prédicateur.* Évangile et Liberté (Vaud), 4e et 5e année, 5 sept. 1884, 28 août 1885.

2. Zu Calvins Predigten über das Buch Hiob (Monatsschrift für Pastoraltheologie. 5. Jahrgang., 10. Heft, Juli 1909, Seite 365—372).

3. Paroles de Calvin. Vie nouvelle, 24e année, n° 5-23, 1909.

Ses notes calviniennes lui fournirent également une colonne pour la « Vie Nouvelle » : *Le Dieu de Calvin et la piété moderne* (1912)[1].

Le 3 octobre 1908, il écrit : « Mes yeux sont assez fatigués par Calvin », ce qui ne l'empêche pas de se remettre à la lecture des sermons sur Job et d'y rechercher les passages sur la Toute-Puissance divine. Le 13, il interrompt cette lecture pour reprendre sa *Morale de Calvin* (die Ethik Calvin's), dont il voudrait publier une deuxième édition, refondue et augmentée. Il se demande s'il en aura le temps. Également en 1909, il envoie une page sur Calvin à Strasbourg, à la revue dirigée par M. Rade[2]. L'Almanach du Coenobium demande sa collaboration pour 1909 et il donne, à la date du 10 août, une citation de Montaigne, Essai 1, 25 et de Calvin, C. R. 8, 343 avec commentaire. Dans la *Revue chrétienne* paraît : L'œuvre dogmatique de Calvin[3] dans les numéros de janvier à mai de la *Revue de Lausanne*, une étude critique à propos de la thèse doctorale de M. Gourmez : Les commentaires de Calvin[4].

LA CONNAISSANCE RELIGIEUSE D'APRÈS CALVIN,

que P. Lobstein dédia à M. Eugène Ménégoz, professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris, en hommage de confraternité religieuse et théologique, est une œuvre d'une très grande richesse, un document de premier ordre, l'appelle M. R. Allier, dans une lettre à l'auteur, et il ajoute : « Cette étude critique de la pensée même du réformateur est un modèle d'analyse et de discussion historique. »

Pourquoi tenterions-nous de définir cet ouvrage ? P. Lobstein, en quelques lignes, résume son travail et trouve pour le dire des expressions si exactes que le mieux est de lui laisser la parole.

« Calvin n'a jamais éprouvé le besoin ni émis la prétention de constituer une théorie de la connaissance religieuse... Il est profondément pénétré du caractère relatif et symbolique de nos conceptions religieuses, il sait que Dieu accommode ses révélation à nos facultés et à nos besoins spirituels ; il répète que nous ne connaissons pas Dieu dans son essence transcendante,

1. Le Dieu de Calvin et la piété moderne. Vie nouvelle, 27e année, n° 16, 1912.
2. Zu Calvins Aufenthalt in Strassburg. Die christliche Welt, 23. Jahrg., 1909, Nr. 28, 8. Juli.
3. Revue chrétienne, tome 2, 4e série, 1er juillet 1909, p. 564-571.
4. Revue de Lausanne. N° 34, 1920, p. 84-90.
5. Revue de théologie et de philosophie, Lausanne, 1909, p. 53-110. Tirage à part : La Connaissance religieuse d'après Calvin. Paris-Lausanne, 1909.

mais uniquement dans le rapport qu'il soutient avec nous, il ne veut s'enquérir que des vérités manifestées par les effets salutaires ou redoutables de la présence et de l'action de l'Eternel.

Et cependant, malgré cette sage et humble réserve, il agit comme s'il lui était permis et possible de pénétrer jusqu'au fond du sanctuaire ; il oublie que nous ne connaissons que fragmentairement et que nous ne plongeons nos regards que dans un miroir obscur et imparfait ; il maintient et canonise les formules christologiques et trinitaires des Pères et des conciles, il précise la doctrine de la prédestination avec une rigueur que n'a pas atteinte l'esprit subtil et profond d'Augustin, il place tous ces dogmes sous la sanction d'une autorité implacable. L'apôtre de l'Esprit, l'interprète de l'Evangile, le héraut de la foi libre et forte se fait inquisiteur et bourreau. » (Pages 61-62.)

Une discussion et une étude approfondie des textes théologiques de Calvin montre que la théorie moderne du symbolo-fidéisme se retrouve, en germe, chez le réformateur. Cette découverte historique est appuyée par une foule de citations, mises à peu de chose près dans l'orthographe courante, ce qui en rend la lecture facile et agréable, comme d'un sujet actuel.

« Que l'on dégage », conclut l'auteur, « de la scolastique autoritaire du théologien intellectualiste l'âme libre et féconde du réformateur religieux..., et l'on rentrera dans le grand courant de la tradition protestante, inaugurée par Luther et développée par le plus glorieux de ses collaborateurs. » (Page 63.)

Dans

QUELQUES ENSEIGNEMENTS DU MODERNISME (1911)[1]

l'auteur prend au modernisme ce qu'il a de meilleur et de plus utile, pour donner à ses frères protestants un salutaire avertissement. Avec une sage compétence, il dénonce les défauts de la grande cause protestante, qu'il sert d'autant mieux parce qu'il a le courage de lui dire ce qui lui manque pour accomplir, dans le monde, la sainte mission

1. Revue de théol. et de phil., Lausanne 1911, p. 264-298. Tirage à part chez Emile Nourry, 62, rue des Ecoles, Paris. — Trad. angl. abrégée. Hibbert Journal, oct. 1912.

qui lui est assignée. Le compte rendu que nous donnons ici est emprunté au numéro du 2 mars 1912 de la *Vie Nouvelle*. Nous sommes heureux d'entendre l'avis autorisé de M. G. F. F. sur cet ouvrage.

« M. Lobstein estime qu'il est facile de dégager des œuvres de *Tyrrel* quelques idées maîtresses qui nous rappelleront certaines vérités trop souvent méconnues parmi nous, ou qui nous aideront à reconquérir et à mettre en pleine lumière des notions peut-être acceptées par quelques uns, mais trop négligées par d'autres.

1. *Le modernisme* reste essentiellement catholique par la guerre qu'il déclare à l'individualisme protestant, qu'il taxe volontiers d'égoïsme et d'orgueil, et dans lequel il voit une cause de faiblesse, une mutilation et un appauvrissement. La variété sans unité est un aussi grand mal que l'unité sans variété. Là où l'accord de tous ne sert pas de but à l'effort individuel, là où la diversité est acceptée comme une situation normale, il ne peut y avoir de progrès réel. Qui oserait nier, dit à ce propos M. L., qu'il y a dans le protestantisme un élément schismatique et sectaire, une disposition naturelle à s'isoler volontairement ou inconsciemment de ses frères, à se mettre hors de contact avec les forces vives qui circulent dans le corps social de l'Eglise ? *Le modernisme* nous met en garde contre les écarts et les outrances d'un individualisme sans frein, il nous rappelle la dépendance étroite dans laquelle nous nous trouvons, l'un vis-à-vis de l'autre, il ravive en nous la conscience de la bénédiction et des privilèges de la solidarité chrétienne.

2. La deuxième leçon est qu'il faut appliquer l'explication évolutionniste à la révélation évangélique saisie dès son origine et suivie dans tout son développement. Nos anciens théologiens renfermaient la révélation chrétienne dans les limites de l'âge apostolique. Le christianisme n'est pas seulement le levain primitif, mais toute la masse qui a fermenté, qui s'est christianisée, et qui s'est étendue d'âge en âge. Il s'agit de savoir si la foi religieuse peut rester enchaînée à la personnalité du Jésus terrestre, dont la critique essaie de reconstituer l'ima-

ge en interrogeant les documents du passé et en puisant aux sources qu'elle considère comme les plus sûres et les plus authentiques. L'effort de Tyrrel est d'échapper à l'étreinte d'une orthodoxie asservie à la lettre biblique, ou d'un historisme tourné uniquement vers le passé. L'idée qui domine ses développements est celle d'une tradition de vie spirituelle qui, non seulement se transmet de Jésus à ses disciples de tous les temps, mais qui se recrée dans les âmes en propageant à travers les siècles, la conscience de Jésus incessamment assimilée et assimilable par nos consciences. La conception de Tyrrel se sépare à la fois de l'ancienne conception orthodoxe et des programmes de l'Ecole critique.

La 3e leçon porte sur la notion de l'autorité religieuse. *Le modernisme* déclare qu'il repousse l'alternative qu'essayent de lui imposer l'ultramontain et le protestant. Il refuse de choisir entre la soumission au pouvoir dictatorial de la Papauté et la proclamation absolue du sens individuel. Il maintient la nécessité d'une autorité religieuse, mais cette autorité, il la définit dans un sens spirituel, intérieur et moral.

La 4e leçon se rapporte à la différence à faire entre la révélation et la théologie, entre la foi et le dogme. L'erreur fondamentale, d'après Tyrrel, est que l'on a confondu la foi avec l'orthodoxie, la révélation avec la théologie. Les formules sont nécessaires, mais la débâcle de la formule, dit-il, n'altère pas d'un seul coup la nature de la réalité même, ou ne menace pas nos relations avec elle... »

Il est bien difficile d'analyser une brochure aussi substantielle. Je voudrais avoir donné ici le désir de la lire en entier.

G. F. F.

Le 29 septembre 1913, P. L. note dans son carnet : « Ma fille A. me fait la lecture d'un article de M. Eugène Ménégoz dans *Evangile et Liberté*. Je travaille à une réponse à cet article. »

Les lecteurs d'*Evangile et Liberté* auront suivi avec intérêt les débats engagés autour de cette réponse : *Lettre ouverte à M. Ménégoz*, qui fut une discussion suivie sur le point essentiel de la doctrine

chrétienne, Jésus-Christ. Ces nouveaux débats sur la personne du Christ, remplis d'aperçus ingénieux et d'observations fondées, parurent en brochure sous le titre :

NOTRE SEUL MAITRE[1]

On y retrouve la solide argumentation du professeur de Strasbourg, qui y défend la thèse de l'évolution du christianisme, développant des conséquences qui dépassèrent l'enseignement de Jésus. Cette polémique à armes courtoises entre les deux savants rendit des services à la théologie. La christologie ne reste-t-elle pas la grande question à l'ordre du jour dans la vie de l'esprit, le ministère pastoral, l'activité missionnaire ? Des échos de cette discussion parvinrent jusqu'en l'Afrique Equatoriale et en Algérie et firent réfléchir. Le 24 avril 1914, le docteur Albert Schweitzer, l'ex-collègue de Lobstein à la Faculté, lui écrivait de Lambaréné (Gabon) que « les paroles de Jésus prononcées dans le cadre et l'entourage de la Palestine sont pour lui « la chose éternelle ». La religion selon les synoptiques lui semble plus authentique que la forme johannique et paulinienne du christianisme ».

Le missionnaire et pasteur méthodiste, M. E. Brès, du fond des montagnes de la Kabylie, lui envoie un chaleureux merci pour sa réponse à M. Ménégoz. « Ecrivez souvent dans ce sens, je vous prie : c'est de cette note dont nous avons besoin, nous, les jeunes... Dans ma faible et timide expérience de missionnaire chez les Musulmans, je constate toujours plus que c'est le divin crucifié qui émeut et donne la paix. Un vieux Kabyle me disait, il y a quelques jours : « Je suis réconcilié », et il ne l'aurait pas dit s'il n'avait cru que son Sauveur était mystérieusement, mais réellement venu du Père, quoique Dieu soit unique. Pour ne pas heurter leur répugnance au seul nom du Fils de Dieu, qu'ils conçoivent de la façon la plus réaliste, j'ai progressivement cherché le joint. J'ai d'abord appelé Christ le plus grand des prophètes, et j'ai expliqué pourquoi (naissance surnaturelle, survie, retour, auxquels ils croient), puis j'ai enseigné qu'il dépassait les anges et même l'archange Gabriel, en montrant que celui-ci fut le serviteur envoyé pour annoncer sa venue royale, et en citant les textes où les anges l'entourent et le servent. J'ai ensuite parlé de Christ, comme du rayon qui est inséparable du soleil, qui n'existe que par lui, mais qui seul nous le révèle... Je vois maintenant qu'on peut affirmer, en y mettant les formes, que Jésus est le fils de Dieu et qu'aucune affirmation n'obtient autant de silencieux respect de la part de mes auditeurs en burnous. Je vous renouvelle mes remerciements et mes vœux pour de nouvelles déclarations et de nouveaux enseignements... »

1. Paris, Fischbacher, 1914. « *Notre seul Maître* ».

Pour se faire une idée de l'œuvre du grand travailleur que fut P. Lobstein et de l'opiniâtreté qu'il mettait à ses travaux, il faut tenir compte d'une foule d'articles très approfondis publiés dans des périodiques et des encyclopédies, comme aussi de nombreux comptes rendus d'ouvrages théologiques et littéraires. Hélas ! ses yeux lui jouaient souvent de mauvais tours et ne lui permettaient pas de pousser ses travaux avec l'ardeur qu'il aurait voulu y apporter, nous pourrions dire avec la joie qu'il y aurait mise. Manifestement il en parle parfois dans ses Agendas. A la date du 24 février 1911, il marque : « J'écris avec plaisir, et je crois avec succès, un article que j'enverrai à la *Vie Nouvelle,* sur les *dons spirituels de l'Eglise*[1]. L'année précédente, il avait donné dans le même journal religieux : « *L'Eglise, mère des croyants* »[2] et « *L'Eglise, objet de foi* »[3]. D'autres fois, il a de la peine à se mettre en train, mais, écrit-il, « une fois la machine graissée et en marche, cela va fort bien jusqu'au soir ». Pendant l'année 1913, il travailla assidûment la religion de *J.-J. Rousseau* et jeta sur le papier plusieurs projets d'ouvrages sur le philosophe genevois. Il envoya, en mai 1913, à la *Revue de Lausanne,* un premier article qui devait être suivi d'autres aperçus sur la religion de Jean-Jacques, « Un conseil religieux de J. J. Rousseau », mais la guerre mondiale interrompit les relations entre les deux pays. En 1922, il avait remis au Comité de rédaction de la *Revue de Strasbourg* une étude sur J. J. Rousseau et Kant. Elle parut après sa mort, sous le titre : « Une lacune dans la philosophie religieuse du XVIII[e] siècle » [4 et 5].

Paul Lobstein a fourni, pendant une trentaine d'années, de 1887 à 1918, des centaines de comptes rendus d'ouvrages théologiques et littéraires à la *Theologische Literaturzeitung,* publiée jusqu'en 1911 par MM. Harnack et Schurer, puis par MM. Titius et Schuster. Nous avons compté plus de cent comptes rendus d'ouvrages français dans cette revue. C'est ainsi qu'il faisait connaître la théologie française en Allemagne, et réciproquement. De 1897 à 1912, il envoya de nombreux comptes rendus d'ouvrages allemands aux *Annales de bibliographie théologique.* Il collabora également, par des articles, de 1892 à 1907, à la revue allemande publiée sous la direction du professeur Gottschick : *Zeitschrift für Theologie* u. Kirch, comme à celle du pro-

1. « L'Église et les dons de l'Esprit », 1[er] avril 1911, 26[e] année, n° 13 de la Vie Nouvelle.
2. 25[e] année, N° 18, 30 avril 1910.
3. 25[e] année, N° 22, 28 mai 1910.
4. Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses, p. 377-385. Septembre-octobre 1922, 2[e] année, n° 5.
5. Il ne nous est pas toujours possible de suivre strictement l'ordre chronologique des publications.

fesseur Rade de Marbourg, *Die christliche Welt* (1897-1913). Comme on sait, Lobstein a beaucoup pratiqué la théologie allemande — on l'incitait à publier en allemand, comme il professait en allemand — il continuait néanmoins à écrire pour le public français ; c'était sa joie, son triomphe, de mettre la langue française au service de la théologie protestante.

En 1911 et 1912, P. Lobstein fit paraître, dans *Le Protestant*, plusieurs articles eschatologiques et d'autres qu'il remania dix ans après pour la *Revue de Strasbourg* : « La certitude de la vie future et la foi en Dieu » — 26e année, numéro 26 — « Le revoir dans l'au-delà » — 26e année, num. 28 — « Une loi du développement religieux de l'humanité » — 26e année, num. 31 — « L'art est-il appelé à suppléer la religion ? » — 26e an., num. 40 — « Le rêve de la fin du monde » — 26e an., num. 44 — « Christianisme et Islamisme » — 27e an., num. 28. Il apporte à ces problèmes la même conscience, la même absence de parti pris qu'à ses autres travaux. En opposition aux théologiens qui acceptent en bloc toutes les vues de Jésus sur la cosmologie antique, P. L. essaie de remettre dans le milieu historique où ces choses ont été dites, les paroles eschatologiques du Christ, pour en saisir l'intention, le sens intime, l'attitude morale et religieuse qu'elles expriment. Alors le départ se fait aisément, entre ce qui appartient aux contingences de l'histoire et ce qui garde une valeur permanente.

Son étude sur « Christianisme et Islamisme » lui valut une lettre d'un pasteur de Tunis, que nous nous permettons de donner ici.

Tunis, 12 novembre 1912.

Monsieur le professeur..., Laissez-moi vous dire combien, en Tunisie, donc en plein pays d'Islam, votre article a été apprécié. Pour ceux qui connaissent l'Islam et vivent à son contact quotidien, votre jugement est particulièrement exact. Bien rarement, je puis le dire, j'avais lu une étude aussi juste et une critique aussi nette de l'Islam au point de vue psychologique et moral.

Ai-je besoin de vous dire avec quelle reconnaissance nous vous verrions devenir, sur cette question si profondément actuelle, notre collaborateur et combien nous serions heureux de lire d'autres articles de vous sur cette grande puissance de l'Islam et de ses rapports avec le Christianisme. Dans nos colonies, la sève évangélique baisse, hélas ! et combien de nos protestants sont séduits par le monothéisme musulman, au point de le juger supérieur au Christianisme de Jésus-Christ !

Veuillez croire... J. C., pasteur.[1]

1. Nous n'avons pas pu déchiffrer le nom de l'auteur de la lettre.

De 1911 à 1914, P. Lobstein entreprit des *Etudes apologétiques*[1] auxquelles il mit un soin extrême à se documenter en étudiant les religions de l'humanité : documentation copieuse et précise, preuves fortement appuyées par des recherches scrupuleuses. Il tendait à pénétrer jusqu'au fond de ces religions, il en scrutait les divergences, les enseignements, les clartés divines et les erreurs humaines. Et pourquoi? Ses conclusions, il les prévoyait. Elles devaient être des démonstrations convaincantes de la supériorité de la religion chrétienne. P. L. était heureux de rendre ainsi un témoignage magnifique à la religion du Christ. Pendant la guerre mondiale, se sentant parfois las et accablé, il demandait à Dieu de lui accorder encore les forces nécessaires pour le formuler.

L'Apolotégique chrétienne devant la conscience moderne[2] parut, dans la *Revue de Strasbourg,* après la mort de l'auteur. Cet ouvrage posthume, nous le considérerons comme le testament spirituel du professeur de Strasbourg. Bien que mort, il parle encore ; son fort optimisme chrétien l'anime, il nous prédit, dans une belle envolée vers l'infini, le triomphe d'une religion s'appuyant fermement sur l'expérience filiale du Christ. Ecoutons-le dans les dernières pages qu'il nous a données :

Eh bien, si la religion chrétienne est viable, si elle veut se légitimer comme la religion universelle et définitive, il faut qu'elle entre en contact et aux prises avec toutes les ambitions et toutes les prétentions de la morale irréligieuse ou areligieuse, de la sociologie, de l'esthétique. Il faut qu'elle accepte le défi de la théosophie, du spiritisme, de toutes les sectes et de toutes les chapelles créées par la crédulité ou par l'athéisme intolérant et persécuteur. Rien de ce qui est humain dans le monde infini des efforts matériels et moraux, des aspirations mystiques ou métaphysiques de notre race, n'est exclu de la lutte pour l'existence dans laquelle est engagé le christianisme.

Dans ce conflit et cette confrontation avec tous les pouvoirs qui rêvent de substituer leur empire au règne du Crucifié,

1. *Pouvons-nous encore être chrétiens?* Le Protestant, 26e année, n° 49, 1911. — *L'Avenir de la religion chrétienne.* La Vie Nouvelle, 26e année, n° 51, 1911. — *L'Inexistence de Jésus et la foi chrétienne.* La Vie Nouvelle, 27e année, n° 27, p. 28, 1912. — *Deux griefs contre la religion chrétienne.* La Vie Nouvelle, 28e année, n° 27, 1913. — *La cause du discrédit de l'apologétique traditionnelle.* La Vie Nouvelle, 29e année, n° 15, 1914. *Qui connaît Jésus-Christ?* La Vie Nouvelle, 29 année, nos 21 et 22, 1914.

2. Revue d'histoire et de philosophie religieuses. Juillet-août 1923, Strasbourg.

il ne faut pas qu'un a priori fausse d'avance les mouvements et la marche de la grande bataille, dont l'âme de l'humanité est l'enjeu. Sans doute, si je suis chrétien, je serai soutenu par la conviction que ce duel tournera en définitive au triomphe de la pensée et de la parole du Christ, mais cette assurance ne décide pas et ne préjuge en rien la façon dont aura lieu la victoire finale. Elle ne saurait donc me dispenser de la loyauté intellectuelle, de la probité scientifique, loi suprême et condition essentielle de toute recherche du vrai. Théologien sincère, je ne me livrerai jamais aux petites manœuvres frauduleuses ou simplement douteuses qui, trop souvent, comme on l'a indiqué au début de cette étude, ont discrédité les apologistes fidèles à la maxime de la fin justifiant les moyens. Friponner et tricher pour la plus grande gloire de Dieu et de son Eglise, est un procédé que réprouvent également la science et la foi, une tactique indigne de la vérité dans tous les domaines et sous toutes ses faces. L'enquête ouverte dans le grand procès instruit parallèlement ou contradictoirement par les forces spirituelles du siècle, me ménagera peut-être des surprises déconcertantes et douloureuses, n'importe : il faut le mener jusqu'au bout avec la plus scrupuleuse honnêteté. Cette affirmation posée et mise à l'abri de toute atteinte, on peut se demander si, quel que soit d'ailleurs le verdict de la science, il y a des motifs d'espérance et de foi qui nous permettent d'envisager, avec calme et assurance, l'avenir de notre religion.

La réponse qu'apportent à cette question le passé et le présent du christianisme n'a rien qui puisse nous décourager, loin de là, elle justifie la confiance la plus ambitieuse et la plus hardie. Sans doute, les vingt siècles qui nous séparent du berceau de la religion chrétienne sont peu de chose au prix des milliers d'années réservées peut-être à l'existence et au développement de notre planète. Mais cette durée, relativement si courte, autorise des conclusions qui peuvent escompter le plus lointain avenir. L'âme du christianisme est douée d'une vitalité si merveilleuse, elle possède une souplesse et une flexibilité si admirables, sa faculté d'adaptation est si extraordinaire, qu'elle

saura survivre aux transformations les plus radicales des individus et de la société. La variabilité infinie du christianisme est un gage certain de sa victoire incessante et de son triomphe final et définitif. Un coup d'œil sur les formes innombrables qu'il a revêtues dans l'espace et dans le temps, voire sur les altérations déplorables qu'il a subies autrefois comme de nos jours, suffit à montrer que, sous ces formes multiples et malgré ces funestes altérations, il a continué de vivre, de se propager, de porter des fruits authentiques et bénis. Son principe s'est maintenu et affirmé à l'encontre de toutes les défaites et de toutes les chutes, sa lumière, perçant les nuages les plus sombres, reparaissant après les éclipses les plus redoutables, inonde l'horizon de son éclat radieux et vainqueur.

C'est que l'essence du christianisme gît dans la certitude de la filialité divine dont Jésus de Nazareth fut l'initiateur et reste à jamais l'organe et le garant. De ce sentiment filial procède le sentiment fraternel, la conscience de la solidarité humaine ; l'un et l'autre sont l'épanouissement de la plante dont les racines plongent dans l'œuvre du Christ. Tel est le principe, d'une simplicité parfaite et d'une inépuisable profondeur, qui inspire et domine tout le développement de la religion chrétienne. C'est dire que l'avenir du christianisme n'est pas lié à la transmission d'un dogme ou au maintien d'une constitution. Si notre religion consistait dans un corps de doctrines ou dans un code de lois, il y aurait lieu de trembler pour ses destinées futures ; on pourrait même prédire, à brève échéance, sa dissolution entière et sa ruine irréparable ; toute modification doctrinale, le moindre amendement apporté à sa législation minerait son existence déjà compromise et hâterait sa chute depuis longtemps préparée par l'évolution du passé ! Mais telle n'est pas la nature, tel n'est pas le caractère propre et constitutif du christianisme. La religion que Jésus nous a donnée n'est pas une idée ou une règle, une formule ou un rite ; présente et agissante dans sa personne, elle est une vie, une force divine, une puissance salutaire et régénératrice. Il ne faut pas se demander si la chaîne des dogmes chrétiens con-

servera sa solidité et sa continuité, si l'Eglise restera fidèle à son programme traditionnel et subsistera dans ses cadres consacrés. Sur l'un et l'autre point, des révolutions auront peut-être lieu qui bouleverseront toutes nos constitutions et mettront à néant tous nos systèmes.

Ce qui importe, c'est que l'esprit de Jésus-Christ continue de créer des âmes qui se nourrissent de son âme, de susciter des personnalités qui vivent de sa vie, d'engendrer des consciences dont il demeure l'agent intime et le souverain modèle. S'il est vrai que le règne de Dieu ne vient pas avec éclat, mais qu'il est en dedans de nous, n'arrêtons pas nos regards sur les docteurs et les pontifes, sur les représentants du culte officiel, sur les organisations qui imposent par leur autorité et leur splendeur. Un souffle les renversera peut-être : ce n'est point dans cet ordre de grandeur que résident le secret de notre force et le gage assuré de notre avenir et de notre victoire. L'esprit du Christ poursuit-il son œuvre et déploie-t-il son action parmi nous ? Est-il plus fort que l'égoïsme ? Le vice se voit-il refoulé et vaincu par la pureté ? Est-ce le règne de la violence et de la haine ou celui de la charité et de la paix qui l'emporte dans les cœurs et dans le monde ? Dans la mesure où le mal est surmonté par le bien, le principe chrétien se réalise sur la terre. Le bien aura-t-il raison du mal ? Le bien aura-t-il le dernier mot ? La réponse à cette question se confond avec celle de l'avenir de notre religion.

S'il en est ainsi, chacun de nous se trouve personnellement engagé et est appelé à travailler à la solution du grand problème. Le progrès ne s'accomplit pas nécessairement en vertu d'une fatalité indépendante de la volonté humaine et de l'effort moral des individus et des générations[1].

Ainsi l'intérêt que présente le problème de l'avenir du christianisme, partant des destinées futures de l'apologétique, se déplace, ou plutôt il se transforme. Il prend le caractère

1. « L'homme est libre, et le genre humain finira comme il voudra... Laisserons-nous courir la décadence qui court toujours, ou remonterons-nous vers la lumière? Je le répète, cela dépend de nous ». Gratry. Les sources, conseils pour la conduite de l'esprit, p. 133-135. 63-64, 71.

d'une obligation et nous impose un devoir, il se change en un appel à notre volonté et à notre conscience, il fait retomber d'aplomb sur nous-mêmes une part de la responsabilité attachée à la défaite ou à la victoire du lendemain.

L'enquête ouverte sur les chances de durée de notre religion est-elle déjà l'indice ou l'effet d'un affaiblissement de la foi et d'un affaiblissement de la vie religieuse ? Peut-être. Quoi qu'il en soit, souvenons-nous que le présent seul nous appartient. Mais le présent porte l'avenir dans ses flancs ; pour nous, l'éternité est renfermée dans la minute qui est à notre portée et dont nous sommes les maîtres ; sachons donner à ce moment fugitif un contenu divin et une valeur impérissable. Ce qui, dans notre foi d'aujourd'hui, est juste et vrai, fort et bon, ne le sera pas moins dans deux mille siècles, alors même que la vérité aurait revêtu une forme que nous sommes incapables de soupçonner. « A chaque jour suffit sa peine », dit celui qui a fait éprouver à nos âmes le sentiment de l'éternel et de l'absolu. Que cette parole soit notre mot d'ordre, elle nous donne la solution pratique du problème de l'avenir du christianisme ; par là même, elle confère à toute tentative d'apologétique chrétienne sa valeur et sa consécration suprême.

Paul Lobstein.

APPENDICES

APPENDICE I

ESSAIS POÉTIQUES

A E. B.[1]

Vous avez donc vingt ans ! vous avez atteint l'âge
Où l'enfant devient homme, où le cœur, jeune et pur,
S'élance et prend son vol vers un ciel sans nuage,
Comme le jeune aiglon qui, dominant l'orage,
Vole fier et hardi, dans une mer d'azur !

Vingt ans ! âge divin, où l'âme est une lyre
Qui chante et qui frémit sous la main du bonheur ;
Fêtes de l'espérance, où tout ce qui respire
Vous entend, vous répond, et semble vous sourire,
Et vous parler de tout excepté du malheur !

Vingt ans ! âge où l'on aime ; où jeune et vierge encore
Le cœur s'épanouit dans un premier baiser ;
Telle, un jour de printemps, la fleur qui vient d'éclore
Au sourire charmant de la divine Aurore,
Laisse échapper son âme en un parfum léger.

Age de l'ambition, âge où la gloire est chère,
Où son rayon céleste est plus beau que l'amour,
Où l'on donne pour elle une vie éphémère,
Où comme les guerriers et les héros d'Homère,
L'on demande à mourir à la clarté du jour.

Age où l'on ne craint point, où sur la mer immense
On jette son esquif pour voguer loin du port,
Où l'océan sans fond vous berce et vous balance,
Où l'on ouvre en chantant sa voile à l'espérance
Sans fuir devant l'orage et sans craindre la mort.

1. Edouard Bartholmess, son cousin germain.

Age où Dieu vous est proche, où l'ardente prière
Jaillit du fond d'un cœur confiant et joyeux,
Où l'envoyé divin, notre ange tutélaire,
N'a pas encore pleuré, ni dû quitter la terre
Pour reprendre son vol et remonter aux cieux.

Oh ! que sur votre bouche une longue jeunesse
Laisse son doux sourire errer gaîment encor !
Que longtemps l'Espérance, immortelle déesse,
Que ses rêves d'amour, de gloire et d'allégresse
Entourent votre front d'une auréole d'or !

Qu'ils vous bercent longtemps, ces amants du jeune âge,
Dont les chastes baisers sont plus doux que le miel !
Et que, comme un oiseau chantant sous le feuillage,
Ils vous parlent toujours un plus divin langage,
Et ne vous quittent plus qu'à la porte du ciel !

Strasbourg, 26 décembre 1868.

UNE PROMENADE APRÈS MA MORT

(Épopée funèbre en un chant)

Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière ! Ah ! si quelques générations, que dis-je ? si quelques années après votre mort, vous reveniez, hommes oubliés, au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne pas voir votre nom terni, votre mémoire abolie, et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfants.

BOSSUET.

Quand hier soir, je mourus, quand soudain ma jeune âme
Dans un nuage ardent de lumière et de flamme
S'envola vers les cieux ;
Quand, dans son grand fauteuil, j'aperçus Saint Pierre
A la porte du ciel, je sortis de ma bière
En me frottant les yeux ;

Et je lui dis : Saint-Pierre, Oh ! permets, je te prie,
Que mon âme, rendue un moment à la vie,
Redescende là-bas,
Où pendant dix-huit ans, errante et prisonnière,
Tu sais qu'elle a vécu sur cette triste terre,
Là-bas, vois-tu, là-bas !

Permets qu'un jour encor je visite la ville
Où je suis mort hier, hélas ! où ma famille
Pour moi porte le deuil,
Et permets que j'assiste au sermon funéraire
Que dira le pasteur, et jusqu'au cimetière
Je suive mon cercueil ;

Car je voudrais bien voir si mes amis vraiment,
Comme ils me le disaient, m'aimaient sincèrement,
Et si, dans les alarmes,
Au moins plusieurs encor de ceux qui m'ont connu
Et qui me souriaient pendant que j'ai vécu,
Vont répandre des larmes.

Et Saint-Pierre, riant de ma naïveté,
M'accorda ma demande, et sur un char ailé
Je volais vers la terre.
France, je te revis ! Je te revis Strasbourg !
Je revis ma maison, ma rue et mon faubourg
Et ma ville entière !

J'entrai tout doucement dans ma chambre à coucher ;
Là se trouvait mon lit ; là sur le canapé
Etait assis mon frère.
J'écartai le rideau de l'alcôve, et soudain
J'aperçus mon cadavre et je touchai ma main
Froide comme une pierre ;

Ma famille pleurait dans le petit boudoir ;
Les yeux étaient gonflés ; on tirait son mouchoir
Qui se mouillait de suite.
Attendant le pasteur, on se disait tout bas
Que j'étais mort bien jeune, et que le noir trépas
Nous moissonne bien vite.

« Je suis pleuré », pensai-je, et vers l'Académie
Je dirigeai mes pas. Trois heures et demie
Tout juste avaient sonné.
J'allais venir trop tard. Je le savais : n'importe !
Je traversai la cour et j'entr'ouvris la porte :
On avait commencé.

C'était le cours d'histoire, et les dames parées
De soie et de velours, de plumes chamarrées
Souriaient en dormant.
On leur parlait d'impôts. Leurs robes étaient belles ;
Leur beau cou se perdait dans des flots de dentelles,
Précieux et doux présent.

Je vis les étudiants. Ils étaient gais. Ma mort
Ne les affligeait pas. Ils disaient : « C'est le sort
Hélas ! de toute chose ! »
D'une dame en riant observaient le sommeil,
Puis lorgnaient un œil noir, un teint frais et vermeil,
Une main blanche et rose.

Et je continuai ma ronde funéraire ;
J'eus bientôt visité, dans la ville entière,
Ceux que je connaissais.
Ma mort leur arrachait une sotte parole,
Un blâme, une louange, un mot court et frivole,
Mais des larmes... jamais !

Ô vous tous que j'aimais, en qui j'eus confiance,
Pourquoi cette froideur et cette indifférence,
Ah ! pourquoi cet oubli ?
O jeunesse rieuse, âge vain et futile !
O dites, mes amis, est-il donc si facile
D'oublier un ami ?

Toi pourtant, ma Julie, âme de ma jeunesse,
Dont je ne puis encor sans une folle ivresse
Murmurer le doux nom !
Toi, dont je recueillais la parole furtive,
Lorsqu'aux pâles clartés de la lune craintive
J'errais sous ton balcon.

Toi, tu sauras pleurer ma jeunese éphémère,
Et mon triste destin, et cette mort amère,
Oubliée en un jour !
Hélas ! je ne crois plus à l'union fraternelle
Des cœurs, je ne crois plus à l'amitié fidèle...
Mais je crois à l'amour.

Oui, j'y crois ! car l'amour avait uni nos cœurs !
Oui, tu me pleureras, ô Julie, et les pleurs
Augmenteront tes charmes !
Crois-moi je donnerais et suaire et linceul,
Les fleurs de mon tombeau, le drap de mon cercueil
Pour une de tes larmes !

Ce disant, je montai lestement l'escalier,
Je m'approchai tremblant, et, sur le palier,
J'entendis un gai rire.
C'était-elle, ô grands Dieux ! se peut-il qu'elle ignore
Que je suis mort hier ? Je verrai donc encore
Sur sa bouche un sourire !

Oui souris, ô mon ange, ô douce jeune fille !
Une heure encor, hélas ! et ton bel œil qui brille
Va répandre des pleurs !
J'ai mal fait de mourir, car ma mort, ô Julie,
Va jeter tristement sur ton heureuse vie
Un voile de douleur !

J'entrai ;... je la revis. Quelle était adorable !
Dans son charmant salon, près de la grande table,
Avec plusieurs amis,
Elle jouait son jeu favori, le jeu d'hombre ;
Je voulais être aussi, comme autrefois, du nombre,
Près d'elle je m'assis.

On parlait en jouant de quelqu'un qui, la veille,
Vigoureux, florissant de jeunesse vermeille,
Etait mort comme moi.
On traça son portrait... Il avait donc mon âge !
Il avait mes défauts, mes traits et mon visage :
Ciel, on parlait de moi !

« C'était un bon garçon ». « Mais jouez donc, Madame ! »
« Un peu vain ». — « Est-ce à moi? » — « Au reste assez bonne âme,
Mais assez indiscret ».
« Il était jeune encor ». — « Ciel ! qu'est-ce que la vie ! »
« Il avait dix-huit ans ». — « Le jeu d'hombre m'ennuie,
J'aime mieux le piquet. »

« Oui, vous avez perdu ! — c'était un gai compère ! »
« Oh ! nous partageons tous votre douleur amère ! »
« Parez-moi cet à-tout ! »
« Oui nous vous plaignons bien ! » — « Mais qu'il soit mort si vite
« Je le vis avant-hier ! » — « Ah ! je vous félicite,
« Vous faites un beau coup ! »

« Irez-vous déposer des fleurs sur son cercueil ? »
« Si vous voulez avoir de beaux habits de deuil,
Prenez deux couturières,
Ce n'est pas trop. » — « Non, non, vous savez, Balzac dit :
« Le deuil est dans le cœur et non pas sur l'habit. »
J'aime les robes claires. »

C'est ainsi qu'on causait, entremêlant de cris,
De rires et de jeux, les lugubres récits
De ma triste jeunesse.
O Julie, ô Julie ! Oui, je bénis le sort,
Je bénis mon trépas ! Car, si je n'étais mort,
Je mourrais de tristesse !

Quoi ! tu m'abusais donc ! Je m'abusais moi-même !
Hélas ! quoiqu'ombre encor, je sens bien que je t'aime,
Que je t'aime toujours !
O mes illusions ! heures de douce ivresse !
O mes rêves dorés ! O ma belle jeunesse !
O mes tristes amours !

C'en est trop, ô Julie, après ce coup navrant,
Je ne puis plus aller à mon enterrement,
Je veux quitter la terre !
Le monde n'a plus rien qui me retienne encor !
A mon âme du ciel ouvre les portes d'or,
O Saint-Pierre, Saint-Pierre !

Strasbourg, 31 déc. 1868-1er janv. 1869.

Un spécimen des *procès-verbaux* rédigés par Lobstein, secrétaire de la Colonie des Giettes, Valais, Suisse. (Trouvé parmi ses papiers de jeunesse.)[1]

AN DE GRACE 1879

Les soussignés, considérant que les animaux domestiques de la colonie des Giettes, ânes et poules, jouissent d'une liberté illimitée et abusent souvent de cette liberté pour commettre des indiscrétions qui importunent la société, soit dans ses repas, soit dans ses lectures, soit dans ses jeux, soit même dans les séances solennelles de l'Assemblée législative,

Considérant que ces indiscrétions sont attentatoires non seulement à l'ordre public, mais aussi à la dignité humaine, puisque l'association et la participation trop directe des bêtes à la vie privée ou publique de la Colonie, tend à rapprocher outre mesure et même à placer sur la même ligne les bêtes privées de raison et les êtres immortels, intelligents et libres,

Considérant qu'en dernière analyse, la responsabilité de ces indiscrétions ne saurait retomber sur les dites bêtes dépourvues de liberté, de raison et de conscience, mais doit être rapportée tout entière à l'Assemblée prise dans son ensemble et considérée dans chacun de ses membres,

Demandent que des mesures soient prises pour mettre un terme aux familiarités blessantes et injurieuses desdits animaux, et que, soit par des pouvoirs plus étendus confiés au bedeau, soit par la création d'une nouvelle charge, soit par la nomination d'une commission compétente, une limite soit imposée aux empiétements de plus en plus considérables des espèces inférieures sur les droits sacrés et inaliénables de l'humanité.

Suivent les signatures.

1. Voir chap. VI, page 79.

NOTES PERSONNELLES

Mardi 2 septembre 1879, matin.

La *Jalousie* déshonore celui qui en est l'objet ; or, plutôt être trompé que de déshonorer ce qu'on aime par le soupçon et la défiance : ces éléments doivent être vaincus par la véritable affection, car toute affection renferme un élément de culte. Ce culte, ce respect, cette vénération excluent la jalousie, laquelle ravale et déshonore celle qu'on jalouse. Moyen de la combattre quand on a une vie intérieure avancée. Ou bien Dieu m'accordera celle que j'aime, ou bien il ne le fera pas : dans le premier cas, il me la réservera et la préservera, je suis sûr d'elle parce que je suis sûr de lui, c'est une affaire de confiance en Dieu.

6 septembre 1879.

Transformation de l'amour humain dans l'amour divin : le moyen le plus efficace est le sacrifice : il faut que l'élément humain naturel disparaisse. (Idée de Dante : Mort de Béatrice, qui devient la conductrice spirituelle, le guide divin, l'inspiratrice.) Nécessité d'une crise, sauf là où (comme en J.-C., cf. rapports avec ses disciples) la vie de grâce est parfaite. Cf. la transformation du corps sans la crise de la mort. — Il faut que les travers, petites tracasseries, misères de tous les jours deviennent des occasions de mieux s'aimer, des sources d'affection, des points de départ d'un nouveau lien, fondé sur le sentiment de la misère commune et de la miséricorde divine. Vient un moment difficile, on se regarde, on s'avertit, on se dit : C'est une épreuve qui doit nous porter à nous aimer mieux. — Mais il faut que le sentiment de la miséricorde divine soit là ; il ne faut pas qu'on procède ainsi par théorie, systématiquement. — Manière dont P. a procédé avec A. Etre tout transformé, si bien qu'on venait lui demander le secret de cette harmonie parfaite.

Confession d'une belle âme[1]. Défaut capital : On ne comprend pas comment l'âme passe du sentiment religieux général au sentiment chrétien particulier : le rôle du Crucifié surtout étonne. Il est plaqué là sans lien organique. C'est bien Gœthe : la conscience, le sentiment du péché, l'élément de la rédemption, voilà ce qui manque.

1. Bekenntnis einer schönen Seele. (Goethe).

APPENDICE II

Dans une lettre à M. Vuilleumier, professeur de l'Université de Lausanne, P. Lobstein écrit : Strasbourg, le 31 juillet 1912... « Je suis chargé de fournir un travail à notre Société scientifique formée par nos six facultés et une série de laïques, et je tiendrais à appeler l'attention sur votre œuvre[1]. Comme les mémoires de notre société sont communiqués à toutes les bibliothèques de l'Allemagne, aux Académies de *Berlin, Goettingue, Munich,* etc., je compte bien que ce coup de cloche, que je ferai aussi sonore que possible, sera entendu. Ce sera aussi une excellente occasion de reparler de *Vinet,* encore bien ignoré au milieu de la docte Allemagne ; mais à cet effet, j'ai besoin de me rendre exactement compte de la situation. Je possède le rapport de M. Chavan ; y a-t-il encore d'autres documents ? Je m'adresse sans scrupule à vous, mon cher et honoré collègue, sachant que la tentative que je prépare recevra de vous un bon accueil. »

Le 17 décembre 1912, P. Lobstein répond, « bien tard », à une précieuse carte du 5 août et remercie M. Vuilleumier de ses indications qui lui ont rendu d'importants services, et qu'il a été heureux de mettre à profit. Il ajoute encore : « J'ai été très touché d'une bien aimable lettre de Mademoiselle Louise *Secrétan,* à laquelle j'avais envoyé mes deux articles de la *Christliche Welt* sur l'œuvre et la personne de *Ch. Secrétan.* Aurai-je réussi à introduire un peu le penseur vaudois dans quelques cercles allemands ? Et réussirai-je à le faire pour *Vinet ?* Il vaut la peine d'essayer, mais le succès n'est pas certain. »[2]

Nous voyons par ce qui précède que Lobstein n'a jamais manqué les occasions de présenter aux lecteurs allemands les maîtres de la pensée religieuse en Suisse française. Il l'a fait aussi pour la France.

Quelques lettres de théologiens éminents de l'Allemagne contemporaine, trouvées dans la « correspondance étrangère » de Lobstein, montreront que la réciproque n'était pas indifférente à ses collègues d'outre-Rhin. Nous citerons quelques fragments de deux d'entre elles.

1. Publication de la grande édition Vinet.

2. Le 11 février 1912 P. L. écrivait à M. H. V. : « Savez-vous que, depuis 1885, j'ai profité 34 fois de l'hospitalité que m'a accordée votre périodique, ce qui veut dire combien j'ai lieu de lui être reconnaissant ? (Voir Chap. XV, page 218).

A. RITSCHL A P. LOBSTEIN

Goettingue, 16 avril 1883.

Monsieur et très honoré collègue... Votre dissertation[1] correspond, en somme, à ma pensée théologique ; la vigueur et la précision de votre exposition m'ont réjoui, de même que l'emploi de la langue française, qui répond parfaitement à la clarté de votre pensée et à la chaleur de vos sentiments. Vous recommandez ma méthode aux théologiens français, — comment n'en éprouverais-je pas du plaisir ? Un grand merci pour cette « *présentation !* »[2]

Vous avez eu le courage de renverser une théorie quasi-mythologique, élaboration d'une métaphysique surannée, et cela vous fait honneur[3]. Mais il nous faut attendre les fruits de votre travail. Vous ne persuaderez ni M. Frédéric Godet, ni ceux qui considèrent le sacrifice de leur intelligence « sacrificium intellectus » comme le centre de leur piété. Il nous faut compter sur les jeunes forces... (Trad.)

R. EUCKEN A P. LOBSTEIN

Iéna, 17 décembre 1911.

Monsieur et très honoré collègue... Je puis enfin m'accorder quelque loisir pour vous remercier de votre si chaleureuse et si pénétrante intervention dans ce journal religieux si apprécié à Paris[4]. Je la considère comme un sérieux appui donné à mes efforts. Vous avez rendu d'une manière parfaite la ligne principale de mes tendances, et vous l'avez magistralement mise en relief. Il m'est particulièrement agréable, à l'heure actuelle, d'avoir été présenté sous ce jour au public français. Prochainement doit paraître la traduction française de « *Sinn & Wert des Lebens* », pour laquelle M. Bergson a écrit une bien aimable préface. Alcan prépare encore d'autres traductions de mes ouvrages... (Trad.)

1. La notion de la Préexistence du Fils de Dieu.

2. Ich danke Ihnen herzlich für diese « *Vorstellung* ».

3. Dass Sie den Mut gehabt haben, das metaphysische Mythologumenom aus den Angeln des intellektuellen Aberglaubens zu heben, macht Ihnen alle Ehre.

4. In jenem angesehenen Pariser Blatt .... *Le Protestant*, 26e année, N° 49. « Pouvons-nous encore être chrétiens » ? (Philosophie religieuse). Cf. XVII, page 249.

L'ex-collègue de Lobstein, M. H. Holtzmann, de sa retraite de Baden-Baden, lui écrivait, de temps à autre, un mot affectueux pour le féliciter de son ardeur au travail, quand son ancien auditeur et collègue lui envoyait une de ses brochures. A la réception des Etudes sur la Doctrine chrétienne de Dieu, il lui écrit :

Baden-Baden, 8 juin 1907.

Mon cher collègue... Quel bon commencement de journée vous m'avez procuré par votre beau travail ! Pour toute notre théologie systématique, et surtout pour répondre aux besoins réveillés par la crise de conscience religieuse que nous traversons, il n'y a certainement rien de plus opportun qu'une revision de notre notion de Dieu.

Après avoir fait, sur la base de notre science historique et psychologique, l'inventaire de toutes nos idées chrétiennes, nous rencontrons le problème capital dont tout dépend : « Le mot si court et si riche en significations diverses. » Pour bien saisir ce mot, il faut, en dernière analyse, fixer ses rapports avec la notion du temps, et c'est par là que vous commencez les débats. — *Zeitlosigkeit* — n'est-ce pas là l'ombre que la personne de Dieu jette dans notre conscience, et pourtant nous ne pouvons garder, comme notre propriété légitime, que ce que nous en retenons *dans le temps*. Mais nos sentiments se rencontrent avec le « Zeitloses » dans chaque élévation d'âme morale et religieuse, qui naît dans notre for intérieur et nous rappelle le « Nil Interius Deo ». Votre dernière étude marque si bien cette direction...

N'attendez plus rien de moi. Mon temps est passé et je me sens fatigué. Gardez un souvenir affectueux à votre dévoué

H. Holtzmann[1]. (Trad.)

1. H. Holtzmann, † 1910, précédemment cité, pages 98 et 181.

Ci-joint aussi des fragments de lettres de Paris, en réponse à l'envoi de quelques travaux de P. L.

EUGÈNE MÉNÉGOZ A PAUL LOBSTEIN

Faculté de théologie protestante, Paris, le 25 mars 1914.

Mon cher ami... J'ai lu et relu avec le plus vif intérêt votre magnifique article sur le Dogmatisme et le Symbolisme[1], et je puis vous assurer que je me sens en pleine communion d'idées avec vous. J'admire l'effort que vous faites pour ramener à une synthèse supérieure les interprétations convergentes du symbolisme, du fidéisme et du pragmatisme, et je crois que votre conception fait faire un pas en avant à notre théologie évangélique. Il y a longtemps que, sans l'avoir formulée, j'applique votre théorie. Je me garde de jeter le trouble dans les âmes pieuses que je connais, et que je sais avoir besoin de l'expiation substitutive pour leur paix intérieure. La prédication que je fréquente habituellement ici, est celle du pasteur des Billettes, un orthodoxe ardent, plein de foi et de vie, qui accentue le caractère expiatoire de la mort du Christ et la communion mystique, immédiate, avec le Christ ressuscité et glorifié. Il connaît parfaitement mes vues, mais nous nous sommes mis d'accord sur ce point que, l'un et l'autre, nous suivons le Seigneur avec une égale droiture, et que de même que Pierre, Jean et Jacques avaient sans doute des idées théologiques divergentes, nous avons, nous aussi, des conceptions dogmatiques différentes, sans cesser pour cela d'être des disciples fidèles de notre maître. Voilà, mon cher ami, si je ne me trompe, votre théorie du symbolisme religieux traduite dans la pratique...

... Dans quelle mesure convient-il de combattre privément et publiquement ce que nous considérons comme des erreurs doctrinales ? Je crois, qu'à tout prendre, je suis plus combattif que vous. Je souscris, en théorie, à ce que vous dites du symbolisme de l'expiation substitutive. Mais quand je vois tels prédicateurs orthodoxes résumer tout l'Evangile dans cette doctrine et traiter d' « incrédules » ceux qui la rejettent, je crois qu'il est de mon devoir de les combattre résolument...[2]

Nous l'avons dit plus haut, P. L. fit aux lecteurs de la *Revue de Lausanne* la communication de lettres d'Auguste Sabatier, imitant

1. Revue de Lausanne, 1914. — N° 8, pages 102-115.

2. Nous ne pouvons que regretter infiniment que les lettres de P. Lobstein à son collègue Eugène Ménégoz aient été égarées, à Paris, dans un déménagement.

3. Cf. Chap. II, page 18.

ainsi l'exemple de M. le professeur Stapfer, qui publiait, dans la *Revue chrétienne*, trois lettres de l'éminent théologien. Il écrivait, le 20 nov. 1905, à M. Vuilleumier : « Comme c'est Votre Revue qui a accueilli la plupart de mes publications françaises, il n'est que juste qu'elle ait *sa part des jugements beaucoup trop favorables de mon ancien maître*. Il se demandait pourtant s'il n'y avait pas de l'indiscrétion, de la présomption peut-être, à communiquer ces lettres. D'autre part, en y réfléchissant, il lui semblait que ceux qui connaissaient la généreuse et indulgente bonté de Sabatier, le retrouveraient tout entier dans « les chaudes effusions que lui inspirait son invincible optimisme, dans la satisfaction sans mélange qu'il éprouvait en présence de tout ce qui pouvait rapprocher les intelligences et les cœurs, dans la sereine et joyeuse certitude que lui donnait sa foi au triomphe final de la vérité, dans la richesse et la fécondité des aperçus qu'il savait ouvrir au courant de la plume, dans la modestie si simple et si profonde avec laquelle il parlait de son œuvre. »

A. SABATIER A P. LOBSTEIN

Paris, ce 10 juin 1892.

Mon cher ami et collègue... Je m'en veux beaucoup de ne pas vous avoir encore remercié pour vos deux derniers envois, *Le Baptême* et le *Triplex Munus Jesu Christi*. Mais vous ne doutez pas, j'en suis sûr, de l'intérêt constant avec lequel je lis tout ce qui vient de vous et la joie toujours nouvelle que me donne le sentiment d'une foi commune et d'une méthode théologique identique. Je goûte beaucoup la façon religieuse, édifiante, positive, dont vous appliquez cette méthode à tous les sujets. Je voudrais vous imiter en cela, car cela est bon et juste au fond. Chez moi, l'esprit critique est un peu plus impérieux, et j'ai bien de la peine à ne pas nier et détruire d'abord ce qui me paraît devoir être nié et détruit. Et cependant, plus je vais, plus je me convainc que le progrès véritable se fait par l'évolution, non par conflits d'antithèses violentes. Vous nous donnez à tous un sage et vaillant exemple. Espérons que nous, Français, qui aurions tant besoin de corriger notre logique simpliste, abstraite et brutale, nous finirons par en profiter.

DU MÊME AU MÊME

Paris, 31 oct. 1897.

... J'ai reçu votre beau volume allemand[1] et je vous en remercie infiniment. Vous savez avec quelle attention je suis tous vos travaux et les développements plus riches d'année en année de votre pensée théologique.

Je vais traiter, cette année-ci, le problème de l'autorité en matière religieuse, qui fera la première partie de mon prochain volume, si je réussis à l'écrire. Ecrivant pour la France et pour un public qui n'est pas du *Fach*, je suis obligé de passer par-dessus toutes les questions formelles de la dogmatique, comme celles qui vous divisent, Kaftan et vous. D'ailleurs arriverons-nous jamais à construire une dogmatique absolument logique sans régression d'une question sur l'autre ? La dogmatique n'est pas une ligne droite, mais un cercle. Bien à vous. A. S.

P. Lobstein fut vivement affecté par la mort de son collègue de Paris. Le 13 avril 1901, il note dans son Agenda : « P. vient nous annoncer la mort d'A. Sabatier, qui s'est éteint hier. Vivement affecté par cette perte vraiment irréparable pour le protestantisme français. Le soir, sous l'impression de ce grand deuil, longs moments de recueillement, d'examen de conscience, de saintes résolutions : travail — dévouement aux autres — fidélité dans l'accomplissement du devoir. »

Cette dernière sainte résolution de son âme religieuse peut servir de devise à la vie entière de Paul Lobstein, et nous pouvons y ajouter encore la prière que traçait souvent sa plume et qui, maintes fois, s'échappait de ses lèvres : « Oh ! que Dieu m'aide à discerner clairement mon devoir ! »

Un dernier mot. En déposant la plume, nous nous excusons de présenter au public un ouvrage si imparfait, si précaire, si peu « mûri » ! Eh quoi, faire paraître la biographie d'un homme qui a quitté ce monde il y a quatre ans, mais c'est tenter l'impossible ! Nous sentons combien l'entreprise a été téméraire, quand nous songeons à toutes les lacunes qu'il y aurait à combler ; cependant, à nos oreilles tintent les paroles de quelques-uns des vieux amis de P. Lobstein : « N'attendez pas trop longtemps, Madame, pour publier votre

1. Traduction allemande de l'Introduction à la Dogmatique, revue et fortement augmentée.

livre, nous aimerions à lire ce travail de souvenirs. » Voilà pourquoi nous osons mettre dès maintenant le point final à ce volume, même à l'état d'imperfection dans lequel il se trouve. Un portrait n'est-il pas toujours à l'étude ? Le comte Baudissin, dans sa lettre à son collègue de Strasbourg, l'a dit : « Plus tard, espérons-le, l'opinion publique prendra mieux conscience de ce que vous avez fait pour votre pays, par la nature de vos travaux et grâce au milieu dans lequel la vie vous a placé. »[1]

Il y a des documents qui restent, ce sont les publications des auteurs. Nous sera-t-il donné, un jour, de réunir, en un beau volume, les pages de ces Essais, de ces Etudes renfermant les plus hauts et les plus vastes problèmes agités par un des maîtres de la pensée religieuse contemporaine ? C'est un de nos grands désirs. S'il nous est impossible de le réaliser, d'autres s'en occuperont.

Taine, que Lobstein a beaucoup étudié et dont il possédait toutes les œuvres, oh ! comme il a joui de la lecture de sa *Vie et de sa Correspondance*, Taine a dit, quelque part, que : « Le plus vif plaisir d'un esprit qui travaille consiste dans la pensée du travail que les autres feront plus tard. » Les publications de Lobstein ont-elles déjà pu servir d'instrument de travail aux esprits chercheurs qui les ont pratiquées ? Nous l'espérons et nous osons souhaiter qu'elles serviront encore à instruire et à édifier, dans l'avenir.

La Bibliographie des ouvrages français recensés par Lobstein dans la *Theol. Lit. Zeitg* offrira peut-être quelque intérêt à la jeunesse théologienne accessible à ce genre de travaux. Nous la donnons ici, par ordre chronologique [2].

1. Cf. Chap. XII, page 181.

2. P. L. a fait lui-même la nomenclature de ses publications théologiques, articles, livres, études. Il a noté les titres et indications de ses opera et articles très exactement. C'est nous qui en avons extrait les comptes rendus d'ouvrages français. La bibliographie complète nous a semblé trop volumineuse pour une esquisse biographique.

OUVRAGES FRANÇAIS RECENSÉS DANS LA THEOLOGISCHE LITERATUR-ZEITUNG

13. *Jahrgang* (*année*) 1888.

N° 7. A. Sabatier : *L'origine du péché dans le système théologique de Paul*, 1887, 39 pages.

N° 8. H. Bois : *De la certitude chrétienne, Essai sur la théologie de Frank*, 1887, 345 *pages.*

15. *Jahrgang* 1890.

N° 8. Calvin : *Institution de la religion chrétienne*, édition Baumgartner.

16. *Jahrgang* 1891.

N° 20. Pétavel-Olliff : *Le problème de l'Immortalité*, tome I, 1891, XII, 441 pages.

17. *Jahrgang* 1892.

N° 4. Bruston : *La vie future d'après l'enseignement de Jésus-Christ*, 1890, VII, 102 pages.

N° 4. E. Bertrand : *Une nouvelle conception de la Rédemption*, 1891, 505 pages.

N° 8. L. Monod : *Le problème de l'autorité*, Lyon 1891, 128 pages.

N° 8. E. Doumergue : *L'autorité en matière de foi et la nouvelle école*, Paris 1892, 240 pages.

N° 24. Pétavel-Olliff : *Le Problème de l'Immortalité.* Tome II, Paris 1892, 499 pages.

18. *Jahrgang* 1893.

N° 8. Rivier : *Etude sur la révélation chrétienne.* Lausanne 1892, 127 pages.

N° 11. H. Bois : *Le dogme grec.* Paris 1893, 300 pages.

N° 17. Roberty : *Quelques réflexions sur l'autorité du Christ.* 1893, 57 pages.

19. *Jahrgang* 1894.

N° 3. A. Matter : *Etude de la doctrine chrétienne.* 2 vol., 1892, 386 pages, 460 pages.

Duperrut : *Le Christianisme de l'avenir.* Paris 1893, 258 pages.

N° 7. J. Bovon : *Théologie du Nouveau Testament.* Tome I, 549 pages.

N° 16. P. Chapuis : *La transformation du dogme christologique au sein de la théologie moderne.* 1893, IV, 125 pages.

N° 26. Leenhardt : *Le péché d'après l'Ethique de Rothe.* 1893, 299 pages.

20. *Jahrgang* 1895.

N° 3. Fulliquet : *La pensée religieuse dans le N. T.* 1893, 504 pages.

J. Bovon : *Théologie du Nouveau Testament.* Tome 2, 1894, 604 pages, 504 pages.

N° 11. Bois : *De la connaissance religieuse.* 1894, 366 pages.

N° 13. Bruston : *La vie future d'après S. Paul.*

N° 14. E. Ménégoz : *La notion biblique du miracle.* 1894, 32 pages.

21. *Jahrgang* 1896.

N° 4. J. Bovon : *Dogmatique chrétienne.* Tome I, 1895, 549 pages.

22. *Jahrgang* 1897.

N° 6. *La Bible française de Calvin.* Tome I, XVI, 911 pages.

J. Bovon : *Dogmatique chrétienne.* Tome 2, 1896, 584 pages.

N° 7. A. Sabatier : *Esquisse d'une philosophie de la religion.* 1897, XVI, 416 pages.

Fallot : *Qu'est-ce qu'une Eglise?* IX, 218 pages.

Westphal : *Qu'est-ce qu'une Eglise?* XV, 144 pages.

N° 15. Stapfer : *Jésus-Christ, sa personne, son autorité, son œuvre.* Tomes 1-2, 2e édit., 1896-97, XIII, 209 pages, VI, 354 pages.

Ehrhardt : *Le principe de la morale de Jésus.* 19 pages,

N° 21. A. Réville : *Jésus de Nazareth.* 2 vol., 1897, 500 pages, 522 pages.

23. *Jahrgang* 1898.

N° 2. Jalaguier : Introduction à la dogmatique. XXIII, 673 pages.

N° 11. J. Bovon : *Morale chrétienne.* Tome I, 437 pages.

N° 12. G. Frommel : *Le danger moral de l'évolutionnisme religieux.* 123 pages.

Chavannes : *Qu'est-ce qu'une Eglise?* III, 97 pages.

N° 13 P. Chapius : *Du surnaturel.* III, 398 pages.

N° 15. Stapfer : *Jésus-Christ.* Tome III, X, 343 pages.
La Bible française de Calvin. Tome 2, III, 795 pages.

N° 25. J. Réville : *Paroles d'un libre croyant.* IV, 324 pages.

24. *Jahrgang* 1899.

N° 2. Berthoud : *Apologie du christianisme.* 663 pages.

N° 15. Bovon : *Morale chrétienne.* Tome 2.

N° 16. Cherfils : *Un essai de religion scientifique.*

25. *Jahrgang* 1900.

N° 13. Visme : *Quelques traits du Jésus de l'histoire.*

N° 15. Doumergue : *J. Calvin.* Tome 1, 634 pages.

N° 18. Ménégoz : *Publications diverses sur le fidéisme.* IX, 425 pages.

26. *Jahrgang* 1901.

N° 2. E. Doumergue : *Une poignée de faux. — La mort de Calvin et les Jésuites.* 128 pages.

N° 3. Beaumont : *Paroles d'un vivant.* XXXV, 231 pages.

N° 24. Murisier : *Les Maladies du sentiment religieux.* 174 pag.

N° 25. Bovon : *Jésus et l'Eglise des premiers jours.* 281 pages. — *Christianisme et religion.* 299 pages.

27. *Jahrgang* 1902.

N° 12. Rose : *Etudes sur les Evangiles.* IV, XIV, 336 pages.

N° 16. Houtin : *La question biblique chez les catholiques de France au* XIX^e^ *siècle.* IV, 324 pages.

Bos : *Psychologie de la croyance.* 177 pages.

N° 22. E. Renan : *Lettres du Séminaire.* III, 350 pages.

28. *Jahrgang* 1903.

N° 2. Pétavel-Olliff : *Le plan de Dieu dans l'évolution.* 110 pages.

N° 14. Roberty : *Aug. Bouvier, théologien protestant.* 1901, 372 pages.

Bouvier : *Dogmatique chrétienne, publ. par Montet.* 1903, 2 vol. XVI, 320 pages, 326 pages.

N° 19. Koenig : *De la sincérité dans l'enseignement de l'histoire sainte de l'Ancien Testament aux enfants.* Paris 1903, 68 pages.

N° 22. L. Trial : *Essai d'éducation chrétienne.* Paris 1902, XVI, 365 pages.

29. *Jahrgang* 1904.

N° 4. E. Doumergue : *Jean Calvin. — Les hommes et les choses de son temps.* Tome II. Lausanne 1903, XII, 815 pages.

N° 5. A. Sabatier : *Les religions d'autorité et la religion de l'Esprit.* 1904, XII, 570 pages.

N° 10. X. Koenig : *Histoire sainte d'après les résultats acquis de la critique historique.* Paris 1903, 189 pages.

30. *Jahrgang* 1905.

N° 3. A. Réville : *Histoire du dogme de la divinité de J.-C.* 1904, XII, 185 pages.

N° 7. Gry : *Le millénarisme dans ses origines et son développement.* Paris 1904, 144 pages.

N° 9. A. Houtin : *L'Américanisme.* Paris 1904, VII, 497 pages.

P. Saintyves : *La réforme intellectuelle du clergé et la liberté d'enseignement.* Paris 1904, XI, 341 pages.

Nº 10. Emery : *Introduction à l'étude de la théologie protestante.* Lausanne-Paris, IV, 710 pages.

Nº 16. E. Ménégoz : *Le fidéisme et la notion de la foi.* Paris 1905, 40 pages.

31. *Jahrgang* 1906.

Nº 3. Sully-Prudhomme : *La vraie religion selon Pascal.* Paris 1905, X, 444 pages.

Nº 4. Batiffol : *Etudes d'histoire et de théologie positive.* Paris 1905, 388 pages.

Nº 6. Rivière : *Le dogme de la rédemption. — Essai d'étude historique.* Paris 1905, XII, 519 pages, in-8º.

Nº 9. Matagrin : *Histoire de la tolérance religieuse.* Paris 1905, 447 pages.

Nº 10. Jalaguier : *De l'Eglise.* 1899, XXX, 515 pages. — Jalaguier : *Théologie générale,* XVI, 529 pages. 1903.

Nº 11. Arnal : *La personne du Christ et le rationalisme allemand contemporain.* Paris 1904. 423 pages.

Nº 16. E. Doumergue : *Jean Calvin.* Tome 3, Lausanne 1905, 722 pages.

Nº 23. H. Monnier : *La mission historique de Jésus.* Paris 1906, XXXI, 376 pages.

32. *Jahrgang* 1907.

Nº 2. A. Houtin : *La question biblique au* XX^e *siècle.* Paris 1906, XII, 300 pages.

Monteil : *Essai sur la christologie de St-Paul.* Paris 1906, 264 pages.

Nº 19. A. Houtin : *La crise du clergé.* Paris, Nourry 1907, 346 pages, in-8º.

Nº 20. E. Ménégoz : *Une triple distinction théologique.* Paris, Fischbacher 1907, 24 pages.

Jalaguier : *Théologie chrétienne.* Tome IV, Paris, Fischbacher 1907, XXIV, 691 pages.

33. *Jahrgang* 1908.

Nº 3. H. Bois : *Le Réveil au pays de Galles.* Toulouse 1906, 615 pages.

H. Bois : *Quelques réflexions sur la psychologie des réveils.* Paris 1906, 187 pages.

G. Frommel : *Etudes morales et religieuses.* St-Blaise 1907, 373 pages.

N° 4. E. Doumergue : *Le dernier mot du fidéisme.* Toulouse 1907, 67 pages, in 8°.

N° 10. G. Frommel : *Etudes religieuses et sociales.* 1908, 390 pages.

N° 11. A. Arnal : *La philosophie religieuse de Charles Renouvier.* Paris, Fischbacher 1907, 335 pages, in-8°.

Catholici : *Lendemains d'Encyclique.* Paris, E. Nourry 1908, 124 pages, in-8°.

N° 25. *Les étapes de la révélation en Israël, Foyer solidariste.* 1908, 131 pages.

Perrochet : *L'évolution religieuse en Israël.* Ibid. 43 pag.

Mercier : *Les Prophètes d'Israël.* Ibid. 1918, 157 pages.

34. *Jahrgang* 1909.

N° 4. Tobac : *Le problème de la justification dans St-Paul.* Louvain 1908.

Sérol : *Le besoin et le devoir religieux.* Paris 1908, 216 pages.

N° 10. H. Monnier : *Qu'est-ce que la Bible?* St-Blaise 1909, 143 pages, in-8°.

N° 18. Maumus : *Les modernistes.* Paris 1909, XV, 269 pages, in-8°.

G. Frommel : *Etudes de théologie moderne.* St-Blaise 1909, 403 pages, in-8°.

N° 19. *Revue des sciences philosophiques et théologiques, années* 1907-1908. Paris, 872 et 873 pages.

N° 20. G. Berguer : *La notion de valeur, sa nature psychique, son importance en théologie.* Genève 1908, 365 pages, in-8°.

N° 22. Ménégoz : *Publications diverses sur le fidéisme.* 2 vol, Paris 1909.

N° 26. Piepenbring : *Jésus historique.* Paris 1909, 195 pages.

35. *Jahrgang* 1910.

DOUMERGUE: *Iconographie calvinienne.* Lausanne. Bridel, 1909, VII, 280 pages.

N° 9. *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 3e *année*, 1909.

MIGNOT: *L'Eglise et la critique.* Paris 1910, XI, 315 pages.

N° 16. CAUDERLIER: *L'Eglise infaillible devant la science et l'histoire.* Paris, E. Nourry 1910. 83 pages, in-8°.

N° 17. G. FROMMEL: *La vérité humaine. — Un cours d'apologétique.* St-Blaise, Foyer solidariste, 1910, 498 pag.

N° 20. M. GOGUEL: *L'Eucharistie, des origines à Justin Martyr.* 1910, IX, 338 pages.

N° 21. TRIAL: *Instruction religieuse et première communion.* Nîmes-Paris 1910, in 8°.

N° 25. BERTRAND: Problèmes de la libre-pensée. Paris, Fischbacher 1910, VIII, 295 pages, in-12.

36. *Jahrgang* 1911.

N° 1. V. MONOD: *Le problème de Dieu et la théologie chrétienne depuis la Réforme.* St-Blaise, Foyer solidariste 1910, 169 pages.

N° 2. BATIFFOL: *Orpheus et l'Evangile.* Paris 1910, XV, 284 pages, in-12°.

N° 36. A. VINET: *Discours sur quelques sujets religieux.* Ed. Chavan, Lausanne-Paris 1910, XXXI, pages 488.

N° 15. *Recherches de science religieuse.* 1re année 1910. Paris, 620 pages, in-8°.

37. *Jahrgang* 1912.

N° 2. E. DOUMERGUE: *Jean Calvin.* Tome IV, Lausanne, 1910, 485 pages, in-8°.

N° 3. *Revue des sciences philosophiques et théologiques.* 4e année, 1910, 887 pages, gr. in-8°. Kain (Belgique).

N° 14. ANDRIEUX: *La première communion.* Paris 1911, XXXIII, 392 pages.

N° 18. KUHN: *Choses anciennes et nouvelles.* Paris 1911.

N° 19. Léop. Monod : *Nouvelles esquisses de morale évangélique.* Paris 1911.

N° 22. J. Calvin : *L'excuse de noble seigneur Jacques de Bourgogne.* LXXVIII, Genève 1911, 52 pages.

38. *Jahrgang* 1913.

N° 6. G. Fulliquet : *Précis de Dogmatique.* Genève-Paris, 384 pages.

N° 13. *Le mouvement religieux contemporain. Etudes de théol. et d'histoire.* Paris 1912, 243 pages.

N° 17. A. Vinet : *Etudes sur la littérature française au* XIX^e *siècle.* Lausanne-Paris, XXX, 560 pages.

N° 26. Vinet : *Nouveaux discours religieux.* Lausanne-Paris, XXXI, 393 pages, in-8°.

39. *Jahrgang* 1914.

N° 1. E. Ménégoz : *Publications sur le fidéisme,* III, 1913. — Id. *Le salut par la foi indépendamment des croyances,* 1913.

Marty : *Albert Réville.* 1912.

N° 4. Berthoud : *Jésus et Dieu.* Genève, Kündig 1912. 404 pages, in-8°.

H. Monnier : *La Mission historique de Jésus.* Paris 1914, XXXIX, 381 pages, 2^e édition.

N° 17. G. Fulliquet : *Précis d'histoire des dogmes.* Genève, Paris 1913, 219 pages.

N° 18-19. Vinet : *Philosophie morale et sociales,* XLVI.

40. *Jahrgang* 1915.

N° 4. Lote : *Du christianisme au germanisme.* Paris, Alcan 1914, 359 pages.

N° 9. Rivière : *Le dogme de la Rédemption.* 1914, XVI, 570 pages. 2^e édition.

42. *Jahrgang* 1917.

N° 4. *Revue de théologie et de philosophie. Nouvelle série,* Tome 3, Lausanne 1915.

N° 8-9. Fulliquet : *La doctrine du second Adam.* Genève 1915, 361 pages.

N° 26. *Revue de théologie et de philosophie.* 1916.

43. *Jahrgang* 1918.

N° 14. G. Frommel : *La vérité humaine.* 1916.

N° 15. G. Frommel : *L'expérience chrétienne.* 3 vol., 1916.

N° 19-20. Vinet : *Etudes sur la littérature française au* XIX^e *siècle.* XXIII, 462 pages.

N° 23-24. Vinet : *Philosophie morale et sociale.* II, CX, 446 pages.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Titre I
Dédicace II
Avant-propos III

CHAPITRE I
(1850-1862)

Les origines de la famille Lobstein. — L'enfance et la première éducation de Paul Lobstein. — Correspondance 1

CHAPITRE II
(1863-1869)

Examen et travaux de la licence ès lettres. — Essais poétiques de P. Lobstein. — Ses lectures. — A la faculté de théologie 11

CHAPITRE III
(1870)

Pages extraites du récit des événements de la guerre. — Correspondance 19

CHAPITRE IV
(1871-1872)

Tubingue. — Correspondance. — Retour à Strasbourg. — Examen de conscience 33

CHAPITRE V
(1873-1875)

Année de maladie. — Niederbronn. — Gœttingue. — Correspondance. — L'Homme au cacao 58

Chapitre VI

(1876-1881)

Pages

Voyages en Allemagne et dans le Nord de l'Italie. — Licence en théologie. — Nomination à la faculté de théologie de Strasbourg. — Appel à Paris. — Chargé de cours d'histoire et de littérature dans plusieurs pensionnats de la ville. — Premières publications théologiques. — Décès de Mme Lobstein-Bartholmess. — Ernest Lucius. — Correspondance 75

Chapitre VII

(1882-1885)

Son premier mariage. — Son installation dans la maison du professeur Charles Schmidt. — Publication de son étude sur la notion de la Préexistence du Fils de Dieu. — Décès de Mme Lobstein-Wennagel. — Appel à Heidelberg. — Extraits des Agendas. — Correspondance avec M. Frédéric Godet 90

Chapitre VIII

(1886-1897)

Son second mariage. — Nomination au canonicat de Saint-Thomas. — Extraits de ses Agendas. — Décès du professeur Ed. Reuss. — Journal intime. — Première cure à Nauheim. — Correspondance. 113

Chapitre IX

(1898-1902)

Mlle Mina Lobstein. — P. Lobstein chez lui. — Extraits de son Journal intime. — Décès de son ami E. Lucius. — Son enseignement. — Témoignages 137

Chapitre X

(1898-1902)

L'Affaire Dreyfus. — Deuxième et troisième cures à Nauheim. — Journal intime. — Correspondance 150

CHAPITRE XI

(1903-1913)

Pages

P. Lobstein dans la chambre des enfants. — Quelques pages des souvenirs maternels. — Décès de sa fille Lily. — Journal intime. — Lobstein et la jeunesse universitaire. — P. L. abstinent. 167

CHAPITRE XII

(1914-1918)

La guerre mondiale. — Glanures de la Chronique de guerre. — Journal intime. — Expulsion de la fille aînée de P. Lobstein. — Sa retraite comme professeur à l'Université. — Conversations politiques 182

CHAPITRE XIII

(1918-1920)

Le retour de l'Alsace à la France. — P. Lobstein reprend ses fonctions de professeur. — Réorganisation de la Faculté de théologie. — Décanat. — Doyen honoraire. — Chevalier de la Légion d'honneur. — La Revue de Strasbourg. — Glanures de ses Agendas, de son Journal intime 199

CHAPITRE XIV

(1921-1922)

La dernière année de P. Lobstein. — « Entre tes mains » (cantique). — Sa mort. — Ses funérailles 207

PARTIE THÉOLOGIQUE

Dédicace 213

CHAPITRE XV

(1883-1895)

Publications théologiques : La notion de la Préexistence du Fils de Dieu. — Etudes sur la méthode de la Dogmatique protestante. — La doctrine de la Sainte Cène. — Le

Pages

dogme de la Naissance miraculeuse du Christ. — Le bilan dogmatique de l'Orthodoxie régnante. — La doctrine des Fonctions médiatrices du Sauveur. — Réflexions sur le Baptême des enfants. — La foi en la Résurrection de Jésus-Christ. — La Christologie traditionnelle et la Foi protestante 215

CHAPITRE XVI

(1896-1907)

Suite des publications théologiques : Essai d'une Introduction à la dogmatique protestante. — Wahrheit und Dichtung in unserer Religion. (Vérité et poésie dans notre religion.) — Discours sur Spener. — Etudes sur la Doctrine chrétienne de Dieu 228

CHAPITRE XVII

(1908-1922)

400e anniversaire de Calvin. — Discours sur Calvin et Montaigne. — Doctorat honoris causa de l'Université de Genève. — « Calviniana ». — La Connaissance religieuse d'après Calvin. — Quelques enseignements du Modernisme. — Lettre ouverte à M. Eugène Ménégoz. — Collaboration à de nombreux périodiques. — L'apologétique chrétienne devant la conscience moderne 241

APPENDICES

APPENDICE I

I. *Essais poétiques* A E. B. (1868) 257
II. Une promenade après ma mort (1868-1869) 258
III. Spécimen des procès-verbaux rédigés aux Giettes (1879) 263
IV. Notes personnelles (1879) 264

APPENDICE II

Pages

I. Lettre de P. L. à M. H. Vuilleumier (Vinet, Secrétan) .. 265
II. Lettres de A. Ritschl — R. Eucken — H. Holtzmann .. 266
III. Lettres d'Eugène Ménégoz et d'Auguste Sabatier 268
IV. Un dernier mot 270
V. Bibliographie des ouvrages français recensés dans la « Theol.-Lit. Zeitung » 272

Errata 287

TABLE DES PHOTOTYPIES

I. Paul Lobstein en 1912.
II. Idem en 1871.
III. Idem en 1916.
IV. Fac-similé 1867.
V. Dessin 1895.

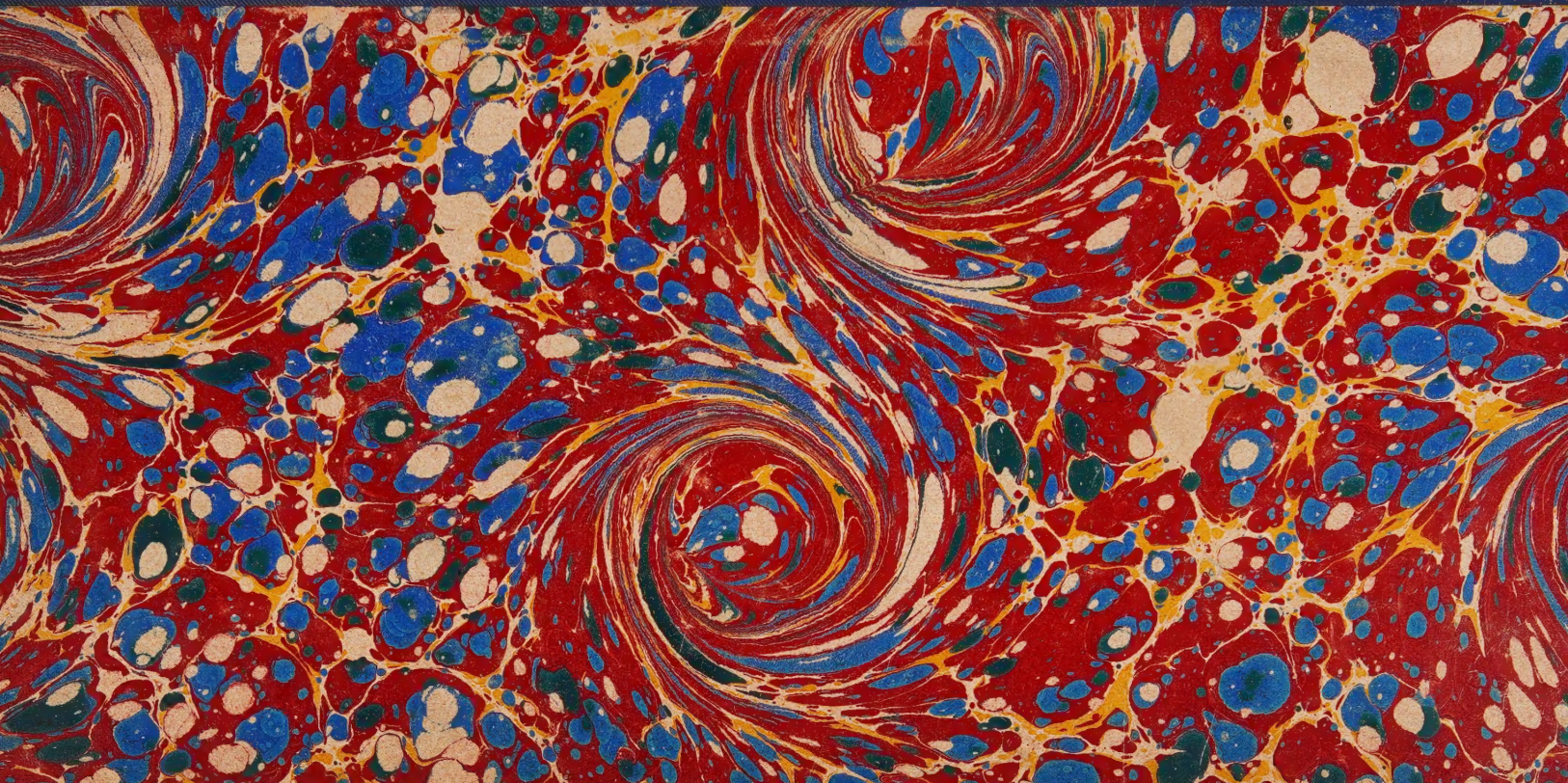
6691-26
STRASBOURG * [illegible] * 15, RUE DES JUIFS

ERRATA

1° Page 230, 10e ligne d'en bas : « Aimé en Jésus-Christ... » est une citation de la Notion de la Préexistence du Fils de Dieu, page 147.

2° Page 231, note 2, au lieu de 1924, lisez : 1923.

3° Pages 245 et 246, au lieu de Tyrrel, lisez : Tyrrell.

4° Page 248, au lieu de Zeitschrift für Theologie, lisez : Zeitschrift für Theologie u. Kirche.

XV 164